

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

L'encre mauve (2015)

Meney, Florence

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FLORENCE
MENEY

L'ENCRE
MAUVE

polar

Druide

RELIEFS

Collection dirigée par
Anne-Marie Villeneuve

DE LA MÊME AUTEURE

Romans

Rivages hostiles, Pierre Tisseyre, 2013.

Répliques mortelles, Michel Brûlé, 2012.

Essais

À l'autre bout de la laisse. Une méthode pour prévenir plutôt que guérir dans la relation homme-chien, Druides, 2013. En collaboration avec Jacques Galipeau.

Se réinventer. Visages de la vitalité humaine, Québec Amérique, 2010.

Montréal, à l'encre de tes lieux, Québec Amérique, 2008.

Nouvelles

« Dernier chapitre au Bookpalace », dans *Crimes à la librairie*, Druides, 2014.

« Asphalte », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, Stanké, 2014.

L'ENCRE MAUVE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Meney, Florence, 1964-

L'encre mauve : polar

(Reliefs)

ISBN 978-2-89711-192-2

I. Titre. II. Collection : Reliefs.

PS8626.E548E52 2015 C843'.6 C2015-940043-0

PS9626.E548E52 2015

Direction littéraire : Anne-Marie Villeneuve

Édition : Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve

Révision linguistique : Jocelyne Dorion et Isabelle Chartrand-Delorme

Assistance à la révision linguistique : Antidote 8

Maquette intérieure : Anne Tremblay

Mise en pages et versions numériques : [Studio C1C4](#)

Conception graphique de la couverture : Anne Tremblay

Photos de l'auteure : Maxyme G. Delisle

Diffusion : Druide informatique

Relations de presse : Evelyn Mailhot

Les Éditions Druide remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC de leur soutien.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion
SODEC.

ISBN PAPIER : 978-2-89711-192-2

ISBN EPUB : 978-2-89711-193-9

ISBN PDF : 978-2-89711-194-6

Éditions Druide inc.

1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040

Montréal (Québec) H3A 2G4

Téléphone : 514-484-4998

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de
l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2015 Éditions Druide inc.

Florence Meney

L'ENCRE MAUVE

Polar

Druide

À Frank, toujours

Dieu a donné aux hommes le libre arbitre,
pour pouvoir démériter s'ils le veulent.

Fénelon

1

Elle s'approchait à toute vitesse, ses huit pattes poilues pagayant dans le sable brûlant. Il ricana sans bruit, se renversant dans sa chaise de plage. La pauvre bestiole ne savait pas à qui elle avait affaire.

Un visage à demi mangé par d'énormes lunettes de soleil se tourna vers lui, interrogateur.

— Tu veux un martini, chéri ?

— Ce serait délicieux.

Il la regarda se lever lourdement et s'éloigner d'un pas mal assuré, posant avec précaution la pointe des pieds sur le sol chaud. De dos, sa silhouette disgracieuse, boudinée dans un deux-pièces trop petit pour elle, était encore plus déplaisante que de face. Si c'était possible. Elle lui sourit, une coquetterie de petite fille, puis continua sa route, frôlant sans la voir la bestiole qui se figea avant de reprendre sa progression.

Était-ce trop tôt ? Rien ne pressait, après tout. Il avait la vie devant lui. Enfin, ce qu'il en restait. Mais bientôt, il faudrait faire de la place et récupérer sa fleur, la vraie, la seule.

Si la bête te ronge, araignée ou scorpion, ton pied l'écrasera.

D'un orteil implacable, il enterra l'araignée des sables.

2

Georges avait roulé lentement dans la ville et sur l'autoroute, parcourant sans y penser la distance qui séparait Montréal de Pierrefonds. Comme il aimait cette solitude quotidienne ! Dans ces trajets d'une quarantaine de minutes, sortes d'hiatus entre ses deux vies, il sentait une forme de recueillement l'investir et n'allumait jamais la radio, même si son nouveau petit bijou lui offrait un équipement Bluetooth dernier cri.

Il avait remonté la vitre pour chasser de l'habitacle l'air déjà cru de cette fin de septembre, car il voulait mieux savourer le parfum neuf et synthétique de l'auto, une odeur qu'il aimait et redécouvrait chaque jour.

La route était presque déserte. Les classes travaillantes avaient depuis longtemps rejoint leurs nids de banlieue, et il se sentait maître de la voie offerte à lui sans retenue. Tendant l'oreille au ronronnement de son tout nouveau moteur comme un jeune père écoute le souffle de son bébé endormi, Georges se disait que ce véhicule-là, au moins, il le roderait bien. S'il en avait le temps. Cela signifiait une conduite prudente, en pépère, malgré les railleries des autres sergents et même de la flopée d'agents subalternes qui relevaient de lui. Il avait toujours eu une passion pour les automobiles, passion frustrée ces dernières années alors qu'il avait pris du galon au sein de la Sûreté du Québec. Il passait désormais le plus clair de son temps au quartier général.

Il devait être plus de vingt-deux heures quand Georges parvint à son domicile, une maisonnette de dimension modeste, mais mignonne

de son air ancien, avec son toit d'ardoises en pente. Ils avaient cherché longtemps avant de dénicher ce lot de terre isolé des autres habitations, à quelques mètres du bord de l'eau, planqué à la toute fin d'un sentier serpentant à travers les bosquets pour se terminer en cul-de-sac au beau milieu d'un boisé.

Il gara son véhicule sur le côté nord de la maison, tout près de la remise à bois bourrée des rondins encore un peu verts qu'il y avait soigneusement empilés le week-end précédent en vue de la saison froide. Tout le monde, à la maison, aimait un bon feu. Ne prenant pas la peine d'enfiler son manteau de drap, Georges franchit en quelques enjambées lestes la cinquantaine de mètres qui le séparaient du seuil de la maison. Le ciel étoilé présageait une nuit froide pour la saison. Même à si peu de distance du centre-ville, la différence de température était perceptible, et il frissonna. Avant de tourner la clé dans la serrure de la porte d'entrée, il entendit le gémissement sourd de Biscuit, leur beagle blanc et feu.

Il entra et se dirigea vers l'animal, jetant à peine un coup d'œil aux trois grosses valises de toile debout dans le hall sombre.

— Bon chien, tu dois avoir faim !

Il fit quelques pas et, se penchant malgré un mal de dos lancinant, il sortit le sac de croquettes du fouillis de l'armoire située sous l'évier, en remplit la gamelle du chien et remit le sac à sa place. Il se demanda ce que l'animal pouvait trouver d'aussi délicieux dans ces carrés secs et dévitalisés.

— Tu n'as aucun goût, Biscuit !

Le chien le regarda en agitant la queue.

Il songea que la maison, fraîche et plongée dans une obscurité plus dense encore que celle du dehors, était tout à fait telle qu'il l'avait laissée ce matin avant l'aube. Follement, Georges jongla avec l'idée de répéter ce manège ainsi longtemps, jour après jour : partir le matin, vaquer à ses activités professionnelles à Montréal, manger, plaisanter avec les collègues, donner des directives à ses patrouilles, répondre aux plaintes, puis rentrer le soir, comme si de rien n'était. Le chien dressa l'oreille et cessa un instant de broyer ses croquettes, sans toutefois lever les yeux vers son maître.

Il n'y avait pas un bruit, pas un souffle. Pas même le frottement d'un mille-pattes au grenier ou le trottement d'une musaraigne. Les plantes elles-mêmes, alignées le long de la baie vitrée qui donnait sur le potager, à l'arrière, semblaient figées, en attente. On eût dit la demeure désertée de ses habitants depuis des lustres. Contournant la table à café en céramique sur laquelle les iPod des jumelles traînaient, l'un rose fuchsia, l'autre aigue-marine, Georges s'approcha de la fenêtre de la petite salle à manger, scrutant la noirceur du jardin. Le voisin le plus proche se trouvait à plusieurs minutes de voiture. Cet isolement les avait convaincus de faire une offre, à l'époque. Mais aujourd'hui, tout appartenait à l'époque. Une autre époque.

Il s'était servi un scotch sur glace et s'était affalé sur le canapé de velours mordoré, très années soixante-dix, quand il remarqua que l'odeur de renfermé de la maison, déjà présente en un léger reproche le matin, avait pris de la force. Bientôt, elle serait insupportable.

Georges alluma l'écran plat de quarante pouces qui trônait au mur du salon, regarda sans les voir la succession des émissions qui défilaient. Biscuit, lui, s'agitait. Il allait bien falloir se résoudre à le sortir, ce pauvre animal, même si l'idée d'affronter la nuit froide le rebutait.

Il dut somnoler quelque temps, car un animateur avait remplacé la nymphe de tout à l'heure à l'écran. Dieu qu'il se sentait las ! Sa bouche était pâteuse de l'unique dose de scotch. Décidément, il ne rajeunissait pas.

Georges soupira. Il ne pouvait temporiser. Le chien ne tenait plus en place.

Il éteignit le téléviseur et se dirigea vers le corridor qui menait aux chambres, celle des maîtres, à gauche, et celle des jumelles, au fond, à côté de la salle de bain. Malgré leurs dix-sept ans, les filles préféraient partager cet espace, et leurs vêtements, leur musique, leurs conciliabules. Là encore, tout était silencieux et froid. Georges s'arrêta devant la porte qu'il avait peinte en vert vif l'été précédent à la demande de ses filles, la poussa légèrement, vérifia que le thermostat était baissé. Il jeta un œil à l'intérieur, se détourna, puis marcha jusqu'à sa propre chambre. Il eut un temps d'arrêt, mais, après

réflexion, il ne prit pas la peine de tourner la poignée. Il savait dans quel état était la pièce. Rien n'avait pu changer depuis le matin ni depuis la veille, en fait.

— En route, Biscuit !

Enfilant un manteau de chasse brun qui pendait à la patère de l'entrée, entre les blousons étriqués d'ados et l'anorak indigo de sa femme, Georges contempla brièvement dans le miroir piqué ce que la pénombre lui permettait de percevoir de son visage marqué par la fatigue. Un quinquagénaire ordinaire, au visage large et à l'imposante stature, aux pommettes proéminentes sous des yeux clairs, pas de quoi écrire à sa mère, somme toute. Sa carabine dormait sagement, appuyée contre le montant de la porte. Après une hésitation, il décida de ne pas s'en saisir, siffla Biscuit tout excité et sortit dans la nuit noire en claquant la porte.

L'air froid le fouetta. Georges se mit en route. Tandis qu'il marchait vers les ténèbres, les arbres lui tendaient leurs bras squelettiques.

3

Aurélien Laflèche mourut soudainement, foudroyé en pleine réunion, devant ses employés et collègues. Sa mort n'eut pourtant rien de très spectaculaire. Elle ne s'accompagna pas de grimaces de souffrance. Son corps ne fut agité d'aucune convulsion et sa bouche striée de mille rides ne fut tordue par aucun rictus final. En fait, le vieux Laflèche n'émit aucun son, ne lança aucun appel désespéré de la main comme eût pu le faire un homme se noyant. Il se contenta de se recroqueviller sur sa chaise, doucement, en silence, semblant se ratatiner, dévitalisé. On aurait dit qu'une main maligne avait crevé l'enveloppe charnelle de l'éditeur, laissant filer l'air, le tonus et la vie.

L'éditrice de la collection de littérature pour adultes ne sut que plus tard qu'un infarctus massif du myocarde avait terrassé son patron, ne lui laissant aucune chance. Que le cœur abîmé du vieil homme avait innocemment tenté de continuer le travail entamé dans le sein de son propriétaire plus de sept décennies auparavant. Insouciant des artères obstruées alentour, l'organe fondamental avait bandé son muscle. L'oreillette droite avait bien collecté le sang bleu ayant parcouru tout l'organisme. Le codeur, qui tressautait un peu, avait quand même tenté la manœuvre habituelle. Mais c'était là que la formidable machine s'était enrayée. Le cœur ne se savait pas nécrosé au point où ses contractions s'étaient faites molles, aussi inefficaces que le battement d'ailes d'un oiseau dont on aurait arraché les plumes rectrices. Son travail était devenu futile. Le cœur était mourant, et le corps étouffait.

La mort, qui aurait dû, selon les encyclopédies médicales, se révéler douloureuse, atroce même, frappa si vite le cœur et son propriétaire que les observateurs, assis en cercle autour de l'immense table de merisier de la salle de conférence, ne virent rien venir. Quand Aurélien Laflèche s'effondra, le temps sembla se suspendre. Laura, la directrice de la collection adulte, dans un brouillard d'incompréhension et de choc, chercha, pendant de longues secondes, lui sembla-t-il, des bribes d'explications sur les visages d'abord stupéfaits, ensuite horrifiés, du groupe assemblé.

Puis, tous se déchaînèrent en même temps.

— Mon Dieu, monsieur Laflèche ! glapit Yvan Faille, le directeur des finances. À l'aide quelqu'un, au secours !

La jeune responsable des relations de presse se mit à crier. Peut-être était-ce là le premier contact direct avec la mort d'Anna Bouchard. Tandis qu'elle se précipitait vers le malheureux éditeur, sa main gauche ramenait d'un mouvement nerveux ses mèches sombres sur son visage, comme si elle avait cherché à se protéger du spectacle. Sa patronne, Claire Lebrun, qui s'était affublée du pompeux titre de directrice des relations médias, était déjà aux côtés de Laflèche, lui tenant la main en gémissant doucement. À côté d'elle, l'étroit visage de quadragénaire d'Yvan Faille était crispé en un masque tragique. Il s'était déplacé à la gauche d'Aurélien et, penché sur lui, avait entamé à tâtons des mouvements désordonnés qui pouvaient à peine passer pour des manœuvres de réanimation. Isabelle Jacques, la directrice de la collection jeunesse, se pressait derrière lui, près de la tête de la victime, sans toutefois oser intervenir directement. Quant à la réceptionniste, Renata, elle demeurait plantée là, statufiée, les yeux hagards. Laura, elle, s'était approchée de quelques pas chancelants, ne pouvant croire ce qu'elle voyait, avant de s'immobiliser au milieu de la pièce.

De toute évidence, les qualités de sauveteur ne faisaient pas partie des compétences de l'équipe des Éditions Laflèche.

Heureusement qu'il y avait le stagiaire, Frank, un grand jeune homme barbu dans la vingtaine. D'un bond assuré, il décolla son long corps de la petite grappe des graphistes — cent vingt ans à eux quatre

à tout casser —, se soutenant littéralement.

— Faites-lui de l'air, ordonna Frank avec force.

La troupe interdite recula, soulagée de se trouver un chef de meute, tandis que le stagiaire se penchait sur le vieil éditeur inerte et entreprenait de lui dégager le col. Laura retenait son souffle. Un instant, son regard tomba sur Jean-Sébastien. Le neveu d'Aurélien s'était quasiment collé à la paroi du mur du fond, le plus loin possible.

Qu'était-il arrivé ? Certes, Aurélien avait passé le cap des soixante-dix printemps. Mais il était relativement en forme. Il marchait chaque week-end le long des sentiers vallonnés des Cantons-de-l'Est, autour de la somptueuse maison de campagne familiale que son paternel avait jadis affublée du nom un peu kitsch de Ma Muse. Il avait arrêté de fumer au détour des années quatre-vingt-dix, quand il avait constaté qu'un homme de lettres pouvait survivre et garder sa contenance sans afficher au bec un bâtonnet cancérigène. Aurélien s'alimentait peut-être trop richement, mais pas plus que des millions de ses congénères nord-américains. Le seul véritable médicament qu'il prenait était destiné à diminuer un léger excès de mauvais cholestérol. Il buvait peu et cher, et c'était un homme au naturel affable, nullement porté à piquer des colères. Aurélien Laflèche, se disait Laura, se situait à des années-lumière de ces mâles sanguins de type A qui semblaient avoir la cote de nos jours dans le monde des affaires. Le président de la vénérable maison des Éditions Laflèche ne perdait guère son sang-froid que dans ses conversations avec son neveu, l'ineffable Jean-Sébastien Laflèche, Jean-Seb, pour les intimes. Un cercle dont Laura ne ferait jamais partie. Jamais, au grand jamais.

Juste avant de s'écrouler, Aurélien Laflèche avait eu une prise de bec avec ledit Jean-Seb. Les deux s'étaient affrontés ouvertement, Aurélien tentant de garder son calme face à l'autre, qui le défiait tout en souriant, sans cesser de déguster son sempiternel bol de fruits. Par la suite, Laura ne put s'ôter de l'idée que la mort de son mentor avait été sinon causée, du moins précipitée par l'acrimonie de ce différend. Aurélien était un être réservé, avec de la classe, et il n'avait pu supporter de voir leurs divergences philosophiques sur les orientations de l'entreprise étalées une fois de plus devant ses employés.

Laflèche l'Ancien était de l'école traditionnelle, bien sûr, et c'est pour cela que Laura aimait tant son travail d'éditrice au sein de la maison. Quand elle y avait été recrutée, une quinzaine d'années plus tôt, les Éditions Laflèche avaient la réputation — méritée — de ne publier que des ouvrages de grande qualité, quelques dizaines seulement par année, mais souvent des livres qui s'illustraient ou révélaient un auteur de talent. Les trophées et prix littéraires de toutes sortes se serraient en rangs nombreux au mur de la salle de conférence et avaient pris possession des lieux, jusque loin dans le plus sombre des corridors. Aujourd'hui encore, ou plutôt hier, avait-elle songé avec désarroi, cette même intégrité restait intacte face à la tentation du facile, à la pression de la rapidité, dictée par la tyrannie du fast-food qui semblait régner dans le secteur en peau de chagrin de l'édition. Une tendance lourde qu'incarnait, aux yeux de Laura, le neveu, Laflèche le Jeune. Laflèche le Parvenu. Jean-Sébastien Laflèche, qui était appelé à reprendre la direction de la maison.

Pour Laura, un pan entier du monde venait de s'écrouler.

4

— Y vaut pas d’la marde, ton chien, Fred !

Comme s’il avait compris les mots du chasseur, le braque bleu d’Auvergne baissa la tête, penaud, tout en continuant à trotter le long du sentier plongé dans la nuit sans étoiles. Il était fourbu de sa journée de course folle à travers le Parc-nature du Bois-de-Liesse. Fred, un grand maigre en treillis maculé par la boue des rives, haussa les épaules sans jeter un regard vers son compagnon, plus petit que lui, mais tout aussi crotté.

— Je l’sais ben ! C’est mon cousin Jean, tsé, celui de Compton, qui me l’a refilé. Un chasseur écoeurant, qui disait, vu que sa mère était une championne en rabattage. Tu parles ! Même pas capab’ de rapporter un canard...

La ceinture lestée d’oiseaux morts que portaient les chasseurs démentait pourtant les critiques adressées au chien. La chasse avait été bonne pour les deux hommes : leur attente patiente, tapis en camouflage dans les joncs, les pieds dans la glaise gorgée d’eau, avait été récompensée. Ils revenaient lourds d’un bouquet de colverts dont les têtes pendaient en deux pagnes macabres.

— Yé pas capab’ d’écouter, l’enfant de chienne !

Fred, lancé, s’acharnait sur l’animal, sans mesurer l’ironie de ses paroles.

— Si je l’appelle, y se sauve, même si j’y sacre des claques... Pis y mange comme quatre, pis du bon encore, vu que c’est une race de l’Europe, fragile comme un bibelot. Ça me coûte un bras... Je pense

que j'vas le donner, ou peut-être même que j'vas y mettre une balle dans tête...

Son compagnon opinait en silence. Il avait hâte de retrouver sa maison mobile, sa bière, et, tiens, même sa femme ! Il se laissait toujours entraîner dans les expéditions foireuses de Fred, mais, cette fois, il regrettait. Fred avait insisté pour aller traquer le gibier d'eau dans cette zone protégée de Pierrefonds, et il n'était pas tranquille. Avec son casier, il ne devait pas jouer au fou et risquer de se faire pincer. Surtout pour des bestioles dures comme du rat, sans grande chair sous la plume et que sa vieille allait lui servir en bouilli !

En plus, avec son légendaire sens de l'orientation, Fred avait perdu son chemin. La nuit les avait surpris et ils ne parvenaient pas à repérer l'endroit où ils avaient garé le *pick-up*. Trempés, puants, sans même une broue pour faire passer le temps, ils tournaient en rond depuis des heures, Fred jurant sans cesse dans l'obscurité. Il devait bien être passé minuit. Mais même s'il était transi, l'autre n'osait rien dire, car le Fred, il avait un sapré caractère quand il s'y mettait.

Le découragement gagnait le petit quand le chemin, après un coude aigu, déboucha sur une clairière. Enfin ! On se repèrerait peut-être mieux là qu'au milieu des arbres. Les braconniers s'avancèrent, le pas lourd. À une centaine de mètres d'eux, ils aperçurent la silhouette massive d'une maison, une grosse bâtisse avec un toit incliné jusqu'au sol.

— Tu te reconnais, Fred ? Ousse qu'on est ? fit le petit avec espoir.

— Pas pantoute, grogna le grand.

Le chien, lui, avait dû flairer quelque chose. Il s'était élancé en avant, à grandes foulées pressées.

— Reste icitte, bâtard ! gronda Fred en direction du braque.

Mais l'animal n'écoutait pas. Il se ruait de toute la force de ses quatre pattes vers la maison plongée dans le noir, sans aucune lueur à ses étroites fenêtres.

— R'viens-t'en icitte, mon tabarnak !

Le chien avait déjà disparu de la vue des deux chasseurs, avalé par la nuit. Le plus petit des deux frissonna.

— Y va nous attirer des ennuis..., gémit-il.

— Arrête de faire la moumoune ! Y a personne, c'est clair ? On va récupérer c'ostie d'animal-là, pis on décâlisse. À moins que je l'laisse sur place... C'est ben tout c'qu'y mérite...

D'un pas décidé démentant ses paroles, Fred gagna la maison silencieuse, longeant au passage une remise pleine de bois. Son œil avisa une fourgonnette garée près du hangar. Inquiet, il ralentit, tendit l'oreille quelques instants. Mais, malgré la présence du véhicule, aucun son, même léger, ne troublait la nuit, aucune trace de vie n'était perceptible. Son instinct de chasseur lui disait que la maison était désertée.

— Oussé qu'yé ? gronda encore Fred.

Son compagnon suivait, quelques pas prudents en arrière.

— Yé entré dans la maison, j'pense ben, chuchota ce dernier.

— Maudit bâtard ! J'vas y faire la peau !

S'approchant, Fred vit que la porte de la maison était à demi ouverte sur la nuit. Sans se demander pourquoi la demeure était ainsi ouverte à tout vent, il poussa le battant à deux mains et pénétra dans le vestibule.

— C'est pas prudent d'entrer là-d'dans, Fred ! fit le petit, resté sur le seuil, les bras ballants, ne se décidant pas à suivre l'autre.

Mais, presque immédiatement, Fred jaillit de la maison en vociférant :

— Ostie de tabarnak !

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Ça sent le yâbe, ici d'dans ! glapit Fred. Y a une charogne là-dedans, pis une grosse, à part ça !

À l'intérieur, le chien se mit à hurler.

5

La nouvelle du retour de Manfred Cook au gouvernement avait été la cerise sur le gâteau.

Quand il avait reçu l'alerte, Bernard avait tout de suite su qu'il devait quitter le *beat* politique. Il n'avait pas d'autre choix. Il en allait de sa santé mentale.

Au moment où son téléphone avait vibré, il émergeait tout juste des couloirs lumineux du collègue Jean-de-Brébeuf, établissement fréquenté par les rejetons de l'élite de Montréal et dont les imposants bâtiments dominaient la ville de leur façade austère. Bernard Sterling venait de donner aux élèves de première année du collégial une courte conférence intitulée *Journalisme, éthique et politique*. La vie avait de ces coïncidences !

Les gamins avaient semblé aimer entendre une brochette de vétérans du journalisme politique discourir du fragile équilibre à maintenir dans l'exercice de leur métier afin de cultiver les sources et de creuser des filons prometteurs. En évitant toute relation incestueuse avec les acteurs du milieu. Tous les conférenciers appartenaient à la grande confrérie des médias francophones sauf lui-même, un anglophone et chef du pôle politique d'un grand quotidien montréalais.

Tout de même, l'exercice s'était révélé foncièrement décourageant. Si quelques-uns des jeunes visages avaient paru réceptifs à la substance, la plupart des boutonneux s'étaient surtout montrés captivés par la perspective d'une notoriété facile, croyaient-

ils. Et quand, à la fin de l'heure des échanges, une jolie petite rousse au visage criblé de taches de son lui avait demandé s'il gagnait dans les six chiffres, Bernard avait bien failli péter un câble.

Et puis maintenant, cette nouvelle, deux courtes lignes qui venaient d'apparaître sur le site d'un journal et que lui relayait son iPhone :

Remaniement ministériel : Retour en grâce de Manfred Cook, nommé à l'Éducation.

Un moment, il n'y crut pas. Puis, la colère monta, lui brouillant la vue tandis qu'il ouvrait la porte de sa vieille Volvo.

— De nouveau ministre ! *I'll be damned !*

À quoi bon s'échiner à décrypter la scène politique pour les lecteurs, les électeurs, à exposer jour après jour, année après année, les enjeux fondamentaux, et, comme dans ce cas, les magouilles des gouvernants, si c'était pour voir les plus malhonnêtes reprendre leur place après quelques mois seulement d'un vague purgatoire ? Bernard n'avait pas le sentiment de baigner dans une naïveté béate, mais il lui semblait que jamais la société québécoise n'avait atteint un tel degré de perte d'intégrité.

Le moteur de sa familiale gronda, vieux tigre grognon tiré du sommeil. Bernard n'arrivait pas à chasser Cook de ses pensées. Il aurait encore pu réciter presque par cœur sa chronique finale sur le dossier de l'ancien (et nouveau !) ministre de l'Éducation, deux ans plus tôt¹. Il en revoyait le titre, en une :

Manfred Cook démissionne

Quand la manipulation de l'opinion publique se retourne contre son auteur.

Et il était de retour ! Comme plusieurs autres magouilleurs avant lui, sous deux régimes différents. C'était insoutenable !

Le journaliste mit le cap sur le centre-ville de Montréal. Même en ce milieu de journée, il savait qu'il lui faudrait une bonne demi-heure pour rallier les locaux de son journal, le quotidien de langue anglaise *Montreal News*. Il slaloma entre les zones de cônes orange, pestant

contre cette ville dont les perpétuels chantiers pompaient allègrement et le temps et l'argent des contribuables. Alors qu'approchait la période des grands froids, les entrepreneurs de la voirie mettaient les bouchées doubles pour rafistoler ponts et chaussées de cet asphalte bon marché qui se fissurait aussi vite qu'il était appliqué.

— Une autre facette du même problème, grommela-t-il.

Parvenu dans le Vieux-Montréal pétulant d'activité, Bernard gara son automobile dans le stationnement souterrain de l'immeuble du XIX^e siècle qui abritait le *Montreal News*. Les parois de bronze dépoli de l'étroit ascenseur lui renvoyèrent son image en triple exemplaire. Il fit la grimace au quinquagénaire face à lui. Même si sa femme, Laura, lui serinait qu'il était *hot*, « *Who are we kidding ?* » se demandait-il. Ces derniers temps, la calvitie avait gagné du terrain sur son vélodrome à mouches. Il demeurait svelte grâce aux longues randonnées dans lesquelles l'entraînait Laura le long du fleuve, en face de Longueuil et de Boucherville, le plus souvent possible, beau temps, mauvais temps. Mais ce jour-là, il se trouva mauvaise mine, devinant dans le reflet imprécis les poches sous les yeux, les joues plus hâves qu'à l'habitude.

Un peu de vigueur lui revint quand il mit le pied dans la salle de rédaction du quotidien. Comme toujours, l'atmosphère à la fois feutrée et intense le vivifia et il se dit que l'abeille ouvrière rentrant à la ruche devait éprouver, à sa façon primaire, ce sentiment d'appartenance à un tout plus grand qu'elle dont elle ne pouvait se dissocier bien longtemps. Les îlots de travail, celui des faits divers, le pôle politique, le pupitre de l'international, et puis l'économie, et tout au fond, près de la fenêtre ensoleillée, les arts, tous étaient en plein boom de production. Quelques journalistes levèrent brièvement la tête, sourirent à Bernard avant de se replonger dans leur article ou de retourner à leurs appels téléphoniques.

Un sourire de circonstance aux lèvres, Bernard traversa rapidement l'enfilade lumineuse de salles et prit place à son pupitre, au cœur d'un hexagone de bureaux occupés par son équipe de reporters et de rédacteurs. Son journaliste parlementaire, Noah, préparait un prépapier sur les enjeux de la rentrée politique. Le quadragénaire trapu faisait la navette entre la colline Parlementaire, à

Québec, et Montréal. Dans quelques semaines, avec la reprise des travaux à l'Assemblée nationale, il se ferait rare à la salle de rédaction montréalaise et travaillerait depuis le bureau de la Vieille Capitale. Cet éloignement, loin de peser à Noah, le stimulait. Ses potes de la colline l'attendaient, toujours prêts à partager un filon journalistique et une rousse à moustache en fin de journée sur la Grande-Allée.

Les autres journalistes sous la supervision de Bernard se trouvaient en ce moment disséminés sur le terrain. Depuis le changement de gouvernement, une période de relative trêve sociale s'était mise en place et l'actualité politique ronronnait au rythme d'un train-train bien rodé. Même les attaques des partis d'opposition manquaient de vigueur, portées par la voix tranquille des députés, sans hargne excessive, presque pour la forme. La population aspirait au calme. Les terrasses de la rue Saint-Denis regorgeaient de couples en mal de beauté, avides de l'air doux d'un automne aussi clément que l'été avait été pluvieux. Dans quelques semaines, l'hiver s'abattrait sur la métropole, isolant les lieux et les gens. Les Québécois, après la période trouble des années précédentes, voulaient un certain apaisement, une normalité toute simple. Personne ne descendrait dans la rue pour dénoncer le retour d'un pourri au Conseil des ministres.

Bernard soupira en regardant la série de cadres au mur, derrière son poste de travail. Sa rédactrice en chef, Ruth, avait insisté pour y aligner les prix de journalisme de l'équipe, dont ceux, nombreux, de Bernard, malgré les protestations de ce dernier qui se sentait comme un taureau de foire décoré de cocardes bigarrées. Le plus récent de ces prix, un document sous verre pseudo ancien, avait justement été remis au vétéran du journalisme politique à la suite de la série qu'il avait pilotée pour *Montreal News* au moment du scandale du ministère de l'Éducation.

Bernard savait qu'il aurait dû être fier de cet hommage venu souligner un travail ardu, de longue haleine. Mais à cet instant, il ne parvenait qu'à ressentir un profond écœurement. Il marcha jusqu'à l'espèce de cage de verre qui tenait lieu de bureau et de tour de contrôle à sa rédactrice en chef. Une grande femme à la charpente osseuse et au regard aigu derrière ses épaisses lunettes, la quarantaine,

leva les yeux vers son journaliste vedette.

— *Hello, Bernie, what's up ?* Oh toi, tu sembles soucieux, ajouta-t-elle. Pas la famille ? Laura va bien ?

— Oui, oui, t'en fais pas. Mais c'est gentil de t'en inquiéter. Laura est en pleine forme, quoique, ces temps-ci, c'est un peu difficile dans l'édition.

— Ah oui ?

Ruth appréciait la compagne vive et intelligente de Bernard. Elle savait que c'était aussi une éditrice hors pair.

Bernard se renfonça dans son siège.

— Oh, tu sais, le contexte est pas rose, rose. Les Éditions Laflèche ont encore perdu une subvention non négligeable, gracieuseté des politiques du gouvernement fédéral qui ne croit visiblement pas à l'investissement culturel. Sa façon de penser : le libre marché doit régir qui publie et qui sèche... Heureusement, la maison est bien établie.

— C'est une institution, les Éditions Laflèche, en fait. Je me souviens d'une réception à leur domaine, un truc magnifique dans les bois, près de North Hatley..., ajouta Ruth.

— Oui. La maison familiale, Ma Muse...

— Quel nom bizarre ! Nous, on dirait *My Inspiration*, non ? répliqua Ruth.

— Un peu pompeux, peut-être, mais assez approprié pour une dynastie d'éditeurs. Enfin, pour Laura, il y a un autre irritant : le neveu du patriarche qui a été introduit dans la boîte il y a quelques années et dont on semble vouloir faire un dauphin. Un beau fumiste, en fait, d'après ce que me dit Laura. Mais bon, ce n'est pas trop grave, Laura est très proche du patron, elle a les coudées franches pour gérer sa collection...

Ruth se pencha en avant, se racla légèrement la gorge.

— Alors, Bernard, *cut to the chase*, quel est le problème ? Je vois bien que tu es préoccupé.

Le journaliste politique fixa sa rédactrice en chef avec intensité. Il hésita un instant, puis se lança :

— Ruth, j'ai besoin d'un changement. Retire-moi de la direction

du pôle politique. Je ne suis plus capable de m'intéresser aux sursauts quotidiens de la vie publique. Quand Marie-Ève, Bob ou Noah me rapportent avec passion la déclaration de tel député, quand je dois me pencher sur telle ou telle controverse au sein du gouvernement, non seulement je ne parviens plus à me concentrer, mais *it makes me sick*. Ça fait quelque temps que ça dure, mais là, j'y deviens allergique, je te jure.

Bernard regardait sa rédactrice avec une intensité douloureuse.

Gravement, Ruth hocha la tête, se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire de son vétéran du journalisme politique.

6

Vomir, gerber, dégueuler. L'enquêteur Lécuyer aurait voulu pouvoir s'isoler et tenter de purger son corps et surtout sa tête de la senteur. Rejeter l'horreur hors de son estomac, comme si cela pouvait en effacer l'implacable réalité. Mais il ne le pouvait pas. Il était capitaine à bord de ce navire. Et un capitaine, ça ne craque pas. La maison des Gadbois se débarrasserait-elle un jour entièrement de l'odeur de mort qui suintait par toutes ses parois et ses sols, qui imprégnait tapis, tentures, tissus des canapés ? Pouvait-on imaginer une quelconque petite famille proprette et gaie vivant de nouveau, un jour, entre ces murs maudits ? En tournant en rond dans les pièces glaciales, à la recherche d'un peu de répit olfactif, Philippe Lécuyer, enquêteur de la Brigade des crimes majeurs du Service de police de la ville de Montréal, le SPVM, en doutait fort. C'était comme si la demeure tout entière avait été plongée dans un gigantesque bassin de sang coagulé et nauséabond. Comme si un troupeau de bétail était venu mourir et se décomposer là.

En fermant les yeux, Philippe parvenait à oblitérer un peu les images des trois corps, bien en marche vers la putréfaction, qui avaient été emportés en direction de la morgue après la kyrielle d'examens d'usage. L'odeur, elle, refusait obstinément de s'estomper. C'était dans les chambres, bien sûr, qu'elle s'affirmait dans toute sa force jusqu'à en être insoutenable, mais la puanteur se répandait partout, malgré les portes et les fenêtres grandes ouvertes.

Depuis qu'il était arrivé sur les lieux des crimes, il essayait tant

bien que mal de mettre de l'ordre dans ses idées, de prendre la situation en main avec calme et assurance. Après tout, c'était bien ce qu'on attendait de lui. Face à une situation d'une violence et d'une complexité exceptionnelles, les collègues du poste du quartier 3 de la police de Pierrefonds-Roxboro avaient appelé les Crimes majeurs en renfort. Et aujourd'hui, la Brigade des crimes majeurs, eh bien, c'était lui : Philippe Lécuyer, trente-sept ans, un mètre soixante-quinze et soixante-douze kilos tout mouillé. Face à un triple homicide sans nom et à une police locale en état de panique complète.

La présence sur la scène de crime de Gaby Dubé, le chef du coin, n'aidait en rien. Le vieux routier n'arrêtait pas de s'agiter dans tous les sens. Pour étouffer son désarroi, il parlait sans arrêt, un véritable moulin, et aboyait des ordres sans queue ni tête à l'adresse de ses deux adjoints tout aussi affolés.

Philippe chercha à interrompre le flot de paroles en posant une question :

— Les chasseurs sont partis ?

Dubé acquiesça avant de s'inquiéter :

— J'aurais dû les garder ici ?

— Non, non. On a tiré ce qu'on devait tirer d'eux. On pourra les recontacter plus tard, de toute façon.

— C'était pas trop clair, leur histoire de chasse, fit Dubé en fronçant les sourcils. J'ai bien l'impression qu'ils ont tué des canards dans les eaux du Parc-nature...

Le policier se raccrochait à du terrain connu, des histoires banales de braconnage comme il en voyait régulièrement sur son territoire. Moins effarant que ce qui les avait accueillis ici. C'était humain. Lécuyer ne prit pas la peine de répondre. On s'en foutait bien si deux bouseux chassaient sans permis quelques volatiles ! Les pauvres avaient eu leur leçon et, à voir leurs mines vertes, on se doutait bien qu'ils ne se risqueraient pas avant longtemps à une autre expédition de la sorte, qu'elle soit ou non dans la légalité. Celui qui avait découvert les corps, un certain Frédéric Painchaud, terrassier occasionnel de son état, avait serré convulsivement son chien de chasse contre son cœur pendant tout l'interrogatoire. Traumatisé pour

la vie, le bonhomme.

Il faut dire que ce n'était pas tous les jours, au Québec, qu'on tombait sur trois victimes de meurtre en train de faisander dans leurs lits. Une femme, la quarantaine, deux jeunes filles de seize ou dix-sept ans. La mère et ses deux jumelles. Toutes trois abattues bien proprement de plusieurs balles dans la tête, sans doute pendant leur sommeil vu l'absence de signe de lutte. Que s'était-il passé au domicile des Gadbois ? Quelle main cruelle avait ainsi frappé des enfants, une mère ? Philippe se sentait dépassé par toute cette violence. Et cette odeur, Seigneur, cette odeur...

L'enquêteur tentait de décider de la marche à suivre quand l'un des jeunes adjoints de Dubé, presque un gamin, pénétra en trombe dans la maison.

— Chef, chef, la SQ a ramassé le père !...

— Gadbois ? Ils l'ont ? fit Lécuyer.

Péniblement, le jeune parvint à acquiescer de la tête.

— Oui, c'est ça, le père. Il était caché dans les bois, à moins de cinq kilomètres d'ici. Pas agressif, il s'est rendu, mais il est muet comme une carpe.

Philippe se gratta la tête.

— Dites aux hommes de l'emmener tout de suite au QG.

— Chez vous ? demanda Dubé, de toute évidence soulagé.

— Oui, dites-leur que je les y rejoins immédiatement. D'ailleurs, on n'a plus grand-chose à faire ici, ajouta Lécuyer en jetant un regard sur la maison désolée.

Un endroit qu'il n'était pas fâché de quitter. Même si le pire l'attendait au quartier général. Et même si l'odeur de mort, il en était certain, allait l'accompagner pendant des lustres.

7

Quand Laura était petite fille, sa grand-mère, comme beaucoup de vieux de son entourage, avait recouru à un de ces clichés qui avaient le don de taper sur les nerfs de l'enfant intransigeante, attachée au poids des mots, qu'elle était déjà.

« Nous sommes bien peu de chose », répétait l'aïeule à chaque décès, qu'il s'agisse d'un membre de la famille, d'un ami, d'une connaissance, hochant une tête grave avec fatalisme et un brin de délectation.

Aujourd'hui, contemplant le fourgon mortuaire luisant qui s'éloignait dans l'allée des Éditions Laflèche, Laura prenait conscience de la force de cette idée toute faite. Peu de chose, en effet. En quelques courtes heures, la dépouille encore tiède de feu Aurélien Laflèche avait été engagée dans le mécanisme bien huilé par lequel les humains se débarrassent des morts et les font passer de la surface du sol à l'humus gras déjà de millions d'organismes, prenant ainsi le plus rapidement possible leurs distances par rapport à la preuve flagrante de l'inexorable fin.

Aurélien Laflèche, malgré sa condition sociale enviable, les centaines de livres publiés et de nombreuses décennies d'histoire personnelle, était en un instant devenu une chose, un objet encombrant qui appartenait à tous, mais dont personne ne voulait. Qui, bientôt, serait malodorant et qui s'imposait déjà par l'horreur de sa rigidité, de sa pâleur. Il ne restait de l'homme que ce boulet dont il fallait se défaire à toute vitesse, tout en respectant à la lettre un

décorum rigide. Laura en avait mal au cœur.

L'éditeur avait subi l'examen physique rapide d'un jeune médecin courtois, mais qui avait laissé transparaître un certain fatalisme en constatant que le défunt avait bel et bien atteint un âge réglementaire pour passer de vie à trépas.

Laura avait songé de manière incongrue que, dans cette société québécoise moderne, il fallait être mort pour qu'un médecin daigne se déplacer pour une consultation. Enfin, une consultation, c'était beaucoup dire...

Après quelques palpations superficielles et des prélèvements à analyser ultérieurement, l'affaire avait été conclue et le certificat de décès, signé rondement. Mort naturelle, sans équivoque. « Infarctus foudroyant », avait soufflé le doc en ôtant ses gants de latex avec un claquement sec, comme une artère qui se rompt.

Puis, très vite, d'autres étrangers avaient investi les locaux des Éditions Laflèche ; les mines étaient graves et les salutations, silencieuses. Conciliabules avec un Jean-Seb à la face longue, mains serrées, mots étouffés échangés : « Service impeccable », « dignité », « pas souffert », « pas jeune, quand même ». On avait emporté Aurélien, « ziplocké » dans une membrane épaisse couleur bitume et empestant le pétrole. Et c'était tout. L'affaire était ketchup, aurait dit le fils adoptif de Laura.

— Bon, eh bien, on va rentrer, tous...

Jean-Seb lissa ses cheveux coupés en brosse, avec cet insupportable petit toupet qui semblait l'apanage des jeunes branchés (bien qu'il eût lui-même largement dépassé la trentaine). Le neveu du défunt avait l'air affecté, mais déjà il se ressaisissait. Après un raclement de gorge, il s'adressa à l'équipe :

— Ah, c'est dur, c'est dur... On est sous le choc.

Il regarda les membres de son équipe sans les voir, sans fixer aucun d'eux.

— Demain, on sera fermé, mais je vous reparlerai pour la suite des choses...

Avec amertume, Laura constata qu'il parlait déjà en patron de la boîte.

— Et les obsèques ? demanda-t-elle à haute voix.

Elle lisait dans le regard de ses collègues que tous attendaient des détails sur les hommages à rendre à leur malheureux chef. Et surtout du réconfort.

Jean-Seb fixa Laura de ses yeux bruns plutôt petits et rapprochés, sous un front que, mesquinement, elle jugeait bas.

Il hésita un peu, regardant à la ronde les paires d'yeux braquées sur lui.

— Oui, oui, je dois en parler avec ma tante. Elle avait l'air effondrée, bien sûr, au téléphone, mais je vous tiens informés...

« Ce type est un faible », se dit Laura avec un haut-le-cœur.

La décence, le sens de l'humanité aurait voulu qu'il rassemble toute l'équipe autour d'un café ou même quelque chose de plus costaud pour partager le choc et la peine de l'événement. Ou peut-être pas. Quelle était la marche à suivre dans de telles circonstances, après tout ? Qui était-elle pour s'ériger en censeuse, en experte ès deuil ? Peut-être Laura se montrait-elle trop dure envers ce jeune type surgi un jour dans la maison et qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Mais déjà celui-ci, avec un signe de la main, marmonnait un vague au revoir et tournait les talons. Il laissait ainsi sur le carreau l'équipe orpheline d'Aurélien Laflèche, une petite bande d'hommes et de femmes désolés, éparpillés dans le grand hall de la maison d'édition.

— Tu tiens le coup, Laura ?

Frank lui donnait une tape amicale qui fit monter les larmes aux yeux de la directrice de collection.

— On survit, murmura-t-elle avec un pincement au cœur.

— C'était un super bonhomme, dit Frank, l'air grave.

— Oui, le meilleur, fit Laura.

On échangea quelques phrases avant de se résigner à rentrer chez soi. Avec un dernier regard sur ce lieu de travail où plus rien ne serait jamais pareil, Laura se mit en route pour la Rive-Sud, le cœur éteint.

Elle gagna en métro le Vieux-Longueuil, puis n'eut qu'à marcher un quart d'heure par les rues les rues bordées d'arbres matures du quartier pour atteindre sa maison dont la façade de brique pourpre mangée de vigne vierge affichait son habituelle sérénité. Même en

cette funeste journée, les murs anciens de la bâtisse, ses pignons de bois foncés et son jardinet planté à la diable procurèrent un réconfort instantané à la propriétaire des lieux. Depuis que Bernard, leur fils adoptif, Jules, et elle-même avaient emménagé dans la demeure, celle-ci avait retrouvé un air de gaieté et de vie.

Elle avait perdu la notion du temps et consulta sa montre. Il n'était que quinze heures. Il lui semblait que la terrible journée avait duré un siècle. Elle pénétra dans le vestibule qui sentait bon l'encaustique. Le ménage avait été fait ; tout était nickel et à sa place dans l'enfilade lumineuse du salon et de la salle à manger aux meubles rustiques. Des glissements anarchiques de pattes sur le plancher de bois franc se firent entendre. Un beau berger des Shetland haut sur pattes, l'œil intelligent, se précipita sur elle, la queue frétilante.

— Te voilà, Bayreuth !

Elle se pencha, embrassa son chien, instantanément réconfortée.

— Tu es toujours fidèle au poste, mon bon toutou.

La maison était silencieuse. Laura savait que, pour secouer sa tristesse, il lui fallait bouger, ne pas rester seule à ruminer la mort d'Aurélien, d'autant que Jules ne rentrerait pas du cégep avant plusieurs heures et que Bernard non plus ne serait pas de retour avant la tombée de la nuit. Elle n'était pas pressée de leur parler de cette mort. Le fait de garder la nouvelle pour elle encore ôtait à cette journée un peu de sa dure réalité.

Un miaulement assourdi venant de la baie vitrée attira son attention. Bayreuth leva à peine la tête. Un gros matou roux à la tête de lion, à moitié sauvage, mais engraisé par tout le voisinage, et au premier chef par Laura et Bernard, venait faire son tour.

— Je te nourrirai plus tard, le minou ! On va courir, mon chien ?

Bayreuth secoua la tête avec enthousiasme, éternuant gaiement de cette manière qu'ont les canidés de manifester leur approbation

Laura se débarrassa de ses vêtements de ville, enfila un t-shirt molletonné et des leggings. Le chien sur les talons, elle partit dans la clarté encore vive, au petit trot, à travers le Vieux-Longueuil. Elle prit la direction du fleuve et de la piste cyclable qui le joutait. Souvent, Laura renouait ainsi avec le grand air et le fleuve, s'émerveillant

chaque fois du miracle de cette bande de nature offerte aux citadins à quelques minutes à vol d'oiseau du centre-ville. Mais aujourd'hui, son humeur noire ne la portait pas à la contemplation de la beauté environnante. Elle longea les condos cossus des petites rues à vitesse modérée, zigzaguant entre les jardinières bien entretenues et croisant de nombreux cyclistes qui se baignaient dans la chaleur des derniers beaux jours. Bayreuth se collait à ses pas, projetant son ombre hirsute sur les murets de stuc blanc. La joggeuse, ses pensées fixées sur le décès tout récent, ralentit à l'approche d'un bâtiment clair qu'elle passait chaque fois avec un peu d'appréhension. Une enseigne aux lettres travaillées indiquait, avec un optimisme exagéré : Résidence Montplaisir, tout le bonheur du troisième âge. De la ruelle, Laura pouvait apercevoir de petits groupes de personnes âgées attablées dans la pénombre du restaurant de la maison de retraite, sans doute pour partager un thé, ou peut-être même un souper précoce. Pourquoi les vieux mangeaient-ils si tôt alors que la journée étendait devant eux ses heures interminables d'ennui ? Et comment supporter de rester enfermés par un si bel après-midi ? Avec un frisson dans le dos, elle songea que ces vieux résidents se confinaient délibérément dans l'obscurité de pièces fleurant le désinfectant, fuyant la lumière naturelle comme pour s'habituer déjà au crépuscule du tombeau qui serait leur prochaine demeure.

Laura accéléra l'allure et s'engagea sur la passerelle qui enjambait l'autoroute 132. Elle rejoignit la piste le long du fleuve avec un soupir de soulagement.

La nappe frémissante des eaux, traversées par de faibles courants, s'étendait à travers la blondeur roussie par septembre des roseaux et jusqu'à l'autre rive, au loin, celle des silos et des usines désaffectées, du côté de la métropole. Bayreuth, répondant au signal invisible de sa maîtresse, partit devant en direction de la marina. Il courait maintenant d'une foulée ample et joyeuse, imité sans grand enthousiasme par Laura. Pourquoi la nature ne portait-elle aucune marque de deuil en ce jour terrible ? Au contraire, les plantes semblaient exploser de teintes vives et les odeurs les plus suaves montaient des buissons, la narguant dans sa perte. Laura en voulait à

ses lieux familiers de se désolidariser ainsi de sa souffrance, lui signifiant que tout, dans la création, allait continuer à vivre, à croître, à se multiplier, à rivaliser de beauté, même si un membre important de cette humanité nombreuse venait de disparaître.

Le visage mince et ridé, le regard plein de profondeur d'Aurélien Laflèche la hantait, image à la fois vive et déjà évanescence. Les larmes aux yeux, elle se souvenait de tous ces bons moments partagés au travail, dans sa demeure de Saint-Lambert et surtout à sa maison de campagne, avec Rose. Sans compter les repas impromptus dans les petits restos de la rue Saint-Paul pour discuter d'un manuscrit ou d'un auteur recrue. Et surtout de cette époque, cinq ans plus tôt, quand Laflèche l'avait encouragée à publier son propre essai sur les femmes et la littérature, lui insufflant la confiance dont elle manquait si cruellement. Lui qui avait même aidé à choisir la photo de couverture de cet ouvrage qui ne s'était que modestement vendu, comme tant de titres au Québec :

— Ce cliché fait ressortir la finesse de tes traits de madone et tes cheveux foncés, avait déclaré le vieil homme.

Plus récemment, à l'occasion de la fête de remise de diplôme d'études secondaires de Jules, Laflèche, accompagné de sa Rose, était arrivé à leur maison de la rue Labonté les bras chargés d'une caisse pleine de logiciels pour l'aider dans la rédaction et la correction orthographique et grammaticale.

— Tiens, mon garçon, puisque tu vas aller loin dans tes études, et que Dieu sait que tu es un littéraire, voici de quoi t'équiper pour faire honneur à Laura et Bernard en remettant des travaux impeccables.

À cette évocation, Laura sourit dans sa course. Elle revoyait l'expression ébahie qui s'était dessinée sur le visage enfantin de l'adolescent. Des dictionnaires et des correcteurs électroniques en cadeau ! N'empêche que, depuis, l'adolescent les utilisait au quotidien avec bonheur.

Sa course l'avait menée jusqu'aux écluses de Saint-Lambert, paisibles dans le soleil déclinant. Face à l'eau inerte, Laura se laissa choir sur l'un des deux bancs de pierre dont les bras incurvés se tendaient aux usagers de la piste. Bayreuth s'affala à ses pieds, la

langue pendante.

Elle avait traversé la vie sans rencontrer de grande tragédie, excepté par association, deux ans plus tôt, quand Bernard et elle avaient recueilli Jules, qui avait été frappé par le drame, ayant perdu ses deux parents. La perte de son ami et mentor en était d'autant plus cruelle et inhabituelle pour Laura.

Elle soupira. Au-delà de la mort d'Aurélien, elle devait se l'avouer avec culpabilité, se profilait aussi l'angoisse de devoir travailler sous la férule de Jean-Seb, un homme qui ne concevait la culture qu'en termes de rentabilité et qui, elle en était certaine, ne devait que rarement s'adonner à la lecture pour le simple plaisir. « Un maquignon de l'édition ! » Comment lui serait-il possible de demeurer au sein des Éditions Laflèche sans le bon Aurélien ?

Dans un passé récent, surtout au début de la quarantaine, Laura avait jonglé avec l'idée de changer d'emploi, peut-être même de fonder sa propre maison d'édition. Elle s'en était souvent ouverte à Bernard, qui la soutenait toujours dans ses entreprises. Mais les années s'étaient écoulées, et le confort de sa situation l'avait gardée dans un cocon douillet, rassurant. Aujourd'hui, il était bien tard pour songer à bouger, d'autant que le monde de l'édition était loin d'être prospère, ces dernières années. On ne s'arrachait pas les éditrices littéraires de quarante-cinq ans, même bardées de diplômes !

Abîmée dans ses pensées vagues et tristes, Laura demeura longtemps assise, face au soleil que, bientôt, les eaux toujours plus noires allaient avaler.

8

— Bon, arrête de délirer, Philippe !

Il ronchonnait tout seul. Pourquoi donc l'enquêteur Philippe Lécuyer avait-il ainsi la certitude de se trouver, pour la première fois de sa vie, face à l'incarnation du Mal ? Le Mal ! Il ne croyait pas à ces foutaises d'un autre âge, pourtant. Fort de ses trente-sept automnes et surtout de ses douze années de service, Lécuyer en avait vu en masse, de ces individus tordus, destructeurs. Des hommes, et très occasionnellement des femmes, tombés de la falaise de la société « normale », celle qui se plie aux règles communes du respect d'autrui et de la loi. En douze ans, Philippe avait eu affaire à certains de ces drogués dont l'âme semblait avoir déserté le corps, de ces maris violents, de ces obsessionnels-compulsifs insoucieux de leurs proches, de ces narcissiques schizoïdes pour qui le monde n'est qu'un immense reflet d'eux-mêmes. Les monstres ? Une faune rare, surtout quand il s'agissait de celle qui passait de l'intention à l'acte, tapie dans l'ombre parmi les autres bipèdes inconscients du danger. Le métier de Philippe le mettait en contact, plus que n'importe qui sans doute, avec l'insondable profondeur de la violence, de la perversité humaine. Pourtant, s'il excusait rarement les actes des prévenus, le plus souvent, à travers son enquête, Lécuyer parvenait à en décoder la formule, à trouver les x de malheurs des équations qui avaient mené à la perte de l'individu. Le Mal pour le Mal pur, gratuit, aurait-on pu dire, lui semblait une vue de l'esprit. Il avait étudié trop longtemps pour ne pas porter sur le monde un regard nuancé. Le Mal comme tel n'existait

pas, ou du moins pas en dehors du regard des individus et de la société. Sa définition, complexe et fluctuante, relevait de l'arbitraire plutôt que d'un absolu moral. Mais ce qui l'avait accueilli dans la maison de Pierrefonds avait pulvérisé ses certitudes. Un grand frisson avait traversé l'échine maigre de l'enquêteur.

La salle d'interrogatoire, de l'autre côté du miroir, était nimbée du voile lilas diffusé par les puissants néons au plafond. Le prévenu était assis sur une chaise, aussi immobile qu'un marbre. Malgré le regard dépourvu d'expression, malgré l'absence de tout geste, sans le frémissement même d'une main, d'une paupière, on sentait une énergie rageuse en surface. Ou peut-être Philippe l'imaginait-il seulement. L'homme était seul, à présent, après avoir subi en silence des heures de questions sur tous les tons de la part de plusieurs enquêteurs et d'un psychologue chevronné.

Debout derrière lui, un agent des services correctionnels d'une petite trentaine d'années à la barbe abondante veillait au grain, le visage fermé.

Philippe ne pouvait détacher son regard du suspect. Il avait tous les attributs physiques classiques de l'ancien policier de terrain monté en grade, comme il en existait des dizaines : haute stature de déménageur, épaules carrées, mais ceinture abdominale amollie et dos légèrement voûté. Le large visage aux pommettes saillantes avait quelque chose de dur comme le plomb qui évoquait certains criminels de guerre serbes, mais cela ne voulait rien dire, Philippe le savait bien. Cet homme aujourd'hui ravalé au rang de suspect numéro un des trois meurtres atroces avait dû être beau, avec sa bouche mince mais bien dessinée, ses sourcils broussailleux, ses grandes mains posées bien à plat sur la table d'innox. Sous ses cheveux rares et grisonnant en mèches inégales, les iris étaient clairs jusqu'à en être translucides.

Avait-il déjà croisé, dans ses activités, ce gradé du Service des enquêtes sur les crimes économiques de la SQ ? Possible. Si c'était le cas, il n'en gardait aucun souvenir. En cet instant, il aurait voulu avoir à ses côtés la présence encombrante et bougonne de son chef, l'enquêteur Maurice Dupin. À eux deux, ils auraient pu dissiper le malaise intense et amorcer une démarche de tentative de

compréhension. Dupin, ce franchouillard perpétuellement insatisfait de la société québécoise qui l'avait accueilli une vingtaine d'années plus tôt, aurait grommelé contre la lenteur de l'expertise médico-légale à fournir des informations sur les trois corps découverts et la scène du crime. Il aurait critiqué son adjoint pour sa sensiblerie, et cela, en soi, aurait rassuré Philippe. Dupin et Lécuyer formaient depuis cinq ans un couple soudé au sein de la Brigade des crimes majeurs. Un couple mal assorti, déchiré par des tensions surtout dues à la nature irascible du plus âgé, mais un tandem performant et apprécié dans le milieu.

Pour l'heure, c'était seul, sans son chef, que Philippe Lécuyer devait prendre à bras-le-corps cet horrible dossier du massacre d'une famille. Une histoire sordide comme le Québec n'en voyait qu'une poignée de loin en loin.

On n'était encore que quelques heures seulement après l'arrestation et déjà il y avait tant de données à prendre en compte, tant de notes à consulter, de formalités à remplir pour la mise en accusation et la détention de l'homme. Puis, il restait les personnes de l'entourage à interroger, les proches, les collègues. Dans cette maison où chacun gardait jalousement son territoire, obtenir de l'aide pour dessiner un portrait complet de Gadbois n'allait sans doute pas se révéler une mince affaire. Bien sûr, sa chef d'unité lui avait déjà donné carte blanche pour se constituer une équipe volante qui l'épaulerait, mais, sans l'expertise de Dupin, le doyen du bureau en matière d'homicide, Lécuyer se sentait démuné comme un bambin qui aurait semé sa mère au détour des allées d'un supermarché.

— Il est où, le gros, quand on a besoin de lui ?

Pas plus tard que cet après-midi, Élodie, la dynamique secrétaire de l'unité, avait indiqué à Lécuyer qu'il ne fallait guère espérer un retour rapide dans le service du vieux limier. Sur le ton de la confiance, la jolie trentenaire aux yeux noirs avait soufflé, s'assurant que le reste de l'équipe disséminé dans l'espace commun de travail ne pouvait entendre :

— Entre toi et moi, c'est une bonne déprime. On a tous blagué quand il s'est fait porter malade, après son engueulade avec la

directrice, mais on dirait bien qu'il est réellement hors service, le pauvre.

Lécuyer avait acquiescé, son regard bleu voilé de tristesse. La chef de leur unité était tombée assez violemment sur la couenne du fatigant de Dupin après qu'une inspectrice eut porté plainte pour des propos sexistes formulés tout haut dans le désordre de la salle commune du personnel. Rien de très grave, mais des « petite dame bien efficace » et autres « vous avez l'air de rien, mais vous travaillez bien, pour une femme » qui ne passaient pas la rampe au Québec, même dans l'univers plutôt macho d'un corps de police.

Dupin, avec ses manières d'ours mal aimé de sa mère, avait le don de mettre tout le monde à cran et de prendre les femmes tout particulièrement à rebrousse-poil, ce qui plaçait souvent son partenaire dans un profond embarras. C'était sans doute pour cela que l'ex-femme de Dupin s'était fait la malle, il y avait des lustres de cela. Mais c'était depuis la plainte et ses suites que le malcommode vivait en ermite. Seul, et le moral à zéro.

Après les remontrances bien senties de la chef, il avait disparu de la carte, et, pendant quelque temps, Philippe l'avait laissé bouder, se disant en homme moderne que le Cro-Magnon n'avait que ce qu'il méritait et qu'il fallait qu'il entre dans le ^{xxi}e siècle. Puis, au fil des semaines, l'inquiétude avait remplacé l'irritation envers ce chef cyclothymique, mais auquel il était attaché, au fond.

Lécuyer avait appelé quelques fois au condo de Villeraie de son chef, sans obtenir de réponse. Il était ensuite passé en personne, sonnant de façon insistante à la porte anonyme de l'édifice résidentiel où Dupin louait un deux et demie. Un rideau grège avait bougé derrière la baie vitrée du premier étage, une fois. Pourtant, personne n'avait répondu.

Et là, alors qu'une affaire d'une ampleur rare se présentait à eux, Élodie venait de lui confirmer que Dupin filait un très mauvais coton. Merde !

— La chef l'a vu. Elle se sent un peu responsable de sa détresse, à cause du savon qu'elle lui a passé, alors elle a usé de son autorité, et il a fini par la recevoir, mais le malaise est bien plus profond, comme le

lui a confirmé le psychiatre qui suit Dupin.

Élodie avait agité son petit menton pointu avec vigueur.

— Oui, elle le sait bien, la chef, qu'elle n'est pas censée demander des informations confidentielles au médecin d'un de ses employés... Enfin, tu connais Virginie, elle est d'une nature tellement anxieuse : elle devait savoir, alors elle a pris les moyens...

« Anxieuse... et déterminée », avait songé Philippe en visualisant la quadragénaire blonde qui dirigeait le service avec rigueur mais humanité. Et qui avait tendance à se montrer assez fouineuse... la preuve !

Était-ce son passé d'emmerdeur patenté qui rattrapait Dupin ? Ou se tapait-il une vraie bonne déprime ?

Philippe détourna le regard du suspect toujours immobile qui fixait de ses yeux morts un point mystérieux au mur, secoua la tête et s'adressa en pensée à son chef : « Perturbé par la job ? Non, ces histoires-là ne te dépriment pas comme elles le feraient pour le commun des mortels. Tu t'en repais, plutôt. Les résoudre est et sera toujours ta raison de vivre, Maurice. Là, tu broies du noir pour une raison que j'ignore, alors que j'aurais bien besoin de toi et de ta moustache molle. »

Un rayon de soleil radieux descendait à l'oblique du sommet de la nef pour aller caresser la joue de la statue de saint Matthieu. La cathédrale Saint-Antoine-de-Padoue, dont le pied imposant se plantait au cœur du Vieux-Longueuil, était pleine à craquer. Si ses flancs anciens n'avaient été construits au ^{xix}^e siècle de la plus solide des pierres disponibles à cette époque, on eût pu les imaginer se déformant sous la pression de ce fleuve humain. À la fois lente et impatiente, la foule disciplinée se faufilait entre les allées lumineuses. Chacun, chacune cherchait un banc, une place de choix pour le grand spectacle d'adieu qui ne connaîtrait pas de rappel.

Tout le gratin du monde de l'édition et bien plus était venu pour rendre hommage à Aurélien Laflèche. Dans la foule, une majorité de têtes grises et blanches, des mises cossues, sobres et de bon goût, élégantes. Des membres du milieu littéraire s'y retrouvaient en bandes complices. On pouvait repérer certains visages connus, y compris des auteurs en pleine ascension et d'autres qui avaient vu des jours meilleurs. Plus loin, des gens d'affaires prospères, un médecin de banlieue, et aussi la silhouette discrète d'un ancien coroner qui devait avoir plus de quatre-vingts ans, derrière une brochette animée de notables locaux. Laura aperçut aussi brièvement le ministre de la Culture, drapé dans son loden anthracite. Le petit homme était défiguré par un nez bulbeux, indice qu'il avait frayed plus que de raison non seulement avec les artistes, mais encore, et surtout, avec son pote Bacchus. Il s'était assis le plus loin possible du député de l'opposition

du coin, lequel était collé sur le maire de Montréal, et de la mairesse de Longueuil. Parqué derrière un cordon de velours, un parterre bigarré de journalistes jurait avec le reste.

« Aurélien Laflèche aurait-il aimé tout ce déploiement ? » se demanda Laura. Sans doute, car si l'homme se montrait d'une profonde humilité, il savait apprécier la solennité d'un moment, la force des symboles qui rassemblent les êtres en un tout plus grand que la somme de leurs individualités. Laflèche aimait l'élévation, et tout en ces murs l'incarnait. Cette pensée donna à l'éditrice un bref sentiment de réconfort. Athée sans équivoque, elle-même entraînait rarement dans les lieux de culte, si ce n'était pour y puiser la sérénité inhérente à ces vieux édifices boudés par ses contemporains. Son regard monta en direction des vitraux délicats qui représentaient une hagiographie de la vie de saint Antoine. La vivacité des couleurs la ragailardit. La beauté, souvent, lui venait en aide dans les moments difficiles.

Malgré l'insistance de la famille Laflèche, et surtout de la femme du défunt, Rose, Laura avait refusé de prendre place dans les premières rangées aux côtés des très proches, qu'elle voulait laisser à l'intimité de leur deuil. Plus égoïstement, elle ne tenait pas à se frotter au neveu d'Aurélien si elle pouvait l'éviter. Alors, elle s'était plutôt faufilée au bout de l'aile est de la cathédrale, entraînant un Bernard bien docile et un Jules nonchalant qui s'était avachi derrière les colonnes.

Elle n'avait pas envie d'exposer son visage creusé par le chagrin et le manque de sommeil des derniers jours. Elle maîtrisait mieux, à présent, le sentiment de vide, la perte de son mentor et ami, mais les longues heures à se ronger les sangs et à verser des larmes sur l'épaule de Bernard avaient laissé des traces dans son regard sombre. Même si elle n'était pas exagérément vaniteuse, elle refusait de faire pitié. Et puis, après tout, elle n'était pas une membre à part entière du clan Laflèche, bien qu'elle ait souvent senti que l'éditeur et sa femme voyaient en elle la fille qu'ils n'avaient jamais eue. Bernard devina son trouble. Il lui passa un bras affectueux autour des épaules.

Laura serra la main de son compagnon, qui lui jeta un œil

compatissant. De son poste d'observation discret, elle pouvait voir l'assistance, à commencer par la famille. Elle repéra Rose, menue dans son tailleur de velours aile de tourterelle, sa chevelure blanche et ondulée impeccable. De dos, la septuagénaire semblait se recueillir, recourbée sur elle-même, son être tendu vers l'autel tout proche. Seule au monde. « Comment peut-elle le supporter ? » Elle avait murmuré pour elle-même, mais Bernard avait entendu. Il hocha la tête gravement. Entre Bernard et Laura, se comptait une petite vingtaine d'années d'union et non cinquante ans comme pour les Laflèche. Pourtant, tant d'événements, tant de joie et d'intensité avaient soudé les éléments multiples de leurs vies, fondamentaux ou anodins, en une force de souvenirs qui leur était unique. Même si elle s'estimait bien entourée, ce dont Laura doutait en regardant Jean-Seb, Rose allait devoir apprendre à continuer la route seule, ou du moins à finir sans Aurélien le bout de chemin, court ou non, qui lui restait.

— Prenez place, mes amis !

Le prêtre célébrant, entouré de garçons de chœur, entamait son sermon d'une voix forte et mélodieuse.

Le temps s'était suspendu dans l'église. Rien de pontifiant, dans l'oraison. Laura goûtait au contraire la limpidité des mots, qui attestaient la maîtrise de l'art oratoire du curé.

Laura donna un coup de coude à Bernard. L'époux cognait des clous sur son banc inconfortable, sous le regard réprobateur de saint Jean. Jules ricanait dans sa barbe naissante.

— Comme beaucoup d'entre vous, j'ai connu et aimé Aurélien. J'ai eu le privilège de faire partie de ceux qui ont été touchés par sa lumière. Trop souvent, on encense les défunts à l'excès, les parant de toutes les qualités. Mais dans le cas d'Aurélien, nul mot d'éloge ne semble excessif.

Laura sentait les larmes monter. Elle ne pouvait qu'imaginer l'émotion que devait ressentir la veuve à ces paroles si justes. Elle n'aurait su mieux dire, d'autant que le prêtre poursuivait avec force :

— Aurélien, c'est vrai, était vieux. Eh oui, admettons-le, comme plusieurs d'entre nous ici. Il déplorait certains changements, dans son métier, dans la société et ses codes, dans l'expression de ses valeurs.

Mais Aurélien était aussi résolument moderne, par sa volonté de disséminer le savoir au plus grand nombre, d'en faciliter l'accès aux enfants, aux moins nantis. Et sa curiosité intellectuelle était sans bornes. Repose en paix, Aurélien, sachant que ton œuvre sera perpétuée et que l'esprit de ton travail demeurera immortel grâce à ceux qui prendront le relais, scandait le prêtre.

« Tu parles ! » ronchonna Laura se renfrognant. Une femme assise devant elle se retourna et la gratifia d'un regard noir.

Heureusement, tout fut ensuite vite terminé. Au moment de la sortie du cercueil d'acajou sombre, les grandes orgues se déchaînèrent dans un chant du dernier adieu qui emplit la cocathédrale. La foule entama la longue procession menant vers la lumière pâle de septembre, derrière le convoi funèbre.

Bernard se leva, suivi de Laura et de Jules. Tous trois se mirent sagement en ligne vers la sortie, où les proches du disparu se tenaient au sommet du large escalier gris. La parenté accueillait le long défilé des condoléances, avec toutes les variantes possibles et imaginables sur le thème de « mes condoléances », « toutes nos pensées sont avec vous » et « c'était un saint ».

— À ce rythme-là, on en a pour une heure, souffla Bernard à sa femme.

Mais l'attention de celle-ci était captée par un homme, posté près de la famille du défunt, qui la regardait de façon insistante. Elle plissa les yeux et fouilla sa mémoire, se demandant si elle aurait dû savoir qui était ce long monsieur à la silhouette élégante. Elle n'avait pas la mémoire des visages. Celui-là devait appartenir à un notable, peut-être fin soixantaine ou un peu plus. Il se tenait droit comme un grand pin et tout aussi élancé. Son visage en lame de couteau, au nez parfait, était surmonté d'un front immense. L'homme passa une main aux doigts exceptionnellement longs dans des cheveux courts presque blancs. Laura, Jules et Bernard avaient atteint la sortie. Oublieuse de ses compagnons, l'éditrice reportait ses yeux sur l'inconnu.

Laura remarqua que plusieurs personnes s'arrêtaient pour saluer le vieil aigle, leur gestuelle empreinte d'une déférence qui ne trompait pas. Le coroner à la retraite s'arrêta pour parler à l'inconnu, semblant

conférer gravement avec lui. Mais toujours, le regard de l'homme dérivait vers Laura et Bernard, comme attiré par un aimant.

Bernard, intrigué par le silence de sa femme, leva les yeux à son tour.

— Il te veut quoi, ce vieux, là ? grogna-t-il. Ah, mais je le connais ! ajouta-t-il avec un sursaut,

Laura le regarda, perplexe, mais déjà le grand homme s'approchait, coupant la file en s'excusant.

Il s'arrêta devant Laura, Jules et Bernard, et salua la première. De près et dans la lumière crue du jour, les rides de son visage trahissaient son âge avancé. Néanmoins, de toute sa personne émanait une force implacable. Des yeux bleus, solennels et francs, se plantèrent dans ceux de l'éditrice, sans lui laisser d'échappatoire.

— Chère madame, j'ai tant entendu parler de vous par Aurélien Laflèche, mon vieil ami. Il fallait absolument que je vous rencontre. Vous n'y échapperez pas !

10

— Bon sang que c'est long !

La réception après les obsèques avait paru interminable à Bernard. Bien qu'il fût tard et que la nuit eût enveloppé la Rive-Sud d'un suaire de tiédeur automnale, la grande maison de brique rouge des Laflèche était encore pleine de monde. La réception funèbre était généreuse, à l'image du couple dont une moitié venait tout juste d'être enterrée. Mais ces gens qui se bousculaient autour du buffet du mort, au fait, fallait-il les appeler des convives ? se demanda Bernard avec le regard cynique du journaliste. Ils avaient senti l'odeur de l'argent, car il y en avait, du blé, hérité de plusieurs générations d'entrepreneurs prospères, chez les Laflèche, entre la maison d'édition, la grande demeure de Saint-Lambert et le domaine champêtre des Cantons-de-l'Est.

Bernard avait plus ou moins perdu Laura de vue. Il avait aperçu sa compagne à quelques reprises, quand un jour se faisait dans le rideau de tenues sombres. Le juge Larivière semblait l'avoir monopolisée pendant un temps interminable. Lui-même avait lié conversation et échangé nombre de bribes de réminiscences avec les uns et les autres. Puis, vanné, il s'était retranché dans un petit boudoir aux murs couleur crème. Loin de la clarté agressive des grands lustres et des éclats de voix, il trouvait là un semblant de paix. Un écran de télévision de dimension modeste était allumé dans un coin et la succession de séquences hachées ponctuait de façon incongrue la scène. Un instant, des images d'un bulletin de nouvelles captèrent son

attention. Il entrevit des policiers en uniforme, quatre costauds qui encadraient un grand bonhomme au visage fermé et le tiraient en direction d'un fourgon cellulaire. Puis, très vite, d'autres images chassèrent celles-ci. Le bleu artificiel des ciels météorologiques annonçait des jours radieux sur Montréal. Valait-il mieux mourir par beau temps ou sous des trombes d'eau ? se demanda Bernard, qui chercha du regard quel indiscret avait bien pu allumer ainsi le téléviseur, au beau milieu d'une réception funèbre. Un enfant délaissé par les adultes ? Un amateur de sport invétéré incapable de ne pas connaître l'issue du dernier match des Alouettes de Montréal ? Pas leur fils Jules, en tout cas, qui s'était vite attaché à un petit groupe de jeunes gens, enfants ou petits-enfants proches des Laflèche.

Il était bien sociable, ce jeune-là ! Et tout cela malgré la perte dramatique de ses parents, deux ans plus tôt. Bernard sentit la fierté monter en lui pour le jeune homme qui était devenu comme son propre fils.

Pour l'heure, affalé sur un récamier pas très confortable, Bernard, lui, ne partageait pas ce besoin de grégairisme. Il observait de loin les invités, dont le deuil semblait s'alléger et s'égayer au fil des tournées de vins fins. Alors que défilaient les convives dans son champ de vision et que le bruit des conversations s'atténuait, il bâilla, rêvassa un temps indéterminé à son désir de changement de cap professionnel. Peut-être commettait-il une erreur en fuyant le problème. C'est sans doute ce que Laura lui aurait dit, s'il avait eu la chance de lui confier ses intentions. Mais elle en avait assez sur les épaules, ces jours-ci. Tout cela pouvait bien attendre.

Justement, sa compagne se dirigeait vers lui. Il contempla avec tendresse la fine silhouette de sa femme en marche.

— *Poetry in motion*, murmura-t-il.

Avec ses jambes minces, son port de tête élégant, ses yeux sombres et vifs, on eût dit une jeune fille. Elle sera encore belle à soixante ans, pensa-t-il. Laura se laissa tomber à ses côtés sur le petit divan, poussant un soupir de soulagement.

— Ouf, je n'en peux plus de toutes ces mondanités. Le ministre de la Culture qui picole dans un coin, le vieux coroner qui radote sur les

causes de mortalité des septuagénaires... Je me demande comment Rose peut supporter ce monde et se forcer à être aimable avec tous ces gens, en ce moment, et à son âge...

— Oui, pauvre femme, à sa place j'aspirerais au calme et à la solitude, renchérit Bernard.

— Elle est admirable, elle parle à tout le monde. Tu peux croire qu'elle s'est même souvenue que Jules avait un examen de maths important la semaine prochaine ?

— Quand même, elle doit être vidée, fit Bernard. Par contre, je vois que ton nouveau patron, lui, semble se mouvoir comme un poisson dans l'eau dans tout ce milieu-là...

La bouche mince de Laura se pinça et elle leva les yeux au ciel.

— Comme un requin, oui ! Lui, se mettre à plat ventre devant tel magnat de la presse et faire des mamours à monsieur le maire, il adore... Tiens, regarde-le jouer au neveu attentif à sa vieille « matante » veuve, là-bas. Il m'écœure. À mon avis, il attend juste qu'elle lève les pattes pour récolter tout le magot, à force de jouer au fils adoptif.

Bernard donna une petite bourrade à sa femme, riant.

— Décidément, tu ne lui passes rien, à ce pauvre Jean-Seb.

Elle eut un petit rire dénué de joie.

— Tu as peut-être raison. De toute façon, il va bien falloir que j'apprenne à vivre avec, non ? À moins de changer de carrière, et dans le métier, à mon âge, avec mon pedigree, c'est loin d'être gagné...

— Ah oui, ma vieille ! Le prochain arrêt, c'est le Centre d'hébergement, à t'entendre..., plaisanta Bernard. Parlant de vieux, il te voulait quoi, au juste, le juge Larivière, qui t'a monopolisée de la fin de la cérémonie à l'église jusqu'à son départ ? Il te *cruisait*, ou quoi ?

L'allusion au distingué septuagénaire fit monter une légère rougeur au visage de Laura. Bernard se demanda si sa blague n'avait pas fait mouche et s'en inquiéta.

— Quand même, chéri, tu pousses fort. Le juge pourrait être mon père. Non, il était, qu'il m'a dit, un grand ami d'Aurélien Laflèche, quoique je ne me rappelle pas l'avoir jamais rencontré. Mais il m'a

parlé d'Aurélien en long, en large et en travers. Je ne me souvenais pas non plus qu'il avait fait son droit, ou qu'il l'avait entamé du moins, avant de mal tourner et de devenir éditeur comme son propre père.

— Ils ont donc usé leurs pantalons ensemble à l'université ? demanda Bernard, surpris. Aurélien devait tout de même être un peu plus âgé que le juge.

Le journaliste savait que le juge Larivière était une figure de premier plan de la scène judiciaire, un homme qui avait dirigé de grands procès, avec une réputation de probité absolue.

Laura acquiesça :

— Oui, ils sont presque contemporains, mais le juge avait trois ans d'avance, à l'école, une sorte de génie précoce, tu sais, ce devait être un premier de classe.

— Je sais que sa femme est présidente de la Chambre de commerce de Laval. On a publié un portrait d'elle il y a deux ans, je crois. Une femme de tête, un peu plus jeune que lui et encore assez séduisante. Très volontaire. Tu sais, cette race de femmes performantes qui s'assument, avec les côtés un peu agressifs que cela peut comprendre.

— Dis donc, mon gros macho, être une femme performante, pour toi, c'est faire preuve d'agressivité ? Pas mal cliché, non ?

Laura fronça les sourcils. Elle savait bien, au fond, que celui ou celle qui trouverait un poil de sexisme sur le corps glabre de Bernard n'était pas né.

— J'exagère. Mais elle a la réputation d'être assez intraitable, un peu bulldozer, fit Bernard.

— Il ne m'a pas parlé d'elle, mais il en avait long à me raconter sur ses jeunes années avec Aurélien. Et moi, sans m'en rendre compte, je me suis trouvée à lui raconter ma peine d'avoir perdu mon boss et, en plus, de me retrouver avec cet avorton à la tête des Éditions Laflèche.

Bernard bâilla et s'étira.

— De toute évidence, il ne te lâchait pas, *the goddam man* ! Est-ce que je dois lui casser la gueule pour laver mon honneur ? C'est quand

même un très bel homme, pour son âge, avec ce regard vif, cette stature impressionnante... Bon, trêve de plaisanteries, tu ne crois pas qu'on pourrait penser à s'éclipser sans avoir l'air de rustres ? Je suis claqué, *I am bushed*, ma belle...

Laura repoussa de son visage des mèches folles, dans un geste que Bernard aimait toujours contempler. Elle sauta sur ses pieds.

— Absolument ! On ramasse notre Jules qui conte fleurette à la nièce du proprio du restaurant Bella Rosa, on salue l'hôtesse et on lève le camp.

Bernard s'extirpa du récamier avec difficulté.

— Je te suis, chérie. Tu connais ce repaire chicos et tous ces *snotty people* comme ta poche. Moi, je serais bien capable de me perdre...

Laura sourit avec affection.

— Oui, toi qui sillones sans souci les dédales de la politique, tu es assez nul pour ne pas trouver un dépanneur au coin de la rue. Allez, qui m'aime me suive !

Plaider non coupable. Enfin... non criminellement responsable. L'enquête préliminaire allait débiter. Il fallait se brancher. Bien sûr, c'était la chose à faire. Aucun doute. C'était en tout cas ce qu'avaient affirmé les lèvres gercées, pâles à en sembler exsangues, de l'avocat mal fagoté qui s'adressait à lui. Ce qu'il disait devait être vrai, car l'autre le rabâchait de sa voix fatigante. Lui-même n'en savait rien. Il se sentait juste sans force. Mais s'il avait compris une chose, c'est que, désormais, il ne s'appartenait plus.

En prison, il avait été dépouillé de ses frusques habituelles comme on vous enlève une peau, celle d'une vie terminée, qui n'avait plus rien à livrer. Avec soin, un jeune agent des services correctionnels barbu avait plié le pantalon et la chemise qui avaient été les siens avant de les emporter, tandis que, les yeux vers la lucarne, il avait enfilé le survêtement mou de la prison de Bordeaux. Personne n'avait été violent, hargneux, ni même désagréable avec lui. Simplement, toujours avec un respect gardé, distant, on lui avait indiqué quoi manger, quoi boire, on lui avait assigné un coin où dormir. Il avait été laissé exceptionnellement seul dans une cellule de cet établissement surpeuplé qu'il connaissait bien. Il devinait le dégoût tout autour de lui, chez ses cerbères, surtout, qui ne le touchaient que de leurs mains gantées et ne le regardaient jamais en face.

On le sortait régulièrement de cette boîte à l'odeur diffuse, mélange de vieille urine et de désinfectant, pour le mener à travers un chapelet d'entretiens sans fin avec des étrangers au regard

immanquablement perplexe. Des visages qu'il oubliait aussitôt : plusieurs enquêteurs, dont ce jeunot au visage d'ange mal rasé, puis son avocat, et plusieurs psychiatres, dont une qui aurait pu être sa fille. Une de ses filles. Lui qui était habitué à commander était devenu l'objet passif d'un système bien huilé qui l'avait pris en charge et qui réclamait son attention à toute heure du jour, sans lui laisser de repos.

Et là, que disait le bavard, au juste ? Fronçant les sourcils, il tenta de se concentrer. Ah oui, non-responsabilité criminelle. Pourquoi pas ? Oui, il connaissait bien la notion. Quelle question...

Il regarda sans vraiment le voir l'homme de taille modeste qui était payé pour le défendre et qui allait devenir son ombre jusqu'à la fin de son procès et peut-être encore un peu après. C'était une espèce d'ancien roux réformé en gris, dégarni, à peine plus jeune que lui-même, un type à l'allure terne de rond-de-cuir. À cet instant, le gars s'agitait dans tous les sens, arpentant d'un pas nerveux une autre de ces multiples salles sans couleurs qui semblaient se succéder dans son quotidien depuis son arrestation et son inculpation.

L'avocat avait détaillé les options qui s'offraient à lui, mais Gadbois ne parvenait pas à retenir la moindre bribe des explications formulées d'une petite voix sèche, qui, se disait-il, ne devait pas être idéale pour influencer un juge ou, pire encore, un jury, dans une salle d'audience.

En tout cas, le gars avait du vocabulaire : préméditation, circonstances atténuantes, dépression, médication lourde, perte, répétait-il. Qui essayait-il de convaincre, au juste ?

— Vous m'écoutez, sergent Gadbois ?

Il essayait d'agir selon ce que l'on attendait de lui. N'était-ce pas d'ailleurs ce qu'il avait fait toute sa vie ? Ou presque. Mais ces temps-ci, c'était plus difficile. Gadbois ne parvenait à se concentrer que sur une chose. Dans sa tête, seule la bonne grosse bouille de Biscuit surgissait, les yeux fidèles, la langue pendante, ces bâillements démesurés de toutou, la gueule fendue en un sourire.

— Et mon chien, il est où ? articula-t-il, la voix rauque d'un trop long silence.

Le petit homme arrêta net ses allées et venues, se retourna pour

considérer son client avec consternation. Il rajusta ses lunettes, qui avaient glissé dans ses déplacements, et vint s'asseoir en face du détenu.

— Vous vous rendez compte, Gadbois, qu'une triple accusation de meurtre au premier degré pèse contre vous ? Vous n'avez pas l'air de réaliser la gravité de la situation...

Gadbois hocha lentement la tête. L'avocat semblait mécontent, mais il n'y pouvait pas grand-chose.

La première comparution et la mise en accusation avaient été rapides, les faits étaient clairs. Pas question non plus de remise en liberté dans un cas aussi sordide où les preuves étaient accablantes. Il n'avait pas eu encore à déposer de plaidoyer, mais la prochaine audience serait justement consacrée à cette question. Sur la petite table au centre de la pièce, plusieurs documents s'empilaient en une montagne colorée, dont le rapport d'évaluation psychiatrique, le premier d'une série, sans doute. Gadbois savait que son défenseur misait gros sur cette paperasse et toutes les nuances qu'elle renfermait, autant de clés pour une faille possible dans l'argumentaire de la poursuite. Tant mieux pour lui.

— Et le chien, insista Gadbois, qui s'en occupe ?

L'avocat eut un profond soupir. Il passa la main dans ses rares cheveux, que Gadbois remarqua être légèrement gras.

— Il a été placé en foyer d'accueil par la SPCA. On en prend soin, ne vous inquiétez pas.

Le défenseur regarda son client, et Gadbois lut dans ses yeux l'incompréhension la plus totale. Même s'il se sentait très lointain, Gadbois savait ce que pensait l'avocat. Comment diable, se disait l'homme, allait-il parvenir à défendre un type qui avait réduit sa famille en miettes dans une débauche de violence, mais qui se préoccupait uniquement du sort de son maudit cabot ?

12

Un temps hivernal s'était abattu d'un coup sur le sud du Québec. Les arbres rouges de la caresse du soleil de septembre avaient été brutalement décoiffés par un vent charriant avec lui des nuées anthracite et une pluie gelée, annonciatrice de neige. La ville affichait un visage sombre et les devantures hétéroclites de l'avenue du Mont-Royal rivalisaient en vain de lumières scintillantes dans l'espoir d'allécher les rares passants. Montréal souffrait de solitude, enfermé dans son froid et coupé du reste du monde par le coût prohibitif des stationnements qui repoussait les banlieusards en dehors de ses limites.

Après avoir tourné en rond pendant vingt minutes en grommelant, Laura gara tant bien que mal sa petite Fiat rouge le long d'une étroite rue résidentielle. Elle s'attarda sur un spectacle familier dans ce secteur dont les maisons collées étaient bâties tout en hauteur, frottant leurs toits colorés aux cimes des rares arbres. Son bébé sous un bras, une jeune femme se débattait avec une poussette qu'elle tentait de faire gravir, sans se casser la figure, l'escalier extérieur tortueux qui menait à son logement. Une fois de plus, Laura se félicita de ne pas avoir choisi le Plateau-Mont-Royal comme lieu de résidence, quoiqu'elle aimât venir s'y donner de temps en temps l'illusion d'appartenir à cet univers urbain unique à la métropole québécoise. Un monde aussi attachant que mélangé, fait de charme déglingué, de néo-chic et de vie de rue à l'ancienne.

Son humeur, en ce début d'après-midi, était un reflet fidèle de la

grisaille ambiante. Quelques minutes plus tôt, elle avait quitté son bureau, exaspérée. Une courte réunion avec Jean-Seb s'était soldée par des grincements de dents et une frustration profonde. Un mois seulement, quatre maigres semaines s'étaient écoulées depuis la mort du vieil éditeur. Mais, depuis le jour Un de l'ère Jean-Seb, le neveu n'avait pas tardé à marquer son territoire, à sa façon douceuse, avec l'air de ne pas y toucher. Chaque jour, il rognait un peu plus avant l'héritage intellectuel de son oncle, comme un rat ronge une demeure par le sous-sol, se dit-elle. Un rat sournois, sans expression apparente de violence, mais à sa manière profondément inflexible. « Déterminé comme seuls les cons savent l'être », avait dit la directrice de la collection jeunesse, Isabelle. Car Jean-Seb était en passe d'imposer sa vision, si toutefois ce terme pouvait convenir : « Publier des ouvrages courts, rapides, si possible des séries, mettre le paquet sur la littérature jeunesse, se délester des vieilles gloires », martelait-il dans les réunions d'équipe.

De toute évidence, les sources d'inspiration de Jean-Seb en matière d'orientations stratégiques jaillissaient du côté des géants commerciaux, les Américains surtout. Il devait rêver, la nuit, à la vente en série d'ouvrages à succès préfabriqués et à des biographies de vedettes à la noix, étoiles filantes connues l'espace d'un trimestre, d'un album. Sans passé et sans avenir.

Ce matin même, il avait déclaré à Laura qu'il ne comptait pas éditer le dernier roman de Jean Desforges, un auteur à la soixantaine bien sonnée. Un créateur à la plume un peu désuète, il est vrai, mais forte de son élégance autant que de la fidélité indéfectible de son public, des femmes d'un certain âge, pour la plupart.

— Écoute, j'ai regardé ça de près avec les relations de presse : ce type n'a pas eu une seule recension pour *Le béluga solitaire* et on ne l'a vendu qu'à deux cents exemplaires, gros top. Avoue que c'est désespérant. Personne ne veut d'un truc aussi ringard ! avait asséné d'un ton sans appel la bouche mince du jeune éditeur en chef.

« Ce truc, comme tu dis, gros cave, c'est *Un béluga errant* », grommelait maintenant Laura en se dirigeant vers la devanture sombre d'un salon de thé marqué d'une enseigne noir et pomme

annonçant : Le Chai vert. Comment allait-elle tenir le coup dans ce contexte ? Et comment allait-elle expliquer à Jean Desforges qu'après plus de vingt-cinq ans de collaboration régulière, d'encadrement, d'écoute, de lancements collectifs, de petits bonheurs partagés, comme un prix littéraire arraché à la compétition ou une mention louangeuse dans un hebdo, il ne faisait tout simplement plus partie de la maison ? Une bouffée d'angoisse mêlée de ressentiment monta en elle. Elle n'avait rien d'une personne vindicative, pourtant. Loin de là. Bernard lui disait même qu'elle se montrait parfois trop bonasse. Mais ces temps-ci, elle ne sentait que fiel en elle. Et elle n'aimait pas cette énergie nouvelle, toute négative. « Que m'arrive-t-il ? »

Laura secoua sa chevelure noire luisante d'humidité, chassant les pensées moroses. Elle entra dans le petit salon de thé. Il faisait sombre. Seules deux des huit tables de bois étaient occupées et Laura repéra tout de suite le juge Larivière, assis tout au fond de la salle, le dos au mur. « Suis-je en retard ? » s'inquiéta-t-elle. D'un mouvement vif, le juge se leva pour l'accueillir, et Laura remarqua, tout comme le jour des obsèques, combien l'homme était emprunt d'une élégance naturelle, avec sa silhouette extrêmement élancée qui lui rappela ces Giacometti tournés vers le ciel. Il la dominait de sa haute stature. Les vestiges de ce qui avait dû être un visage d'une beauté frappante impressionnaient encore, ses pommettes saillantes, germaniques, les arcades sourcilières hautes, et puis la chevelure abondante encore.

— Laura, merci d'avoir accepté de me rencontrer. Vous permettez que j'use de votre prénom, n'est-ce pas ? J'ai tant l'impression de vous connaître, grâce à Aurélien.

Elle nota le timbre onctueux sans excès, riche d'années de pratique, et, bien avant, des meilleurs enseignements de grands collègues.

Légèrement rougissante, Laura acquiesça et prit place.

— Vous aimez les thés ? Je vous commande un Hong Cha ?

Devant l'air dubitatif de Laura, le juge sourit :

— Veuillez m'excuser, il s'agit de thé rouge, avec un bouquet assez affirmé, issu de feuilles semi-fermentées, et parfois grillées. Vous devriez apprécier, ici, c'est l'une des spécialités, ils ont d'excellents

choix, surtout de la variété Qi Hong, un thé qui est produit dans province d'Anhui. Ma femme et moi voyageons souvent et l'Orient compte parmi les civilisations qui nous fascinent.

Laura hocha la tête un peu passivement. Le juge était habitué à prendre les commandes de chaque situation, de toute évidence. Elle se sentait un peu intimidée. L'homme était quand même une sommité, ainsi qu'elle avait pu le découvrir à la suite de rapides recherches, au cours des derniers jours. Car elle avait mis en application la maxime souvent répétée par Bernard : « Toujours arriver préparé, informé. »

À plus de soixante-dix ans, le juge Larivière possédait une feuille de route impressionnante. Plusieurs grands procès criminels avaient été conduits de sa main experte. Laura avait lu que le poste de juge en chef de la Cour supérieure lui avait été proposé quelque quinze ans plus tôt. Une offre qu'il avait déclinée, à l'époque. Un article du quotidien anglophone *The Gazette* avait appris à Laura que sa première femme était alors très malade et qu'il avait préféré se consacrer à elle. L'homme devait avoir du cœur, s'était dit Laura.

Un jeune serveur vint prendre la commande. Puis l'éditrice lança au vieil homme :

— Monsieur le juge, vous m'avez intriguée avec votre mystérieuse invitation.

Le juge se redressa sur sa chaise, croisa ses longues mains devant lui et découvrit des dents parfaites dans un sourire qui avait quelque chose de carnassier.

— Vous vous demandez, et à juste titre, pourquoi je vous ai précisé de ne souffler mot à personne de notre rencontre, ma chère... Pas même à votre mari.

Le thé fumant, accompagné de généreuses portions de tarte aux bleuets, fut déposé sur la table.

— Avouez que c'est un peu inhabituel. Nous ne nous connaissons pas, vous m'invitez, et je ne dois pas même en informer mon conjoint...

Le juge eut un rire bref, un peu sec.

— Vous avez raison et je tiens à vous présenter mes excuses. Mais pour dissiper tout malaise, sachez que mes intentions sont plus

qu'honorables. Vous savez, Aurélien et moi, cela remonte à loin, même si nous nous sommes perdus de vue un temps, dans notre jeune âge adulte.

Il saisit sa tasse avec une délicatesse confinant à la préciosité.

— Vous avez tous les deux fréquenté le lycée Stanislas, je pense, avança prudemment Laura.

Pourquoi se sentait-elle ainsi intimidée, au point de ne pas pouvoir toucher à sa pâtisserie, dont les petits yeux bleus lui jetaient pourtant des clins d'œil invitants ?

— Vous avez raison, ma chère, ça a été le lieu de notre premier contact. Je venais d'une famille de commerçants de la région de Québec récemment implantée dans la métropole. Aurélien, un petit gringalet très vif, agissait comme clown de la classe au secondaire. Il était rompu à la ville, aussi, la pratiquant sous toutes ses coutures. De temps en temps, j'échappais à la mainmise de mon paternel et je suivais Laflèche dans ses expéditions. Son père à lui, éditeur, comme vous le savez, très ouvert sur le monde, était beaucoup plus libéral que le mien. Ce que je l'enviais, le bougre !

Il sourit et ses traits anguleux s'adoucirent.

— Mais c'est surtout au bac que nous avons réellement frayed, vous voyez, quand j'ai pu finalement voler un peu de mes propres ailes. Nous avons passé deux années fantastiques en droit à l'Université de Montréal. Je peux vous dire que les vieux murs beiges de notre pavillon ont rarement vu passer un duo plus soudé que celui que nous formions.

— C'est vrai, je me suis souvenue l'autre jour qu'Aurélien a fait son droit, glissa Laura.

Le vieil éditeur, plutôt artiste et original, avait-il voulu un temps se couler dans le moule dont on fait les avocats et les juges ?

Le salon de thé autour d'eux s'était rempli petit à petit de jeunes gens au style bohème chic en vogue par les temps qui couraient, douillettement vêtus de gros chandails de laine et munis de livres ainsi que de leur inséparable tablette.

— Il a *commencé* son droit, nuança le juge en souriant. Je crois qu'assez vite notre débordant jeune homme a compris que l'étude

intensive des textes de loi n'était pas sa tasse de thé, pour reprendre un cliché de circonstance. Il a lâché le programme au bout de deux ans. Mais notre amitié, elle, a eu le temps de se solidifier et de durer. Et quand je vous parlais d'un duo, eh bien, à la faculté, nous formions plutôt un trio, car nous étions très amis avec une des rares jeunes filles du programme, la belle, l'adorable Rose.

Laura haussa les sourcils. Antoine Larivière, lui, sourit encore, attendri.

— Oui, oui, vous avez bien entendu. Celle qui est devenue la compagne de vie de mon ami, sa femme. Difficile de croire que cette minuscule vieille dame était une étudiante élancée et espiègle, toujours prête à faire un coup pendable, avec nous. Elle mettait du soleil entre les murs de l'université, je vous l'assure !

Il leva une main aristocratique vers le visage de Laura.

— Tenez, elle avait un peu votre allure, cette belle brune. Plus petite de stature, mais, comme vous, une boule de vivacité et de charme.

Laura sentit la chaleur de sa gêne monter sous le coup du compliment. Elle essayait d'imaginer la compagne de son mentor un demi-siècle plus tôt, de lisser mentalement le visage dentelé de rides aimables, pour évoquer les traits de la jeunesse. Chaque fois que la vie l'avait mise en présence de sa chère Rose, dans des fêtes ou à la maison d'édition, Laura avait apprécié l'esprit et la douceur de cette femme dont on sentait que l'intellect aiguisé était toujours tempéré par une bonté profonde. Jules, qui n'avait pas de grand-mère, était attiré par sa présence lumineuse comme un papillon de nuit par une lanterne-tempête.

Le juge se pencha en avant.

— Elle était exotique, aussi, cette jeune fille de vingt ans à peine, que nous convoitions tous les deux, Aurélien et moi. Sans vouloir nous l'avouer, bien sûr. Elle nous fascinait, avec son intelligence, son charme. Ce qu'elle pouvait envoyer balader le gros Bayard, notre surveillant, un macho accompli ! Il faut dire qu'elles étaient rares, les filles, dans notre univers estudiantin de l'époque. Est-ce que vous savez que ce n'est qu'en 1911 que la première femme a été admise à

une faculté de droit à Montréal et que c'était à McGill ? Et aussi que ce n'est que trente ans plus tard que les diplômées en droit ont obtenu à l'arraché le droit d'exercer leur profession ? Enfin, Rose, si elle a obtenu son diplôme, n'a elle-même jamais exercé. Toujours est-il que nous étions inséparables.

Laura sourit. Elle appréciait la veine féministe de cet homme déjà âgé pourtant et se dit qu'une fois encore il fallait éviter les idées reçues. Quand on voyait comment un trentenaire comme Jean-Seb parlait avec condescendance à la secrétaire...

— Vous étiez tous les trois un peu comme Jules et Jim, version locale, en somme ? avança-t-elle en souriant.

De nouveau, les canines du juge se découvrirent en un rire sonore.

— Pas mal, comme comparaison. Mais nous n'allions pas si loin que ces héros de film dans l'exploration de nos sentiments. Les garçons de mon époque avaient tendance à s'asseoir sur leurs affections naissantes pour les étouffer. Pudeur, convention, peur du ridicule ? Allez savoir. Un peu de tout mélangé, très mélangé, ajouta-t-il pensivement.

Il raconta encore, et Laura se sentait prise, au fil de récit, dans une bulle chaude, un bain d'histoire, au beau milieu de la jeunesse alentour qui consommait et lisait, ancrée dans le présent.

Larivière, Laflèche et leur conquête putative, Rose, s'étaient perdus de vue quand le second avait lâché le droit. Rose avait passé son Barreau, puis était déménagée avec les siens à Québec où elle avait vécu quelques années. Aurélien avait fini par travailler avec son père, avant de reprendre la maison Laflèche quand le vieil homme avait décidé de se retirer, léguant une affaire solide à son fils.

— Enfin, je n'ai durablement retrouvé Aurélien qu'il y a une vingtaine d'années. Je sais, c'est beaucoup à votre âge, mais au mien, une goutte d'eau dans la mer de l'existence.

Il esquissa un sourire triste.

— Toujours est-il que je tombe sur mon Laflèche à la sortie d'un de mes procès, une affaire liée aux Hells Angels, les motards criminels. À la fin des audiences, je vois ce petit bonhomme tout fluet qui me

saute presque dessus, au sortir de la salle. C'était Laflèche ! Il était venu voir l'issue du procès parce qu'un de ses auteurs n'était nul autre qu'un membre assez influent du méchant groupe, qui avait décidé que sa vie de criminel valait la peine d'être publiée.

Laura ricana, un peu surprise tout de même. Aurélien n'avait rien de ces éditeurs requins qui ont le goût du sang et utilisent son pouvoir d'attraction sur les lecteurs en quête de sensations fortes. Larivière semblait lire dans ses pensées :

— Je crois qu'il était un peu mal à l'aise avec le personnage et le projet, mais c'était dans une période où les éditions avaient besoin de relever un peu la tête, de sortir quelques gros vendeurs, et je vous rappelle qu'à l'époque la société québécoise se passionnait pour tout ce qui touchait à ces voyous qui en menaient large... Aujourd'hui, la corruption rampante a remplacé en grande partie la place laissée vide dans l'univers du crime par les Hells.

— Et vous avez renoué avec votre vieil ami, enfin, vieux...

— Oui, oui, mon enfant, vous pouvez bien le dire ainsi. Et Aurélien, s'il avait pris de la bouteille, n'avait pas changé d'un poil. La cinquantaine florissante, à l'époque. Toujours original, ouvert... et marié à la Rose de notre jeunesse, figurez-vous. Enfin, il l'avait bien mérité, sa Rose. Moi, de mon côté, j'avais fait mon bout de chemin, j'avais aussi une femme. Mais une chose est sûre, Aurélien et moi, nous ne nous sommes plus reperdus de vue depuis.

Laura détourna les yeux pour éviter que le juge ne lise dans son regard les milliers de questions qui lui brûlaient les lèvres : comment avait-il vécu ces retrouvailles, et le mariage de Rose avec son ami de jeunesse ? Et puis, se demandait-elle, qui avait été la première femme du juge ? Car sa conjointe actuelle était sa deuxième femme, Laura le tenait de Bernard. Le juge avait-il des enfants de ses deux unions ?

— Je vous ennuie avec mes histoires, jeune dame, mais tout cela me mène à vous parler d'un projet que je caresse de longue date et que la grande faucheuse a empêché Aurélien de m'aider à concrétiser comme il le désirait.

Laura dressa l'oreille, intriguée.

— Voyez-vous, si je suis devenu homme de loi, j'ai gardé, peut-

être en partie grâce à mon vieil ami si littéraire, l'amour des livres, de l'écriture, des mots. J'avais confié à Aurélien mon projet de rédaction d'un ouvrage romanesque, quelque chose de très personnel, une fiction loin, très loin de mon quotidien au tribunal, une écriture débridée, libre de tous ces codes qui m'enferment depuis tant de décennies.

— Vous écrivez ?

— Je me targue d'écrire, disons. Par plaisir, par catharsis, comme tous ceux qui prennent la plume, un peu, sans doute, mais ce projet de roman, pour le mener à bien, j'avais besoin d'une épaule solide, sur le plan littéraire s'entend. Laflèche avait promis d'être là pour moi à chaque étape, d'accueillir mon travail au fil des chapitres, de me lire et me conseiller, lorsque je serais prêt. Et être prêt, cela signifiait attendre l'heure de la retraite...

— Bien sûr, vos causes doivent tellement vous accaparer..., murmura Laura, se demandant vaguement ce que pouvait receler l'imaginaire d'un homme tel qu'un juge de la Cour supérieure, surtout aussi imposant qu'Antoine Larivière. Elle anticipait une écriture linéaire, mathématique, un peu sèche...

Larivière hocha la tête.

— Il y a de cela, en effet, le manque de temps, mais aussi, pensez-y une minute, un juge en exercice qui publierait un roman, cela poserait problème, sur le plan déontologique. J'ai beau ne pas être une célébrité, je suis exposé à l'œil scrutateur des médias, des avocats, bref de ceux qui passent devant moi, et ainsi de suite. Toute pensée un peu subversive, même associée à de la fiction, pourrait ouvrir la porte à une remise en cause de mes décisions, de mon jugement. J'ai aussi, de par ma profession, un devoir de réserve, donc l'idée était d'attendre que la retraite soit en vue, à un horizon confortable, pour enfin coucher sur papier une histoire que je mitonne depuis... Enfin, depuis quelques années, je dirais.

— Vous n'avez pas songé à un pseudonyme ? fit Laura.

Le juge eut l'air dubitatif.

— Oui, cela aurait été une possibilité, mais je me disais qu'une fois retiré de mon sacerdoce, ce qui ne saurait tarder, je n'aurais plus

de comptes à rendre à personne... La vanité de voir mon nom en lettres hautes sur un ouvrage ? Que voulez-vous, la faiblesse humaine prend parfois des visages étranges... Sans doute aussi un brin d'envie par rapport au parcours d'Aurélien, je ne sais pas, analysez-le comme vous voudrez. Alors, vous me voyez venir...

Il se pencha plus encore.

— C'est un gros travail que je vous demande là, Laura, car je ne suis qu'un amateur, mais je sais par Aurélien que vous seule avez le talent et la profondeur pour devenir cette épaule qui me soutiendra dans mon projet.

— Vous voulez que je vous lise, que je vous accompagne dans le processus de création littéraire. Prendre le relais d'Aurélien ?

— Oui, dit le juge avec ferveur, saisissant la main de Laura. Me lire, chapitre par chapitre, au fil de mon écriture, et me conseiller. Être ma directrice littéraire. Voyez-vous, Laura, peut-être six mois avant que le bon Aurélien ne nous quitte, je lui ai remis un premier jet, bien entamé. Je ne pense pas qu'il ait eu le temps de s'y attaquer. Il m'en aurait parlé. Et là... Il ne me reste qu'un procès à présider, mais un gros, qui promet de faire du bruit. Après, ce sera le farniente. Cependant, je ne veux pas attendre pour continuer à écrire, toujours dans l'ombre, bien entendu.

Il soupira, l'air lointain.

— La fin prématurée de mon vieil ami me rappelle cruellement que nous ne sommes pas éternels, et je veux me mettre en route vers mon projet. Acceptez-vous de faire voir le jour à cette entreprise un peu folle, au nom de notre ami commun, qui m'y encourageait tant ?

Laura réfléchit. Pourquoi pas ? Elle en avait accompagné, de ces auteurs de toutes origines et personnalités, animés par des motivations profondes ou ténues, dans leur effort pour pondre qui un petit ouvrage laborieux, qui une œuvre magistrale. Si Aurélien, de sa grande bibliothèque dans le ciel, pouvait y trouver une source de satisfaction, pourquoi pas ? C'était son métier, après tout. Elle se savait habile dans cet exercice complexe qui consiste à nourrir la flamme créatrice fragile tout en imposant la rigueur. Et elle se sentait curieuse de pénétrer plus avant dans l'univers personnel du juge Larivière, cet homme à la

personnalité si intrigante.

— Je suis d'accord, oui, vous pouvez compter sur mon aide, même si mes talents en matière d'édition ne sont sûrement en rien comparables à ceux du grand Aurélien...

— Tutt tutt, pas de fausse modestie avec moi, jeune personne, interrompit le juge, un éclat triomphant dans son œil clair. Faites avec moi comme avec n'importe quel auteur, maniez le bâton autant que la carotte. Soyez une mère fouettarde, ma chère ! finit-il dans un grand rire.

— Il faut que je retrouve le manuscrit, dit Laura, tout en se demandant si le neveu de l'enfer ne l'avait pas joyeusement jeté à la poubelle avec le reste de l'héritage littéraire d'Aurélien.

— Oui, car c'était entièrement manuscrit... Je n'en ai hélas aucune copie...

— J'espère que Jean-Seb n'a pas mis la main dessus, murmura Laura.

Lisant l'interrogation dans les yeux du juge, elle ajouta :

— Mon nouveau patron, un type insupportable...

— Je vois.

Il la regarda solennellement, avant d'ajouter avec sérieux, baissant le ton :

— Une chose, une dernière, cependant... En raison de ma situation, je tiens absolument à ce que mon projet demeure confidentiel, du moins pour le moment.

— Bien sûr...

— Vous comprendrez, Laura, que ma réputation de magistrat doit rester sans tache. Un juge qui verse dans la fiction, cela fait désordre, des avocats pourraient exploiter mes écrits pour trouver des failles dans mes décisions, même passées. Alors, puisque vous acceptez la mission, pour employer ce terme un peu solennel, je vous enverrai aux éditions une entente entre nous à signer. Aurélien avait parlé d'un contrat formel, par écrit, pour garantir l'obligation de l'éditeur de ne divulguer aucun aspect de mon projet à qui que ce soit, sous quelque forme que ce soit. Il voulait que les choses soient claires et nettes, et si, au départ, j'ai trouvé qu'il allait un peu loin, je me suis finalement

rallié à lui, qui m'affirmait que c'était là la meilleure forme d'assurance pour les deux parties.

Un contrat de confidentialité ? Laura se sentit un peu vexée. Ce juge n'avait-il donc pas assez confiance en elle pour tout simplement accepter sa parole que tout resterait entre eux ? Puis, elle se dit que, même si Aurélien lui avait parlé d'elle en termes élogieux, Larivière ne la connaissait guère. Après tout, il avait les règles de sa profession à respecter, ce n'était qu'un simple papier à signer, il n'y avait pas de raison de faire de chichis...

Écartant un dernier soupçon de réticence, Laura sourit au juge qui la fixait avec intensité, guettant sa réponse.

— Je vais le faire. Aurélien l'aurait voulu. Pour autant que je retrouve le manuscrit... Et je vous jure sur ma vie que personne, y compris mon mari, n'en saura rien.

Antoine Larivière eut un sourire plein de chaleur.

— Je vous embrasserais, ma chère. Vous faites le bonheur d'un vieil homme, vous ne savez pas à quel point !

Quelques minutes plus tard, ils quittaient de concert la touffeur du salon de thé maintenant empli de monde pour émerger dans la rue froide. Le juge posa une main paternelle sur son épaule.

— Merci encore, ma chère Laura, je n'en attendais pas moins de vous. Je savais que ma confiance était entre de bonnes mains pour ce projet, qui m'est vraiment très, très personnel.

Il la raccompagna jusqu'à sa petite auto. Les deux se séparèrent sur une bonne poignée de main et juste, avant de s'éloigner, Larivière pencha sa joue sèche contre celle de Laura en une bise brève. Laura rougit sans trop savoir pourquoi, mais déjà le juge marchait vers l'est, d'un pas rapide, à grandes enjambées. Longtemps, Laura contempla, un peu pensive, la haute silhouette qui s'estompait dans la brume hivernale sans tourner la tête, sans prêter attention au flot plus dense des automobiles. Bientôt, Laura ne distingua plus que le manteau ondulant, comme la cape de quelque fantôme dans la grisaille de la rue. Quand la forme ne fut plus qu'un point dans le lointain, elle eut un frisson. L'humidité la serrait dans ses bras moites et pénétrait ses vêtements. Soudain, elle souhaita ardemment être de retour chez elle,

au coin d'un feu dansant, entre Bernard et Jules, un Bayreuth assoupi à ses pieds.

13

Bernard s'était levé tout ragaillardi, en forme comme s'il avait fait une cure de sommeil de plusieurs jours. Il avait entendu Laura partir pour le travail avant sept heures trente. Son nouveau patron semblait empiler joyeusement les dossiers dont il ne voulait pas sur la tête de sa collaboratrice. Lui-même avait pris congé, mais, comme toujours, il ne pouvait résister à la tentation de consulter ses courriers électroniques. Même si son but, en se mettant au vert, était peut-être de décrocher de la salle de rédaction et surtout d'éviter de surfer sur les sites d'information, pour faire un peu le vide...

Bernard savait que sa patronne travaillait dur pour lui trouver un remplaçant temporaire à la tête du pôle politique, comme il en avait exprimé le souhait. Ce serait sans doute Noah, le correspondant parlementaire, qui prendrait le relais. Si, toutefois, le remuant quadragénaire acceptait de se détourner un temps de son terrain de jeu familial, celui du Parlement. Les autres journalistes de la section lui paraissaient un peu novices pour un tel poste, quoiqu'avec de l'encadrement... « *The graveyard is full of irreplaceable people, my man*, se dit-il en ouvrant son ordinateur portable, et c'est peut-être cela qui te dérange... *You are so vain...* »

Bernard regarda Bayreuth qui se trémoussait au milieu de la cuisine.

— Sortir ? Promenade ? *You want to go out*, mon vieux copain ? Patiente un peu, laisse-moi une petite heure, et je te promets qu'on ira écumer le Vieux-Longueuil !

Le chien bâilla, comprenant au ton de son maître plus que par les mots qu'il lui faudrait encore attendre avant de pouvoir renouer avec le délice de renifler le pied des arbres, des bancs et des pylônes saturés d'odeurs suaves. Vaincu, il se coucha sur le sol carrelé.

Délaissant son bureau à l'étage, le journaliste s'était installé à la table de la cuisine, prisant la clarté dans laquelle baignait la pièce. Il se connecta en quelques secondes à Internet. Évitant sciemment de se plonger dans les sites d'information tels que celui de son journal, *Montreal News*, ou de grands organes de presse tels que le *Globe and Mail* ou Radio-Canada, il ouvrit sa messagerie électronique professionnelle.

« *Bad idea !* » se dit-il en constatant, comme d'habitude, qu'une déferlante de communiqués et autres envois liés à son travail emplissaient sa boîte de réception. Il soupira et s'apprêta à se déconnecter.

— On ferait mieux d'aller marcher, n'est-ce pas *old friend* ?

Mais une petite enveloppe rouge vif signalant une missive électronique d'importance attira son attention, juste à temps, avant qu'il ne clique sur le X servant à fermer la fenêtre du courrier. L'enveloppe marquée *Urgent* provenait de sa rédactrice en chef, une femme qui, pourtant, n'avait pas tendance à abuser des missives intempestives.

Intrigué, Bernard double-cliqua sur la note afin de l'ouvrir. Il découvrit quelques lignes en anglais, dans le style direct et vigoureux, sans fioritures, propre à sa supérieure hiérarchique :

Mon vieux Bernie, dear friend, tu m'as demandé un changement. Be careful... What you are asking for, you might get it, ahahah ! J'ai trouvé un sujet qui va t'intéresser et même te mobiliser pendant quelques mois. Tu pensais que j'allais te donner une job facile, you know, a cushy job. Fat chance ! Mais toi qui t'interroges sans cesse sur la nature humaine, cela devrait te passionner. Là, je te propose de te pencher sur une question fondamentale, au cœur de l'Homme (et un peu de la femme, ahahaha). De quoi elle me parle, tu te dis ? Eh bien, je te laisse le plaisir de le découvrir. On verra si tu ne me supplieras pas de te ramener en politique, on your knees !

Bernard ricana. Cette Ruth, elle savait ménager son suspense !

Alors, même si tu es en congé, je te donne un indice sur ce qui sera ton affectation. Un nom. Maintenant que je t'ai alléché, je te laisse, on s'en parle lundi, mon cher Bernie. Cheer up ! Embrasse Laura pour moi.

Interloqué, Bernard lut sous ce texte deux mots inscrits en lettres grasses :

Georges Gadbois

Il fronça les sourcils. Ce nom lui disait quelque chose. Mais quoi ?

Bernard se mit à « googler » comme un malade. Bayreuth, lui, bâilla de nouveau avec résignation. Il avait compris que sa balade venait de lui filer sous le nez.

— Quel temps de chien !

Le sud du Québec attendait en vain l'habituel redoux de janvier. Il gelait plutôt à pavé fendre sur la métropole fraîchement dépouillée de ses décorations des Fêtes. Dans le matin glacé, sous un ciel bas, la ville et le port affichaient une mine renfrognée, portant le deuil de Noël et n'osant encore espérer le renouveau du printemps.

Laura poussa la lourde porte qui menait à l'escalier principal des Éditions Laflèche. Ce matin encore, elle avait cavale pour arriver tôt au boulot, coiffant l'heure de pointe sur la ligne d'arrivée. Non pas que l'enthousiasme de jadis fût au rendez-vous dans son travail, ces temps-ci. Au contraire. Repoussant le battant qui se referma derrière elle avec un bruit sourd, l'éditrice constatait tristement qu'un lieu familier, associé sinon au plaisir, du moins à une certaine plénitude et à un accomplissement véritable, se trouvait aujourd'hui lesté pour elle d'un poids d'anxiété et de crainte diffuses. Jusqu'à la poignée de porte de cuivre massif l'accueillant chaque matin qui avait changé de visage. Aujourd'hui, Laura n'en distinguait plus le métal noble et brillant, mais seulement les taches de vert-de-gris qui en mangeaient le pourtour.

Elle secoua ses pieds sur le paillason passé, s'ébroua. Si elle arrivait encore une fois avant huit heures du matin, c'est que sa tâche s'était considérablement alourdie depuis quatre mois. Elle avait hérité de la collection « Essais contemporains », qui venait s'ajouter à la pleine tâche consistant à diriger la collection « Fiction adulte ». Jean-

Seb s'était déchargé sur elle avec nonchalance de ses obligations en ce qui concernait les essais, promettant vaguement d'embaucher un nouvel éditeur, pour la rentrée de septembre, peut-être.

— Je le croirai quand je le verrai, marmonna Laura en gravissant les quelques marches sonores du vieil immeuble.

Dans le lobby, elle suspendit tout de suite son manteau. Autour de l'îlot central de la réception du grand hall, les bureaux individuels des éditeurs, puis celui, collectif, de l'équipe des graphistes, ainsi que les cubicules des autres employés se déployaient en éventail. Au fond d'un court corridor, la porte de la salle de réunion était entrouverte, laissant entrevoir la beauté de ses boiseries sombres. La tristesse revint en force. C'était là qu'Aurélien était mort, dans cette salle pourtant riche de beaux souvenirs.

— Une coquille vide, maintenant, fit Laura pour elle-même en troquant ses bottes pour de confortables ballerines de velours noir.

— Ça va, ce matin, ma chère Laura ? demanda une grande femme à la mise surannée, en chemin vers la soixantaine, qui était assise à l'îlot de la réception.

C'était elle, avec sa voix tranquille, toujours appuyée d'un sourire, qui accueillait les visiteurs pénétrant dans les locaux des Éditions Laflèche. Elle aussi semblait là depuis toujours, vestale de la maison. C'était Renata, une collaboratrice de longue date d'Aurélien, dont le prénom plein de soleil et de douceur avait toujours semblé à Laura bien assorti à sa propriétaire. Debout derrière elle, un immense jeune homme, Frank, le stagiaire, contemplait avec sérieux l'écran de l'ordinateur de la réception.

— Je ne vais pas trop mal, Renata, mais j'ai passablement de paperasse à lire pour essayer de faire le tour de ma nouvelle clientèle et de mettre à plat les projets de Jean-Seb qui sont restés une patte en l'air...

Elle ajouta, réprimant un soupir :

— J'en ai jusqu'au dégel pour commencer à y voir plus clair, d'autant que notre cher nouveau patron n'est pas un adepte du travail ordonné et ne garde guère de dossiers, ou alors si mal rédigés que je n'y comprends rien.

L'éditrice regretta aussitôt ses paroles. À quoi servait d'ajouter ainsi une autre goutte empoisonnée à la nappe de négatif qui plombait les esprits dans cette boîte ? Même si l'accession du neveu à la direction était en passe de pourrir l'atmosphère et les relations entre les individus, il fallait rester correct et tendre vers le mieux. C'est ce que sa grand-mère lui avait enseigné et elle tentait de s'y tenir, même s'il fallait bien admettre que la tâche lui semblait herculéenne, ces temps-ci.

Toussotant, elle se reprit :

— Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'arrive, Renata. Tu me connais, je n'ai pas l'habitude de me montrer aussi mesquine.

La réceptionniste leva les yeux et sourit plus largement à Laura.

— C'est naturel. Pour nous tous, le changement est radical. Tiens, Laura, tu me dis que les dossiers « Essais contemporains » sont bordéliques, eh bien, c'est d'autant plus révoltant que Jean-Sébastien m'a demandé de mettre de l'ordre dans nos bases de données. Il trouve qu'Aurélien ne suivait pas assez ses affaires ! Peux-tu le croire ? Quand on sait à quel point Aurélien était méticuleux, cela me hérise le poil.

Les yeux de Renata se voilèrent de larmes à l'évocation du disparu.

Laura hocha la tête. Elle réalisa soudain que, pour Renata, le travail exigé par Jean-Seb ne devait pas être une mince affaire, car la réceptionniste appartenait à la vieille école. Jamais Aurélien n'avait insisté pour que son assistante embrasse plus large que sa fonction d'hôtesse, jumelée à un peu de secrétariat de base occasionnel. Était-ce là la raison de la présence du jeune stagiaire aux côtés de Renata ?

Devinant peut-être les pensées de l'éditrice, Renata ajouta :

— Heureusement que j'ai Frank pour m'aider à utiliser les fichiers Excel. Moi et les ordinateurs, tu sais...

Elle regarda le stagiaire.

— Frank, tu es un cœur sur deux pattes, mon garçon !

Le jeune homme sourit aux deux femmes.

— Quand vous avez besoin de moi, je suis là, vous savez. Pour le moment, vous voilà prête à continuer un peu seule, pendant que je vais nous chercher un bon café. Je vous rapporte un cappuccino de

chez Van Houtte ?

— Merci, Frank, je suis assez galvanisée comme ça, je vais laisser faire.

— Ou tu pourrais imiter le *boss*, avoir ta petite machine à expresso pour toi toute seule dans ton bureau, plaisanta Frank.

— Avec tes plateaux de fruits frais livrés chaque jour, enchaîna Renata. Quelle habitude de prince !

Tandis que le jeune homme s'éloignait d'un pas vif, Renata le suivit d'un regard dans lequel Laura lut une grande lassitude.

— Il n'est pas là ? demanda-t-elle, n'ayant nullement besoin de nommer celui auquel toutes deux faisaient allusion.

« Leur Voldemort à elles », pensa Laura avec dérision.

Renata soupira.

— Non, il est parti en rencontres, puis il doit passer à la banque. J'ai cru comprendre qu'il avait des projets d'expansion et de rénovation des locaux.

— Mais c'est super beau ici, franchement, je ne vois pas..., gémit Laura.

Renata opina :

— Je sais bien, mais il trouve que ce n'est pas à la hauteur, qu'il y a une odeur de vieux, pour reprendre son expression... Je ne sais pas où tout cela va nous mener. Je pense que plusieurs dans la boîte vont partir, s'ils le peuvent.

— Je sais que notre comptable cherche ailleurs..., enchaîna Laura tristement, se disant qu'elle aimerait avoir autant de possibilités de mobilité professionnelle.

Récemment, le site de petites annonces en emploi qu'elle avait consulté, un après-midi de déprime, lui avait confirmé que les débouchés étaient limités dans son domaine.

— Au moins, en attendant qu'il se pointe, on a la paix, conclut Laura.

Elle se dirigeait vers son bureau quand une idée lui vint. Pourquoi ne pas profiter de cette absence pour chercher le manuscrit du juge ? Il devait traîner dans le bureau d'Aurélien, investi par son neveu.

— À moins qu'il ne l'ait jeté ou brûlé, grogna-t-elle.

Elle se tourna vers Renata.

— Il y a des papiers d'Aurélien que je cherche à retrouver dans son bureau. Préviens-moi si Jean-Seb rapplique, tu veux ?

Un sourire complice passa sur les lèvres de la réceptionniste.

— Compte sur moi ! Si tu entends tinter la clochette de mon bureau, c'est qu'il y a du malotru dans l'air. Je vais guetter l'ascenseur, cela te laissera le temps de te glisser en dehors de son antre...

Les deux femmes échangèrent un clin d'œil de conspiratrices.

L'ancien bureau d'Aurélien était envahi par des dossiers empilés dans tous les sens. On était loin de l'ordre délicieux de jadis ! Laura se pencha sur les cartons multicolores : redevances, projets en attente, comptes à payer... Comment espérer trouver le manuscrit du juge dans tout ce fatras ? Repoussant le découragement, Laura entreprit de passer à travers les multiples piles de documents.

— Il y a de bonnes chances pour qu'il ait déjà tout balancé...

Pour dégager une pile de manuscrits en attente de lecture, elle repoussa d'une petite commode un plat de fruits, avalant au passage une tranche de clémentine, geste de défi un peu puéril à son nouveau patron. Rien parmi ces écrits qui ressemblait à ce qu'elle cherchait.

Longtemps, elle fourragea dans les tiroirs du bureau de merisier, puis, soudain, elle s'écria « Jackpot ! » Elle avait extirpé d'une série de documents relégués au fond d'un des derniers tiroirs une liasse de feuillets d'un papier presque aussi mince que celui des cigarettes. Une écriture haute, d'une étrange couleur lilas, recouvrait ce qui semblait à vue d'œil une centaine de pages, un peu plus peut-être. Elle eut tout de suite la certitude que ces pages manuscrites étaient nées sous la main du juge.

Sans plus attendre, elle remplaça les autres papiers dans le tiroir et sortit du bureau en refermant la porte doucement. Renata était toujours là, fidèle sentinelle.

— Il n'est pas revenu ? souffla Laura.

— Non, quel bonheur ! répondit Renata.

— Je vais travailler un peu dans mon bureau. Merci pour tout !

Elle tourna les talons.

— Attends, Laura ! la héla Renata, il y a une enveloppe pour toi, c'est marqué *Personnel*.

Intriguée, Laura fit demi-tour. Elle lança, en riant :

— Oh, c'est sûrement un autre de mes milliers d'admirateurs, tu sais bien... Je n'en peux plus de crouler sous le courrier et les roses rouges...

Renata lui sourit.

— Ce ne serait pas étonnant si les hommes québécois n'étaient pas aussi *pognés*, tu es si jolie. Mais avec ton adorable Bernard, la barre est pas mal haute pour les admirateurs potentiels !

Elle tendit à Laura une mince enveloppe de papier kraft. Laura vit que le libellé de l'adresse et du nom était tracé de la même écriture et de cette même encre mauve inusitée que le manuscrit qu'elle venait de retrouver. Le mot « PERSONNEL » était tracé en lettres hypertrophiées, sur toute la largeur de l'enveloppe. Par contre, Laura ne trouva aucune indication sur la provenance de l'enveloppe, aucune adresse, ni aucun nom pour établir l'identité de l'expéditeur.

L'éditrice referma soigneusement la porte derrière elle. Elle posa devant elle le manuscrit repêché dans le bureau d'Aurélien Laflèche. Son ordinateur était allumé sur un fond d'écran coloré, mettant en vedette une photo de la famille, prise l'été précédent lors d'un séjour en Toscane. Sur un paysage de vignobles sans fin, on y voyait Bernard, souriant, les bras chaleureusement drapés autour de sa petite tribu : Jules, avec son large sourire de grand ado, et elle-même, le visage serein, inconsciente des difficultés à venir. Elle soupira.

Poussant de côté la pile de dossiers qui l'attendait, Laura décacheta l'enveloppe mystère. Elle en tira deux éléments : une feuille mobile constituée de papier rigide et cartonné comme celui de certains documents officiels et un feuillet plus léger, de petites dimensions, fixé à la feuille rigide au moyen d'un minuscule trombone.

— Ce diable d'homme, on dirait vraiment qu'il a lu dans mes pensées, qu'il savait que j'allais trouver son manuscrit aujourd'hui !

Démarrant sur une majuscule ample, le message du bristol se

lisait comme suit :

Alors, ma chère Laura, vous pensiez que je vous avais oubliée ? Je le vois d'ici, votre petit air pensif, un peu narquois, votre joli visage penché sur le côté. Je vous imagine vous disant : « Ce vieux juge, il dit qu'il écrit, mais on ne verra jamais la couleur de ses textes. Et ce doit être un de ces charabias ! » Eh bien, ma chère, pour ce qui est de la qualité de ma plume, je vous laisse juge, sans faire de jeu de mots, car c'est vous l'experte. Mais je crois que vous aurez sans doute, à l'heure où ces lignes vous parviendront, pu mettre la main sur ma modeste prose. Vous êtes assez fine mouche pour connaître les recoins secrets d'Aurélien que son paresseux successeur n'aura pas eu le courage de vider.

Laura rit sous cape. Elle reconnaissait bien, dans le style du juge, cette verdure un peu ampoulée qui le caractérisait. Elle se demanda ce qu'un tel style pourrait bien donner dans un roman, sur des pages et des pages... Elle reprit sa lecture :

Vous verrez, ma petite histoire est le pur fruit de mon imagination, de ma créativité. Mais bien sûr il y a un peu de moi, dedans. D'ailleurs, je vous envie, Laura, vous qui, tel un espion, parvenez à pénétrer les cerveaux de vos auteurs, à sonder leur cœur et leurs reins. Écrire, et je marche ici dans des sillons déjà bien creusés, écrire, c'est déborder de soi, verser un trop-plein, une partie immergée, mi-ombre, mi-lumière, vers l'autre, vers ce lecteur attendu, espéré. C'est se révéler, en tout cas. Ce qui m'amène à aborder d'emblée la question un peu encombrante de notre contrat de confidentialité. Vous comprendrez que ce moi débridé que vous vous apprêtez à découvrir et, peut-être, à harnacher par votre travail d'édition, ne saurait être révélé au public tant que je suis dans l'exercice de mes fonctions sur le banc. Nous en avons parlé et, comme vous le savez, mon dernier procès en sera un d'importance, une affaire fort médiatisée qui me jettera dans l'œil indiscret du public pendant probablement plusieurs mois. Après quoi, je tire ma révérence. Allah'a ismarladık, comme disent les Turcs. Ma femme et moi pensons d'ailleurs faire un petit voyage dans ce fabuleux berceau de l'histoire, nous en rêvons depuis bien longtemps. Après le procès, je présume..., cela me semble bien loin ! En attendant, je vous demande, ma chère éditrice, de signer et de me retourner bien vite l'entente

formelle ci-jointe et qui vous lie à moi, dans le secret, jusqu'à ce que je vous délivre de cet engagement. Cela semble un peu dramatique, excessif, je sais, mais Aurélien voulait le faire et je suis certain que vous accéderez à ma demande, au nom de ma tranquillité d'esprit. Dans mon métier, nous sommes fragiles, et toute apparence de faille peut s'avérer fatale, être utilisée par tel avocat pour faire dérailler un procès. Comme je sais que vous comprendrez la nécessité du silence, je mets ici un point final à cette lettre en vous saluant avec affection et avec l'anticipation de travailler sous votre délicate férule.

Cordialement,

Antoine Larivière

Laura avisa de nouveau le tas de feuilles diaphanes, perplexe. Avait-elle besoin, dans l'état actuel des choses, de cette histoire un peu alambiquée ? Tant de manuscrits attendaient son attention...

Bah, pourquoi tant s'en faire ? C'est bien parce qu'il n'avait jamais été publié qu'il s'imaginait que quelques semaines de travail suffiraient pour pouvoir songer à une parution éventuelle. Assurément, le juge aurait le temps de conclure son dernier procès avant que le livre ne prenne sa forme finale.

— De toute façon, on ne sait même pas encore s'il vaut quelque chose, ce texte ! Enfin...

Il était vrai que Laura avait déjà vu plus étrange, en matière de processus créatif. Comme cette auteure recluse du Saguenay qui lui envoyait une page de son manuscrit à la fois. À elle de reconstituer le roman.

Laura parcourut le contrat rédigé à la main, dont le texte très simple stipulait qu'elle s'engageait sur l'honneur à ne rien divulguer du travail de fiction du juge Larivière. Comme le document n'était pas homologué par un notaire ou un avocat, l'éditrice se demanda dans quelle mesure il avait une quelconque valeur légale. Quoi qu'il en soit, elle avait bien l'intention de le respecter, et le juge le savait fort bien. Jamais elle n'avait trahi la confiance d'un de ses auteurs ; elle ne le ferait sûrement pas avec Larivière, ne serait-ce qu'en mémoire

d'Aurélien. Haussant les épaules, elle data le contrat et le signa, apposant sa petite écriture fine sous celle, plus opulente, du juge, qui semblait écraser la sienne.

Une enveloppe affranchie, ne portant qu'une adresse correspondant à une boîte postale du centre-ville de la même écriture, attendait le document, qu'elle y glissa avant de la cacheter. Elle donnerait le tout à Renata, qui le mettrait au courrier.

L'attention de Laura se porta ensuite sur le manuscrit. Avec tout le boulot qu'elle avait à abattre et malgré sa curiosité, la découverte des sources d'inspiration du juge Larivière devrait attendre le soir, chez elle. Elle se contenta de jeter un œil au titre du manuscrit, tracé en majuscules hardies. Un mot se détachait, simple et brutal, avec son déterminant bien sage :

LE PARASITE

« Quel drôle de titre... », se dit Laura. Mais de quoi pouvait bien traiter le roman ? Une histoire de science-fiction ou d'anticipation médicale à la Robin Cook ? Tout était possible, en création littéraire, comme pour cette aide-ménagère qui avait produit un recueil splendide de prose poétique trois ans plus tôt, par exemple. Là était la beauté de ce métier. Découvrir dans les lieux les plus improbables les talents bruts.

Laura laissa son esprit errer quelques instants, repoussant inconsciemment le moment de se plonger dans ses dossiers en attente. Outre le fait qu'elle devait prendre à bras-le-corps la collection « Essais », Laura savait qu'elle allait devoir s'attacher à faire des choix douloureux en cette année qui s'amorçait. Jean-Seb avait clairement signifié son intention de « rationaliser » la publication en se concentrant sur certains auteurs pour en éliminer d'autres, évalués moins « porteurs ».

Des éclats de voix venant du hall tirèrent Laura de ses réflexions.

— Qu'est-ce qui se passe, encore ? grommela-t-elle en se levant.

Laura sentit le poil de ses bras se hérissier en constatant que le nouveau directeur des Éditions Laflèche était en grande discussion avec la réceptionniste. En grande engueulade aurait été plus juste.

Renata, que Laura voyait de profil, semblait bouleversée, son visage habituellement souriant décomposé, strié de grosses larmes. Avisant Laura qui émergeait de son bureau, le jeune éditeur se retourna brusquement. Il eut un grognement indistinct et disparut dans son antre, sans un mot, claquant la porte derrière lui.

— Que se passe-t-il, Renata ? souffla Laura, interdite.

Une telle violence n'était pas la méthode habituelle de Jean-Seb, qui, en général, cachait ses décisions bornées et inflexibles sous des manières faussement caressantes.

Renata leva vers Laura un visage désolé, et l'éditrice y remarqua pour la première fois les rides profondes, au front et autour de la bouche.

— Il veut ma mort, ce Jean-Seb ! Il m'a reproché de ne pas être au niveau pour continuer à travailler ici. Tu te rends compte, après toutes ces années ?

— De quoi parles-tu, enfin, Renata ? s'écria Laura.

— Il me somme de suivre des cours d'informatique avant mars si je veux garder mon poste, gémit Renata. Il dit qu'il a besoin de quelqu'un de polyvalent et à la fine pointe... Enfin, je ne vais pas me transformer en pro de l'ordinateur à soixante et un ans passés, quand même ? Qu'est-ce que je vais faire, Laura ? Tu sais bien que je suis seule et que je n'ai pas les moyens de prendre ma retraite avant plusieurs années !

Le sang de Laura bouillait. De quel droit ce cuistre venait-il ainsi chambouler tout un monde, écraser un microcosme bien huilé qui tournait tranquillement, un pied dans le passé, peut-être, mais fonctionnel et respecté ? Si l'éditeur souhaitait effectuer un virage, apporter du changement, pourquoi ne pas y aller en douceur ? Mais non ! Il appliquait sa méthode débile à coups de hache, et résultat, toute la boîte était sur les dents, en pleine incertitude. Un instant, Laura faillit succomber à l'impulsion irrésistible qui lui disait de se précipiter dans le bureau dudit cuistre pour lui faire savoir sa façon de penser. Puis, elle se reprit. Elle n'était pas habituée à de tels accès d'humeur, qui semblaient se multiplier récemment. À quoi bon affronter son nouveau patron, de toute façon ? Le type était buté

comme une mule.

Respirant profondément, Laura s'approcha de Renata, qu'elle prit dans ses bras avec chaleur.

— Ne t'en fais pas, Renata, on ne le laissera pas aller longtemps comme ça. Continue ton boulot... S'il veut te nuire, il trouvera une barrière de gens sur son chemin, je peux te le dire. Ce sont des menaces en l'air.

— Tu crois ? fit avec espoir la femme d'âge mûr, lui lançant un regard un peu rasséréné.

Laura hocha la tête avec force.

— Absolument, tu n'as pas une once d'inquiétude à avoir. Tu es un pilier, ici, depuis des lustres, sans vouloir te vieillir, ajouta-t-elle en souriant, alors rien ne pourra te déloger.

Elle sentit les épaules nouées de Renata se relâcher, toute sa personne se détendre. Les deux femmes se sourirent.

— Merci, Laura. Heureusement que tu es là !

Mais, tout en méditant les paroles rassurantes qu'elle venait de prononcer, Laura sentait le doute en elle, mêlé à une angoisse sourde et à une colère impuissante. Car elle savait, au fond, que rien ne prouvait que ses collègues et elle seraient capables de résister à la vague des changements imposés par Jean-Seb et dont ils n'avaient encore eu qu'un maigre échantillon.

Un goût de haine monta dans sa bouche, tandis qu'elle souriait avec douceur à Renata.

— Attends, tu plaisantes, ou quoi ?

Philippe Lécuyer se laissa tomber sur la chaise réservée à l'invité du bureau de sa supérieure, Virginie Leclair. Cette dernière venait de lui asséner la nouvelle. À présent, elle soupirait, se disant qu'elle aurait usé de plus de ménagements, si cela avait été possible. Mais ce n'était pas le cas.

— Tu crois que j'en ferais un sujet de blague ? Non, écoute, bien sûr, à ce stade, c'est confidentiel. En fait, comme bureau enquêteur, on n'est même pas censés le savoir, mais Simon Lee, du bureau du procureur, m'informe que Gadbois va bel et bien plaider non criminellement responsable pour cause de dépression grave. Je n'ai pas les détails de l'argumentaire, bien sûr...

— C'est tout simplement révoltant ! Le type est un monstre, en tout cas, il n'est sûrement pas normal avec ce qu'il a fait, et il ne peut pas s'en tirer par une entourloupette. Ce serait amoral, trop terrible !

Lécuyer se prit un instant la tête entre les mains, accablé jusqu'au vertige. Cette affaire était de loin la plus sordide de sa carrière, et le massacre de trois femmes, dont deux adolescentes, ces jeunes vies fauchées avant même d'avoir pu explorer le monde, tout cela lui rentrait dans l'échine plus que de raison. Depuis des semaines, il traînait un vague écoëurement. La nouvelle du plaidoyer était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Il leva la tête, quêtant désespérément une explication dans le regard de Virginie Leclair. La chef de section comprenait très bien le désarroi de Philippe. Dans son

poste, elle se trouvait souvent aux premières loges pour encaisser les réactions des enquêteurs, qui pouvaient aller de la frustration au dégoût, en passant par la démotivation et, plus rarement, par une certaine indifférence, face aux coups fourrés de la justice pénale. Quoi de plus humain que de se cabrer quand des semaines, des mois, parfois des années de travail méticuleux, sur une affaire limpide, noire et blanche, se soldaient par un non-lieu, un abandon des poursuites ou une peine peu proportionnelle au crime ? Dans l'enquête pour l'affaire Gadbois, particulièrement sordide, on n'en était certes pas encore là, et il faudrait attendre le déroulement prochain du procès pour connaître le dénouement ultime. Il y avait de bonnes chances pour que le juge ou le jury rejette la thèse de l'incapacité passagère à exercer son jugement. Mais, entre-temps, l'opinion publique allait une nouvelle fois se déchaîner, attisée par une couverture médiatique que l'on pouvait prévoir délirante. Et tout de même, quand un accusé passait aux aveux et quand les preuves étaient si flagrantes, et pour des crimes aussi odieux, il restait difficile d'envisager de voir le meurtrier s'en tirer avec un séjour en établissement psychiatrique dont la durée était indéterminée.

Virginie se pencha en avant.

— Philippe, tu sais comme moi que le processus est bien plus compliqué que ce que tu me décris là. Et puis, c'est un droit fondamental de l'accusé que de se défendre au mieux de son intérêt, quelles que soient les circonstances. Les accusés, de nos jours, et c'est tant mieux, sont bien conseillés et se débattent comme des diables dans l'eau bénite pour échapper à l'emprisonnement. Je ne t'apprends rien, mon vieux, en te rappelant que savoir passer à autre chose fait partie de notre métier. Je ne dis pas que c'est facile ni que je ne comprends pas ta colère...

Lécuyer leva un visage furieux.

— Virginie, avec tout le respect que je te dois, non, je ne crois pas que tu comprennes. Écoute, je ne suis quand même pas un bleu, j'ai quand même traité plusieurs cas d'homicides, et des vicieux, j'en ai vu nager dans ma soupe. Mais cette histoire-là n'est pas banale. Tu as ce type en position d'autorité, membre des forces de l'ordre, un collègue,

quoi, avec toutes les prérogatives de l'emploi, qui abat froidement sa femme et ses filles. Tout ça parce qu'elle a décidé de le quitter. Le truc classique : ma femme, mes enfants, mes objets ! Si ça, ce n'est pas du Mal incarné, alors je ne sais pas ce qui en est. Tu aurais dû voir son regard, pendant les interrogatoires : à en donner froid dans le dos !

L'enquêteur respira profondément, faisant un effort pour se maîtriser.

— Enfin, le Mal, je ne sais pas trop ce que ça veut dire. J'essaie juste de comprendre. Je ne parviens pas à voir comment on en arrive là. Mais qu'est-ce qu'ils ont, tous ces types, à se donner le droit de trucider ceux qu'ils sont censés aimer ?

Virginie hocha la tête. Au Québec, les homicides familiaux se comptaient annuellement sur les doigts de deux mains, tout en représentant quand même près du tiers des morts violentes. Le profil du criminel variait assez rarement, elle aurait pu en tracer un portrait-robot : un père autoritaire au départ, souvent bien assis dans une position sociale enviable, en proie à la détresse psychologique, à l'instabilité, à la dépendance parfois. Ou encore voulant se venger d'une conjointe désireuse de refaire sa vie. Rarement un homme très jeune ou très âgé, mais souvent un père de plusieurs enfants. Jamais ou presque une femme.

En écho, Philippe exprimait à haute voix sa douloureuse incompréhension :

— L'homme doit sûrement être fêlé quelque part, déséquilibré, comme dans tous les homicides familiaux, mais l'idée qu'il puisse ressortir, reprendre sa place dans la société quelques années à peine après une telle horreur..., penser même qu'il puisse un jour songer à reprendre une conjointe, alors que sa famille massacrée pourrit dans la terre...

— On n'en est vraiment pas là, Philippe, fit remarquer Virginie d'un ton neutre.

Mais Philippe pensait à cette poignée de cas qui avaient provoqué, avec raison, jugeait-il, l'ire du public au cours des dernières années. Ces meurtriers d'une violence sans nom qui avaient invoqué l'article 16 du Code criminel, cette clause qui, au Canada, délimitait la

notion de non-responsabilité criminelle pour cause de troubles mentaux. Il le connaissait par cœur :

(1) La responsabilité criminelle d'une personne n'est pas engagée à l'égard d'un acte ou d'une omission de sa part survenu alors qu'elle était atteinte de troubles mentaux qui la rendaient incapable de juger de la nature et de la qualité de l'acte ou de l'omission, ou de savoir que l'acte ou l'omission était mauvais.

(2) Chacun est présumé ne pas avoir été atteint de troubles mentaux de nature à ne pas engager sa responsabilité criminelle sous le régime du paragraphe (1) ; cette présomption peut toutefois être renversée, la preuve des troubles mentaux se faisant par prépondérance des probabilités.

(3) La partie qui entend démontrer que l'accusé était affecté de troubles mentaux de nature à ne pas engager sa responsabilité criminelle a la charge de le prouver.

— Dans certains cas, on peut comprendre, on peut admettre que l'accusé n'était pas dans son état normal et n'avait plus le jugement nécessaire pour savoir distinguer le bien et le mal, continuait Virginie. À quoi sert de laisser moisir derrière les barreaux quelqu'un qui n'était pas maître de ses actes ?

— Oui, bien sûr, je partage ton avis. Écoute, tu me connais, dans le service, je passe plutôt pour le gars de gauche.

Il ricana sans joie.

— Le gros Valet m'a même déjà traité de rouge... Je n'adhère pas du tout à la ligne dure que certains gouvernants veulent adopter de nos jours en matière pénale. Mais, par contre, avec ce qui se passe depuis quelques années, tu avoueras avec moi qu'un resserrement de la loi s'impose. Ce genre de recours devrait être rarissime et très dur à faire entériner par les tribunaux...

— Mais c'est le cas ! répliqua Virginie, secouant vigoureusement sa courte chevelure blonde. Écoute, tu auras beau chercher, tu peineras à trouver plus que trois ou quatre exemples de types, ou de femmes, quant à ça, qui ont plaidé avec succès la non-responsabilité

criminelle...

Philippe réfléchit, tout en se disant que sa chef savait y faire. Il constatait qu'elle avait bien digéré les méthodes de psychologie destinées aux cadres pour gérer ses troupes, comme celles qu'elle avait apprises au cours de ce séminaire ontarien dont elle était revenue toute pimpante, l'an passé. En l'obligeant à rationaliser, à prendre du recul par rapport à son émotivité débordante, Virginie l'avait aidé sinon à surmonter son dégoût, du moins à se calmer.

La cause la plus célèbre, celle d'un homme, un cardiologue de renom, accusé de double infanticide, qui avait recouvré sa liberté après quelques courts mois d'internement, avait peut-être en effet trop défrayé la chronique, nourrie par une frénésie médiatique qui en avait fait son pain quotidien. Même si l'affaire s'était soldée par un nouveau procès, de telles nouvelles attiraient le lecteur, pauvre manne aveugle éblouie par l'étalage de ces récits à l'odeur de mort. Jour après jour, pendant des mois, on avait donné à tort l'impression que de tels recours étaient monnaie courante et que la justice laissait fréquemment en plan les familles des victimes.

— Est-ce qu'on connaît le prétexte que Gadbois va invoquer pour affirmer qu'il n'avait pas ses facultés quand il a tiré toutes ces balles dans la tête de ses enfants et de sa femme ? demanda Philippe avec dépit. Le pourquoi de sa déprime ?

Virgine Leclair secoua la tête de gauche à droite.

— On le saura au procès. Ça devrait commencer bientôt. Encore une fois, il faut essayer de prendre des distances. Ton enquête est bouclée, tu as fait un super travail, tout seul comme un grand, et la preuve est en béton. Et je ne parle pas du béton *cheap* de nos édifices gouvernementaux, fit-elle avec un sourire.

— Belle consolation si la preuve est balayée de la main par une expertise psychiatrique à la noix...

— Arrête-moi ça ! répliqua la chef sèchement. Notre rôle d'enquêteur, le tien en l'occurrence, se termine là, et le jour où la police s'ingérera dans l'administration de la justice, ce sera le début de la fin. Tu auras l'occasion de témoigner au procès, et tu le feras avec tout le professionnalisme que je te connais, ensuite, je t'en conjure,

passé à autre chose...

Elle se leva et posa la main fermement sur l'épaule de Philippe, lui signifiant ainsi qu'ils devaient tous les deux reprendre le cours de leurs activités, quel que soit leur état d'âme respectif. C'était ainsi. Elle devait elle-même retourner à ses affaires en souffrance. Dieu sait qu'il y en avait, plus encore depuis la cure minceur imposée par la nouvelle administration municipale.

L'enquêteur soupira et se leva, saluant vaguement sa chef avant de sortir. Il se dirigea vers son bureau, à quelques pas de là, longeant les couloirs mornes du QG, croisant quelques agents pressés. Manquaient, dans ce décor monochrome, la silhouette pataude de l'enquêteur principal, Maurice Dupin, sa moustache irritable, ses récriminations, ses commentaires déplacés qui égayaient les journées de leur caractère caricatural. Soudain, Philippe avisa une jeune femme brune, d'une élégance frappante malgré sa mise simple, un jean bien coupé et un chemisier de soie blanc immaculé. Haute et svelte, la queue de cheval dansant au rythme vigoureux de sa démarche, elle avançait dans sa direction. Lécuyer fronça les sourcils. D'habitude, il accueillait avec plaisir les rares et brèves rencontres avec Annie Caron. Il se trouvait même souvent un peu imbécile dans son empressement à sourire à la jolie trentenaire. Mais aujourd'hui, Lécuyer aurait préféré fuir plutôt que d'avoir à la saluer. La sourde colère qui avait battu en retraite un temps pointa de nouveau dans sa tête. Après tout, comme thérapeute attachée à l'institut psychiatrique Philippe-Pinel, Annie Caron avait sûrement quelque chose à voir avec un système qui permettait aux délinquants, ou pire, aux plus abjects meurtriers, de s'en tirer avec le minimum. Aujourd'hui, il n'avait pas envie de faire dans la nuance. Il voulait juste casser la gueule à un système défaillant.

— Philippe, ça roule ? lança la jolie psychiatre, un grand sourire au visage. Tout va comme tu veux ?

Philippe ralentit à peine.

— Ça pourrait aller mieux, Annie, si je savais que des monstres ne jouissent pas de votre complicité, à vous, les psychiatres, pour échapper aux conséquences de leurs crimes. Salut !

Sans attendre de réponse, il dépassa à grandes enjambées colériques la jeune femme, médusée par la tirade.

— Quelle mouche le pique, celui-là ? murmura-t-elle.

Elle se retourna pour observer l'enquêteur, qui, comme un animal blessé se replie dans sa tanière, avait déjà claqué la porte de son petit bureau. Il ne voulait plus voir personne.

D'une main lasse, Philippe ouvrit le dossier vert pomme qui trônait en première place sur son plan de travail. L'affaire Gadbois. Déterminé à cultiver, tel un masochiste, sa colère douloureuse, il se pencha sur les photos des victimes. Les femmes de la famille avaient toutes les trois été taillées sur le même patron. On les voyait d'abord à Noël, devant un sapin immense et un foyer de pierre rustique, le père à l'arrière-plan, un bras protecteur sur l'épaule de son épouse. Celle-ci, une quadragénaire bien conservée, le cheveu clair et fin, la silhouette un peu empâtée par l'âge, affichait comme en triomphe un sourire lumineux, un regard franc et ouvert, l'air de dire : regardez comme ma famille est belle, comme j'ai réussi ma vie ! Philippe tira ensuite à lui quelques-unes des multiples photos des filles, des jumelles de dix-sept ans, la blondeur plus accentuée que chez leur mère, graciles, les yeux en amande. Des ados typiques, pensa Philippe Lécuyer en parcourant, le cœur serré, les reproductions des photos de profils Facebook. Des poses convenues, le sourire aguicheur qu'elles arboraient toutes ou presque à cet âge, dans une exploration maladroite d'un pouvoir de séduction naissant. Des femmes en devenir. Des femmes qui ne seraient jamais.

Philippe jeta un coup d'œil angoissé à son BlackBerry silencieux. Il avait beau fuir ses semblables, inconsciemment, depuis le matin, il avait espéré un appel ou, plus réalistement, un message. Pourtant, il aurait dû savoir qu'Hélène ne le relancerait pas. Pas cette fois. Il avait cru pouvoir faire encore un bout de route avec la jeune chargée de cours, mais la veille, elle lui avait fait comprendre que cela ne pourrait pas marcher entre eux. Pour quelle raison ne pouvait-elle dissocier le métier qu'il exerçait de ses opinions, comprendre qu'appartenir à la police n'en faisait pas un disciple de la répression dépourvu de sens critique ? Le « Printemps érable » avait laissé des

traces, un clivage social affleurant sous la surface tranquille, mais il n'en était pas responsable. Les adeptes de la dissension pouvaient, eux aussi, se montrer sectaires, semblait-il. Tout de même, elle lui manquait.

Son BlackBerry se mit à vibrer agressivement. Un message texte entrainait. Refusant d'espérer un signe d'Hélène, Philippe se força à attendre un peu, à ne pas se précipiter. Il compta jusqu'à dix, puis prit le téléphone. Tout d'abord, il ne comprit pas ce qu'il déchiffrait :

Tu peux passer me voir ce soir vers 19 h. On causera de ce qui te tarabuste, jeune pénible. Arrête de me harceler.

Ce n'était pas le style d'Hélène, mais alors pas du tout. Philippe avisa le numéro d'origine et sourit. C'était Dupin ! Dupin qui sortait enfin de son hibernation dépressive et avait envie de communiquer. Soudain, Philippe se sentit moins seul.

L'appartement de Dupin n'avait pas dû être aéré depuis belle lurette. Lécuyer connaissait la haine viscérale de son patron pour les rigueurs de l'hiver québécois, mais là, il fallait faire quelque chose. Les relents viciés avaient investi ce qui n'était qu'un studio surdimensionné, et son occupant ne semblait pas s'en soucier. Philippe fit un effort pour ne pas remuer le nez ou afficher une mine dégoûtée, submergé par le mélange d'effluves d'aliments rancis qui se livraient bataille dans un délire de dégradations diverses, d'odeurs acres de vêtements qui suppliaient qu'on les marie à un flacon de Tide et de celle de vieux mégots abandonnés dans des cendriers. Et puis, en filigrane, une autre senteur, que l'enquêteur discerna plus difficilement, plus subtile, et qui lui ramenait en tête les visites chez sa grand-mère, les dimanches pluvieux, dans sa petite maison isolée de La Tuque. L'appartement de Dupin sentait le vieux !

Lécuyer regarda avec stupéfaction son chef avachi comme une baleine de taille moyenne sur le sofa, emmailloté dans un survêtement gris. C'est vrai que l'homme avait passé la soixantaine, mais, à le voir généralement dans l'action, avec toute sa fougue un peu brutale, Philippe n'avait pas réalisé que son chef avançait en âge. Dupin vivait-il tout bonnement une crise liée à la peur de vieillir ? L'explication lui semblait un peu mince.

Philippe dut se retenir pour ne pas galoper jusqu'à la fenêtre et l'ouvrir toute grande. Il ne prétendait donner à personne de leçons d'hygiène, mais il lui semblait qu'une telle atmosphère ne pouvait que

plomber le moral de l'occupant du lieu.

Pourtant, mis à part l'odeur de fauve, le modeste studio de son chef n'était pas franchement bordélique. Le territoire conquis par la vaisselle sale se limitait à l'évier ; la table basse du microscopique coin salon n'était jonchée que du prévisible, une tasse de café, mais surtout une masse impressionnante de journaux, dont un ouvert sur le premier cahier. Dupin restait informé, c'était sûrement bon signe. Un vrai déprimé se moquait pas mal de la marche du reste de l'humanité, non ?

Les trois plantes grasses alignées sur le comptoir d'aggloméré de la cuisine affichaient un vert bonne mine. Philippe y lut un autre signe encourageant sur l'état de son chef. Dupin, malgré ses angoisses, semblait capable de se ramasser et de conserver sinon un peu de dignité humaine, du moins de la compassion pour ses végétaux.

Une poignée de main plus molle que d'habitude, un œil moins vif, sans doute l'effet des médicaments, mais pour le reste, il retrouvait son supérieur à peine amaigri. Si ce n'était une nouvelle tristesse au fond des petits yeux bruns, comme un voile léger. Bien sûr, avec un Dupin, pas question de demander de but en blanc ce qui clochait. Il se serait fait appeler Arthur, pour employer justement une expression bien franchouillarde du chef.

Philippe était planté au milieu de la pièce depuis quinze minutes, bredouillant des banalités sur la vie au QG, et Dupin ne semblait pas pressé de s'épancher. Enfin, Philippe aurait dû s'en douter. Les types comme Dupin appartenaient à cette race presque entièrement révolue chez laquelle l'homme est un homme, un vrai, rude à sa propre carcasse et muet sur ses états d'âme. Cultivant la version latine du *stiff upper lip* britannique, réprimant l'expression des émotions. Mis à part la colère, qui, elle, avait licence de s'exprimer librement ou presque. Aux yeux des Québécois les plus jeunes, y compris ceux de la génération de Philippe, Dupin faisait figure de dinosaure, mais un dinosaure attachant, qui manquait à Philippe plus qu'il ne l'aurait cru depuis son départ en congé de maladie.

— Toi, tu ne me lâches pas, mon petit gars, hein ? Texto par-ci, coup de fil par-là... Si je te disais que j'ai juste besoin qu'on me foute

la paix ? Déjà que l'autre, la Leclair, m'espionne pour voir si je ne vais pas me tirer une balle dans le plafond. Bonjour le repos ! Tu trouves pas que j'ai donné pas mal au service, toutes ces années ?

Lécuyer ne répondit pas. Dupin soupira et se leva avec lenteur, grommelant qu'il allait quand même offrir une tasse de café à son emmerdeur de collègue. Philippe jeta un œil sur le mobilier ancien et massif, un peu hétéroclite. Il s'installa sur le canapé sans y être convié. Finalement, on s'habitua à l'odeur ambiante, on l'oubliait presque. Il se pencha sur le quotidien ouvert, le plus racoleur en ville, qui affichait en pleine page :

Triple meurtre à Pierrefonds : le père était un gradé de la SQ

Trois photos en couleurs se partageaient la largeur de la double page : l'une, très nette, de Georges Gadbois, dans une photo officielle le montrant droit, le regard franc et sévère, avec son visage bien sculpté et un peu lourd. Les deux autres illustrations étaient consacrées aux victimes : à gauche, les jumelles avec leur mère en tenue de soirée, toutes trois chics, riantes. À droite, une image granuleuse des sacs mortuaires portés par des brancards, sur la scène du crime. Un cliché capté de loin, de manière illicite, par un œil voyeur et non autorisé. Sans doute un jeune journaliste envoyé aux petites heures en service commandé.

Philippe frissonna. Il n'avait pas besoin de lire l'article, qui, d'ailleurs, remontait déjà à plusieurs semaines, pour en connaître le ton et la teneur, dans les grandes lignes. Pourtant, après une hésitation, il ne put s'empêcher d'en parcourir l'amorce.

Des pas traînants se rapprochèrent. Dupin portait un plateau avec deux tasses de café et une assiette de biscuits en pain d'épice, une attention qui toucha Philippe. Il posa sa charge et jeta un coup d'œil sévère au journal que tenait son adjoint.

— Ça te préoccupe, cette histoire, mon garçon, hein ? Faut dire qu'on n'en voit pas souvent, par chez nous, des affaires aussi affreuses...

Philippe haussa les épaules. Il n'était pas venu chez son chef pour parler de ses propres angoisses, mais plutôt pour s'enquérir de sa

santé. Pourtant, inconsciemment, il avait espéré partager ses réflexions avec son partenaire de longue date, un homme dont l'expérience en matière de criminalité dépassait de beaucoup la sienne.

— Je constate que vous avez suivi l'affaire, quand même...

Sirotant son expresso, Dupin eut un demi-sourire.

— Un vieux singe reste un vieux singe, même éclopé... Et puis, on ne parle que de cette boucherie à la télé, dans la presse, pas moyen d'y échapper... Fiston, c'est sûr que cette affaire, c'est pas un cadeau.

Philippe grimaça en avalant une gorgée de son café. Quel breuvage ! Dupin avait la main lourde en toutes choses.

Il hocha la tête en regardant de travers la photo de Gadbois, tout sage dans son bel uniforme.

— Oui, chef, je m'en serais bien passé, croyez-moi. Ça m'est tombé dessus comme la gale, Virginie m'a envoyé là pour prendre le relais des locaux...

— Ah... Virginie, oui..., fit Dupin, et l'espace d'un instant, bougon, il retrouva l'air que Lécuyer lui connaissait. Cette Leclair, elle a gravi pas mal vite les échelons ; quand on appuie sur son nez, il y a encore du lait qui sort...

Philippe eut envie de ricaner. Pour Dupin, toute personne en position enviable de moins de soixante ans était un mal élevé qui méritait de faire ses classes. La chef de section avait la bonne quarantaine, un jeune âge pour son grade, certes, mais pas une situation exceptionnelle. C'était aussi une femme. Or Dupin avait toujours entretenu envers les femmes une méfiance de vieil ours mal léché, ce qui lui avait causé des ennuis avec une collègue, d'où la réprimande, peut-être en partie à l'origine de son état actuel...

— Elle est pas mal, la chef, chef, vous savez, et elle se fait du souci pour vous. Tout le monde aimerait vous voir revenir, vous savez.

Dupin se racla la gorge.

— Tu sais bien que tu dis n'importe quoi. Je ne suis pas monsieur popularité, au poste, quand même.

Philippe ne renchérit pas. Il était vrai que certains collègues étaient heureux de voir les couloirs du SPVM libérés un temps de la présence intempestive et des occasionnels jurons de Dupin. Enfin,

d'autres, à commencer par la chef et surtout lui-même, éprouvaient un attachement réticent et complexe pour le Français échoué sur leurs rives. Et puis, comme limier, il n'avait guère son pareil.

Dupin avait reporté son attention sur le sujet du familicide. Il feuilletait rapidement les journaux de sa table basse, reniflant avec mépris en lisant certains titres à haute voix.

— « Le tueur était un agent de l'ordre. » Bande de fumistes, ces journalistes ! Il travaillait au Service des enquêtes sur les crises économiques, est-ce qu'on peut encore parler de forces de l'ordre, avec toute la corruption ambiante ? Et *La Voix de Montréal* : « Des signes de violence manifestes que la police a refusé de voir » ? C'est faux et archifaux ! Ce type-là n'avait aucun antécédent : un bon père, un peu autoritaire, de ce que je lis dans quelques sources bien fiables, mais plutôt dans la norme chez les flics, et pas de violence flagrante à son actif.

Philippe lui jeta un regard étonné. Ainsi, Dupin avait donc carrément mené sa petite enquête ?

— Tu t'es débrouillé tout seul, mon garçon, fit Dupin, une note de douceur dans sa voix enrouée. Tu aurais pu demander un autre partenaire...

Philippe leva la main en signe de protestation :

— Comme enquêteur chargé du dossier, oui, mais le gros du travail était déjà fait quand j'ai repris l'affaire, et la chef m'a attribué une bonne équipe en appui, des agents chevronnés. Et, entre nous, il n'y avait rien de complexe : le bonhomme était là, prêt à être cueilli, et il n'a jamais nié les faits ni son rôle dans la mort de sa femme et des jumelles.

Dupin soupira.

— Et là, tout est bien ficelé, les fils attachés nettement comme c'est rarement le cas et tu te sens dépossédé... Ton rôle est terminé et tu vas regarder ce type tenter de se défiler sous tes yeux, avec la complicité du système... Je sais ce que tu ressens, mon gars. Ça fait partie des choses qui finissent par peser dans ce métier, mais à ton âge, tu en as pour un bout à encaisser, vaut mieux t'habituer...

« Parce qu'on s'habitue ? » se demanda Philippe. Dupin, lui,

s'était-il habitué, ou son cuir s'était-il tout simplement usé jusqu'à rompre, finalement, au détour de la soixantaine ?

— Mais si je peux te reconforter un peu, continuait Dupin, le procès Gadbois va sûrement être mené de main de maître.

Philippe interrogea son chef des yeux. Il semblait avoir pris de la vigueur en parlant du métier et s'était animé, Philippe le voyait à son regard plus vif et à ses joues tremblotantes. Le chef saisit d'une main son téléphone intelligent abandonné sur un guéridon à trois pattes. Il piocha quelques instants avec impatience sur le malheureux appareil qui ne répondait pas assez vite à ses impulsions, grommelant, postillons luisants à l'appui, quelque chose d'indistinct au sujet des « maudits mots de passe de patente » qu'il fallait introduire à chaque usage, « si c'est ça le progrès, bon Dieu ! » Finalement, il sembla obtenir ce qu'il cherchait.

— Tiens, regarde, fit-il en tendant l'appareil à Philippe.

Le navigateur Internet était en action et l'écran affichait le visage d'aigle d'un homme déjà âgé, aux traits élégants, presque aristocratiques. Philippe avait vu cet homme quelque part, mais ne parvenait pas à le replacer.

— C'est le juge de la Cour supérieure Antoine Larivière, annonça Dupin, soufflant vers lui son haleine rance.

Il semblait bien fier d'apprendre quelque chose à son jeune collègue.

— Il va présider le procès Gadbois ?

Lécuyer était surpris de voir que Dupin était au courant, alors que lui n'avait reçu aucune information sur la question. Ce diable d'homme avait plein de ressources, même du fond de sa tanière !

Dupin ricanait dans sa barbe de cinq jours.

— Oui, je vais un peu mieux, assez pour recevoir les messages de mes contacts au ministère de la Justice... Enfin, c'est une nouvelle intéressante. Ce Larivière, sa réputation n'est plus à faire.

— Il a siégé dans de grandes causes, je me rappelle maintenant. On le voit pas mal dans les médias, mais il n'est plus tout jeune, commenta Philippe.

— Tutt tutt, blanc-bec. Cet homme-là est brillant, impressionnant

à voir. C'est lui qui a permis d'éviter le déraillement du procès dans le dossier Sérénade de la Sûreté du Québec, ce qui fait que Ronald Tougas, tu sais, ce chef d'un réseau de contrebande de tabac, est encore derrière les barreaux. Il est à la veille de sa retraite, et c'est bien dommage, des hommes de sa trempe, on en a besoin plus que jamais dans le système. En tout cas, tu peux être certain qu'il va tenir les plaideurs et le jury serré et que tout va se faire dans les règles, si cela peut te rassurer un peu...

Lécuyer soupira.

— C'est déjà ça de pris. Mais dites donc, chef, ça ne vous tente pas de revenir dans la course ? Vous ne m'avez pas l'air trop mal, et c'est solitaire sans vous.

Dupin secoua la tête. La tristesse était de retour dans ses yeux porcins. Il se leva, rassembla les tasses et le sucrier en une pile instable et grommela, en se dirigeant vers la cuisine :

— Non, pas question, mon garçon. Chaque fois que l'idée même du bureau m'effleure, j'ai des nausées... D'ailleurs, je songe carrément à faire ma demande de retraite. Ce qui m'arrive en ce moment, c'est peut-être une sonnette d'alarme, le signal qu'il est temps d'arrêter...

Dupin s'éloigna de son pas lourd, laissant Philippe songeur et vaguement angoissé. Impossible d'imaginer le QG sans le maudit fatigant, et encore plus impossible de croire que l'enquêteur puisse trouver un sens à sa vie en dehors de son boulot. Après tout, l'homme était seul, ses amis se comptaient sur les doigts de la main et appartenaient tous au monde des forces de l'ordre. Hors de ce cercle, Philippe devinait le désert. Il ne lui connaissait pas de passe-temps, le sport sous toutes ses formes l'horripilait, surtout celui auquel les Québécois vouaient un véritable culte : le hockey. Il lisait peu, méprisait la musique, la pollution sonore, comme il disait quand Philippe se risquait à allumer la radio dans la voiture du SPVM. Non, décidément, Philippe ne voyait pas Dupin cesser ses activités professionnelles.

De la petite cuisine montait le bruit de la vaisselle que Dupin passait sous l'eau. Philippe n'avait guère obtenu de réponses à ses interrogations sur les causes du mal-être de son chef. Et puis, il n'avait

pas non plus si hâte de retrouver lui-même son logement étriqué, un peu moins glauque que celui-ci, peut-être, mais tout aussi dépourvu de vie. Il jeta un œil à son cellulaire déposé sur la table, pensant furtivement à Hélène. Il fallait l'oublier, passer à autre chose. Allait-il devenir un jour un gros ours solitaire avec le vague à l'âme comme son chef ?

Pour se changer les idées en attendant que Dupin termine son rangement, Philippe fourragea parmi les journaux devant lui. Les titres accrocheurs se succédaient sur le triple homicide. Il était las de toute cette histoire, de la frénésie médiatique, un peu apaisée, quand même, ces derniers jours, mais qui, il en aurait parié son chapeau, allait repartir de plus belle avec le début du procès. Peut-être était-ce cela plus encore que tout le reste qui lui pesait.

— Ce ne sera pas long, mon garçon, je reviens, lança Dupin d'une voix rauque de la cuisine.

— Pas de presse, on ne m'attend nulle part, chef, répliqua Philippe d'un ton plus amer qu'il ne l'aurait souhaité.

Il remplaçait distraitemment la pile de journaux pour lui donner un aspect ordonné quand il avisa une feuille qui dépassait sous les publications. Sans trop réfléchir, Philippe tira le papier à lui et le posa au sommet de la pile. Par la suite, il s'en voulut, mais après tout il n'avait pas eu l'intention de se montrer indiscret. La lettre, c'en était une, était constituée d'un carré de papier cartonné mat de qualité luxueuse, bordé sur tout son pourtour d'un liseré noir. À cela, il comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un faire-part de décès. Qui donc pouvait bien être mort dans l'entourage de Dupin ? L'enquêteur avait peu de famille, pour autant que Philippe sache, et toute sa parenté se trouvait en France. À présent curieux, Philippe jeta un œil coupable vers la cuisine, avant de s'attacher à déchiffrer d'un trait les courtes phrases imprimées dans une typographie raffinée, un peu vieillotte. Au style ampoulé des phrases, il comprit que la missive venait d'outre-mer.

La famille Deraspe

La famille Cousin

Ont la douleur de vous faire part du décès de Marie-Louise Cousin, le 20 octobre 2014, en la résidence de soins palliatifs Genêt, à Chenôve-les-Dijon. Dans sa cinquante-neuvième année, elle laisse dans un deuil immense son frère Robert, ses neveux et cousins.

Une homélie solennelle sera célébrée le dimanche 26 octobre 2014, à 10 heures, en la cathédrale Saint-Bénigne de Dijon.

Amis et proches, priez pour elle. Des dons à la Société française du cancer sont bienvenus.

Philippe se redressa. Marie-Louise. N'était-ce pas le prénom de l'ex-femme de Dupin, celle qui l'avait durement plaqué, jadis, dans cette autre existence française dont l'enquêteur en chef parlait si peu ? L'âge et la ville concordaient avec ce qu'il avait pu apprendre de l'histoire personnelle de Dupin, en tout cas.

Philippe entendit bruissier à quelques pas de lui. Dupin rappliquait. Il replaça rapidement la lettre sous l'amas de journaux, cogitant à toute vitesse. La mort de cette femme remontait à octobre, à peu près au moment où Dupin était parti en congé de maladie.

— Ça va, mon garçon ? dit la voix rugueuse de Dupin.

Planté devant Lécuyer, ses forts sourcils froncés, il affichait dans son attitude le désir de voir son visiteur le laisser seul. La capacité de Dupin à supporter les autres dans son intimité atteignait vite ses limites, et cela, qu'il soit souffrant ou bien portant.

— Oui, chef, je file...

Philippe se leva, soudain de nouveau conscient de l'atmosphère confinée du logis.

— Merci de penser à ton collègue, fiston, fit Dupin, plantant une main maladroite sur l'épaule du jeune homme. Et ne t'en fais pas trop pour le procès Gadbois, même si on ne peut guère avoir foi en la justice, de nos jours... Et quant à moi, ne t'inquiète pas, je suis un vieux singe fatigué, mais j'ai encore des ressources.

Il le poussa sans rudesse vers la porte.

Dehors, l'air frais fouetta le front de Philippe. Dupin avait été, à sa façon, très épris de son ex-femme. Il en avait eu la révélation un de ces rares soirs où il avait partagé un verre, suivi de plusieurs autres,

avec son chef dans un bar du boulevard Saint-Laurent. Dupin avait évoqué Marie-Louise, « une sacrée belle femme, du tempérament », et son œil humide n'était pas dû qu'au liquide ambré auquel les deux avaient ardemment sacrifié, ce soir-là. Avec des dispositions comme les siennes, sa mauvaise humeur et son intransigeance, Dupin n'avait pas su la garder, la belle Marie-Louise. Philippe l'avait compris entre les lignes. Et aujourd'hui, elle était morte, sans doute au terme d'une pénible lutte contre le crabe maudit. La mort d'un ancien conjoint que l'on a chéri, que l'on a perdu, le deuil suprême du couple qu'on a un jour formé, somme de tous les deuils antérieurs. La fin de tous les possibles, de tout espoir, d'une réconciliation, d'un rendez-vous improbable, trente ans plus tard, dans un café perdu. Marie-Louise avait été une figure centrale dans la vie solitaire de Dupin. Même à distance, il le comprenait maintenant, s'en voulant de ne pas s'être intéressé de plus près à Dupin. Avec cette disparition, il ne pouvait qu'avoir perdu une partie de lui-même.

Philippe regarda le ciel, morne d'un hiver trop long, comme tous les hivers. Il sortit son portable de sa poche, guettant un signe sur l'afficheur. Personne ne l'avait appelé, aucun texto n'était entré. Il avait toute la soirée devant lui pour ruminer, seul, le procès Gadbois.

Laura jeta un œil sur la silhouette de Bernard, assoupi devant le petit écran, appréciant le calme du moment. La salle à manger était silencieuse, hormis le son en sourdine du jeu-questionnaire. Un rendez-vous que son mari s'efforçait de ne pas manquer, du moins quand le journal ne le réquisitionnait pas. Regarder ainsi une émission à heure fixe, une habitude de vieux, comme le lui disait souvent Laura, moqueuse. Bien qu'il lui tournât le dos, Laura savait, au tressautement nerveux qui agitait de temps à autre le long torse, que Bernard se trouvait dans les bras de Morphée. Elle-même aurait bien fait un petit somme, mais elle voulait s'attaquer au manuscrit du juge. Pestant contre sa vue en baisse, elle se pencha sur les pages translucides recouvertes de l'écriture à la teinte inhabituelle.

— Tout un juge, ce juge, murmura-t-elle.

Elle se souvenait avoir eu une institutrice, jadis, qui corrigeait ses copies à l'encre lilas. Une femme compétente, mais un brin narcissique.

Elle ne s'attarda pas de nouveau au titre, *Le parasite*, qui l'avait interloquée, et se plongea dans le récit, qui commençait de façon abrupte :

La chaleur était à son comble. Mais ne l'était-elle pas toujours dans cette région reculée du pays ? Chaque fois, la nature semblait vouloir repousser les limites, transcender ses propres capacités à incendier les escarpements rocheux, les habitations troglodytes, les vallées déjà taries de leurs rares cours d'eau, même en ce début de

printemps. Pourtant, la torpeur ambiante ne l'atteignait guère. Il se sentait parfaitement bien, son cœur âgé mais fort battait régulièrement, calmement, avec assurance.

« Ouf, pas léger, le style du juge ! » se dit-elle en se grattant la tête. Elle ne savait pas où cela allait la mener, mais déjà, par habitude, elle jeta quelques notes dans son carnet de correction. Elle allait devoir faire élaguer le texte, et pas à peu près, elle le sentait.

Il flottait entre terre et ciel, sentant le pays autour de lui, le comprenant intimement. C'était comme si son corps ne faisait qu'un avec la terre sablonneuse de cette contrée aimée que le soleil rendait incandescente de blancheur, sous le ciel sans nuages qui épurait la ligne fragmentée de l'horizon. Un décor plus beau que celui de n'importe quelle scène de film.

L'œil central de l'araignée géante avait été écrabouillé net. Dans l'ombre relative de la petite caverne naturelle, il contempla le sol de terre battue dont la pente suivait à la verticale la paroi rocheuse. Sans trop d'imagination, il pouvait deviner la gabegie sous le fragment de paroi qui avait pilonné la bête sans lui laisser de chance. Il n'en restait plus grand-chose. La membrane souple de l'abdomen, déchiquetée par l'impact, dépassait d'un côté de la pierre qui aplatissait le corps, ne laissant saillir que trois des huit pattes velues. Les moignons semblaient s'agiter encore, comme les doigts crochus d'un vieillard qui aurait crié au secours dans sa tombe. Mais il savait que c'était une illusion.

— Un peu dégueu, cette histoire de bestiole géante écrabouillée, ronchonna Laura, reprenant sans s'en rendre compte le vocabulaire d'ado de son fils adoptif. C'est quoi au juste, de la science-fiction ?

Elle leva la tête, consciente d'avoir parlé tout haut. Elle ne devait pas réveiller Bernard ! Il était si crevé, ces temps-ci. En plus, elle ne voulait pas avoir à lui expliquer ce qu'elle lisait.

Avec un plaisir masochiste, il tenta de se souvenir de ce dessin

étrange et mystérieux, feu sur noir et comme tatoué sur l'opisthosoma. Le monstre écrasé avait vaguement gigoté quelques instants après l'impact, dont le bruit mat avait résonné à travers les étonnants reliefs de Nevşehir, décuplé par l'écho des cheminées de fée qui semblaient se parler quelque langage ésotérique. Le soleil avait amorcé son déclin, baignant de clarté rose et orangé les cimes érodées et les formations désertées par les touristes, absents en cette période de l'année. La petite caverne troglodyte était recluse, peu connue, sauf de quelques guides locaux qui s'y aventuraient de loin en loin, entraînant dans leur sillage un visiteur prêt à déboursier quelques livres pour découvrir la splendeur de l'une de ces fresques mangées par le temps, reliquats des premiers chrétiens et souvent profanés par des imbéciles contemporains. Il les imagina un moment, ces hommes disparus, cherchant dans les recoins de la caverne leurs visages, ces persécutés qui avaient jadis trouvé refuge dans le fabuleux dédale des formations rocheuses de la Cappadoce. Écraser la mygale avait été un jeu d'enfant.

— Pauvre araignée ! plaisanta Laura.

Elle ne se méfiait pas, la bête, tétanisée comme tous par la solennité grandiose des peintures murales. Le visage éploré d'un Jésus javellisé par des siècles de souffle du désert, dont l'auréole dorée cassait de sa clarté douce l'obscurité de la caverne. Il y avait peu, elle l'avait contemplé de son œil de bête. Et à son tour, Jésus semblait maintenant la scruter. Mais lui avait cet air navré qu'il semblait ne réserver qu'à elle. Dans l'ovale parfait de son visage, le regard du saint semblait pleurer la violence d'un monde qu'il ne connaîtrait pas, lui qui était protégé dans son antre.

Tout s'était déroulé selon ses plans. Il avait enfin détruit la chose qui mangeait ses jours et sapait son repos. Et pour la suite des événements, il n'était pas inquiet. Dans ce coin rural, avide de la présence des touristes et baigné par des siècles d'histoire trouble, on posait peu de questions. S'il avait été à Istanbul, c'eût peut-être été différent. Et puis, ce terrain accidenté était si favorable au drame, à en

devenir banal. Pas plus tard qu'une semaine avant leur départ de Montréal, un couple de touristes aventureux avait péri dans les escarpements rocheux, à quelques dizaines de kilomètres seulement. Tombés à pic. Leurs corps n'avaient été trouvés que trois jours après leur disparition. Fin de l'histoire. Peut-être, dans le fond, la bête aurait-elle aimé savoir que sa fin se produirait en ce lieu magnifique, dont la beauté naturelle était un puissant aimant pour les étrangers en mal de sens et d'exaltation. Mais arpenter les cimes au soleil couchant, ou en pleine chaleur implacable du midi comportait ses risques, il s'était documenté. Tout irait bien, maintenant.

Si la bête te ronge, araignée ou scorpion, ton pied l'écrasera.

— C'est bien macabre, ce truc ! Bon sang, je n'aime pas trop...

Elle avait parlé à haute voix, là encore, pour dissiper le malaise diffus que le récit faisait monter en elle. Bernard grogna, s'agita sur son canapé, mais ne s'éveilla pas. Elle se gratta de nouveau la tête. Il était tôt dans la lecture, mais elle ne voyait pas ce que le juge voulait raconter.

Elle poursuivit son travail une bonne heure, de plus en plus perplexe et un peu déroutée. De temps en temps, elle se donnait un répit en « googlant » un mot savant relevé dans l'étrange texte, qu'elle aurait qualifié de décousu, morbide et très pompeux. Mais aussi, étrangement envahissant. Au bout d'un moment, elle se sentit saturée et poussa de côté les feuillets minces.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire avec ça ?

Elle cligna des yeux. La luminosité mauve des lignes tracées à la main rendait la lecture ardue. Pourtant, il fallait l'admettre, même si le récit était déconcertant, une force indéniable émanait de l'ensemble. En abordant le roman du juge, elle ne savait pas trop à quoi s'attendre, mais ne pensait pas trouver dans ses écrits une telle rage du propos, une telle cruauté des images, surtout. Bien sûr, les écrivains surprenaient ainsi souvent leur lecteur par des approches qui ne semblaient correspondre en rien à leur image publique, à leur personnalité superficielle. Mais tout de même...

Bernard s'éveillait. Il bâilla avec bruit. Le shetland à ses pieds

l'imita et sauta sur le canapé pour s'installer aux côtés de son maître. Ce dernier se redressa, se tourna vers Laura et lui sourit. Elle lui rendit machinalement un regard, mais, comme au matin d'un cauchemar, elle demeurait prise dans les rets du roman du juge et de ses propres pensées malsaines. *Le parasite* ? Il lui semblait tout de même difficile d'imaginer un juge vénérable au seuil du vieil âge élaborant des univers déjantés à la George Orwell.

Elle alla rejoindre son mari sur le sofa, entoura son épaule d'un bras affectueux. Laura s'étonna de découvrir de nouvelles lignes autour de ses yeux bleus de grand bébé. Le shetland se colla contre eux deux, comme toujours quand ses maîtres exprimaient ainsi leur affection. Laura ouvrit la bouche, brûlant de partager le trouble suscité chez elle par la lecture, puis se souvint juste à temps de l'accord de confidentialité qui la tenait au secret. Elle ne pouvait rien en dire, même à ses plus proches, elle s'y était engagée. Laura se replia sur elle-même, s'éloignant légèrement de Bernard. Il lui semblait que, ces temps-ci, elle se retrouvait souvent seule avec ses soucis. Son compagnon la regarda avec surprise.

— Ça va ? Tu travailles sur un manuscrit ?

Relevant une mèche tombante, Laura répondit :

— Oh oui, un roman, rien de bien particulier...

Bernard n'insista pas.

— Jules travaille ce soir ?

Elle opina. Le jeune homme consacrait quelques heures chaque semaine à gagner de l'argent de poche à la boutique sportive du stade de soccer couvert de Longueuil.

— Oui, mon pauvre Bernard, on va être encore en tête-à-tête toute la soirée, comme deux vieux idiots...

Bernard sourit de nouveau et saisit la télécommande du téléviseur à écran plat. Le bulletin de vingt et une heures avait commencé et, pour Bernard, le regarder demeurait une véritable religion. Devant les nouvelles, il ne dormait jamais. Laura, après toutes ces années de vie commune, avait encore du mal à comprendre ce besoin de suivre les moindres sursauts de l'actualité. À son sens, cette dernière semblait d'ailleurs se résumer toujours plus à se pencher sur l'insignifiant tout

en ignorant le fondamental. Devant les longs segments pleurnichards sur le dernier accident de la route dû au verglas, elle se disait une fois encore qu'elle aurait fait une bien piètre journaliste. Mais Bernard était un passionné de son métier, et elle aimait cette flamme en lui.

Il poussa une exclamation soudaine et augmenta encore le volume, ce qui ne semblait pas nécessaire, les voix étant déjà parfaitement audibles.

— Regarde Laura, tu le reconnais, lui ?

Elle se pencha en avant dans son siège. L'écran n'était pas grand, car ni Bernard ni Laura ne voulaient succomber à la tendance lourde qui consistait à faire trôner un téléviseur démesuré dans la pièce la plus fréquentée de la maison. Mais là, elle distinguait mal le détail des images qui défilaient à toute vapeur. Décidément, elle devrait se résoudre à se procurer des lunettes, cela devenait ridicule. Un couple âgé descendait les marches d'une imposante église, sans doute Saint-Jean-Baptiste, en plein cœur du Plateau-Mont-Royal. Elle s'approcha encore pour mieux voir. Les images semblaient captées à la sortie de quelque soirée de concert ou de récital. On y voyait un cortège de personnages endimanchés, d'un certain âge pour la plupart, tous arborant de chics manteaux bien coupés, dont ce couple, au premier plan. La femme, imposante par sa haute taille et son vêtement à la fois coûteux et suranné, devait avoir grignoté une bonne partie de sa cinquième décade et voguer vers la soixantaine, mais la soixantaine vigoureuse. Dans le luxueux vison brun de la femme et dans son port de tête, on lisait le succès, celui qui s'affiche avec arrogance. À ses côtés, l'homme élancé en paraissait d'autant plus austère dans son loden noir. Laura voyait mal les traits du mari, mais déjà le présentateur du journal expliquait : « Radio-Canada a appris que le procès pour triple meurtre prémédité dont est accusé le sergent de la Sûreté du Québec Georges Gadbois sera présidé par nul autre que l'honorable juge de la Cour supérieure du Québec Antoine Larivière. On le voit ici en compagnie de son épouse, Claire Perreault, présidente de la Chambre de commerce de Laval, à l'occasion du concert-bénéfice des Voix transparentes donné hier soir à l'église Saint-Jean-Baptiste au profit de la Maison du père. »

— C'est lui qui va s'occuper de ce gros procès ? fit Laura, interloquée.

« L'enquête préliminaire a été conclue au début du mois, alors que cette affaire retentissante par le caractère sordide du crime défrayait la chronique. Ce procès sera sans doute le dernier de la longue et prestigieuse carrière du juge, qui, rappelons-le... »

— Oui, c'est lui, pourquoi ? demanda Bernard, surpris de la vive réaction de sa femme. Ah ! c'est vrai, il te tenait la jambe aux funérailles de ton ancien patron... Dis donc, tu ne cultives pas un truc amoureux avec un vieux comme lui ? Ce serait quand même un peu humiliant pour moi, ajouta-t-il, moqueur.

Laura cacha son trouble sous un sourire. Elle savait que Bernard avait reçu la mission de suivre le procès du familicide à la suite de sa décision de quitter la direction du pôle politique.

— Mais non, tu plaisantes ou quoi ? Je suis intriguée, c'est tout. Dis-moi, sa femme, c'est cette bourgeoise, là, avec son collier de perles à un million ?

Bernard acquiesça.

— Oui, c'est une ancienne avocate, je crois qu'ils se sont rencontrés quand lui-même était avocat. Mais elle s'est reconvertie dans les affaires grâce à l'héritage de son père, un riche entrepreneur en construction de la couronne Nord. Claire Perreault. Une femme influente, très volontaire, à ce qu'on m'a dit. C'est en fait la deuxième femme du juge, la première est morte il y a pas mal de temps.

« Oui, elle a eu un long cancer », faillit ajouter Laura, avant de se mordre les lèvres. Elle n'était pas censée connaître tous ces détails. Pour le coup, la méfiance de son mari aurait été en éveil. Mais Bernard continuait :

— Le procès va être intéressant.

Laura opina, l'esprit ailleurs. Elle pensait plutôt au mensonge par omission qu'elle venait de commettre. Depuis toujours, Bernard et elle étaient les meilleurs confidents du monde. Elle ne voulait pas que cela change. Laura soupira, se disant qu'elle n'aurait peut-être pas dû accepter le pacte conclu avec le vieux juge. Mais il était trop tard.

Bernard la considérait, la curiosité clairement affichée sur son

visage. Laura gardait une expression fermée. Il exhala un gros soupir et augmenta encore le volume du téléviseur.

Il ne parvenait pas à quitter des yeux la petite chose noirâtre, presque violacée, recroquevillée dans un coin du plafond beige de sa cellule. De son lit de métal, il parvenait tout juste à distinguer l'infime amas foncé, tout ratatiné contre la paroi, jusqu'à vouloir s'y fondre. Il devinait un léger mouvement. La chose était vivante. Puis, soudain, les lumières de cette aile de la prison s'éteignirent et la noirceur fondit sur lui comme un ectoplasme, accueillie dans sa danse par la clameur des prisonniers enragés d'être interrompus dans leurs activités. Un rite inéluctable. On éteignait, et ils criaient, chaque soir. Comme si, chaque fois, oubliant la veille, ils redécouvraient la révolte à l'idée d'être dépossédés de la maîtrise de leur corps, de leurs sens, même. Aveuglés par ordre de la reine. Puis, tout aussi vite que le tumulte avait jailli, ce fut le silence, chacun se résignant à son sort. Même cette faune-là pouvait s'adapter.

Il se demanda si la chose collée au mur allait profiter de la nuit pour progresser sur la paroi et dans quelle direction elle allait avancer. Allait-elle le regarder dans son sommeil, si toutefois il le trouvait ? Elle devait distinguer les contours et les reliefs bien mieux que lui-même, dans l'obscurité visqueuse à peine effleurée par la veilleuse du corridor. Il se sentait oppressé.

C'était par une nuit noire comme celle-ci, en ce soir de septembre, qu'il avait déposé le *buck* devant la remise de la maison. La bête était lourde, massive. C'était un cerf de Virginie magnifique, mature. Il l'avait abattu en zone 9, au cœur des Laurentides, à l'issue d'une

longue expédition avec son ami, Serge. Ils étaient rentrés vidés mais heureux comme des collégiens, leur prise attachée en croix sur le capot du vieux *pick-up* de son collègue, à l'ancienne. Brun sur rouge. Fourrure sur métal. C'était aussi grisant que d'avoir joué et gagné à la loterie. Mais Elle, bien sûr, ne l'avait pas vu de cette façon. Pour Elle, seuls les monstres chassaient. La veille, Elle l'avait conjuré de ne pas aller à la chasse. Mais lui en avait tant besoin. Il devait faire le vide. La semaine au QG ne lui avait laissé aucun répit. L'enquête conjointe avec les agents de l'Escouade de protection de l'intégrité municipale sur les ramifications du dossier du chantier du nouvel hôpital pataugeait, s'enlisait dans des querelles de clocher. Il ne parvenait tout simplement pas à s'entendre avec son vis-à-vis. Il avait senti sur sa nuque le souffle chaud de la réprobation de ses chefs. Dans les rangs de ses subalternes, ce n'était pas mieux, la division régnait. Chacun médissait de l'autre, le « bitchage » était pratique courante, ça sentait la mutinerie à plein nez. C'était l'impasse, et Dieu savait ce que la semaine suivante allait lui réserver ! L'affaire était hautement politique, et les jeux de coulisses, avec tous leurs méandres, n'avaient jamais été sa tasse de thé.

— Ne pars pas ! Tu ne peux pas aimer cette activité horrible, lui avait-elle dit au matin, dressée sur ses ergots dans leur chambre en bataille, ses yeux plus furieux que tristes.

Mais c'était plus fort que lui, la forêt l'appelait. Alors il était parti.

Quand, au soir, il avait déposé la dépouille raidie au poil lustré devant chez eux, Elle avait émergé de la maison, comme une furie, une mégère jamais apprivoisée. Un halo de cheveux blonds ébouriffés dans la lampe-tempête. Elle avait toisé le tandem sale et radieux que Serge et lui formaient avec ce mépris absolu qui l'avait frappé au cœur plus profondément qu'un couteau. Il avait baissé les yeux pour cacher son humiliation. Après tout, il n'était pas seul.

De ce ton qui pouvait être si cassant, Elle avait lancé, à l'adresse de son compagnon :

— Serge, je ne te retiens pas pour un verre, je sais que ta femme doit t'attendre à Boucherville, il est tard.

Et Serge avait tourné les talons comme un enfant qui vient d'être

grondé, déçu de cet accueil, tandis que Biscuit, excité par l'univers de senteurs charriées de la forêt, leur faisait la fête, insoucieux de la tension ambiante. Biscuit, comme lui, comme Serge, comprenait la grandeur de la forêt, la beauté de la quête à travers les sous-bois où les feuilles tombées mourraient avec l'automne, dans un adieu de senteurs âcres. Mais Elle ne comprenait rien. Elle ne voyait pas la splendeur symbolique de la course, sous le fouet des broussailles et le baiser des gouttes accrochées aux arbres, l'odeur humide des champignons foulés au pied, l'attente en silence, quand même le souffle doit se faire rare et imperceptible. L'émotion unique du premier contact avec l'animal. Et puis le claquement en vol des oiseaux préparant leur départ vers le Sud, l'oreille dressée du cerf, en alerte, son jarret prêt à la fuite. La beauté ultime de l'instant suspendu entre vie et mort, entre échec et succès, chacun des acteurs de ce tableau muet ayant des chances presque égales.

Non, ce soir-là plus encore que les autres avant, Elle n'avait vu que le retour du rustre sanguinaire, la carabine sept millimètres en bandoulière.

Elle ne lui avait pas reparlé. Il avait soupiré et s'était employé à abriter le cadavre du cerf des prédateurs, pour la nuit. L'œil de l'animal l'avait fixé dans l'ombre. Il avait cru y lire de l'empathie.

Quand il était entré dans la maison, souillé jusqu'aux oreilles de sa tâche, Elle lui avait fait face. À côté de sa silhouette fragile, les valises étaient alignées, agressives, dans le portique carrelé de l'entrée. Il n'avait pu détacher les yeux de ces carreaux noirs et blancs dont la régularité l'avait fasciné. Si ordinaires...

Quand son couple avait-il basculé ? Quand le dégoût avait-il pris toute la place dans son regard et, en écho, dans celui des jumelles ? Il n'aurait pu le dire. Aujourd'hui encore, alors que toutes les trois avaient disparu dans la brume de son cerveau las, il n'avait pas le début d'une réponse. À vrai dire, il n'en cherchait plus aucune. C'était bien trop tard.

Une bonne chaleur régnait dans la cellule. Même en milieu carcéral, au Québec, on ne lésinait pas sur le chauffage. Son angoisse se dissipait. Il se laissa bercer par la tiédeur ambiante et le silence de

la geôle endormie. Quelques raclements de gorge, un gémissement né d'un cauchemar, à quelques portes de lui. Le sommeil dut le trouver. Il ne rêva pas, au cœur de son oubli, et sursauta comme un vieux tiré de sa sieste quand la grille de métal grinça. Une lumière verdâtre illumina le rectangle de son nouveau quotidien. Les barreaux tracèrent un dessin vertical sur la dalle dépolie.

— Gadbois, debout !

L'agent mulâtre se rangea pour laisser passer le petit avocat débraillé. Gadbois se dit que l'homme, avec sa dégaine, n'aurait pas détonné dans le lot des détenus. Il retint un petit rire endormi. Le rouquin le toisa avec sévérité, imité par un gardien barbu à encore juvénile.

— Comme vous le savez, le jury est complet. Le procès commence donc lundi.

Gadbois déglutit. Il savait que l'avocat, malgré son air « broche à foin », était considéré comme un des cracks de sa profession. Il avait entendu deux gardiens en parler à voix assez haute pour qu'il puisse capter leur conversation. Ils avaient eu l'air de dire : « Regarde, salopard, tu ne mérites pas tant. Un avocaillon, ce serait déjà trop bon pour un sale boucher comme toi. » Il l'avait vu dans leurs silhouettes repliées, leurs rictus. Le plus jeune avait détourné la tête. Mais Gadbois n'avait eu aucun rôle dans le choix de son avocat. Il ignorait en fait comment celui-ci avait atterri dans sa misérable vie. Il avait du mal à imaginer que son syndicat eût pu choisir de l'appuyer dans sa défense. Les collègues devaient pédaler dans l'autre sens pour prendre leurs distances... Non, le type avait dû accepter la cause pour la visibilité qu'elle allait immanquablement lui rapporter. Pendant l'enquête préliminaire, il avait été impressionnant, ce petit bout d'homme à qui l'on n'aurait jamais accordé un regard dans la rue... Enfin, là encore, c'étaient des impressions fragmentaires, des éclats d'informations que Gadbois avait glanés dans les murmures alentour, lui qui n'avait suivi le déroulement des événements de cette étape que comme dans un rêve. Mais, aussi lointain qu'il fût, il sentait que l'avocat s'attendait, c'était clair, à ce que son infâme et fameux client joue le jeu, au moins un tant soit peu. Et clairement, sur ce point,

Gadbois le décevait ; il n'aspirait qu'à se rendormir quelques heures. Il cherchait au mur la boule violette. Où avait-elle bien pu passer ?

— Vous m'écoutez, Gadbois ?

Il fouillait du regard la paroi latérale, désespérément, comme si son existence avait dépendu plus de la bestiole à pattes tapie quelque part dans la pièce que des bonnes grâces de son avocat. Soudain, il inspira bruyamment. L'araignée mauve était collée au mur en face de lui. De ses minuscules yeux sombres à facettes, elle le fixait.

— La défense a failli dans ses efforts pour démontrer que l'accusé subirait un quelconque préjudice si le procès était public. Le droit du public d'être informé doit être préservé en l'absence de tout motif valable pour empêcher la divulgation des éléments de ce procès. La Cour rejette donc la requête en huis clos. Cependant, elle se réserve le droit d'ordonner une interdiction partielle, totale ou temporaire de publication en tout temps, le cas échéant.

Les lèvres minces du juge Larivière se refermèrent sur une dentition parfaite. D'un mouvement souple, le magistrat passa la main dans ses cheveux. La crinière opulente ajoutait à l'impression de force de l'homme. Son œil impérieux se posa sur l'avocat de la défense et sur l'équipe du procureur.

— Faites entrer le jury, reprit-il à l'intention des constables spéciaux.

Douze hommes et femmes défilèrent jusqu'à leurs places. Tous se présentaient sobrement vêtus, impassibles, mais ils étaient sans exception visiblement impressionnés par l'importance de ce nouveau rôle qui leur était tombé sur la tête par un pli postal du shérif, un beau matin, les ôtant à leur routine, eux qui ne demandaient rien à personne. Leurs regards dérivèrent vers la cage de verre où était assis l'accusé, immobile, les yeux au sol.

Dans la section réservée aux membres des médias, journalistes et chroniqueurs, qui s'étaient installés pêle-mêle, exultaient plus ou moins discrètement.

— *All right !*

— Super !

— Bien joué, juge Larivière !

— Enfin, un juge ouvert !

Le procès pouvait commencer, et on allait pouvoir parler des détails.

Seul parmi ses confrères, Bernard contemplait sans réaction le délire de contentement des journalistes, des simples rédacteurs aux polémistes de tout acabit. Un petit monde grouillant pour le procès Gadbois qui faisait la une de tous les journaux et occupait les bulletins de télé et de radios sans exception depuis des jours.

Le juge demeura impassible. Il semblait entamer le procès avec la sérénité d'une longue expérience. « Rien ne peut me déphaser, j'en ai vu d'autres », disait son regard. Bernard le contempla, se demandant même s'il ne discernait pas une lueur amusée dans la pupille étroite. L'un des deux constables spéciaux au fond de la salle d'audience roulait de gros yeux dans la direction des journalistes dissipés tout en remontant sa ceinture sur son ample bedaine. L'autre considérait la salle avec sérieux. Pour les médias, le rejet de la demande de huis clos déposée par l'avocat de la défense quelque temps auparavant constituait une victoire importante. Ils allaient pouvoir rapporter sans entrave, pas même celle du bon goût, le moindre détail des débats, les déclarations des témoins, et jusqu'au langage non-verbal des acteurs, y compris celui de l'accusé, le vilain vedette de ce mélodrame, qu'on avait placé dans sa cage de verre.

Bernard, lui, ne parvenait pas à adopter le comportement de la meute. Comme on disait dans sa langue, et pour employer une formule de circonstance, pour lui, *the jury was still out*. Il ne savait pas si, oui ou non, la justice se trouvait mieux servie par cette décision d'ouvrir toutes grandes les portes du tribunal au regard du public, pire, au filtre déformant de ce que les médias décideraient de rapporter de cette histoire de triple meurtre sordide. Son regard se posa un moment sur Jacques Descent, le chroniqueur judiciaire de la très populaire radio CBFM. Celui-ci, de ses doigts déformés par l'arthrite, griffonnait à toute vitesse, cachant mal sa jubilation. Juste à côté, les yeux

brillants de Marie-Ève Blanchard, de la télévision publique, avaient le même éclat métallique que ceux de deux journalistes de la presse écrite francophone. On distinguait aussi, coincé entre deux types, le minuscule Tommy Savard, à la silhouette de furet, dont tout le monde savait déjà qu'il allait pondre un livre aussi rapidement rédigé que racoleur sur l'affaire. Un opus mal cousu qui serait publié dans deux mois par une maison d'édition à l'éthique douteuse. Et qui se vendrait comme des petits pains tout chauds. La majorité de la classe journalistique succombait à la monomanie du tueur Gadbois, *this guy you love to hate*. Les bons sujets comme cela ne couraient pas les rues.

— Pour un peu, il y aurait des kiosques de t-shirts avec *your favorite bad guy* en photo, dans les couloirs du palais..., murmura Bernard.

Même l'amie de Bernard, Elsa Lessard, la jolie quadragénaire de la chaîne TVF, se laissait emporter par la jubilation collective. Son journal télévisé de dix-sept heures en direct allait avoir de la matière, de la bonne, et le contenu était assuré pour les jours suivants *Oh yeh ! Le pied !* On allait pouvoir gaver de détails glauques et insignifiants, à la becquée, jour après jour ou, pire, heure après heure, un public rendu accro aux *junk news*.

Bernard se secoua. Il déraillait, ces temps-ci. Telle était la nature du monde de l'info, il le savait. On ne pouvait toujours voguer dans les hautes sphères intellectuelles, les concepts politiques. Les tueurs sanguinaires, c'était aussi un phénomène de société sur lequel il fallait se pencher. Que lui arrivait-il ? Où donc était passée son étincelle, ce feu sacré qui le faisait courir comme ses semblables après la nouvelle, la petite comme la grande ? « *That's the name of the game, old guy !* » Il avait pondu, deux semaines plus tôt, une première série d'articles dans ses nouvelles fonctions de reporter judiciaire au *Montreal News*, des résumés factuels de l'enquête préliminaire dans l'affaire Gadbois, les topos de base. Des trucs assez secs, inodores et sans saveur, qui lui avaient valu un froncement de nez de sa rédactrice en chef.

— *Man, my God*, va falloir que tu plonges un peu plus profond, que tu me mettes de la couleur locale. Inspire-toi des papiers de ton collègue Lucas, il va dans l'humain, dans la chair, quoi ! Faut se salir

les mains dans ce métier, et je sais que tu en es capable !

Ces réflexions sans malice avaient blessé Bernard, qui se sentait traité comme un novice, lui qui avait passé tant d'années à gérer tout un pôle politique en plus de battre la semelle à l'Assemblée nationale. Après tout, on l'invitait à des conférences ; des premiers ministres, des têtes couronnées, quelques Prix Nobel avaient répondu à ses questions au fil des décennies. Il avait dévoilé plusieurs grosses affaires, son nom inspirait le respect. Et il avait vu défiler tant de journalistes verts, les avait guidés dans les méandres du métier, leur inculquant, autant que faire se pouvait, rigueur, recul, mesure...

Mais il n'avait pas le droit pas de se plaindre. En choisissant de prendre un virage professionnel, il avait lui-même décidé de quitter sa zone de confort, de changer de type de journalisme, et il devait accepter la critique. Il avait voulu un recommencement ? Eh bien, il était servi ! Pourquoi sa patronne ne l'avait-elle pas affecté aux arts ? À la consommation, tiens ! Devait-il considérer cette mission comme une punition ? Une leçon destinée à lui faire comprendre qu'il se plaignait la bouche pleine dans sa chasse gardée politique, pour le faire réintégrer au plus vite son poste déserté ?

Bernard soupira si fort qu'Elsa Lessard l'entendit. La journaliste tourna sa fine tête en sa direction. Elle lui sourit largement et il agita la main en retour. La salle avait retrouvé son calme. Chacun pensait déjà à son reportage, son article...

Bernard se demanda s'il n'avait pas somnolé au fil des premiers témoins appelés par le procureur, dont le premier, un chasseur endimanché, était de toute évidence dans ses petits souliers. Un policier lui avait succédé, et d'autres étaient encore à venir, chacun avec une panoplie de détails, sans doute. Déjà le juge annonçait d'une voix forte que la séance était levée jusqu'au lendemain.

Une nouvelle rumeur monta de l'assistance quand l'accusé, encadré par deux agents des services correctionnels solides à l'air de bœuf, fut entraîné hors de sa cage de verre. Chacun et chacune se dévissaient la tête pour tenter d'apercevoir l'expression du tueur, enfin du tueur présumé. Présumé coupable, présumé monstre. Comme les autres, Bernard était curieux de déceler une émotion, une expression

sur le visage du sergent déchu. Vêtu d'un costume deux pièces bleu marine, les yeux cernés, Gadbois était resté entièrement passif pendant ces heures d'audience. C'était un bel homme, avait constaté le journaliste, avec sa stature imposante et son regard bleu. Mais même quand il se leva pour suivre ses gardiens, rien ne transparaissait de son état d'esprit. Il n'eut pas un regard pour les curieux qui se pressaient dans les rangées de sièges ni pour les jurés, ni même en direction du juge. Pas un signe de connivence non plus entre lui et son avocat, un petit type nerveux qui semblait pressé d'en découdre avec le système. Contemplant le large dos courbé qui disparaissait par une porte discrète, Bernard sentit Gadbois comme absent, étranger à ce qui lui arrivait.

Elsa Lessard tenta de capter l'attention de Bernard, alors que chacun remballait ses affaires et se ruait vers la sortie.

— Passionnant, non ?

Bernard et Elsa se côtoyaient sur les champs de bataille de l'information depuis plusieurs années. La jeune femme s'était fait remarquer à l'occasion du séisme en Haïti, qu'elle avait couvert avec brio, mais qui lui avait fait payer un lourd prix personnel². Depuis, elle poursuivait son travail pour la chaîne de télévision TVF. C'était une reporter de talent, sensible et curieuse. Mais Bernard était surpris de la retrouver sur la scène judiciaire. La politique et le social constituaient plutôt ses domaines privilégiés, d'habitude. Pour autant que l'on puisse avancer qu'il existait des habitudes dans ce métier de fou.

— Tu as le temps pour un café, Elsa ? proposa-t-il spontanément, profitant du départ des autres journalistes pour s'approcher de sa consœur.

— Pas vraiment, malheureusement. J'ai un *stand-up* dans vingt-cinq minutes, pas le temps de flâner, hélas, mon pauvre Bernard. Pas comme toi qui peux relaxer et prendre plusieurs heures pour pondre ton article, mon ami, ajouta-t-elle en riant. Tu sais, en info continue, c'est de la saucisse, de plus en plus !

Tous deux s'éloignèrent de la table de travail réservée aux médias, à la suite de leurs confrères, et se mirent en devoir de

remonter la file du public qui se massait impatiemment en direction des portes menant à la sortie.

— Dommage, fit Bernard, enfin, ce sera pour une autre fois. Mais dis-moi, comment se fait-il que tu couvres le palais de justice, ce n'est pas trop ton domaine, il me semble ?...

La jeune femme grimaça légèrement et rejeta en arrière ses cheveux auburn bien coupés.

— Je pourrais te retourner la question, mon vieux Bernard. Écoute, je remplace Léa Rocher, qui est en congé de maternité. Et puis, tu sais que j'avais posé ma candidature pour l'un des postes à l'étranger. Mais, avec les compressions budgétaires, il ne reste qu'une poignée de correspondants. Le poste du Moyen-Orient a été fusionné avec celui de Paris. Et je n'ai pas été choisie... Faut croire que je ne suis pas dans le bon réseau des petits mignons de la direction..., ajouta la jeune femme avec amertume.

Bernard ne répondit rien. À TVF comme ailleurs, les temps étaient durs pour l'information et la compétition pour les rares postes de choix était féroce.

— Enfin, avoue que ce procès est quand même une belle affectation, reprit plus gaiement Elsa, il y a pire, non ?

Bernard opina, mi-figue, mi-raisin. Tous deux émergèrent au milieu de la foule dans le vaste corridor du palais de justice.

— Tu me raconteras ton histoire quand on aura un peu de temps ? Ce qui veut dire dans un siècle, plaisanta encore la journaliste.

Bernard allait lui répondre qu'ils se verraient régulièrement pour les prochaines semaines dans le cadre de ce procès quand des éclats de voix provenant de quelque part au loin dans le corridor le firent se retourner en même temps qu'Elsa et que plusieurs badauds.

— Que se passe-t-il ? murmura Elsa en saisissant Bernard par le bras pour mieux braver le cordon de visiteurs et de reporters qui bloquaient le chemin.

La voix rauque de rage d'un homme montait :

— Toi, mon enfant de chienne, comment tu peux défendre un salaud pareil, mon ostie ! Et les droits des victimes, tu en fais quoi ?

Se haussant sur la pointe des pieds, du haut de son mètre quatre-vingt, Bernard parvint à distinguer une empoignade, à quelques pas. Un grand gaillard blond comme un Celte, bedonnant, dans la quarantaine, empoignait de ses larges mains le rabat d'un petit homme vêtu d'une toge qui se laissait aller comme un sac de pommes de terre. C'était l'avocat de Gadbois qui se faisait malmener !

— Tu vois quelque chose ? demanda Elsa.

Sans attendre, elle passa devant lui et, rompue aux bousculades, se fraya sans ménagement un chemin parmi les curieux pour mieux voir l'affrontement. Bernard constata que les membres des médias présents l'imitaient et commençaient à affluer, attirés par l'odeur du sang.

Elsa se retourna tout en faisant de grands signes.

— Viens ! C'est le frère de la victime, de la mère, l'oncle des jumelles. Il est en furie !

La journaliste hélait ainsi un jeune homme de petite taille, mais très râblé, comme lesté au sol par le poids de sa caméra et de ses ceintures de tournage. L'avocat de la défense, pendant ce temps, tentait mollement de se dégager de la prise. Il bougeait en secousses désordonnées, jetait des regards paniqués autour de lui, mais sans oser appeler à l'aide, sans doute de peur d'attiser un peu plus la colère de son assaillant.

— Steve, tu attends quoi ? Tourne, mon vieux ! Prends des plans larges, qu'on voie bien toute l'action ! cria Elsa à son acolyte.

Avec un hochement de tête entendu, le caméraman s'exécuta, alors que d'autres de ses confrères braquaient leurs objectifs en direction de la scène.

Bernard soupira. Il lui fallait s'approcher lui aussi et aller recueillir une citation, une ambiance à restituer ensuite au lecteur. Ruth compterait là-dessus, c'était certain. Se salir les mains, comme elle avait dit... Il y avait des limites à offrir un journal plus intellectuel que la moyenne. Jouant à son tour des coudes, Bernard se rapprocha de la meute. Mais déjà, l'incident avait pris fin, avec l'intervention tranquille de quatre constables spéciaux. Ils s'étaient dirigés vers le frère en rage et l'avaient maîtrisé sans violence. On avait entraîné le

belligérant cramoisi vers une salle isolée, loin de la presse. Planté au beau milieu du hall, l'avocat, tout échevelé et le visage livide, tentait de remettre de l'ordre dans ses vêtements et dans sa dignité, tandis que les journalistes le bombardaient de questions. En le voyant épousseter sa toge, Bernard se dit que ce ne devait pas être la première fois qu'il se faisait malmener ainsi. Il savait l'homme abonné aux causes difficiles, qui soulevaient les passions. Mais là, c'était le *top* !

Soudain, une ombre attira l'œil du journaliste. Une haute silhouette, ondoyante dans sa robe de magistrat passa en coup de vent le long du corridor, bien en retrait de l'attroupement. Le juge Larivière, suivi d'un huissier, rejoignait son bureau. Trop occupés à cuisiner en vain l'avocat de Georges Gadbois, les autres journalistes ne semblèrent pas le voir. Bernard ne fit pas un geste en sa direction. Il n'en eut pas le temps, car, déjà, le juge avait disparu, emporté par son pas chaloupé et vif. Bernard resta songeur. Avait-il réellement aperçu, sur le visage du magistrat, ce même air ironique, presque amusé, qu'il lui avait trouvé plus tôt dans la salle d'audience ?

Elle avait entendu la porte d'entrée qui se refermait doucement. Quelle heure pouvait-il bien être ? Ce devait être Jules qui rentrait d'une virée avec ses copains, s'était dit son cerveau endormi. Elle savait que l'aube devait être proche. Bernard dormait sans bouger, tel un gisant, sur le dos, les mains croisées, son nez retroussé en l'air, la bouche entrouverte. Un léger ronflement montait de sa poitrine. Elle caressa doucement le crâne dégarni.

Entièrement éveillée, elle sentit que la sourde inquiétude qui l'habitait quelques heures plus tôt était de retour en force. Sa gorge se serra, car elle songea qu'elle devait rencontrer son patron le lendemain, non, ce matin même, à la demande de celui-ci. Que lui voulait-il encore ? Chaque jour, c'était de nouvelles demandes, des comptes à rendre, des reproches voilés.

Quand la haine avait-elle commencé à se frayer un chemin ? Difficile de le savoir, mais aujourd'hui elle régnait en maître dans tous les recoins de son existence, de son espace vital, jusque dans son salon.

Ces mots, à la page soixante-dix-sept du manuscrit du juge, battaient dans la poitrine de Laura comme un cœur de trop, plus gros, étouffant le plus faible. Pourquoi le texte du juge l'oppressait-il ainsi ? « Je n'aurais jamais dû accepter d'y travailler. Il n'y a rien à en faire, et c'est vraiment trop inquiétant comme truc... » Elle avait lu et relu

des passages du récit auquel elle ne trouvait aucune cohérence. « Bon, c'est quelque chose d'un peu autobiographique... En tout cas, le type qui raconte sa haine est un homme de loi. Mais c'est drôlement pervers... »

La fiction d'Antoine Larivière, après de longs méandres sans intérêt dans les subtilités de la profession d'avocat, avait repris son caractère violent des premières pages. Sans trop comprendre le fil du récit, Laura avait continué, bizarrement fascinée, à déchiffrer les lignes mauves. Et si l'histoire ne valait pas grand-chose, l'intensité des sentiments exprimés la dérangeait et l'habitait. Comme si elle trouvait un écho en elle.

— J'ai toujours eu trop d'imagination, cela me perdra, grommela-t-elle.

Malgré l'heure matinale, Laura s'extirpa du lit.

« Chut ! Bayreuth, tu vas réveiller papa », gronda-t-elle à l'adresse du chien, pour qui le lever constituait la première occasion de la journée de démontrer sa vitalité débordante. Le shetland suivit sa maîtresse le long du corridor sombre dont le plancher émit sa plainte familière. Dans le silence de la cuisine, elle mit en marche la machine à café, humant le parfum matinal tout en contemplant par la baie vitrée le jardin encore endormi. Elle tira une fois encore à elle le manuscrit qu'elle avait rangé dans le buffet pour la nuit, soucieuse de le soustraire aux regards de sa famille. Son bol de café à côté d'elle, une fesse sur un tabouret haut, elle relut le passage qu'elle avait laissé quelques heures plus tôt, avec la surprise et surtout le malaise de la première lecture.

Sa présence, même dans les rares instants où elle parvenait à demeurer silencieuse, lui faisait horreur. Pire encore, elle lui était insupportable. Il avait le sentiment d'être devenu, au contact de cette haine, une espèce d'animal sauvage hérissé par l'odeur infâme de l'étrangère. Ou peut-être plutôt se sentait-il comme un homme que révoltait l'idée de poser le pied sur une araignée énorme qui lui aurait barré le chemin. Qui lui bloquait la route.

Une fois encore, elle se demanda où le juge la menait avec son récit secret. À ce stade, elle y lisait l'histoire d'une haine viscérale contre quelqu'un de bien précis, sans plus de détail que cette image de l'araignée géante écrasée dans une caverne turque... Pas rassurant. Tandis que le jour se levait sur Longueuil, Laura, bâillant, revint sur un autre passage du texte dont la violence extrême l'avait particulièrement frappée.

La créature est là, dans le noir. Elle est assise, vautrée serait un mot plus juste, à quelques centimètres seulement de lui. Dans l'espoir futile de mettre un semblant de distance entre lui et les chairs flasques qu'il devine enroulées dans les replis du siège de velours, il s'est enfoncé au plus profond de son propre fauteuil qui est soudé au sien, dans cette loge surchauffée qu'elle a insisté pour avoir. Même s'il n'avait pas su qu'elle se trouvait là, il aurait deviné sa présence. Mais hélas, la lueur montant de la scène en contrebas, où se démènent les comédiens pour toucher ce public de béotiens, de rombières de banlieue ou d'Outremont, la dessine et la révèle. De côté, il distingue la lourdeur du profil, ce nez épais, busqué, ne comprenant pas comment il a déjà pu le trouver adorable, la courbe du menton luttant encore un peu contre les assauts des tissus adipeux, le front étroit et buté sous les cheveux Blond 316 de Clairol dont le halo artificiel, fanal de mauvais goût, à lui seul lui fait honte. Sur scène, un comédien soliloque, et elle rit sottement, à contretemps, son œil aux aguets, la tête comme une girouette semble dire : « A-t-on remarqué combien j'ai de l'esprit ? Combien je suis en phase avec la culture ? Combien je comprends la scène ? » Tu parles, elle est aussi perméable aux arts que le Bouclier canadien ! Ce soir, elle a encore choisi un énième remâchage du *Malade imaginaire*. Pas de danger qu'elle s'essaie au théâtre expérimental. Elle conserve tout de même un certain instinct de survie qui lui dit jusqu'où ne pas aller, quel seuil de ridicule ne pas franchir. Une angoisse froide à la poitrine, il se demande si cet instinct la mettra en garde. Et voilà encore le petit rire sec, qui trahit la vacuité de sa propriétaire. Il entend la déglutition de cette gorge honnie qu'il a déjà comparée au cou gracieux d'une fée, d'un oiseau

précieux. Quand elle gigote dans sa robe de soirée, des vapeurs intimes montent. Il sent cette bouffée forte de sueur acide, et plus bas, les vagues de muscs viciés, montant du tréfonds de la chose, qui lui rappellent les étals des bouchers d'Istanbul avec leurs quartiers de viande au premier stade de la pourriture. Ces odeurs corporelles, leur puissance nouvelle, il a commencé à les détecter quand elle a franchi la cinquantaine, ou un peu plus tard. Elle tente en vain de les nier, de les noyer sous les essences coûteuses, mais ne parvient qu'à produire un magma olfactif infâme, qui, s'il y pense trop, menace de le faire gerber. Il sent le poil se hérissier sur sa nuque et ses bras. Envie de frapper, envie de se lever et de partir. Si encore elle savait se taire. Mais c'est plus fort qu'elle. Il faut qu'elle commente, qu'elle se penche au balcon. Regards complices vers la loge au flanc sud du théâtre, celui des entrepreneurs Lemaire, « On devrait aller les saluer à l'entracte, ce serait bien, d'ailleurs c'est interminable, non ? » Il n'a nulle part où fuir. De toute façon, il ne le veut pas. Comme le mâle de la veuve noire, il est captif. Mais pas du monstre. Le rire sardonique du comédien monte jusqu'à lui, moqueur, semblant s'adresser à lui. Sait-il, lui aussi, que c'est la haine qui le garde englué dans la toile ?

Si la bête te ronge, araignée ou scorpion, ton pied l'écrasera.

Comme la veille, la dureté des images la faisait frémir.

« Mais c'est qui, ce monstre affreux, cette bête, qui lui inspire tant de haine ? Une mère acariâtre ? Non, le narrateur s'attarde trop sur la déchéance du corps, la féminité mutée en laideur... Une compagne, une conjointe, plus sûrement. En tout cas, une relation de longue haleine, de mauvaise haleine », se dit-elle avec dérision.

Un grattement à la vitre du jardin lui fit lever la tête. Alerté, Bayreuth se mit à agiter la queue.

— C'est toi, minou ? Tu es bien matinal !

Le jour maintenant pleinement arrivé posait une note givrée sur le jardin hivernal. Laura ouvrit la porte au fauve miniature, qui entra comme un prince dans la cuisine, la queue en I, avant de déposer à ses pieds un tout petit oiseau à demi mâchouillé. Bayreuth jappa brièvement avant de bâiller et de s'étendre à quelques pas du chat.

— Dégoûtant ! s'exclama-t-elle avec un mouvement de recul. Tu ne vas pas conquérir mon cœur avec de tels cadeaux, le gros minou !

Elle tira le cadavre encore tiède hors de portée du félin, qui ne sembla pas s'en offusquer, d'autant qu'elle plaça sous son nez une soucoupe de lait qu'il se mit à laper goulûment.

— Toi, le chat, qui tues ainsi plein de petites bêtes, en ressens-tu, de la haine ? murmura-t-elle.

Certes, il lui arrivait parfois de se sentir habitée par les écrits de ses auteurs, mais à ce point...

Tout en enveloppant l'oisillon massacré dans une feuille du journal de la veille qui traînait à côté de l'âtre, elle se demanda s'il était possible que Bernard, son Bernard adoré, pose un jour sur elle un regard aussi implacable que le narrateur du manuscrit. Quoi de plus terrible que d'être la cible de tels sentiments ? Comment était-il possible que l'amour, comme un mauvais élixir, se transforme en cette potion empoisonnée ? Elle savait pourtant, pour l'avoir maintes fois observé dans son entourage, que la métamorphose n'était pas rare. Mais avec une telle intensité ? Et que disait ce texte sur son auteur ? À quel point était-il question de personnages ici ? Larivière était marié à une femme prospère, sa deuxième. Quels étaient leurs rapports ? Elle plaça l'oisillon dans la poubelle du garage. D'habitude, les offrandes macabres du félin ne la dérangeaient que modérément, mais, ce matin, elle y lisait comme un signe funeste.

— Tu devrais avoir l'habitude, ma grande ! C'est de la fiction et tu en as déjà vu des tonnes de manuscrits tordus, se gronda-t-elle, debout dans la cuisine.

— Encore en train de parler toute seule, ma vieille ?

Bernard était levé.

— Oui. Un petit-déjeuner ?

Elle lui servit du café dans le gros bol en grès qu'il affectionnait, marqué à son nom, un souvenir de sa mère.

Bernard flatta son chien tout en s'asseyant à la table de bois de la cuisine.

— Jules dort encore ?

Elle jeta un œil à l'horloge au mur. Huit heures passées.

— Oui, il est rentré tard. On devrait peut-être le surveiller un peu, que ses études gardent le cap. On est tous les deux pas mal monopolisés ces temps-ci, faudrait pas que cela se répercute sur notre garçon...

Bernard haussa les épaules.

— Bah ! C'est un type sérieux, et ce n'est plus un bébé, quand même... Peux-tu voir si le journal est arrivé, chérie ?

Laura soupira. Bernard et ses sacro-saints journaux ! Elle ramassa un épais tabloïde sur le paillason et le jeta sur la table.

— Tu lis encore ce torchon ! fit-elle, à moitié à la blague.

— Ce torchon, comme tu dis, c'est l'un de nos concurrents. Même s'il est de langue française, on doit savoir de quoi il traite. N'oublie pas qu'il est lu par plus d'un million de personnes...

— Un million de clients satisfaits ne peuvent se tromper, interrompit Laura d'un ton grinçant.

— Un million de lecteurs qui ne sont pas chez nous ne peuvent être ignorés, rétorqua sèchement Bernard, même si on aimerait avoir la liberté de penser le contraire. Regarde l'espace que ce tabloïde consacre au procès Gadbois. La rédaction en chef sait que c'est du bonbon...

Laura se pencha par-dessus l'épaule de Bernard. Sur deux pleines pages, d'immenses photos de l'accusé s'épalaient, sous un titre accrocheur.

— « C'était un bon voisin... Le monstre était un chef de service exigeant... », lut à haute voix Laura. Non, mais, quel style ! Qui donc cela peut-il intéresser ? commenta-t-elle avec mépris.

Bernard soupira.

— Pas mal de monde. Tiens, même toi, cela attire ton attention, ma belle, à ton corps défendant. Le *News* n'est pas encore arrivé, je gage ? Il va encore falloir que je me rabatte sur la version électronique ? Quel service de livraison de nul !

Le quotidien anglophone auquel Bernard prêtait son talent depuis toutes ses années était livré en retard un jour sur deux.

— Déjà que le lectorat baisse sans arrêt, pas besoin d'écœurer ceux qui nous sont encore fidèles.

Il but une longue gorgée du café au lait que Laura avait placé devant lui, espérant puiser dans le liquide la force de se remettre en route, de reprendre le chemin du palais de justice. Regardant les pages criardes du tabloïde étalées sur la table, Bernard soupira. La photo de l'altercation entre le frère de la femme de Gadbois et l'accusé était saisissante, efficacement appuyée par le titre et le chapeau. Sans avoir besoin de lire, Bernard savait que le journaliste avait brodé une histoire juteuse sur les dessous de la famille Gadbois, sans doute avec le mince fil de quelques informations arrachées ici et là à des proches. Mais, en dernière analyse, on avait une couverture substantielle, du moins au premier coup d'œil, de qui demeurerait le procès de l'année, peut-être même de la décennie. Ce plaidoyer de non-responsabilité criminelle promettait d'agiter les cœurs de monsieur et madame Tout-le-monde en quête de justice expéditive. Il n'avait pas non plus besoin de voir le résultat sobre et mesuré de son propre travail dans le *Montreal News* pour savoir qu'à côté du journal populaire il ferait piètre figure. Pas de commentaires de témoins, même tirés par les cheveux, un texte factuel et sans émotion. Il avait essayé, pourtant, de singer la narration sensationnelle, de truffer les phrases de qualificatifs et de superlatifs. Tout en demeurant fidèle à ses principes de rigueur journalistique. Eh oui, c'était possible. Rien n'était tout blanc ou noir dans ce métier. Les émotions, il le savait, avaient leur place dans la couverture d'événements aussi dramatiques que le massacre de trois femmes, dont deux très jeunes. Mais il lui répugnait d'abandonner sa pudeur ainsi et de s'approcher si près du puits sans fond de la souffrance humaine et peut-être, si l'on en croyait la plupart des médias, de la perversité à l'état pur. La décortiquer, l'autopsier pour la servir au public telle une langouste nauséabonde les pinces en l'air, il n'en était pas capable, cela ne s'inscrivait tout simplement pas dans son ADN.

Laura, qui l'observait, sentait sa lassitude.

— Tu retournes au procès Gadbois ?

Le journaliste hocha la tête, puis se leva après avoir consulté l'horloge, une habitude qui semblait en passe de devenir un tic.

— Oui, et ce sera comme ça une bonne partie du mois, et peut-

être le mois suivant, en fonction des témoins présentés par les deux parties.

Il sourit.

— Je ferais bien de me prendre un traitement de vitamines, si je veux tenir le coup, fit-il. Je vais en parler au médecin...

— Le procès donc va être long ? demanda Laura, massant doucement les épaules de Bernard pour en libérer les tensions

Il eut un gémissement de plaisir.

— On verra, c'est complexe. Le plaidoyer de non-responsabilité criminelle est une démarche rare, qui exige la présentation de tout un éventail d'experts, de psychologues, psychiatres, en veux-tu, en voilà.

— On n'est pas sortis de l'auberge, mon pauvre Bernard, nous qui envisagions une escapade en Californie vers la fin de l'hiver...

— Parce que tu penses que ton charmant petit éditeur te laissera partir ? De ce que tu me dis, avec ses plans de restructuration, s'il te laisse aller, ce pourrait bien être pour ne plus te laisser revenir.

Il sentit Laura se crispier et se reprocha la maladresse de son commentaire. Décidément, il ne faisait que des bêtises, ces temps-ci.

— Désolée, chérie, je ne voulais pas en rajouter. Je dramatise pour détourner ton attention de mon propre chemin de croix...

L'éditrice soupira.

— Non, tu as raison, reconnut Laura. C'est une possibilité réelle. Des fois, je me dis même que, s'il me mettait à la porte, il me rendrait peut-être service. J'ai l'impression de m'enfermer dans une spirale de plus en plus négative...

Bernard enlaça Laura, mais celle-ci demeura raide à son tour.

— Ça va aller, ma chérie. On s'en est toujours bien tirés, toi et moi.

Déjà Bernard relâchait son étreinte. Il se dirigea vers la salle de bain en lui lançant :

— Avec un peu de chance, tu seras à vélo sur le Golden Gate, balayée par les embruns, avant avril. Ce juge Larivière est un sacré bonhomme, il ne s'en laisse pas remonter. Je crois qu'on peut compter sur lui pour mener les débats et tout le processus *manu militari*, sans permettre aux avocats de la poursuite et de la défense de

s'enliser dans des manœuvres et abus procéduriers.

L'évocation du juge lui fit lever la tête. Le malaise né de la lecture du manuscrit refit surface. Elle frissonna, sans trop savoir pourquoi. Soudain, elle eut envie de faire part à Bernard de ses réflexions sur les écrits d'Antoine Larivière. Mais son homme était déjà sous la douche. Elle entendit le bruit de l'eau, au loin. Elle tira de nouveau les pages à l'encre mauve de leur cachette.

Douze paires d'yeux le scrutaient presque sans relâche. Avec, dans les regards, rien que des questions sans réponse. Il ne cherchait même pas à se dérober. Nul besoin. Des pupilles brunes, des yeux clairs, une paire légèrement bridée, ceux des femmes et ceux des hommes. Tout glissait sur lui, même s'il percevait parfaitement chaque crispation de sourcils, chaque tension du front. Mais rien ne l'atteignait. Même la colère larvée émanant de la nombreuse assistance. C'était étrange, tout à la fois, cette faculté accrue de percevoir, de sentir, et ce sentiment d'être isolé du reste des vivants, comme une chenille emmurée dans son cocon. Prisonnier et protégé.

— Monsieur le juge, il ne faut pas négliger que ce dossier...

Dans sa cage de verre, il se laissa bercer dans une stupeur douillette tandis que son avocat s'adressait à la Cour sur un ton nasillard. Puis, ce fut le tour du procureur, un certain Lapierre ? Ou Latulippe ? Il ne savait pas trop. Un gaillard imposant, belliqueux, celui-là. Un type carré comme une armoire à glace qui n'aurait pas détonné parmi ses policiers. Les deux agents des services correctionnels se tenaient raides à ses côtés. Il sentait dans leur posture le dégoût qu'il leur inspirait.

Il frôlait la somnolence quand un effluve le tira de sa quasi-catatonie. C'était un léger parfum de lilas, à peine perceptible pour les autres, il en était certain, mais qui, faisant fi de la paroi de verre, lui parvenait et lui rentrait dans le corps aussi sûrement que la lame émoussée d'un couteau. Un vent infime, innocent, charrié dans le

sillage d'une grande jeune femme brune qui s'avavançait entre les allées d'un pas presque dansant. Ratatiné sur son banc, il entendait le douloureux appel du passé. La senteur douce le ramena à la surface de la réalité incontournable. Pas de doute, c'était l'odeur du bonheur perdu. Cette effervescence de la fleur en plein déploiement, son odeur forte de sa fragilité. Hier, ou presque. Les lilas sauvages d'une allée d'arbustes, une fin de semaine de mai. Les odeurs mouillées des montagnes, avec leur promesse de gibier, de vies tapies sous les fougères. Cette escapade dans un chalet de location des Laurentides. Il y avait de cela quoi, quatre ans, trois ans ? Plutôt cinq. Le chemin près du torrent bordé de fleurs sauvages, devant lesquelles Elle avait poussé, ravie, de petits cris de joie. Et le toit de la maison, incliné jusqu'à affleurer au sol, les boiseries lourdes d'humidité de ses grandes pièces qui parlaient de générations passées. La quiétude absolue, juste pour eux quatre. Dans un sursaut, un élan vital, il les avait emmenées toutes les trois ce week-end-là — quoique, dans son cas à Elle, il serait plus juste de dire qu'il l'avait kidnappée. Les petites avaient suivi de bon cœur, encore libres des chaînes de l'adolescence, à cette époque. Ils avaient vécu deux journées idylliques. À travers ses yeux mi-clos, au-delà des jurés attentifs, il pouvait l'apercevoir, debout dans la cuisine désuète, préparant le pique-nique en chantonnant, un tablier sur ses shorts, les cheveux épars. Puis, l'expédition à vélo le long du chemin désert du P'tit Train du Nord. Les rires, les chamailleries sans conséquence, les maladresses des jumelles. Il avait cru pouvoir la retrouver, la reprendre à l'hostilité qui avait enveloppé leur couple. Affamés, ils avaient cassé la croûte et mangé d'énormes sandwiches au jambon à l'os, étendus à même les pierres du torrent. Elle avait secoué ses cheveux pour chasser les premiers moustiques. Ses pieds mignons pendaient jusqu'à toucher l'eau tumultueuse. Il faisait chaud pour la saison, et pour la première fois depuis des mois, il s'était senti autre chose qu'un indésirable parmi les siens. Plus vivant, aussi. Il l'avait longuement contemplée, touché par sa beauté. Elle avait perçu son regard et avait fini par lever la tête. Elle lui avait souri.

Un goût de bile monta le long de son œsophage. Avait-il pu penser que trois jours de vacances pouvaient tout effacer ? Pourquoi

aussi avait-il fallu que le charme soit rompu si vite ? Pourquoi avait-il fallu que, sur les pierres chaudes, Léa, la plus vive des petites, se soit redressée et ait demandé gaiement :

— Papa, je voulais savoir, tu sais pourquoi le père de Frédérica, quand je suis allée chez eux avant-hier, m'a dit de te féliciter ? J'ai pas trop compris quand il m'a dit que pas beaucoup de gens auraient eu ton courage et qu'on faisait pas d'omelette sans casser d'œufs.

Elle avait tourné vivement la tête, ses yeux clairs le fusillant. Il avait été fou, aussi, de croire qu'Elle lui pardonnerait. Le verdict qu'il avait lu cet après-midi-là dans son regard avait été sans appel. Il avait alors su que n'existait aucune possibilité de revenir en arrière. Et que c'était Elle, avec ce regard, qui l'avait condamné aux gestes qu'il allait poser. Il se tassa plus encore sur son banc. La souffrance était insoutenable. Il voulait replonger dans la stupeur, qu'on le laisse pourrir en paix quelque part. Et l'autre bavard, là, qui cherchait encore son attention ! Il secoua la tête impatiemment, humant l'air à la quête du parfum de lilas. La belle jeune femme qui en était imprégnée était assise à quelques rangées en arrière, pas très loin de son avocat. Avec ses lunettes carrées, elle affichait maintenant un sérieux absolu en consultant ses notes.

Gadbois sentait le regard de son avocat sur lui, pesant, à travers la vitre. Il ferma les paupières, chassant de toutes ses forces les restes légers du parfum de lilas.

Philippe Lécuyer se faufila entre les curieux pour trouver une place au fond de la salle de tribunal, d'où il pourrait suivre les audiences discrètement. Les spectateurs étaient encore plus nombreux que la semaine précédente, quand il avait lui-même longuement témoigné en tant qu'enquêteur chargé du dossier. Même s'il s'était assis en retrait, le plus silencieusement possible, il devinait quelques regards inquisiteurs sur lui. Certains de ces piliers de salles d'audience l'avaient reconnu. Il était familier de ces hommes, mais surtout de ces femmes accros des procédures judiciaires. On les voyait hanter les corridors et les salles du palais de justice, en mal de sensations dans leurs existences plutôt vides. Mais l'engouement que suscitait le procès de Gadbois dépassait de beaucoup celui des causes ordinaires. Les constables spéciaux devaient chaque jour repousser des dizaines de membres du public. Même les places des médias étaient comptées et valaient cher. Il avisa plusieurs journalistes dans leur section, fit un petit salut à Bernard Sterling, le journaliste politique du *Montreal News* qui se retrouvait à couvrir la scène judiciaire pour il ne savait quelle raison.

Les jurés entrèrent en file silencieuse. Il constata que le jury se divisait presque également entre les hommes et les femmes. Tous ou presque étaient entre deux âges, hormis un jeune homme noir et une vieille dame qui devait avoir atteint les quatre-vingts ans. Il ressentit un pincement quand il vit Gadbois, affaissé sur son banc dans son cagibi de verre, tel un drôle de poisson dans un aquarium. Le grand

type regardait au loin de ses yeux bleus délavés, mais il ne voyait rien, Lécuyer aurait pu en jurer. Ni la foule à la curiosité hostile, ni les médias qui guettaient chaque signe, chaque émotion sur ses traits avachis par le manque de sommeil, ni l'œil acéré du juge trônant sur son promontoire.

Une fois encore, Lécuyer regretta l'absence de Dupin. Il lui avait parlé quelques minutes au téléphone juste avant de partir pour le tribunal dans la neige fondante de février, le suppliant presque de l'accompagner. Mais rien n'y avait fait. Dupin, par les temps qui couraient, opposait une force d'inertie gigantesque. Pourtant, Philippe aurait tant eu besoin d'échanger avec lui sur cette affaire et tout ce qu'elle remuait en lui. Dupin aurait eu des réflexions bien senties et bien tranchées sur le crime et la nature de son auteur qui l'auraient rassuré, remis d'aplomb. Au lieu de cela, il se retrouvait seul à venir retourner à plaisir le couteau dans la plaie en assistant aux audiences. Son propre témoignage, quatre jours plus tôt, avait été interminable et fastidieux. Bien sûr, un cas de triple homicide, cela exigeait que l'enquêteur principal s'attarde au menu détail. Le procureur, qui l'avait appelé à la barre, lui avait demandé de ressasser la découverte de la scène du crime, de A à Z. En beurrer le plus épais possible, c'était le principe. L'exercice avait été douloureux pour lui, qui voulait essayer d'oublier.

— Vous avez trouvé les trois victimes abattues chacune dans son lit, de gros trous dans la tête, n'est-ce pas ? s'était-il délecté à souligner, l'œil brillant.

Le jury avait tressailli. Un murmure d'horreur avait parcouru le public. Les journalistes avaient noté furieusement. Gadbois, lui, n'avait pas bronché. Avait-il même entendu ?

Le procureur avait fait circuler des photos des victimes parmi les membres du jury. C'était toujours un moment fort en émotions dans un procès pour meurtre. L'occasion, pour la poursuite, de marquer des points. Une femme, la cinquantaine élégante et distinguée, avait essuyé une larme. Un sanglot avait été réprimé au fond d'une poitrine virile, quelque part dans la deuxième rangée.

Il avait tenté de garder la tête froide, de demeurer objectif, sobre,

sans état d'âme. Mais Dieu que cette affaire était difficile !

Après le procureur, l'avocat de la défense avait contre-interrogé Philippe avec la hargne d'un roquet. C'était un avocat habile, Philippe le savait déjà avant même de tomber entre ses griffes. On lui avait expliqué que ses adversaires avaient tendance à le sous-estimer à cause, en partie, de son physique terne. Mais s'il souffrait, dans la vie de tous les jours, d'un tempérament colérique, le défenseur atteignait, pendant les échanges en cour, une maîtrise de soi quasi totale. Et il gardait le cap sur sa stratégie, dans le procès : amener le jury à avaler la thèse de la non-responsabilité criminelle. Aujourd'hui encore, Lécuyer en avait un haut-le-cœur. Comment penser qu'un officier comme Gadbois aux états de service impeccables, un homme rompu au commandement, puisse être tombé en morceaux à ce point ? Au point de détruire celle qui se détournait de lui ? Et ses propres filles ?

— Vous avez souligné, dans votre témoignage, que mon client présentait une attitude, je cite, « calme et en contrôle » lorsque vous et votre équipe êtes intervenus sur le site des événements tragiques, n'est-ce pas ?

Philippe avait acquiescé avec prudence, anticipant une pirouette de son adversaire pour le faire trébucher, se contredire. Marchant de long en large devant le box des jurés, le défenseur avait hoché la tête par petits mouvements nerveux, d'un air exagérément sceptique.

— C'est curieux, ce que vous affirmez là, monsieur Lécuyer. Selon l'équipe d'évaluation psychologique de l'Institut Philippe-Pinel, qui a pris le prévenu en charge après son arrestation, Georges Gadbois semblait plutôt en état de choc, ou plus précisément, comme nous le verrons plus tard de façon approfondie, il semblait traverser un épisode de dissociation mentale.

— Je ne sais pas ce que les psychiatres ont pu conclure de leurs observations. Pour ma part, j'ai surtout trouvé qu'il affichait un grand calme vu les circonstances.

Philippe avait su qu'il se montrait trop volubile. Il aurait dû s'en tenir à répondre aux questions posées, ne pas trop s'avancer. Il avait pu apercevoir du coin de l'œil le froncement de sourcils du juge, penché en avant comme pour mieux absorber ses paroles. Celui-ci,

pourtant, s'était bien gardé d'intervenir.

— Parce que l'accusé a collaboré ? insista l'avocat en levant les épaules en geste d'étonnement feint. Parce qu'il a répondu à vos questions ?

— Cela et d'autres éléments, et mes observations basées sur mon expérience, avait répliqué Philippe avec plus d'assurance dans la voix qu'il n'en ressentait réellement.

L'avocat de la défense lui avait mélodramatiquement fait face.

— L'expérience, justement, parlons-en ! Combien de dossiers d'homicide avez-vous pilotés au cours de votre carrière ?

Philippe se rappela s'être raclé la gorge.

— C'est mon premier, avait-il prononcé, mais j'ai agi, avait-il ajouté un peu trop hâtivement, comme adjoint principal dans de multiples dossiers criminels au sein de la Brigade des crimes majeurs du SPVM, aux côtés de l'enquêteur principal Dupin...

L'avocat l'avait interrompu d'une main levée.

— Sans doute, sans doute, personne n'ignore l'habileté de l'enquêteur en chef Dupin, qui s'est illustré dans des affaires retentissantes..., même si ses méthodes ne sont pas toujours au-dessus de tout soupçon. Toute une école !

Lécuyer avait ragé devant les sous-entendus de l'avocat. C'était de bonne guerre, mais tout de même. Si Dupin se montrait invariablement sous les traits d'un ours mal léché, c'était un policier hors pair et d'une intégrité à toute épreuve.

— Ces messieurs-dames du jury comprendront donc, enquêteur Lécuyer, que vous avez piloté, avec l'affaire qui nous occupe, votre toute première enquête majeure en solo. Est-ce exact ?

Philippe avait opiné.

— Je ne vous entends pas.

L'avocat enfonçait le clou.

— C'est exact.

L'autre avait haussé les épaules.

— On peut penser qu'un tel manque d'expérience ouvre la porte à des erreurs de jugement, à des conclusions hâtives, à la tentation de trouver un coupable facile, immédiat.

— Objection, monsieur le juge, avait tonné le procureur.

Le juge Larivière s'était étiré. Les échanges semblaient l'amuser. De sa voix posée, il avait tancé l'avocat :

— Maître, nous n'en sommes pas à l'étape de la plaidoirie, que je sache. Vous ne pouvez ainsi mener une charge contre le processus d'enquête, à moins de nous présenter des preuves d'éventuelles failles dans la collecte des témoignages et des indices. Continuez, mais je vous surveille, avait conclu le magistrat en se redressant dans son fauteuil.

L'avocat avait grogné, une rougeur au visage. Mais il n'avait pas lâché le morceau :

— Monsieur Lécuyer, vous avez soutiré des aveux à mon client alors même qu'il se trouvait en état de choc, sur les lieux du drame.

Comme Lécuyer haïssait ce ton onctueux, et le choix des mots, si pudiques, pour évoquer la boucherie sans nom dont son client était l'auteur !

Avec force, il avait riposté :

— Nous ne lui avons rien soutiré du tout. Quand nous l'avons déniché dans le sous-bois, à quelques kilomètres de son domicile, et que nous l'avons amené sur le lieu des crimes, il a de son propre chef déclaré avoir abattu sa femme et ses deux filles...

L'avocat s'était figé sur place.

— Et vous avez affirmé que Gadbois affichait une contenance normale, qu'il semblait en contrôle, calme, composé. Il ne parlait pas, ou presque, mais semblait réagir de façon tout à fait ordinaire, normale. Selon vous et votre « expérience » (il leva les mains pour mimer une mise entre guillemets), avait-il l'air d'un homme dans un état normal ? D'un homme qui réalise qu'il vient de commettre une triple atrocité ?

Lécuyer n'avait pu réprimer un mouvement d'impatience.

— Et selon vous, maître, de quoi un homme qui vient d'abattre sa famille doit-il avoir l'air ? Votre question est absurde et ne mène nulle part !

Une rumeur d'approbation avait parcouru l'assistance. Mais l'avocat, lui, ne cachait pas son irritation. Il s'était tourné vers le juge.

— Monsieur le juge, intimez à ce témoin, je vous prie, l'ordre de répondre avec sérieux. De toute évidence, il ne possède pas le contrôle nécessaire pour diriger une enquête de cette envergure. Mes craintes quant au traitement que son équipe a infligé à mon client se confirment !

Larivière s'était de nouveau penché en avant, l'air grave.

— J'attends plus de réserve de la part d'un représentant des forces de l'ordre. Maître, vous avez d'autres questions ?

Le petit homme avait passé une main nerveuse dans sa maigre tignasse rousse. Il avait jeté un air mauvais à Philippe.

— Pas pour le moment, monsieur le juge, non.

Voilà comment, quatre jours plus tard, Philippe se retrouvait dans cette salle bondée avec un sentiment d'échec. Comment avait-il pu perdre ainsi de vue son rôle, abandonner son objectivité ? Aujourd'hui, incapable de se détacher de l'affaire, il avait profité de son congé pour venir assister aux audiences, qui étaient entrées, depuis deux jours, dans une autre phase décisive du procès : celle de l'évaluation psychologique et psychiatrique de l'accusé. Décisive parce que Gadbois plaidait la non-responsabilité criminelle pour cause d'aliénation mentale transitoire. La défense avait une lourde tâche. Elle devait démontrer que Gadbois ne pouvait être tenu pour criminellement responsable et devait être blanchi parce que son état psychique au moment des crimes l'avait poussé à commettre ces gestes, ou du moins l'avait privé de jugement, et que cet état n'était qu'une aberration qui ne risquait pas de se reproduire.

Pour faire avaler cette thèse à un jury gavé de détails horribles et de photos-chocs des mortes, l'avocat allait devoir se lever de bonne heure. Quant à l'opinion publique, saturée d'articles sensationnels, elle était moins que disposée à accepter quelque circonstance atténuante que ce soit. C'était sans compter qu'une autre affaire de non-responsabilité criminelle remontant à quelques années pesait encore lourd dans la mémoire collective de la province. Sur tous les réseaux télévisés, déjà, des analystes s'affrontaient dans des débats enflammés sur la santé mentale de l'accusé et ses chances d'obtenir un verdict de non-responsabilité criminelle. Les plus véhéments réclamaient une

réforme de la loi, pour empêcher les accusés d'avoir recours à ce système de défense. Les jours précédents, la défense avait fait parader deux experts pour appuyer sa thèse. Aujourd'hui, c'était au tour du procureur. Une rumeur sourde monta parmi les personnes assises quand Annie Caron se leva à l'appel de l'huissier. De son pas souple, la jeune experte psychiatrique de l'Institut Philippe-Pinel marcha le long de l'allée principale jusqu'à la barre. Comme Philippe Lécuyer malgré lui, l'assistance s'émerveillait avec plus ou moins de subtilité de la grâce modeste de la jeune femme, avec ses cheveux auburn noués sans affectation en une queue de cheval lâche, sa mise toute simple, son maquillage discret. Demain, se dit l'enquêteur, à la fois charmé et hérissé, la gent médiatique officielle, mais surtout les chroniqueurs, se ferait un bonheur de décrire dans le plus menu détail l'allure et le vêtement de ce témoin important. Dans les foyers de Pierrefonds ou de Sorel, on commenterait ces petits à-côtés du procès qui mettaient du piquant dans un quotidien terne.

« Qu'ont-ils pu dire sur moi, quand j'ai témoigné ? » se demandait-il. Il n'avait rien lu et il n'était pas adepte des réseaux sociaux, lieu privilégié de la rumeur moderne. Soudain, il avisa Gadbois. L'accusé, qui était jusque-là demeuré impassible et comme retiré de tout dans son habitacle, s'ébroua au passage de la jeune femme. Il sembla sortir de son songe. Un éclat alluma ses yeux. Il eut un mouvement, comme s'il allait se lever. Sur les flancs de la boîte de verre, les deux gardiens, en alerte, se crispèrent. Mais déjà, l'homme était retombé dans son apathie.

Annie Caron prit place. Le procureur l'interrogea en détail sur sa formation et son expérience. D'un ton posé, elle dressa l'inventaire de son parcours.

— Doctorat en psychiatrie de l'Université McGill, maîtrise de l'Université de Montréal...

La liste était longue. Philippe ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'admiration pour la jeune experte. Il regrettait de lui avoir parlé avec autant de dureté avant le procès. Il n'avait fait que se couvrir de ridicule. Depuis, chaque fois qu'il la croisait dans les corridors du SPVM, où elle venait de temps en temps en consultation, elle

détournait le regard.

— Vous avez été chargée de diriger le travail d'évaluation psychiatrique et psychologique de l'accusé, Georges Gadbois, pour la Couronne, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Combien de rencontres avec l'accusé avez-vous tenues ?

— Mon équipe, constituée de deux psychiatres, dont moi-même, et d'un psychologue, appuyée par un chercheur, a tenu six rencontres avec Georges Gadbois, en commençant par un premier contact quelques heures après l'arrestation de monsieur Gadbois.

— Et la dernière, la plus récente ?

L'experte rejeta en arrière une mèche de cheveux rebelle.

— Il y a une semaine à peine.

— Selon vos observations, Georges Gadbois présente-t-il des troubles mentaux ? Rectificatif : souffrait-il, au moment de son arrestation, de troubles mentaux ?

La jeune femme prit le temps de réfléchir.

— Vous posez là une question à laquelle il est difficile de répondre par oui ou par non, monsieur le procureur. Le sujet, du début jusqu'à la dernière rencontre inclusivement, a refusé de collaborer et n'a pour ainsi dire jamais répondu à nos questions, à quelques exceptions près.

— Mais votre équipe est familière avec de tels cas ? Votre domaine d'expertise ne vous a-t-il pas préparée à la réticence des sujets, comme dans le cas présent ?

Philippe sentit la jeune femme se crispier. Il devinait que l'exercice était ardu pour elle : comme experte, elle se devait à la fois de présenter un rapport précis et complet à la Couronne, et plus largement à la Cour, sans compromettre le droit de l'accusé à un procès équitable, et de se conformer aux règles déontologiques de sa profession.

— Nous disposons, en effet, de tests, d'échelles d'évaluation qui nous permettent de mesurer certains éléments de la personnalité et de l'état psychique d'une personne. Dans le cas de monsieur Gadbois, nous avons dû compléter le portrait très parcellaire, à cause de son

refus de collaborer, par des témoignages de tiers. Ce qui est loin d'être idéal et pose des problèmes de fiabilité, mais enfin, nous avons fait de notre mieux afin de...

— Personne n'en doute, madame, coupa rudement le procureur. Vous indiquez avoir pu établir un portrait au moins partiel de l'accusé. Mais d'abord, revenons sur la question de sa santé mentale. Et je vais me répéter. Avez-vous pu déceler, chez Georges Gadbois, une quelconque maladie mentale, élément de psychose ou autre, une dépression active, dans l'état actuel des choses ?

Annie Caron secoua prudemment sa jolie tête.

— Je dois répondre que non, nous n'avons pu diagnostiquer d'affection flagrante. Bien qu'il se soit muré dans le mutisme depuis son arrestation et sa mise en accusation, le sujet a montré des signes évidents prouvant qu'il était en contact avec le réel et comprenait ce qui l'entourait. Nous n'avons décelé aucune trace de psychose actuelle, de dissociation mentale, ou même de dépression, bien que, pour cette dernière, le diagnostic soit difficile à établir...

— Très bien, très bien, coupa encore le procureur. Selon vous, l'accusé est-il à même de distinguer le bien du mal ?

— J'aurais tendance à penser que oui, même si, vous en conviendrez avec moi, ce sont des notions complexes, fit la jeune experte, s'attirant le regard noir du procureur.

Dans son siège, Antoine Larivière écoutait avec avidité, le fantôme d'un sourire aux lèvres.

— Ne jouez pas sur les mots, madame Caron, je vous prie, dit le procureur sèchement. Maintenant, je vais vous faire revenir sur les éléments qui caractérisent la personnalité de monsieur Gadbois.

— Objection, monsieur le juge ! lança l'avocat de la défense en bondissant sur ses pieds. Madame Caron ne peut que donner son opinion. Ce qu'elle énonce ne correspond pas forcément à la réalité. Ce n'est que le fruit de ses observations et de celles de son équipe...

Avec un geste apaisant, le juge approuva.

— Maître Lapierre, je vous prie de bien remettre en contexte pour les membres du jury...

Prenant un air théâtral, le procureur reformula sa question :

— Donc, selon vos observations d'experts en psychiatrie et en psychologie criminelle, quels sont les éléments de la personnalité de Georges Gadbois qui se dégagent ?

Annie Caron répondit avec prudence, regardant au loin.

— Je tiens à préciser que ce pan de notre investigation est beaucoup moins précis et scientifique que le volet purement évaluation psychiatrique. Nous nous sommes basés sur des entrevues avec des connaissances de l'accusé, des conversations avec des proches des victimes, ainsi que sur certains éléments de correspondance de la conjointe décédée et d'échanges rapportés entre les jumelles et leurs camarades.

— J'entends bien, madame Caron, continuez...

— Il apparaît que Georges Gadbois était un homme habitué à exercer son autorité, ce que l'on qualifierait, dans le langage de la psychologie populaire, de psycho rigide. Ses filles ainsi que sa conjointe se seraient plaintes à maintes reprises de sa sévérité. Les jumelles, contrairement à bien des adolescentes de cet âge, n'avaient pas le droit de sortir le soir, sauf exception, et elles ne pouvaient fréquenter de garçons, du moins ouvertement. Tout cela selon les témoignages de leurs amis. Cela dit, une telle mentalité n'est pas rare chez les pères qui travaillent dans le domaine militaire ou au sein des corps policiers. Nous avons aussi analysé des lettres de la conjointe du sujet à son frère, dans lesquelles elle se plaint de la volonté de contrôle de son mari sur différents aspects de leur vie familiale. Ce policier de carrière semblait se conformer au modèle dépassé du *Pater familias*.

— Diriez-vous donc que l'homme présentait les traits d'une personnalité dominante, autocratique ?

Annie Caron nuança :

— Selon la perception de ses proches, du moins. Et quand on sait que sa conjointe s'apprêtait à le quitter, on peut penser que celle-ci portait sur lui un jugement qui n'était pas totalement neutre. Cet état d'esprit peut aussi avoir influencé ses filles, dont elle semblait très proche.

— Mais les collègues de Gadbois à la Sûreté du Québec

s'entendent presque unanimement pour brosser, eux aussi, le portrait d'un cadre autoritaire, inflexible et peu ouvert au dialogue, avec un penchant narcissique assez développé, de surcroît.

Une fois de plus, la jeune femme acquiesça avec une certaine réticence.

— Tels sont, en effet, les éléments saillants des témoignages recueillis auprès de la SQ. Cependant, il ne faut pas perdre de vue le contexte dans lequel ces entrevues ont été menées : Gadbois était déjà arrêté et, du moins dans l'opinion publique, étiqueté. Tout cela peut avoir influencé ses collègues. C'est une tendance dont nous devons tenir compte dans nos évaluations.

Le procureur eut un rire narquois.

— À vous entendre, on dirait que le monde entier a ourdi un complot pour faire condamner cet homme qui, je vous le rappelle, n'a pas nié avoir massacré sa femme et ses deux filles.

— Maître Lapierre ! aboya l'avocat de Gadbois. C'est inimaginable !

Larivière ne prononça pas un mot. Son regard implacable suffit à ramener le procureur à l'ordre.

— Désolé, monsieur le juge...

— En avez-vous encore pour longtemps ? demanda le magistrat.

— Quelques questions seulement...

Lécuyer, lui, méditait les dernières déclarations d'Annie Caron. Comme il était délicat, difficile, de reconstituer le casse-tête des vies brisées, de faire parler les pauvres morts dont la bouche pleine de terre ne pouvait plus s'exprimer en leur nom propre ! D'expérience, il savait que la jeune femme disait vrai quand elle affirmait ne pas détenir de vérité absolue. Il n'en existait sans doute pas quand venait le temps de comprendre la personnalité d'un criminel... ou d'une victime. Les enquêteurs, les médias et même les proches avaient beau s'employer à raconter une histoire bien nette, aux contours définis, en noir et blanc, à figer les rapports entre bourreau et supplicié en quelques lignes schématiques, qui pouvait affirmer connaître la profondeur des rapports humains individuels, de cette rupture, lente ou fulgurante, entre des êtres qui avaient dû s'aimer, partager un

soleil couchant, un bonheur, et qui s'étaient déchirés jusqu'au drame ?

Philippe connaissait le danger de pétrifier ainsi artificiellement les faits, ce qui avait pour effet de museler tout sens critique. Et peut-être d'occulter un élément important.

La voix tonnante du procureur, qui poursuivait son interrogatoire, le fit sursauter.

— Madame Caron, vous êtes coauteure, avec le docteur André Bélair, d'un ouvrage scientifique paru aux Éditions de l'Université Laval il y a deux ans, *Visages de l'homicide au Québec*.

Sa main carrée brandissait un mince ouvrage à la couverture austère.

— C'est exact.

— Pour avoir été écrit par une aussi jeune personne que vous, c'est un livre remarquable de rigueur, dit le procureur d'un ton paternaliste qui fit grincer la jeune femme des dents.

Celui-ci faisait appel à la possible vanité de son témoin, une tactique de base, se dit Philippe, qui ne pouvait avoir d'effet sur Annie, selon ce qu'il connaissait de la psychiatre. Surtout de façon aussi maladroite. En effet, imperturbablement, celle-ci répondait :

— Je ne suis que coauteure de ce travail. Le professeur Bélair en est réellement le maître d'œuvre et je l'ai assisté au mieux de mes compétences.

Tout de même, Philippe était lui aussi épaté. Si Annie Caron exerçait à Pinel depuis sept ou huit ans, elle se trouvait encore certainement loin de l'horizon de son quarantième anniversaire.

— Dans ce livre, le professeur Bélair et vous-même inventoriez différentes catégories de crimes : le crime passionnel, le crime par intérêt, etc.

— Vrai.

— Vous consacrez aussi un passionnant chapitre au familicide, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est le familicide ?

— C'est l'acte de tuer plusieurs membres de sa famille. En général un conjoint, le plus souvent une conjointe, et un ou plusieurs enfants.

Dans de rares cas, les victimes peuvent être un neveu, un cousin, un beau-père...

— Vraiment ? fit le procureur d'un air pénétré. Est-ce un crime courant au Québec ?

— Que voulez-vous dire par « courant » ? rétorqua la psychiatre. On compte une vingtaine de victimes de familicide chaque année, ce qui peut sembler un très petit nombre, mais aussi une perte aberrante de vies humaines, selon le point de vue.

Le plaideur ignore cette réflexion.

— Nous sommes en présence ici d'un cas sans ambiguïté de ce fameux familicide, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Dans votre livre, vous tracez un portrait type de l'auteur de cette sorte particulièrement abjecte d'homicide...

— Objection ! s'écria l'avocat de Gadbois.

Philippe nota au passage que ce dernier demeurerait impassible, comme retiré en lui-même.

— Je vous présente mes excuses..., enchaîna le procureur sans lever les yeux vers le visage sévère du vieux juge. Alors, quel est le portrait type de ce tueur ?

— Dans la très grande majorité des cas, il s'agit d'un homme, rarement très jeune, le plus souvent dans la quarantaine ou la cinquantaine. Sa personnalité est le plus souvent dominante et narcissique, avec, en général, un penchant paranoïde.

— Et ses motivations ?

— Encore une fois, ce sont des tendances, il y a des variantes, mais l'auteur d'un homicide familial, ou de plusieurs, agit souvent parce qu'il se sent rejeté par les siens. Il passe à l'acte très fréquemment quand la conjointe, lasse de son emprise et de sa personnalité contrôlante, décide de le quitter.

— Et selon vos observations, votre recherche, les auteurs de familicides, ou homicides familiaux, comme on les appelle aussi, commettent-ils leurs actes alors qu'ils sont en psychose ? Qu'ils sont déconnectés du réel ?

— Ce n'est pas la norme, pas dans la majorité des cas, du moins,

répondit sobrement la psychiatre.

La voix du procureur se fit plus forte. Il se tourna d'un mouvement vers la salle bondée, puis vers les jurés.

— Cet homme que vous venez de décrire, cet individu autoritaire, voire despotique, en pleine possession de ses moyens. Celui qui veut ôter aux siens toute possibilité d'échapper à son emprise, qui est prêt à les faire périr de la plus atroce des manières, qui leur refuse le droit de vivre sans lui, n'est-ce pas de Georges Gadbois qu'il s'agit ?

Un murmure horrifié s'éleva de la salle. Les jurés étaient subjugués. L'avocat de Gadbois était médusé.

— Je proteste, monsieur le juge !

Cependant, le procureur avait marqué des points, se dit Philippe. Annie, elle, tentait de rectifier le tir :

— Je ne peux absolument pas faire cet amalgame. Chaque cas d'homicide est bien particulier...

Mais déjà, le procureur l'interrompait d'une main levée.

— Ce sera tout, monsieur le juge. Je n'ai plus de questions pour ce témoin.

Lécuyer contemplait la jeune femme. Celle-ci, debout et immobile, les mains crispées sur les bras, bouillait de colère. Elle n'appréciait pas, de toute évidence, les tactiques du procureur. Le juge Larivière, d'une voix ferme, annonçait :

— L'audience est suspendue. Nous prendrons la pause du dîner, et ce sera au tour de la défense pour le contre-interrogatoire, à quatorze heures.

Le public se leva dans un brouhaha désordonné. Philippe vit Annie sortir de la salle en quatrième vitesse. Il choisit de la suivre. C'était décidé. Il devait lui parler.

Laura filait à toute allure à travers l'étendue vierge. Ses skis glissaient sans effort en un mouvement régulier dans le sentier fraîchement tracé. Le parc national des Îles-de-Boucherville était désert, entièrement à elle. Ses plats se découpaient avec netteté sous le ciel gris. Une poésie morne habitait le paysage. Une nature en sommeil, en attente de renouveau. Comme dans ce tableau de Lemieux qu'elle aimait tant, dont sa grand-mère lui avait donné une reproduction qui trônait au-dessus de la cheminée, rue Labonté.

Des bandes d'oiseaux en deuil de la chaleur passaient parfois lentement, une biche ébahie surgissait d'un fourré. La neige était pourtant plus molle, déjà, et dans l'air charrié par le fleuve, on sentait l'amorce de tiédeur annonçant un printemps précoce. Laura poussait son corps au maximum, étirant ses muscles, respirant fort. Aujourd'hui plus qu'hier encore, elle peinait à se libérer l'esprit, à s'abreuver à la beauté hivernale. Le manuscrit du juge, ces fichues pages translucides, ne la quittait pas. Elle aurait voulu se les sortir de la tête, ou simplement pouvoir refuser l'ouvrage, mais elle n'y parvenait pas. Comme un Band-Aid collé à sa chaussure, il ne la lâchait pas !

La veille, elle avait été à deux doigts d'écrire au juge : « À quoi bon, je ne peux pas travailler ce texte. » Car elle avait assez de problèmes comme ça. Les relations avec Laflèche le Jeune étaient des plus tendues. Jean-Seb avait donné à Isabelle, la directrice de la collection jeunesse, les directives pour la prochaine rentrée de septembre. Désormais, quarante pour cent des nouveaux titres

devraient consister en des séries courtes et rapides, des ouvrages de commande. Du marketing de masse. Le Dollarama de l'édition, quoi.

— Tu sais, ces livrets produits à la chaîne avec une vague héroïne à la mode, autour de ses peines d'amour. Une gamine qui « facebooke » et qui aime les chanteurs branchés. On en commande une série de douze en deux ans à un pauvre auteur enchaîné. J'exagère à peine. Tu te rends compte, il veut qu'on le mette en marché à deux dollars quatre-vingt-dix-neuf pour deux volumes ? Pour fidéliser les lecteurs, qu'il dit ! Autant demander à un robot de produire les bouquins ! S'il avait fallu que la comtesse de Ségur vive à notre époque et travaille avec Jean-Seb..., avait gémi la blonde Isabelle.

Marchant sur son orgueil, Laura avait tenté d'intercéder auprès de l'éditeur. Mais l'autre, sirotant son sempiternel cappuccino et grignotant ses monceaux d'agrumes (la vitamine C, si bonne contre le rhume, vous savez...) dans son bureau surdimensionné, lui avait carrément ri au nez.

— Laura, je ne vois pas pourquoi tu perds ton temps avec la collection jeunesse, c'est avec Isabelle que je travaille là-dessus. Ce n'est pas comme si des remises en question de ta façon de travailler ne t'attendaient pas pour l'automne, toi aussi. D'ailleurs, nous allons devoir nous asseoir ensemble sous peu pour regarder tout cela. Un sérieux dépoussiérage s'impose de ton côté !

Elle avait claqué la porte du bureau. Un moindre mal, car, si elle n'était pas sortie, Dieu savait quel acte la colère aurait-elle pu la pousser à commettre. Comme elle le haïssait ! Que lui réservaient les mois à venir ? Une fois encore, elle avait jonglé avec l'idée de remettre tout simplement sa démission. Et une fois encore, elle s'était résignée à attendre, consciente du peu d'options qui s'offraient à elle.

Du coup, elle s'était fait porter pâle. Elle avait besoin de se calmer et de prendre du recul. Du recul, mais pas seulement par rapport au travail. Au fil des jours et de sa lecture du manuscrit, elle se sentait de plus en plus troublée. Ce qui avait constitué au départ un défi pour ses talents d'éditrice était en voie de devenir une obsession personnelle. Elle devait se reprendre afin d'analyser froidement ce que lui

inspiraient les mots tracés de cette encre dont la teinte lilas lui avait tant plu au premier coup d'œil. Le propos, oui, était confus, le style, ampoulé. Mais de cela elle pouvait s'accommoder. En épurant bien, on pouvait redresser le texte et elle avait déjà vu pire. Il y avait plus, bien plus, elle le savait, sans toutefois arriver à mettre le doigt sur la cause de son malaise.

Elle avait espéré que la solitude de la campagne et l'air vif l'aideraient à s'éclaircir les idées. Elle ne voulait pas que Bernard se rende compte de ses interrogations. Le serment de confidentialité pesait lourd sur elle. Et comble d'ironie, Bernard couvrait le procès présidé par son auteur !

La veille au soir, elle avait encore poursuivi la lecture et était parvenue au terme des cent quatre-vingts pages trouvées dans le bureau d'Aurélien. La suite devait venir dès son dernier procès conclu. Aujourd'hui, Laura ne savait pas si elle voulait connaître la fin du récit. Ni le dénouement de cette histoire qui lui semblait née d'un imaginaire dangereux, tordu. Tordu, voilà ! Le mot était trouvé, se dit-elle en s'efforçant de conjurer les images malsaines : le massacre de la bête au fond de cette grotte, la haine du narrateur pour cette femme, ou cette bestiole, allez savoir, toute cette violence qui transpirait à chaque page.

Laura avait beau se dire qu'il s'agissait de fiction, quelque chose en elle réagissait comme s'il s'agissait d'autre chose. Pourquoi ? Elle en avait pourtant édité, des polars, des manuscrits noirs, mais aucun ne lui avait laissé un tel arrière-goût.

Des bribes du texte lui revenaient en tête, la poursuivant jusque dans son escapade.

Il avait pris sa décision : annihiler la bête immonde, écrabouiller l'araignée monstrueuse qui l'emprisonnait depuis toutes ses années dans sa toile. Il n'avait franchement pas le choix, s'il voulait récupérer son existence. Il savait qu'il lui restait moins de temps qu'il n'en aurait voulu, mais ces dernières années, il avait bel et bien l'intention de les vivre à sa manière à lui. Sans ce boulet. C'était son erreur. Pour une deuxième fois, il s'était fourvoyé. Lui pourtant habituellement si

lucide. Il avait cru cueillir une fleur. Une fleur de remplacement, moins pure et moins parfaite que celle de son jardin originel, mais tout de même une création délicate, fine. Au lieu de quoi il se trouvait attaché jusqu'à ce que mort s'ensuive à cette bourgeoise sans esprit, sans finesse, et que quelques années de confort conjugal avaient suffi à priver de toute beauté, de toute fraîcheur. Il savait maintenant que la solitude serait sa seule compagne.

Laura glissait, plus vite, toujours plus vite, tel un lièvre pourchassé, pour fuir le malaise qui grandissait. Mais les mots sans pitié la suivaient. Elle savait par cœur des phrases complètes du manuscrit, comme si elle les avait apprises pendant la petite enfance. Comment était-ce possible ?

C'est le jour où elle lui avait annoncé qu'elle comptait se lancer en politique municipale qu'il avait arrêté sa décision. Il ne pouvait le tolérer. Non contente de sévir comme femme d'affaires, de se faire voir dans les milieux les plus sélects avec ses airs de paysanne endimanchée, elle voulait maintenant le ridiculiser en se mettant à l'avant-scène, devant les médias et toute la clique des parvenus ! Il ne pouvait tolérer une telle humiliation. Il entendait déjà des murmures : « C'est sa femme ? Qu'elle est ordinaire, qu'elle est ridicule... » Le pire, c'est qu'elle refuserait l'idée même du divorce, confite qu'elle était dans les codes conventionnels de ses semblables. Elle se targuait de s'inscrire dans la lignée d'une grande famille catholique. Pure hypocrisie, bien sûr, car son seul credo, c'était l'argent.

Tant de méchanceté. Tant d'arrogance, de narcissisme, de mépris de l'autre. L'auteur de ces lignes pouvait-il être ce même juge, cet homme apparemment sensible qui lui avait confié des aspects très personnels de son existence, et auprès duquel elle-même s'était épanchée ?

Elle ne sentait pas la fatigue ni le vent qui éparpillait ses cheveux. Tout ce qu'elle percevait, et plus à chaque poussée, c'était l'angoisse.

Il connaissait le système juridique par cœur et savait que l'impunité n'était pas acquise. Le crime parfait n'existait pas, du moins sous les climats nord-américains. C'est pourquoi il avait opté pour ce fameux voyage à l'étranger qu'elle réclamait chaque année à corps et à cris. Il jouerait le jeu de la réticence, des excuses de circonstance. Puis, comme à reculons, il s'inclinerait, lui ferait croire que ce pays sauvage, c'était elle qui l'avait choisi comme destination. Alors que, depuis longtemps déjà, il connaissait avec exactitude le lieu exact et la manière. Ce coin reculé de ce pays qu'ils avaient visité ensemble et qu'elle avait tant aimé sans rien y comprendre, en brute, comme une vache aime l'herbe du pré qu'elle broute, elle le reverrait, ainsi qu'elle l'avait tant souhaité. Pour la dernière fois. Il laisserait son corps en cet endroit où la justice était lâche, imparfaite et éminemment corruptible.

Laura se morigéna. Quand même, il lui fallait garder la tête froide. Elle n'était plus une enfant, après tout, et devait essayer d'y voir plus clair. Larivière était marié. Avait-il développé une aversion pour sa compagne ? C'était une femme d'affaires, comme la créature du récit. Il lui fallait se renseigner mieux sur cette femme opulente qu'elle avait aperçue à la télévision, drapée dans son vison. Elle se promit de demander à Rose, subtilement, ce qu'elle connaissait de la vie du couple. Et quelle était cette deuxième erreur dont parlait le manuscrit ? Le juge faisait-il allusion à son premier mariage ? Il avait parlé en des termes chaleureux de cette épouse défunte, pourtant, lui avait-il semblé. Là encore, elle mêlait fiction et réalité.

Deux phrases plus que les autres collaient à la peau de Laura, leurs lettres lilas aujourd'hui imprimées en elle, où qu'elle tourne les yeux :

Si la bête te ronge, araignée ou scorpion, ton pied l'écrasera. Car comme l'a écrit Homère : « la vengeance est plus douce que le miel ».

Et ce satané vent qui ne lâchait pas prise ! Laura avançait courbée maintenant. Quel sortilège le juge lui avait-il jeté ? Pourquoi tout cela sonnait-il si terriblement pensé, planifié, prémédité ? Pourquoi avait-

elle maintenant la conviction qu'une réelle intention de nuire était là ? Quand elle reconstituait les phrases, en fermant les yeux, elle voyait le juge, son visage osseux. Elle en était sûre, quelqu'un, quelque part, courait un danger.

— Je n'en peux plus...

Tout se mêlait. Elle était épuisée, mais ne pouvait suspendre son mouvement, comme si de mauvais génies dissimulés dans les sous-bois avaient menacé de fondre sur elle si elle ralentissait.

Le sentier émergea soudain de la forêt gelée pour se diriger droit vers le fleuve comme s'il allait s'y abîmer. Laura frissonna. L'hiver rendait méconnaissables ces coins si familiers. L'été, ils y venaient à trois pique-niquer sous les grands saules pleureurs. À cet instant, elle désirait ardemment la chaleur du soleil. Devait-elle violer le pacte et montrer le manuscrit ? Ou même en parler à des autorités ? On se moquerait d'elle. Peut-être fallait-il confronter le juge, le sonder sur ses intentions, les yeux dans les yeux ?

Le soleil rasait l'horizon, sa clarté incandescente enflammait la neige sans réchauffer l'atmosphère. Il fallait rentrer. Elle accéléra la cadence, s'hypnotisant dans les mouvements de ses skis. À ses oreilles, leur sifflement léger battait, en trois temps, la mesure. Celle d'une phrase qui semblait s'adresser à elle seule.

Annie avait choisi d'échapper à la foule du palais de justice et à sa cafétéria immonde. Il la rattrapa alors qu'elle traversait la rue Saint-Paul, marchant légèrement penchée en avant contre le vent de février. Ainsi en mouvement, sa silhouette gracile enveloppée dans son long manteau, elle lui sembla fragile. Fragile et seule. Mais peut-être faisait-il de la projection. Elle s'engouffra dans le petit café à l'enseigne Olive et Gourmando. Il décida d'attendre quelques minutes dans le froid avant de pénétrer à son tour dans l'établissement bondé. C'était un endroit charmant, qui attirait, pour ses excellentes pâtisseries et ses multiples cafés, une faune d'artistes à laquelle se mêlaient des gens d'affaires dont les bureaux étaient situés dans ce secteur fébrile du Vieux-Montréal.

Embrassant d'un regard la salle aux murs de pierre et à l'éclairage ambré, Philippe réalisa qu'il avait faim. Annie Caron s'était installée à une petite table dans une encoignure et consultait le menu tracé sur une ardoise fixée au mur. S'efforçant d'avoir l'air naturel, Philippe s'approcha.

— Salut Annie, ça va comme tu veux ? Je peux m'asseoir avec toi ?

La jeune femme sursauta, puis lui jeta un regard hostile.

— Je croyais que je n'étais pas même bonne à jeter aux chiens, que je contribuais à faire libérer des ordures...

Philippe afficha une mine contrite tout en tirant une chaise. Il capta au passage les effluves du parfum de la jeune femme, une

essence délicate et florale, comme une petite tache de gaieté olfactive dans la grisaille de l'hiver.

— Écoute, Annie, je te présente mes excuses les plus sincères. C'était idiot de ma part, je suis vraiment désolé. Si tu me donnes une chance, je vais t'expliquer.

La psychiatre le regarda avec sérieux pendant un instant qui parut une éternité, puis esquissa un sourire.

— C'est bon, je passe l'éponge. Mais avoue que tu n'aimerais pas qu'on te condamne comme un oppresseur de l'humanité parce que tu es policier, au même titre que ceux qui ont cassé de l'étudiant pendant le Printemps érable, non ?

Philippe rougit. Il pensa brièvement à Hélène, qui lui avait si souvent reproché d'être un sale fasciste, juste par association. Lui ! Or il n'avait pas mieux agi avec Annie. Celle-ci avait raison.

Ils commandèrent des bisques à la tomate, que leur apporta fumantes une jeune serveuse.

La tension était vite tombée entre eux, et ils lapèrent leur potage en bonne intelligence. Répondant à une question de Philippe, Annie expliqua comment elle avait embrassé le métier de psychiatre.

— J'ai une grand-mère crie, du côté de mon père.

Il hocha la tête. Il lui avait semblé, aussi, que les traits francs, le regard sombre et la chevelure luisante de la jeune femme lui conféraient un air un peu exotique. Comme près d'un Québécois sur cinq, elle avait donc du sang amérindien.

— Ma grand-mère m'aimait beaucoup. Mais elle buvait énormément et en est morte. Enfant, elle avait été internée dans une école de réforme. Sa vie en a été transformée à jamais. Alors j'ai voulu comprendre la souffrance humaine et apprendre comment on pouvait amorcer la guérison des âmes blessées. Un peu « quétaine », peut-être, comme histoire, mais c'est vrai.

Elle lui sourit avec chaleur, et Philippe sentit une bouffée d'affection monter en lui. De l'affection, mais autre chose de plus intense, aussi. Pour dissiper son trouble, il héla la serveuse :

— Deux de ces excellents carrés aux dattes, je vous prie. N'est-ce pas, Annie ?

Puis, le temps de le dire, dans la bulle d'intimité qui s'était formée autour d'eux dans la salle bondée, Philippe se trouva tout naturellement en train de s'épancher auprès de la jeune femme, de lui expliquer sa difficulté à mener, à supporter aussi l'affaire Gadbois seul, sans son partenaire et mentor, Dupin.

— Il est encore absent ? s'étonna la jeune femme. Il me semble que cela fait une éternité...

— Oui, il a eu une espèce de coup de déprime et... Tu ne peux pas savoir à quel point son expérience me manque. Quand on se retrouve devant le Mal absolu, incarné, comme dans ce cas...

Un malaise descendit sur eux. Philippe regretta ses paroles, immédiatement. Il savait pertinemment que tous deux devaient éviter d'évoquer le procès. Elle avait un devoir de réserve, tout comme lui, d'ailleurs. Pourtant, après un silence, elle demanda, le regard alerte :

— Comment peux-tu être certain que tu as le Mal devant toi, dans cette affaire ? Peut-être que certains éléments t'échappent...

Lécuyer haussa les épaules. Qui pouvait douter que ce familicide, dont elle avait, une heure plus tôt, longuement exposé les facettes, fût une manifestation de ce que l'humanité pouvait produire de plus abject, de plus nuisible ? Mais il ne voulait pas risquer de relancer la querelle avec Annie. Le temps filait, il fallait retourner au palais de justice. Il sentait d'ailleurs la tension monter chez sa compagne. Elle devait appréhender les questions à venir du petit avocat teigneux. Vu que la santé mentale de son client était centrale à son plan de défense, il fallait s'attendre à une attaque en règle du portrait esquissé ce matin, celui d'un homme assez sain d'esprit ou du moins assez en phase avec la réalité pour connaître la frontière entre le bien et le mal.

Ils marchèrent côte à côte en bons camarades le long de la rue étroite au trottoir inégal, en direction du tribunal, traînant un peu, répugnant inconsciemment à se séparer pour replonger dans la tension de l'audience. Ils entrèrent d'un même pas un peu incertain dans le grand édifice, passèrent les contrôles de sécurité rapidement. Quelques personnes leur lancèrent des regards intrigués. On les reconnaissait pour les avoir vus témoigner.

— À plus tard, Philippe, lança Annie avec un signe de la main.

Elle avait l'air distraite, son esprit déjà tourné vers la suite de son témoignage. Il faillit lui proposer « Un verre, ce soir ? » mais se retint. On verrait plus tard. L'heure n'était pas à la frivolité. Elle était partie, de toute façon, ne lui laissant que le souvenir de son parfum léger.

La foule des curieux qui se massaient pour assister à l'audience était encore plus dense que le matin. Les journalistes étaient entassés dans la section qui leur était réservée. Certains, comme Bernard Sterling, montraient des signes de fatigue. Déjà deux semaines de procès dans le corps, et au moins autant à venir.

L'avocat de Gadbois, par contre, semblait d'attaque. Il avait dû ruminer sa stratégie longuement, car il se lança sans tarder à l'assaut, comme un taureau lâché dans l'arène. Son client, lui, demeurerait inerte, encombrant paquet qu'on finissait par oublier être la raison de tout ce déploiement.

— Docteur Caron, merci d'avoir partagé avec nous ce matin votre expertise. Maintenant, je pense que mon éminent collègue ici (il désigna le procureur) ne vous a pas laissé le loisir d'expliquer mieux, dans le détail, le résultat de votre travail et de celui de vos collègues.

Philippe jeta un œil au procureur, qui semblait sur ses gardes. Le juge Larivière, fidèle à son habitude, écoutait l'interrogatoire avec intensité, le visage impénétrable.

— Vous avez indiqué ce matin, en réponse à une question de mon distingué confrère, que votre équipe n'avait pu établir avec certitude que l'accusé, Georges Gadbois, souffrait d'une quelconque maladie mentale, qu'elle soit transitoire ou permanente ni trouver quelque indication que cela ait été le cas au moment du drame.

— Exact, répondit la psychiatre, ses traits révélant des signes de tension.

— Mais pouvez-vous formellement affirmer devant cette Cour que Georges Gadbois ne souffrait *pas* (il appuya sur le mot) de maladie mentale, qu'il n'est atteint d'aucune affection ayant pu altérer sa perception du réel, y compris sa compréhension et sa capacité de distinguer le bien du mal ?

Anne Caron s'éclaircit la gorge.

— Maître, il y a plusieurs éléments dans votre question et je ne

peux donner de réponse blanche ou noire...

— Tutt tutt tutt, interrompit l'avocat de la défense, votre réponse au procureur, ce matin, était assez catégorique. Je vous prierai de me faire la même grâce. Nous ne voudrions pas, n'est-ce pas, permettre aux jurés de penser que votre témoignage est complaisant pour la poursuite ?

Furieux, Philippe vit la jeune femme rougir violemment sous l'insulte à peine voilée. De quel droit ce fumiste attaquait-il l'intégrité de la psychiatre ? Il se calma un peu en se remémorant ce que Dupin lui serinait souvent : « C'est le rôle de l'avocat de faire flèche de tout bois. S'il ne se comporte pas comme un parfait salaud, il ne fait pas son travail. »

Annie Caron avait d'ailleurs vite retrouvé son aplomb.

— Si vous avez des accusations à formuler à mon égard, n'hésitez pas, maître. Quant à votre question, disons qu'il a en effet été impossible d'exclure catégoriquement la présence de problèmes mentaux à la fois au moment des crimes et depuis son arrestation.

Comme en remerciement, l'avocat esquissa une courbette un peu moqueuse, qui fit hausser les sourcils au vieux juge.

— Merci, docteur, merci... Donc, vous ne pouvez l'exclure. Mais revenons sur les démarches que votre équipe a dû effectuer pour tracer le portrait de mon client, puisque celui-ci, comme vous l'indiquiez, ne semblait pas en état de communiquer.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, coupa la psychiatre.

— Peu importe... Vous avez indiqué que vos recherchistes avaient interrogé des proches et des collègues de mon client.

— C'est exact.

L'avocat eut un geste dramatique de la main, la lançant dans les airs avant de désigner son client.

— N'est-il pas exact que vous avez appris, au fil de votre enquête, que mon client, ici, le dénommé Georges Gadbois, avait connu un épisode de dépression majeure dans un passé récent ?

Une onde de surprise courut parmi l'assistance. Quelques « Oh ! » et « Ah ! » se firent entendre. Le grand juge leva sa main osseuse en geste d'apaisement. Fixant la psychiatre, il demanda :

— Est-ce exact, docteur Caron ?

La jeune femme approuva :

— En effet, et c'est ce que j'aurais souhaité avoir le temps d'expliquer, ce matin. Mais soyons clairs, je ne parlerais pas de passé récent. Georges Gadbois a connu un épisode de dépression profonde qui l'a obligé à s'absenter de son travail il y a cinq ans.

— Et comment l'avez-vous appris, cet élément important au sujet de la santé mentale de mon client ? reprit l'avocat.

La psychiatre eut un air songeur.

— Cela n'a pas été facile. En fait, nous avons failli manquer cet élément de son parcours.

— Pour quelle raison ?

— Essentiellement trois raisons : les personnes qui sont proches de monsieur Gadbois sont peu nombreuses. Les trois principales, sa famille, sont mortes, comme nous le savons. Georges Gadbois est un homme solitaire, isolé dans son rôle hiérarchique à la SQ. Il a peu d'amis.

— Peu d'amis ou pas d'amis ?

— Il en a eu quelques-uns. Mais en a gardé peu, ou pas, nous avons eu du mal à l'établir avec précision. Peu de gens pour parler de cette dépression, donc.

— Poursuivez.

— En deuxième lieu, le psychiatre qui l'a suivi au moment de sa dépression a déménagé sa pratique en Californie il y a trois ans.

L'avocat consulta un épais calepin qu'il avait ramassé sur son pupitre.

— Un certain docteur Gérard Lebœuf, qui exerçait au pavillon Albert-Prévost, de l'hôpital du Sacré-Cœur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et le troisième facteur qui a compliqué la collecte d'information ?

— Nous nous sommes heurtés à une espèce de loi du silence au sein du Service des enquêtes sur les crimes économiques, que dirigeait Gadbois à la Sûreté du Québec, et dans la haute hiérarchie de la police. Nul ne voulait s'étendre sur la dépression de l'un de ses cadres.

Accepter de tels épisodes ne semble pas faire partie de la culture des corps policiers. Ce n'est en fait que lorsque nous avons finalement obtenu les rapports du psychiatre de Gadbois et que nous avons confronté les collègues de ce dernier que les langues se sont déliées. Un peu. Et seulement parmi les subalternes de Gadbois.

Philippe fronça les sourcils. Il n'avait aucun mal à croire ce qu'il entendait des difficultés à recueillir des informations complètes de la part des membres de la SQ. La culture policière évoluait, certes, mais moins vite que la société.

— Est-il vrai que Georges Gadbois a quitté ses fonctions pendant huit mois et a dû prendre des médicaments, des antidépresseurs puissants ?

— C'est exact.

— Est-il également vrai que mon client a été retrouvé errant, désorienté et ayant perdu tout contact avec la réalité, dans la forêt non loin de son domicile, au tout début de cet épisode de dépression ?

— C'est exact. Il a été brièvement interné pour une psychose transitoire, qui ne semble pas avoir eu de suite ou s'être reproduite. Il a été suivi pendant près de deux ans et demi et a pu réintégrer son travail après une période de huit mois d'absence, comme mentionné plus tôt.

— Vous supposez que cet épisode au cours duquel mon client a perdu contact avec la réalité a été un incident isolé, qu'il ne s'est pas reproduit. Pouvez-vous en être sûre ?

La salle était agitée par ces révélations, Philippe le sentait. Comme lui, l'assistance oscillait entre étonnement et indignation. Et les victimes, dans tout cela ? Les avait-on oubliées ?

— Non, je ne peux l'affirmer, admit Annie Caron en réponse à la question de l'avocat de la défense.

— Et vous ne pouvez rien affirmer au sujet de possibles séquelles ou d'une rechute parce que le bon docteur Lebœuf, qui, pourtant, dans son rapport, un an après l'épisode de psychose, recommandait un suivi serré et durable de Georges Gadbois, est parti à l'étranger. Tout cela sans diriger son patient vers un autre spécialiste. Le laissant en plan, somme toute ?

L'avocat ponctua ses propos d'un regard appuyé en direction des jurés.

— Cela semble exact, fit prudemment Annie Caron. D'après ce que nous avons pu apprendre, Georges Gadbois s'est retrouvé sans soins, sans psychiatre ni même un psychologue.

— Sans aide, et de retour au travail dans un milieu qui ne tolère pas les faiblesses de cet ordre. Un milieu où la règle est de masquer, de faire front, selon des valeurs viriles d'un autre âge.

Annie Caron ne put se retenir d'acquiescer. Philippe savait qu'elle posait un regard critique sur cette culture machiste qui régnait encore au sein des différents corps policiers. Il espérait qu'elle ne l'englobait pas, lui, dans ce regard critique sur sa profession. La jeune génération de flics était différente, plus instruite, plus évoluée, espérait-il, d'autant plus que, dans ses rangs, on comptait de plus en plus de membres féminins.

Philippe sentait que la salle n'approuvait guère le tour que prenait le témoignage. Des grognements sceptiques avaient ponctué les échanges. On voulait un coupable bien propre et bien net pour ces crimes hideux, et voilà que cet avocat, aidé par cette belle grande analyste, venait troubler les eaux avec ses explications vaseuses ! À plusieurs reprises, le juge avait dû rappeler le public à l'ordre. L'heure avançait. On commençait à fatiguer, à songer au poulet qu'il fallait mettre au four, à la circulation qu'il faudrait affronter au centre-ville pour regagner qui sa banlieue, qui son logement montréalais. Les journalistes, eux aussi, montraient des signes de nervosité. L'heure de tombée approchait, on allait être à la bourre, une fois de plus. Mais l'avocat, de toute évidence, n'en avait pas fini avec la psychiatre.

Le petit homme resta immobile quelques secondes, fixant son client à travers la vitre comme s'il le sondait, en quête de réponses. Sur sa table de travail, il tira une coupure de journal d'un dossier marine. Il avait chaud dans sa toge à la coupe désuète, se dit Philippe en se penchant pour mieux voir l'avocat qui passait son doigt tremblant sous son rabat. L'atmosphère de la salle d'audience était viciée. Il pensa que le gros Dupin aurait pesté, soufflé comme un phoque, face à tous ces rebondissements. Que faisait le gros homme à

cette heure, tout seul dans son logement minable ?

Le visage carré du procureur affichait un air interloqué. Que nous réserve ce petit avorton d'avocat ? semblait se dire l'imposant bonhomme.

— Docteur Caron, avez-vous pu déterminer sinon la cause, du moins l'élément déclencheur de la psychose de Georges Gadbois ?

— Il est difficile de mettre le doigt sur un élément précis, il s'agit sans doute d'une combinaison d'éléments...

— J'ai ici entre les mains un article du *Journal de Montréal*, daté du 7 septembre, il y a cinq ans.

Il se tourna vers le juge.

— J'ai fait photocopier cet article pour la Cour. En voici copie pour vous et maître Lapierre.

— Objection, monsieur le juge ! vociféra le procureur, saisissant le papier. Cette pièce n'a pas été soumise à la Couronne au préalable.

Antoine Larivière contempla à son tour le feuillet que lui avait remis l'huissier. Il réfléchit un instant. L'air sévère, il s'adressa à l'avocat de la défense :

— Maître, je n'approuve pas du tout ces tactiques. Pourtant, je suis curieux. Je vais laisser aller, mais je vous surveille...

Le procureur se rassit, frustré. Philippe trouvait la latitude accordée par le juge à la défense assez peu orthodoxe. C'est vrai qu'il s'agissait de son dernier procès. Peut-être se permettait-il d'assouplir les règles. Mais tout de même, le procureur devait fulminer, avec raison !

Les journalistes tendaient le cou. Ils cherchaient à deviner le contenu de l'article. Le juge et le procureur lisaient, les sourcils froncés.

— Donc, cet article nous rapporte que le vice-président de Gibeau Construction a été mis en accusation pour fausse facturation. Justin Gibeau, cinquante-quatre ans. Inculpé, puis condamné à quatre ans de prison, dont trois avec sursis. On parle ici d'un important homme d'affaires de Blainville, arrêté dans le cadre de l'opération Intégrité menée par le Service des enquêtes sur les crimes économiques de la Sûreté du Québec, il y a cinq ans. Une opération oubliée, parmi tant

d'autres scandales de l'époque... Docteur, vous avez appris que l'épisode de psychose et la dépression profonde qui ont suivi pour mon client n'étaient pas sans lien avec cette opération, avec cette arrestation spécifiquement ?

Philippe retenait son souffle, en symbiose avec la salle entière. Les gardiens entourant l'accusé se tenaient parfaitement droits, aux aguets. Les jurés étaient suspendus aux lèvres de l'avocat. Que signifiait tout ceci ? se demandait chacun.

— C'est ce qui ressort des rapports du psychiatre traitant de monsieur Gadbois, en effet, reconnut Annie Caron.

— Et pourquoi donc l'arrestation de monsieur Justin Gibeau, entrepreneur de la Rive-Nord, aurait-elle pu provoquer, directement ou indirectement, une telle souffrance psychique chez Georges Gadbois ? Docteur Caron, si vous avez les éléments de réponse à cette question cruciale, vous devez nous les révéler !

Le petit homme s'échauffait, s'agitait maintenant dans les tous les sens, soufflant comme un bœuf. Annie Caron, elle, demeurait calme. Elle avait retrouvé toute sa contenance. Lécuyer savait qu'elle avait sa conscience pour elle : si elle n'avait pas mentionné le passé psychiatrique de Gadbois le matin, c'est que le procureur ne lui en avait pas donné la possibilité. Or les règles de la cour étaient claires : il n'appartenait pas à un témoin, même un témoin expert, de s'avancer sur un terrain aussi mouvant sans y être invité. Quoique, dans cette cour-ci, se dit l'enquêteur, les règles semblaient être parfois allègrement transgressées.

— Maître, vous me posez une question dont vous connaissez fort bien la réponse. Justin Gibeau était un ami de la famille Gadbois, le seul ami proche, peut-être bien. Quand Gadbois a dirigé l'enquête qui a abouti à l'arrestation de son ami de longue date, un homme avec qui il partageait une origine — la Beauce — et de longues années de fraternisation, il n'a certainement pas échappé à un déchirement moral et affectif.

— Entre son devoir de policier et son attachement à un ami de longue date ?

— C'est cela même. Et sa conjointe était plus proche encore de

monsieur Gibeau et de sa femme, Nicole Lareau, une éducatrice en garderie à Blainville. Ces événements ont dû précipiter la famille Gadbois dans une période de tourmente, de tensions... Du moins, c'est ce que je comprends des rapports du docteur Lebœuf, à qui nous avons aussi pu parler par téléphone, conclut la psychiatre en croisant les bras.

Les journalistes notaient de nouveau avec frénésie. Le contenu des reportages allait être fort, ce soir ! Un policier du Service des enquêtes sur les crimes économiques qui avait commis un familicide, un homme avec un passé complexe, qui avait dû arrêter son grand ami, lequel trempant dans des affaires louches. Tous les ingrédients pour l'histoire du siècle !

L'avocat reprit son souffle avec peine, avant de déclarer d'un ton solennel, la voix vibrante :

— Un déchirement moral, une souffrance psychique intense, secrète, étouffée, car interdite dans le dur milieu de la police, surtout parmi les gradés. Un psychiatre qui déserte son patient, le laissant sans soins, guetté par une rechute, à tout moment. Tels sont les ingrédients explosifs de cette triste affaire, des ingrédients que mon éminent confrère voulait dissimuler à la Cour... Une recette du désastre dont, mesdames et messieurs les jurés, vous connaîtrez bientôt d'autres éléments, je vous le promets...

— Monsieur le juge, c'est scandaleux ! Nous ne sommes pas à l'étape de la plaidoirie ! tonna le procureur.

Antoine Larivière s'apprêtait à intervenir, sans doute pour fustiger l'avocat indiscipliné, pensa Philippe, quand une voix forte et pleine de rage monta du flanc est de la salle de tribunal.

— Il ne va quand même pas s'en tirer avec ces niaiseries de psychologue de n'importe quoi, ce salaud ! Et ma sœur, et mes nièces ? Qui parlera pour elles ?

Un grand gaillard blond s'était dressé, son teint de nordique cramoisi de rage. Lécuyer avait interrogé cet homme à deux reprises et le reconnut. C'était le frère de la défunte, l'oncle des filles.

À peine l'homme avait-il terminé sa phrase qu'un constable spécial l'avait rejoint et l'entraînait vers la sortie au milieu du

brouhaha qui s'élevait de l'assistance déconcertée. L'huissier-audiencier intervint :

— Du calme, silence ! Veuillez vous rasseoir.

Pour sa part, le juge Larivière ne semblait nullement perturbé par le chaos. Sitôt le calme revenu, il annonça :

— La séance est levée, nous reprendrons demain à neuf heures trente.

Puis, d'un ton sans réplique, il dit, à l'adresse de l'avocat de la défense et du procureur :

— Je veux vous voir dans mon bureau. Et immédiatement !

Sur ce, il se leva et quitta son siège. Plutôt que de s'apprêter à le suivre, l'avocat de la défense se dirigea vers son client. Philippe se secoua et voulut rejoindre Annie, qui, l'air consterné, descendait l'allée centrale au milieu du public qui sortait bruyamment et en désordre. Mais un échange entre l'avocat de la défense et Gadbois, que l'on venait de tirer de sa cage, retint son attention. Dans la cacophonie ambiante, il devina plus qu'il n'entendit les mots que criait le défenseur :

— Gadbois, vous devez témoigner ! Il le faut !

Gadbois secouait la tête obstinément, les yeux baissés, nourrissant la rage de l'avocat. Celui-ci eut soudain un drôle de spasme, comme un haut-le-cœur. Et, devant le juge, le procureur et la foule ébahie, l'avocat s'effondra comme une masse sur le sol.

25

— Chapeau, Bernard, *my friend* ! Là, on peut dire que tu as livré la marchandise. Je retrouve le grand reporter que je connais. *Like in the good old days, pal* !

La rédactrice en chef du *Montreal News* esquissa une petite danse au beau milieu de la salle de rédaction, devant ses collègues éberlués, peu habitués qu'ils étaient à de telles fantaisies de la part de cette personne réservée de nature. Dans son anguleux visage et derrière ses lunettes, les yeux de Ruth jubilaient. Et pour cause.

Les chaînes de télévision et les radios de la métropole, même concurrentes, parlaient ce matin encore bien évidemment du procès Gadbois. Les derniers jours avaient été fertiles en rebondissements. Le malaise de l'avocat de l'accusé, l'interruption impromptue des audiences, mais aussi et surtout les nouveaux développements dans le sillage des révélations récentes. Et au centre de ces révélations, un personnage absent, cet énigmatique Justin Gibeau, mort d'un cancer foudroyant du pancréas quatre mois plus tôt.

— Comment as-tu pu convaincre la veuve de se confier à toi ? demanda Ruth à Bernard. Cela m'épate.

Celui-ci avait en effet obtenu l'exclusivité d'une entrevue avec Nicole Lareau. Une chance inespérée, car la veuve refusait jusqu'alors toute rencontre avec les médias.

— Honnêtement, quand elle a appelé chez moi, avant-hier soir, je n'y croyais pas. Elle voulait donner sa version, mais elle ne faisait nullement confiance aux journalistes. Elle m'a dit que ce qui l'a

poussée à me parler, c'est la nature de ma couverture de l'arrestation et du procès de son mari.

Ruth opina. Elle pensa à toute cette période récente où le Québec tentait de secouer le joug de la corruption qui sclérosait l'appareil étatique et le domaine de la construction, mais aussi tout ce qui y était périphérique. Les opérations ceci et la commission cela qui s'étaient succédé pour faire le ménage. Chaque semaine était ponctuée d'une série d'arrestations, parmi les entrepreneurs, les ingénieurs, et occasionnellement au sein de la classe politique. À l'époque, Bernard tenait la chronique politique dans les pages éditoriales. Avec brio et intégrité.

— J'avais oublié jusqu'au nom de Justin Gibeau, ajouta Bernard, une fesse posée sur le bureau de sa rédactrice en chef.

Mais il était vrai qu'au moment de toute l'opération il avait rédigé cette chronique soulignant que, face aux accusations déposées, la prudence était de mise et que la présomption d'innocence ne devait jamais être perdue de vue. Contrairement à bien de ses confrères et consœurs moins portés à la nuance.

— Total : la pauvre femme se retrouve assiégée par la meute, soupira Bernard. Mais elle est forte. C'est une image poignante, je te jure, cette veuve, qui accuse...

Ruth se leva et tapota gentiment l'épaule de son journaliste chevronné.

— Tu n'as pas à t'en vouloir. C'est elle-même qui a décidé d'aller sur la place publique. Elle avait un compte à régler, tu as été son vecteur, c'est tout.

Bernard hocha la tête, espérant que sa rédactrice en chef disait vrai.

26

Il faisait une chaleur d'enfer pour le dernier jour de la vie du parasite.

Ils avaient quitté la fraîcheur de leur luxueux hôtel troglodyte dans les hauteurs de Göreme pour rallier en jeep les petites routes poussiéreuses de la campagne cappadocienne. Les rayons de soleil étaient implacables. Elle avait noué sur ses cheveux un foulard de soie rose vif qui détonnait sur les teintes pastel des montagnes alentour. Ils s'étaient arrêtés dans le village de Nevşehir, sur la place centrale déserte. Ils avaient déjeuné dans une gargote où une vieille femme portant le fichu islamique leur avait servi des *mezzés* parfumés à l'ombre d'un bouquet d'oliviers.

Il l'avait observée en train de manger de bon appétit, redécouvrant avec une étrange empathie son profil alourdi, sa main quasi masculine. Malgré le carcan de son existence, elle aimait d'une passion étonnante ce pays rude, ces plaines du plateau anatolien. Il s'étonnait une fois encore de lui voir cette affection pour ces contrées sauvages, avec leur pauvreté, leur histoire éternellement tourmentée. Alors que le compte à rebours de ses derniers souffles avait commencé, le regard qu'il posait sur elle se teintait d'une curieuse douceur. À cet instant, penchés au-dessus de la table l'un vers l'autre comme rarement depuis des siècles, semblait-il, les traits hideux de l'araignée, du monstre femelle, s'effaçaient. En fermant à demi les yeux, il pouvait estomper les contours de son visage sans beauté et il discernait presque la jeune femme qu'elle avait été, avec son sourire

bravache, ses yeux étincelants, son teint parfait. Le regard qu'il posait sur elle, qui allait mourir dans quelques heures à peine, se faisant tendre, presque amoureux. Tout à sa joie de retrouver la Cappadoce, elle ne sentait pas qu'il l'observait avec intensité. Elle parlait plus encore que d'habitude, commentant les mets, la décoration fruste du petit restaurant et mille détails anodins.

Pourtant cette voix forte, qui, habituellement, avait pour lui le même effet que des ongles sur un tableau d'ardoise, ne le dérangeait pas en cet instant. En fait, elle charriait dans ses inflexions quelque chose de l'ordre de la nostalgie, des relents d'un passé moins malheureux. D'ailleurs, il l'entendait à peine. Il n'avait presque pas touché aux aubergines grillées et à la purée de tomates épicées au parfum pourtant délicat. Son esprit vagabondait, avec une étrange tristesse, se perdant avec masochisme dans de vagues regrets. Mais l'heure était venue de faire le deuil. De ne plus s'attarder sur les possibles et les peut-être. Sur ce qui aurait pu avoir été, si la haine ne les avait pas repoussés en des continents adverses. Aux antipodes.

Si, si... Quelle foutaise ! Il s'était secoué. Il ne devait pas se laisser aller au doute. Ni à des sentiments trompeurs, une tactique de la bête pour endormir sa méfiance. D'ailleurs l'araignée affleurait déjà de nouveau sous l'enveloppe de la femme. La voix s'imposait, montait, troublant la quiétude ambiante. Elle devait y aller d'un commentaire désobligeant sur la vieille femme qui ne s'empressait pas assez. C'était immanquable. La bourgeoise vaniteuse et méprisante était bel et bien de retour.

Il avait soupiré, mesuré la progression du soleil sur la ligne de l'horizon cassée par les crêtes. Il était temps de partir vers les hauteurs. Nul touriste autour, on était en morte-saison, comme il l'avait escompté. De toute façon, la petite chapelle vers laquelle ils allaient grimper se nichait bien loin des regards et hors de portée de la plupart des randonneurs. Il fallait, comme lui, avoir repéré les lieux et connaître presque intimement les replis traîtres de ces plateaux formés dix millions d'années plus tôt par les cendres et les boues volcaniques. Qui aurait pu compter tant de gorges perdues, nichées au creux des cimes hérissées de cheminées fantasmagoriques ? Il était retourné sur

les lieux la veille, tandis qu'elle profitait du spa de l'hôtel. Il lui avait fallu deux bonnes heures de marche épuisante le long des cimes pour retrouver la petite faille dans la roche érodée, découverte lors de leur première visite, près de dix ans plus tôt. Il était là, dans l'ombre, à le contempler comme s'il l'attendait, ce Christ au regard désolé peint au plafond de la chapelle troglodyte par quelque moine byzantin fuyant la persécution, quelque part entre le VIII^e et le XI^e siècle.

Elle avait sauté de joie quand il avait proposé ce dur pèlerinage vers la chapelle, et là encore, il s'était étonné de son enthousiasme, de sa volonté de le suivre pour une randonnée ardue. Un petit mystère pour lui. Qui resterait non résolu. Tant pis !

« On y va ? » Sa voix s'était faite plus pressante qu'il ne l'aurait voulu. Il ne fallait pas éveiller sa méfiance.

Elle avait levé vers lui des yeux confiants, limpides, à un point tel qu'il en avait frémi. Tout de même, il était prêt.

« Pas sûre..., pas sûre du tout... » Avait-elle commis une erreur en acceptant de se rendre au domicile du juge ? Celui-ci s'était tellement fait tirer l'oreille pour la rencontrer une deuxième fois que, lorsqu'il avait enfin acquiescé, elle avait accepté toutes ses exigences et n'avait discuté aucun détail. À présent qu'elle se dirigeait vers le quartier cosu de Laval où résidait le juge, elle se demandait si elle n'aurait pas dû insister pour le retrouver dans un endroit public. Puis, elle sourit. De quoi avait-elle peur, franchement ? Son imagination lui jouait des tours. « Tu commences à être un peu vieille pour craindre le croquemitaine, ma fille ! »

Elle avait joint Antoine Larivière en lui écrivant à la case postale qui figurait sur l'enveloppe de retour reçue avec le contrat de confidentialité, et qu'elle se félicita d'avoir eu la présence d'esprit de prendre en note. Quelques jours plus tard, il l'avait appelée à son bureau, aux Éditions Laflèche. Elle avait senti la réticence dans la voix au timbre grave. Il était en plein procès, cela ne pouvait-il attendre ?

— Vous vous demandez peut-être quand la suite du manuscrit vous parviendra ? Dès ce procès conclu, je peaufine tout le reste...

Laura ne lui avait pas parlé de son malaise. Pas au téléphone. Ces choses-là ne se disaient que les yeux dans les yeux.

Elle avait insisté.

— Je suis votre éditrice, n'est-ce pas ? Il est important que nous puissions communiquer. Si vraiment vous voulez que je vous encadre dans ce travail...

Pourquoi avait-elle dit ça alors même qu'elle songeait à lui rendre cet horrible roman ?

Il y avait eu un silence au bout du fil.

— D'accord. Je comprends que vous ayez des interrogations, Laura.

C'est ainsi qu'en cette soirée glaciale elle se retrouvait devant la résidence du juge. Elle contempla l'imposante bâtisse de brique rouge flanquée d'un grand terrain dormant sous la neige. La maison était située à bonne distance de ses voisines, garantissant à ses occupants une quiétude totale. Laura s'était aussi pliée à la demande du juge de se garer à quelques rues de là.

— Vous comprenez, votre jolie petite Fiat rouge est facile à repérer. On veut éviter que d'éventuels journalistes qui traînent de temps en temps dans mon secteur ne vous voient. Quoiqu'ils s'intéressent nettement plus à l'entourage de Gadbois qu'à un pauvre juge au bord de la retraite...

Mais, à son arrivée, tout était silencieux et désert dans le secteur. La maison était plongée dans une obscurité sinistre. Le juge lui avait ouvert la porte avant même qu'elle ait appuyé sur la sonnette de cuivre. Sa silhouette se découpa un instant dans la lumière crue du grand hall. Le juge lui parut immense. Elle cligna des yeux pour mieux distinguer son expression, sans y parvenir, éblouie par la clarté d'un lustre qui pendait du plafond, suspendu par une longue tige tel un bijou surdimensionné.

— Entrez, Laura. Je suis seul, actuellement. Laissez-moi vous débarrasser de votre manteau.

Mal à l'aise, elle suivit son hôte le long du corridor tapissé, jusqu'à une sorte de boudoir richement meublé. Un récamier recouvert de velours bordeaux jouxtait un chesterfield fauve. Des chandeliers de bronze allumés prodiguaient un éclairage doux et démodé. Au mur, des tableaux sombres mettaient en scène des cavaliers solennels dans des scènes de chasse d'un autre âge.

Alors qu'elle prenait place face au juge, Laura s'étonna. Elle avait imaginé pour cet élégant personnage un décor fin, épuré, minimaliste peut-être même.

Déposant sur la table basse un plateau d'argent chargé de deux coupes et d'une bouteille de pouilly-fumé, le juge capta l'air dubitatif de Laura.

— Ma femme a décidé de la décoration, ici.

Avec un petit rire sec, il ajouta du même souffle :

— Ici comme ailleurs, en fait. Cette grosse maison est un temple au goût de Claire, qui, comme vous le voyez, raffole des antiquités importées. Toutes des choses de valeur, je précise, rien n'est en toc...

Laura, gênée, ne savait que répondre. Pour elle, il s'agissait plutôt d'un temple au mauvais goût. Mais qui était-elle pour juger ? Dans les yeux de son hôte, une lueur moqueuse lui indiquait que le diable d'homme lisait une fois de plus dans ses pensées.

— Vous conduisez, je ne vais pas vous inciter à la débauche, mais vous prendrez bien un petit verre de cet excellent vin de ma cave personnelle...

Laura hésita. La raison de sa visite était délicate, elle avait besoin de garder ses esprits pour l'aborder avec le juge sans le froisser. D'ailleurs, à présent, elle se demandait si sa démarche n'était pas ridicule. À la lueur des chandelles, ses craintes semblaient s'être dissipées. Elle sourit à Antoine Larivière et prit une gorgée dans la fine coupe de cristal. Le vin était en effet des plus exquis.

Le juge s'était installé sur le récamier de velours.

— Ce procès est éreintant, je vous jure, Laura. Je n'ai plus vingt ans, j'ai bien hâte d'en avoir fini avec toute cette complexe affaire. Et ce déferlement médiatique. J'aurais peut-être dû prendre congé de ma profession avant cette dernière épreuve...

Laura nota chez le juge des signes de fatigue, les traits découpés par la lueur des bougies plus tirés qu'à leur dernière rencontre. Les ombres creusaient des cernes sous ses yeux.

— Je sais, mon enfant, vous me trouvez vieilli, fit le juge avec une pointe de dérision. Pas comme vous, qui êtes si fraîche, si belle. J'espère que votre mari prend toute la mesure de la chance qu'il a de passer ses meilleures années aux côtés d'une telle compagne.

Elle rougit un peu. Une fois encore, Larivière mettait le doigt sur le bobo, comme s'il devinait que, ces temps derniers, la distance s'était

installée dans son couple. Une tristesse monta en elle. Elle n'avait bien sûr rien révélé de sa visite nocturne à Bernard, prétextant une sortie avec son amie Claire. Jamais elle ne lui mentait, pourtant, même par omission.

— Mais vous-même, comment allez-vous ? Pas de souci au travail, j'espère ? Cela se passe mieux avec le neveu ?

Laura haussa les épaules et jeta un regard circulaire sur la pièce pour dissimuler sa gêne. Elle ne voulait pas penser au jeune éditeur, et Larivière semblait aussi le savoir. Elle avisa une grande photo encadrée, posée sur une commode travaillée. Une femme blonde d'une cinquantaine d'années, peut-être, les contemplait. Son regard de vainqueur traduisait une confiance sans faille. L'œil narquois du juge la suivit.

— Oui, c'est Claire. Tout un morceau de femme, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, un sourire aux lèvres. Vous auriez dû la voir quand nous nous sommes rencontrés. C'était une beauté. Enfin, nous vieillissons tous, n'est-ce pas ? Certains mieux que d'autres. Vous allez peut-être faire sa connaissance. Elle assiste à un encan au profit d'une fondation quelconque, au Métropolis, mais elle ne devrait pas rentrer bien tard. Elle veut se mettre en orbite pour les prochaines municipales, alors, c'est l'endroit où il faut être...

Là encore, Laura ne savait quoi répondre. Les commentaires acides de Larivière au sujet de sa conjointe tendaient à confirmer ses craintes. De toute évidence, le juge posait un regard sans tendresse sur la Claire en question. Mais l'œil goguenard de Larivière pesait sur elle, et elle se demandait s'il ne se moquait pas, devinant ses peurs et les nourrissant à dessein. Elle but une autre gorgée de vin blanc pour se donner confiance et se lança.

— Monsieur le juge... Votre Seigneurie...

— Appelez-moi Antoine, mon enfant, je vous en prie. Nos relations ont dépassé un carcan aussi formel. Qu'est-ce qui vous préoccupe ? Vous ne vous êtes pas jetée dans la nuit froide pour venir tenir compagnie à un vieux juge...

Laura s'éclaircit la voix.

— C'est un peu délicat, juge, je veux dire Antoine. C'est votre

manuscrit...

Le vieil homme ouvrit grands des yeux de chat amusé.

— Ma plume est si mauvaise que cela ? Pourtant, ma professeure de littérature du collège, madame Bergeron, disait toujours que j'avais de bonnes dispositions.

— Ce n'est pas cela, je ne parle pas de la forme. Comment dire, j'ai ressenti un malaise à la lecture de certaines de pages... À la lecture complète du manuscrit, en fait.

Le juge se pencha en avant, approchant son visage anguleux de celui de Laura.

— Vraiment ? Expliquez-moi cela, Laura...

Elle se força à se concentrer sur son propos. Ce n'était pas facile. Ses pensées, qu'elle avait cherché à ordonner pendant le long trajet de Longueuil à Laval, s'éparpillaient maintenant dans la plus grande anarchie.

— Juge... Antoine, vous savez parfois, comment dire...

— Jetez-vous à l'eau, voyons, fit le juge, toujours avec cette expression amusée, la voix dépourvue d'impatience.

Elle se passa la main dans le cou. Sa peau était moite, bien que la température du boudoir fût contrôlée et agréable.

— Trop souvent, les manuscrits de fiction que je reçois souffrent d'un manque d'étoffe. L'histoire qui m'est proposée est peu crédible, comment dire mieux, évanescence. Elle sonne faux, se dérobe. Mais dans le cas de votre travail, eh bien, c'est tout le contraire. Je me suis retrouvée à trop y croire...

Antoine Larivière se redressa, souriant.

— C'est plutôt bon, non ? N'est-ce pas ce que vous attendez de moi ?

— Sans doute, oui. Mais votre histoire, ce récit d'une haine absolue, celle d'un homme, un homme de loi, pour sa compagne, une femme d'affaires, sa seconde femme, aussi... Eh bien, elle m'a semblé bizarre dans sa construction et pourtant réelle, trop réelle, peut-être. Et violente. Très, très violente.

Toujours ce demi-sourire ironique. Toujours ce regard bleu. Translucide, impénétrable.

— Et vous avez eu peur ? Peur de quoi ? Que ce soit mon histoire, ma vraie histoire ?

Il partit d'un grand rire qui le fit se renverser la tête en arrière. Laura contempla un instant la boule proéminente de la glotte qui montait et descendait le long du cou décharné. Elle-même avala sa salive avec difficulté.

— Eh bien, je ne sais pas vraiment, il y a tant de parallèles avec votre vie, et puis la force de cette haine, c'est troublant...

Elle continuait avec maladresse tant ses pensées devenaient confuses. À présent qu'elle se trouvait face à l'homme, ses peurs des derniers jours lui semblaient ridicules, déconnectées.

Antoine Larivière se leva lestement. Il se dirigea vers la bibliothèque de bois sombre qui tapissait tout un mur et sembla chercher un moment parmi les volumes bien rangés. Puis, il tira un mince livre relié de cuir brun, le feuilleta rapidement avant de se tourner vers Laura.

— Vous connaissez vos classiques, Laura ? Mary Shelley et son Frankenstein, l'une de mes œuvres fétiches. Un conte philosophique qui en dit long sur la noirceur de la nature humaine, n'est-ce pas, et sur son destin désespérant ?

Où voulait-il en venir ?

— Écoutez bien cet extrait. Bon, c'est une traduction, et tout le monde sait que traduire, c'est trahir... enfin.

De sa voix profonde et onctueuse, il déclama :

— « Une sinistre nuit de novembre, je pus enfin contempler le résultat de mes longs travaux. Avec une anxiété qui me mettait à l'agonie, je disposai à portée de ma main les instruments qui allaient me permettre de transmettre une étincelle de vie à la forme inerte qui gisait à mes pieds. » Impressionnante, cette plume, n'est-ce pas ? fit-il, regardant Laura par-dessus ses lunettes.

Il enchaîna :

— « Il était déjà une heure du matin. La pluie tambourinait lugubrement sur les carreaux, et la bougie achevait de se consumer. Tout à coup à la lueur de la flamme vacillante, je vis la créature entrouvrir des yeux d'un jaune terne. Elle respira profondément, et ses

membres furent agités d'un mouvement convulsif. Comment pourrais-je dire l'émotion que j'éprouvais devant cette catastrophe, où trouver les mots pour décrire l'être repoussant que j'avais créé au prix de tant de soins et de tant d'efforts ? Ses membres étaient, certes, bien proportionnés, et je m'étais efforcé de conférer à ses traits une certaine beauté. De la beauté ! Grand Dieu ! sa peau jaunâtre dissimulait à peine le laci sous-jacent de muscles et de vaisseaux sanguins. Sa chevelure était longue et soyeuse, ses dents d'une blancheur nacrée, mais cela ne faisait que mieux ressortir l'horreur des yeux vitreux, dont la couleur semblait se rapprocher de celle des orbites blafardes dans lesquelles ils étaient profondément enfoncés³. »

Laura écoutait. Le récit de cette mise au monde d'un être monstrueux qui se heurterait à la malice des hommes l'avait toujours captivée. C'était l'histoire du Mal tapi au cœur des hommes ordinaires plutôt que dans cet être horrible, foncièrement innocent. L'ironie du sort et l'aveuglement de l'humanité si habilement dépeints.

Larivière referma le livre.

— Vous aimez, n'est-ce pas ? On ferait ainsi la lecture toute la soirée, n'est-il pas vrai ? Alors, Laura, je vous le demande, Mary Shelley, née Mary Wollstonecraft Godwin, a-t-elle donné la vie à un monstre ? Un vrai, de chair et de sang ? Autrement, je veux dire, que par son œuvre ?

Laura ne répondit pas. Qu'y avait-il, en fait, à répondre ? Elle se sentait de plus en plus irrationnelle avec ses élucubrations face à cet homme cohérent et posé, un juge bien en vue, à la réputation sans tache.

Antoine Larivière eut un vaste geste de la main en direction de la bibliothèque.

— Je vous cite Mary Shelley, mais bon, des exemples, j'en ai pleins mes rayons. Et vous, plus encore, sans doute. Comme femme de lettres, comme éditrice, croyez-vous que le bien rangé Émile Zola abritait en son sein une Bête humaine ? Ou que le très bourgeois Flaubert nourrissait le projet de se suicider, de mourir dans de terribles souffrances comme son héroïne, la malheureuse Emma Bovary ? Et je ne parle pas des Stephen King, Patrick Senécal et autres

Agatha Christie qui ont nourri tant de tordus... Enfin, jeune dame, soyons sérieux !

— C'est juste que..., commença Laura, avant de refermer la bouche.

Le juge avait raison. Elle se couvrait de ridicule.

Larivière replaça le livre à sa place, l'alignant soigneusement sur ses voisins, puis revint s'asseoir face à Laura. Il la regarda avec une nouvelle gravité. Elle aurait voulu disparaître sous le tapis chamarré qui recouvrait le sol. Que lui arrivait-il ?

— Laura, je vous promets la suite, ou plutôt la fin, du roman sous peu, après le procès. Alors vous jugerez. Mais c'est vous qui m'inquiétez, en ce moment. Vous semblez au bord de la crise de nerfs. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui sape votre énergie, qui vous draine comme un méchant petit vampire ? Tiens, je pense à Stoker, maintenant, pour demeurer dans l'allusion littéraire gothique... Je me demande...

Il hésita. Ses yeux brillaient comme deux flammes dans l'ombre de son visage.

— Enfin, vous êtes-vous sondée vous-même, Laura, sur les raisons de cette fabulation que vous venez servir à un vieil homme, chez lui ? Le livre, l'écriture, quel moyen fabuleux d'expurger le méchant, comme on dit, de livrer le fantasme à l'état brut, de faire tomber la peau morte des pulsions les plus bestiales, les plus folles.

Il s'enflammait. Mais ce qu'il énonçait était une évidence.

— C'est vrai..., parvint à articuler Laura, la gorge nouée par une soudaine envie de fondre en larmes.

Elle-même avait parfois couché sur papier ses désirs, ses aspirations, envisageant d'en faire un roman, sans jamais y parvenir. Ne pondant qu'un vague essai sans grand retentissement qui lui attirait aujourd'hui les moqueries de son connard de patron.

— Laura, je ne peux que vous inviter à regarder au plus profond de vous-même ce qui vous ronge et donne un tel écho à la violence de mon petit récit. Ne vous mentez pas.

Il se pencha dans sa direction, lui saisit le poignet d'une main implacable. Sa voix avait perdu toute son onctuosité lorsqu'il reprit :

— Vous allez mal, Laura. Je le vois bien. Est-ce côté cœur, côté travail ? Peut-être vous faut-il agir, bouger, pour vous défaire de celui qui vous pompe le sang. Ayez ce courage...

Elle se libéra de son emprise, frissonnante, la peur soudain de retour en elle. Que voulait-il dire ?

— Vous savez, nous ne sommes pas tous égaux. Toute existence n'a pas la même valeur, quoi qu'on veuille nous faire croire. Certains êtres malfaisants n'ont qu'un piètre rôle à jouer sur cette terre, continuait le juge, son regard glacial. Dans ma carrière, j'en ai croisé plus que ma part. Cela m'a souvent conduit à m'interroger sur le genre humain, sur la valeur des âmes. J'ai été forcé, jeune naïf que j'étais, à remettre en question les notions établies dans le simplisme absolu, tel qu'on nous l'a sottement enseigné, à nous et à nos parents et grands-parents avant nous. Et que nous avalons encore aujourd'hui comme du pain béni.

Il soupira, s'étira.

— Enfin, sans tomber dans le mélodrame, vous conviendrez comme moi qu'il existe de ces êtres insignifiants, mais nuisibles, qui sapent le monde et sucent l'énergie vitale, comme à vous, en ce moment.

Laura retenait son souffle. Il n'avait pas complètement tort, mais elle ne pouvait l'admettre.

— Voyez, des fois, on se complique la vie pour rien, à se faire des ulcères, du malheur à foison. Alors que la solution est limpide, à portée de main. Car, souvent, il suffit, pour les écarter du chemin, de les pousser un peu, ces nuisibles, ces parasites, juste en les confortant dans leurs travers. On croit à tort que la cause des morts subites est toujours élucidée. Avec ma longue expérience, je peux vous dire que c'est une légende urbaine. J'ai parfois eu des doutes : une épouse dont le mari cardiaque décède après une randonnée, un tyran domestique qui mélange ses médicaments. Et fréquemment, il n'y a aucune preuve, alors, on laisse couler et l'autre poursuit sa vie de personne productive au lieu de croupir en prison pour un malfaisant.

Elle le fixa, terrifiée par les paroles du juge, mais déjà un grand sourire se dessinait sur les traits austères du juge.

— Je blague, voyons ! Tout cela est belle matière à roman, n'est-ce pas ? Laura, je suis juge, homme de loi, pour reprendre votre expression un peu pompeuse. Diable ! Vous êtes si naïve. Vous me faites penser à moi, jeune...

Soudain, une porte claqua au loin. Le juge sursauta, se raidit.

Un rectangle de ciel limpide se dessinait par la lucarne du fourgon cellulaire. Une languette minuscule d'azur impeccable. La lumière crue fit mal à ses yeux habitués à la semi-obscurité, qu'il ferma à demi. Il s'était assis dans un coin, sur le banc de similicuir, même s'il était l'unique occupant du véhicule avec un de ses agents des services correctionnels, un grand type qui ne lui jetait pas même un regard. Les gardiens le haïssaient, tout autant que les détenus, d'ailleurs. Il sentait parfois cette haine autour de lui, par-delà la cellule. Aucune volonté de contact ou de chaleur de la part de ce garde-là non plus, un gars plutôt grand, mais mince et encore jeune, l'air distant. Par la rumeur sourde, par la lumière qui se frayait un chemin, on pouvait deviner la ville en ébullition, avec toutes ces âmes qui déambulaient, libres, les rues qui filaient, alors que le camion blindé le ramenait vers la prison. Il imaginait les artères bordées de maisons aux toits colorés, les arbres qui devaient avoir entamé leur course au bourgeonnement, les passantes élégantes en bottes de cuir et en long manteau, les devantures bariolées des boutiques. Tous ces endroits où il ne remettrait plus jamais les pieds, après sa chute en dehors de l'humanité.

Bien qu'elle heurtât sa pupille sensible, la pureté du bleu de ce coin de ciel retenait son regard las. De sa lumière, de son intensité, son esprit pouvait presque déduire, reconstruire les senteurs de l'air printanier. Ses narines saturées d'enfermement et de poussière s'attachaient à détecter les particules de fraîcheur. Il croyait même

percevoir l'odeur mate du fleuve. La saison de la barbotte ne devait pas être loin. Cette année-là, à peu près à la même époque, Gibeau et lui avaient fait une sacrée partie de pêche. La toute dernière.

Comme au temps de leur jeunesse, le long des ruisseaux de la Beauce, ils avaient taquiné le goujon, mais, cette fois, près de son fief. Justin avait toujours été le moins doué des deux pour les activités de plein air. Enfant, il était moins débrouillard, moins agile, et Georges était devenu son protecteur bien avant de devenir son ami. Un peu chétif, à l'époque, Justin était souvent en butte aux moqueries des autres garçons du village, et Georges ne comptait pas les fois où il lui avait évité de recevoir une volée à la sortie des classes. À la pêche, il le guidait, lui montrait inlassablement comment appâter les poissons. Patiemment, il l'aidait à retirer des eaux tourmentées les petits poissons scintillants. Il en avait un peu pitié, mais c'était son copain de toujours. Par la suite, il avait quitté son village. Mais des années plus tard, quand Georges avait retrouvé Justin, celui-ci était devenu *big*, un jeune entrepreneur prospère bien implanté dans le lucratif domaine de la production de béton. Toujours aussi enjoué, mais plein d'assurance. Justin avait dû suivre les conseils du père de Georges et mangé sa soupe pour grandir, car il avait rattrapé, à vingt-cinq ans, cette stature qui lui échappait, ado. C'est par la femme de Georges que Justin avait rencontré Nicole, la femme de sa vie, comme il le disait toujours en la serrant fort, ce petit bout de femme. Elle travaillait au même service de garde que la femme de Georges. De duo d'enfance, ils étaient devenus quatuor, à travers les ans, et malgré la distance. Les Gadbois s'étaient enracinés dans un coin reculé de Pierrefonds. Tant d'années à être inséparables, deux couples en week-end, en vacances à la plage ou à la campagne, les Noëls. Justin et Nicole avec un fils déjà grand qui ne les suivait plus, eux avec leurs fillettes dans le sillage. Tant de souvenirs qu'il avait ressassés en silence tandis que les autres devisaient en mangeant pendant ce dernier repas. Comme il le faisait à présent.

Pendant cette partie de pêche au bord du ruisseau, à quelques kilomètres de la maison, il avait réussi sans trop de mal à avoir l'air naturel. Il avait presque réussi à oublier que cet homme, son grand

ami, était en fait un étranger devenu prospère en foulant aux pieds les règles élémentaires d'éthique. Plus exactement en violant la loi, que lui, Georges, avait juré de défendre contre vents et marées. Cette automobile au logo épuré, cette grosse maison, les manteaux de Nicole... Tout cela n'était pas le fruit d'un honnête labeur, pas entièrement en tout cas. Quand Justin lui avait souri fièrement après avoir tiré de l'eau une petite truite, Georges en avait eu le cœur au bord des lèvres. Les femmes les attendaient à la maison. Ils les avaient retrouvées pour l'un de leurs nombreux soupers festifs du dimanche soir, des occasions toujours improvisées et gaies, comme chacun en a avec des amis si proches que la tentation de les appeler frères est grande. Mais un frère n'en trahit pas un autre. « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » Justin avait trahi sa confiance, mais lui, il avait aussi trahi Justin. C'est du moins ce qu'Elle pensait. Une façon de voir qu'il ne comprenait pas. Son devoir était incontournable.

Georges se laissait ballotter aux cahots du fourgon qui se heurtait à la dure réalité de l'asphalte montréalais. Le trajet entre le palais de justice et la prison était toujours interminable, mais ce n'était qu'aujourd'hui qu'il s'en rendait compte. Sa pensée revenait sans cesse à ce dernier souper entre amis. Aujourd'hui, il émergeait. La nappe de brouillard qui l'avait enveloppé ces derniers temps cherchait à se dissiper. Il y discernait des trous par lesquels la réalité, l'horrible réalité, voulait reprendre ses droits. Et il souffrait, atrocement. Il se repliait sur lui-même, luttait pour retomber dans sa torpeur, oblitérer de son esprit les flashes qui avaient commencé à l'envahir, d'un coup, quand l'avocat s'était écroulé devant lui. Il luttait en vain pour repartir vers le néant. Comme un homme entre la vie et la mort qui persiste à marcher vers la grande lumière, mais que l'électrochoc rappelle brutalement à l'existence. Quelque chose le ramenait à la surface de la vie, lui qui luttait pour demeurer dans la partie immergée, là où la violence de la peur, de l'horreur, du deuil, se trouvait comme assourdie.

Mais les souvenirs étaient d'une netteté cruelle.

Cette journée-là, Elle avait soigneusement enveloppé les poissons morts dans des papiers humides, les avait alignés, minuscules cadavres

roides, avec ces gestes solennels qui lui rappelaient le respect du chasseur autochtone pour la bête qu'il a sacrifiée. Il l'avait regardée. Elle était belle et grave. Avec émotion, désignant le salon, Elle lui avait glissé en aparté, tout en servant l'apéro, dans la cuisine :

— Nicole et Justin, ce sont vraiment nos meilleurs amis, je ne sais pas ce qu'on ferait sans eux.

Oh, le sourire de sa femme, ce jour-là !

Dans son fourgon, il se plia en deux comme si on l'avait frappé au plexus. Elle était si candide ! Elle avait été si candide.

Contrairement à Elle, lui savait déjà, à cet instant, que la belle harmonie allait être mise en bière. Que ce serait la dernière fois. Pendant qu'ils partageaient un ragoût de venaison mitonné dans le bourgogne, il les avait contemplés, éprouvant déjà la nostalgie de ce qui ne serait plus jamais. Il avait presque eu pitié de Justin, de ce grand gaillard qui mordait dans le pain chaud abondamment beurré, et descendait sa bière comme si demain n'allait jamais venir. Et c'était vrai, s'était dit Georges. Les jumelles étaient encore jeunes, elles jouaient dans leur chambre tranquillement. Leurs légers piailllements montaient par moments jusqu'à eux. Alors, les quatre adultes avaient pris leur temps autour du repas. La dernière Cène. Lui seul savait. Lui seul portait le secret. Dans quelques heures, quelques jours peut-être, des officiers de la Sûreté du Québec se présenteraient à la porte de la grosse maison sans âme de Justin et de Nicole, dans un quartier résidentiel de Blainville. Peut-être encore en robe de chambre, Nicole ouvrirait. Elle serait interloquée, révoltée d'abord, puis anéantie. On mènerait au poste son Justin inquiet, mais pas entièrement surpris, pour de longs entretiens polis. Des agents cravatés lui poseraient mille questions. Liasses de papier à l'appui, dans une débauche de chiffres et de colonnes, on parlerait pourcentages illicites, dépassements louches, argent remis au parti du maire et à certains conseillers. Son opération Intégrité à lui serait sous la loupe, les médias exposeraient au grand jour les liens entre le monde de Justin et la nébuleuse du crime organisé de la Rive-Nord. C'est ce qu'il avait prévu, et les choses s'étaient ainsi déroulées. Exactement ainsi.

Alors que la réalité refaisait surface, Gadbois souffrait, comme il

avait souffert ce jour-là, à la table familiale. Avec son secret. Avec sa colère contre Gibeau, à laquelle se mêlait le regret d'avoir dû participer à la chute de son ami.

Ce soir-là avait été le dernier moment de bonheur avec Elle. Elle ne lui avait jamais pardonné. Elle n'avait jamais compris qu'il n'avait pas eu le choix et n'avait pas souhaité en avoir. La cassure avait été totale. Aujourd'hui seulement, il réalisait que c'est en voyant la haine dans son regard qu'il avait perdu les pédales.

Assis dans le fourgon cellulaire, il s'était mis à murmurer. Le jeune agent des services correctionnels lui avait jeté un regard surpris, puis hostile.

— Silence, Gadbois !

— Hélène, Camille, Léa...

Pour la première fois, il prononçait leurs noms.

29

— Ma femme vient d'entrer, articula le juge d'un ton neutre.

Un instant, ils restèrent sans bouger, les yeux dans les yeux, comme suspendus dans l'espace-temps, étrangement soudés dans une attente mystérieuse. Laura n'aurait pu dire si cela avait duré dix secondes ou une minute.

— Antoine, tu es là ?

Une voix à la fois stridente et un peu mâle. Les traits du juge se crispèrent.

— Nous sommes ici, Claire ! lança-t-il avec effort.

Une grande femme envahit le boudoir de sa silhouette abondante et de son pas martial, son étole de vison encore sur ses épaules, ses bottes aux pieds.

— Ah, tu as de la visite ? fit-elle, l'air surpris, mais sans hostilité.

Laura nota la chevelure impeccable d'un blond cendré, les forts sourcils surmontant des yeux noirs et le maquillage un peu trop prononcé.

— Laura nous quittait, répondit Larivière sèchement. C'est mon éditrice...

La femme émit un rire dans lequel pointait une note de méchanceté.

— C'est vrai, tu voulais écrire ! Mais tu t'y es vraiment mis ? ajouta-t-elle avec étonnement.

— Rien qui t'intéresserait, ma chère, rétorqua le juge en accompagnant Laura le long du corridor.

Cette dernière, confuse, salua l'épouse laissée en plan dans le petit salon, heureuse de quitter les lieux. Aussitôt hors de la vue de sa femme, Larivière sembla se détendre et retrouver le ton courtois auquel Laura était habituée.

— Vous m'excuserez de vous congédier ainsi, ma chère enfant, mais il se fait tard. Je suis vieux et fatigué, vous savez...

— Je comprends, balbutia celle-ci en enfilant son manteau, qu'il lui avait tendu. Je vous laisse, désolée de vous avoir dérangé...

— Pas du tout, ma chère. C'est juste qu'avec cette interruption inopinée du procès, et la pause imposée qui va durer deux semaines au bas mot si cet avocat se rétablit rapidement, nous avons décidé de partir en vacances.

— En vacances ? souffla Laura.

— Oui, oui. J'ai obtenu le feu vert. Ma femme rêvait de retourner en Turquie, en Cappadoce pour être précis. Nous y sommes allés il y a quelques années, dans une sorte de voyage de noces un peu tardif.

— La Cappadoce ? répéta sottement Laura, figée sur le pas de la porte.

Le juge la regarda avec une étrange tendresse.

— Oui. Un si beau pays. Vous devriez envisager une escapade, un jour, quand vos petits soucis seront dissipés. Un pays plein de beauté...

Il recula d'un pas pour la laisser sortir.

— À très bientôt, Laura. Je penserai à vous, dans les grottes de Nevşehir.

Larivière lui jeta un dernier regard impénétrable, le visage grave. La lourde porte se referma, la laissant seule dans la nuit.

Une autre nuit, un autre matin. Le jour se pointait plus tôt. La clarté s'était déjà imposée quand Laura se leva, péniblement.

Un léger bruit de vaisselle dans la cuisine l'avait éveillée. Elle enfila une robe de chambre sombre sur sa nuisette rouge, le chien sur ses talons. Jules était à l'ouvrage aux fourneaux, se préparant des œufs sur le plat accompagnés de copieuses tranches de bacon rissolé. L'odeur de graisse lui souleva le cœur, mais elle sourit devant le tableau du grand gamin en pyjama, les cheveux hirsutes, en train de secouer sa poêle avec vigueur.

— Eh bien, on ne se laisse pas abattre, mon lapin !

Elle savait pertinemment que ce mot doux agaçait Jules, tout en lui faisant néanmoins un petit velours.

— Laura ! J'ai dix-huit ans. Tu me traites comme un bébé !

Le sourire dans le regard du jeune homme démentait le ton grondeur.

Il enchaîna :

— Dis donc, toi, par contre, tu ne sembles pas avoir la forme.

Laura ne répondit rien. Elle n'avait pas envie de faire part de ses angoisses à son jeune protégé. De son passé terrible, il devait tout de même conserver une vulnérabilité... Elle réalisait avec un sentiment de culpabilité que, ces temps-ci, elle ne manifestait guère d'intérêt pour ses proches. Depuis quand n'avait-elle pas questionné Jules sur ses cours au cégep ? Ou sur ses amis, son sport ? Et quand elle le faisait, elle peinait à se concentrer sur les réponses, comme si elle les

entendait à travers un mur de coton, comme si elle était étrangère au nid familial.

Et puis, il y avait Bernard, qui avait quitté une fois encore la maison très tôt, ce qui lui procurait un mélange de tristesse et de soulagement. Quand il était là, elle brûlait de lui parler, de lui confier ses peurs au sujet du manuscrit du juge, de le consulter comme elle le faisait en temps normal. Il posait toujours un regard si lucide, si raisonné sur les choses, il savait mettre à plat les données d'un problème. Mais là, elle se trouvait seule face à ses interrogations. Avec, en plus, le sentiment de le trahir un peu, de lui mentir par omission.

« Et puis je lui dirais quoi ? se demanda-t-elle. Qu'un manuscrit a de l'emprise sur moi ? Que j'ai peur qu'il n'assassine sa Claire de femme ? Que j'ai peur de la violence qu'il libère en moi ? N'importe quoi... »

Devant la porte-fenêtre, elle eut un haut-le-cœur. Le chat roux avait rapporté une autre souris morte. Une sale habitude...

Elle sursauta.

— Dis donc, Laura, toi et Bernard, vous n'écoutez plus les messages sur la boîte vocale du téléphone ?

Jules la regardait en riant.

— Il y a eu un appel de madame Laflèche.

Il lui fallut un instant pour comprendre.

— Rose ?

— Oui oui, répondit le garçon en bâillant.

L'évocation de la vieille dame, l'amour de son défunt mentor, fit surgir une nouvelle vague de tristesse chez Laura. Six mois seulement depuis sa mort, et tout un univers pulvérisé. Son univers. Et dire qu'elle n'avait pas non plus songé à s'enquérir de sa veuve, cette vieille dame fragile, trop prise qu'elle était dans ses soucis. Car si Aurélien avait vécu, ses journées de travail à elle auraient continué, pleines de richesse, de créativité, d'entretiens fructueux en vue de produire des ouvrages de qualité supérieure. Avec cette sérénité qui lui laissait le loisir de poser un regard vierge sur le fleuve, le sentiment du travail accompli. Aurélien lui avait manifesté son respect

et sa confiance à maintes reprises, lui indiquant clairement qu'il ferait tout pour l'associer à la maison et à son avenir. Les derniers temps, il avait même jonglé avec l'idée d'un partenariat formel avec Laura, il s'en était ouvert à elle. Au lieu de quoi elle se trouvait aujourd'hui fragilisée, son travail diminué, avec le sentiment de se retrouver devant le néant, et presque au bord de la porte... Tant de pouvoir à ce sale morveux !

— Elle veut nous inviter à souper en fin de semaine, continuait Jules.

— Qui ça ? fit Laura, absente, Ah oui, Rose...

— Oh là là, toi, tu as besoin de vacances ! fit le jeune homme en la regardant avec des yeux ronds.

— Sûrement, répondit-elle, l'air embarrassé, mais on va espérer que, quand je vais en prendre, ce sera par choix, ajouta-t-elle en se repliant vers la salle de bain. Bonne journée, mon lapin !

Elle sourit en entendant Jules maugréer dans son dos :

— Arrête de m'appeler mon lapin !

Heureusement qu'il était là, ce Jules avec sa bonne humeur, pour mettre du soleil dans la maison !

Elle s'interrogeait sur l'état de sa propre santé mentale. Il lui fallait se rendre à l'évidence : sa rencontre avec Larivière, deux jours plus tôt, n'avait rien donné d'autre qu'une angoisse décuplée. Loin d'être ébranlé, le juge avait démonté une à une ses inquiétudes, sans toutefois les apaiser de façon durable. Total : depuis sa visite nocturne, elle avait beaucoup ruminé. Entre sommeil et éveil, de troublantes fulgurances avaient ponctué ses nuits agitées. Des idées qui, hier encore, l'avaient horrifiée, heurtant ses valeurs les plus fondamentales, s'étaient imposées comme des vérités absolues et nouvelles. Après tout, n'était-il pas vrai que certains êtres peuplent la terre de leur présence inutile, néfaste ? N'avait-on pas le devoir de barrer la route aux nuisibles, aux parasites ? Quand elle avait enfin sombré dans le néant pour quelques maigres heures, l'œil moqueur de Larivière l'avait accompagnée.

Émergeant de la douche dans la salle de bain embuée, Laura s'attacha à la tâche, pénible ces temps-ci, de se maquiller un peu. Ses

yeux sombres paraissaient plus cernés que d'habitude.

— Tu es moche, ma vieille !

Elle lança une grimace à son reflet tout en appliquant un brillant en bâton discret sur ses lèvres et une touche d'ombre à paupières. À ce rythme, elle aurait l'air d'avoir cent ans avant l'été ! Dans sa chambre, elle s'assit un instant sur le lit défait et saisit sa tablette électronique. Son cerveau jonglait encore frénétiquement, ce matin. Il avait dérivé déjà la veille au soir, l'entraînant sur de multiples sites Web. Pour se libérer de son angoisse, un peu comme l'aurait fait un enfant grondé qui invente un complot contre un parent sévère, elle avait joué sans y croire avec des scénarios. Il suffisait parfois de conforter quelqu'un dans ses travers, avait dit le juge. Jean-Seb, malgré sa personnalité détestable, menait une vie plutôt rangée. Où pouvait bien se trouver la prise ?

Pianotant sur son iPad, Laura passait mentalement en revue la journée type de l'éditeur. Pas de compagne, pas de vices, ou alors bien dissimulés. Pas de gourmandise exagérée non plus, à part cette ridicule habitude de manger des fruits entre les réunions.

Laura se raidit. Ignorant l'heure qui lui criait qu'elle serait coincée dans la circulation si elle traînait encore, elle se laissa dériver plus profond dans sa rêverie. Pamplemousses, oranges, mandarines..., se pouvait-il... ?

Mus par une impulsion qu'elle ne maîtrisait pas vraiment, les doigts de Laura faisaient surgir d'eux-mêmes les sites d'informations médicales qui défilaient. « Médicaments, posologie, affections graves. Risques associés aux fruits... danger des agrumes... interactions dangereuses avec des médicaments... » On aurait dit que le site *Science.net* lui parlait, répondant avec une netteté fulgurante à ses interrogations.

Elle fronça les sourcils et relut, plusieurs fois. « Certains médicaments peuvent interagir dangereusement avec les agrumes. Si les médicaments ingérés doivent traverser l'intestin avant de pénétrer le sang, il existe des enzymes qui limitent leur absorption. Cependant, plusieurs agrumes, entre autres les pamplemousses, possèdent des molécules qui bloquent l'action de ces enzymes. »

Laura leva la tête. Cela pouvait-il être aussi élémentaire ? Dans bien des cas, disait le site, cette hausse de concentration dans le sang de la substance ingérée n'a guère de conséquences, mais, pour certains médicaments, la toxicité atteint ainsi des seuils critiques. Il existait donc un mécanisme tout bête qui faisait en sorte que le médicament soit absorbé en plus grande quantité par l'organisme, que les concentrations augmentent de façon faramineuse jusqu'à devenir toxiques, voire mortelles ?

Elle eut un rire et poussa la tablette de côté. À quoi songait-elle donc ? Si elle ne se hâtait pas, elle aurait dans la face la colère sourde du Jean-Seb en question, agrumes ou pas. Un peu sonnée, elle revêtit un pantalon de jersey souple et un chandail de mohair, jetant un œil distrait par la fenêtre sur le jardin qui montrait les premiers signes de l'arrivée du printemps.

Il était près de neuf heures quand elle sortit la Fiat rouge du garage. Un avion passa dans le ciel nuageux. Emportait-il le juge et sa femme vers la Turquie et ses dangers ? Elle se força à détourner sa pensée du juge. Dans la circulation qui la ralentissait, elle rêvassa encore à ces combinaisons létales. « Après tout, comme dirait l'autre, il n'y a pas de mal à fantasmer. Cela n'a jamais tué personne. On a beau être au régime, on a quand même le droit de regarder un menu », pensa-t-elle en ricanant. C'est à la sortie du pont Jacques-Cartier, presque au coin de Papineau et René-Lévesque, qu'elle se souvint soudain du Zocor.

— Le Zocor, bon Dieu ! marmonna-t-elle en frappant son volant.

Elle savait que la boîte de comprimés du pauvre Aurélien se trouvait dans un tiroir de son ancien bureau, pas loin, sans doute, de là où avait sommeillé le manuscrit du juge. Quand les croque-morts avaient emporté la dépouille de son mentor, c'est presque machinalement qu'elle avait ramassé pour la ranger la boîte de ce médicament destiné à faire baisser le cholestérol. Comme si elle avait gardé l'espoir fou qu'un jour son propriétaire en aurait de nouveau besoin.

Le Zocor et son ingrédient actif, la simvastatine. Elle l'avait vu passer sur les sites d'informations médicales. La substance ne figurait-

elle pas en bonne place parmi la quelque cinquantaine de médicaments à ne pas mêler aux agrumes, surtout, en fait, au pamplemousse ? Un remède de cheval. De quoi provoquer des perturbations importantes dans le fonctionnement du cœur, des tremblements, des suées, et pouvant entraîner la mort dans certaines circonstances.

On klaxonna derrière elle. Elle appuya sur la pédale d'accélération et la Fiat bondit en avant.

Zocor et agrumes ? Elle n'en était pas à cent pour cent sûre, et pourtant... Elle ralentit en arrivant aux abords du Vieux-Montréal, se secouant avec un petit rire. Il fallait chasser ces élucubrations ridicules et affronter la journée. Avec Jean-Seb. L'angoisse familière monta de nouveau en elle. Comment un petit vermisseau malfaisant pouvait-il avoir une telle capacité de nuire ? se demanda-t-elle en gravissant les escaliers d'un pas lourd. On aurait dit que du bâtiment des éditions lui-même suintait une indicible tristesse.

Elle pénétra dans les lieux, mais s'arrêta net. Le coquet hall d'entrée des Éditions Laflèche était encombré d'une multitude de boîtes de livres à différents stades de l'emballage. La haute et forte silhouette de Renata était penchée sur les cartons. Elle triait de gros ouvrages, les séparant en plusieurs piles, aidée par le jeune stagiaire Frank. Celui-ci éternuait à répétition, gêné par la poussière que l'exercice délogeait.

Surprise, Laura en oublia de retirer ses bottes humides de neige molle. Elle jeta son manteau sur l'un des fauteuils de cuir destiné aux visiteurs.

— Qu'est-ce qui se passe, Renata ? questionna-t-elle, interdite, on déménage ou quoi ?

La réceptionniste lui jeta un regard anxieux.

— Non, pas que je sache, mais monsieur Laflèche a lancé une grande opération pour éliminer les vieux livres. Il compte libérer les placards et les étagères de ce qu'il appelle les « vieilles croûtes dont personne ne veut », ajouta-t-elle avec une grimace.

— Alors c'est le branle-bas de combat, ajouta Frank en haussant les épaules.

Renata passa une main amicale dans les cheveux poussiéreux du jeune homme pour en secouer la saleté et Laura sentit un étau lui enserrer le cœur. Cet abruti de Jean-Séb tenait vraiment à faire table rase de l'héritage intellectuel de son oncle. Il ne lui arrivait pourtant pas à la cheville ! Allait-il garnir les étagères de romans préfabriqués, de biographes de vedettes à la noix ? En elle, la colère se mêlait à l'angoisse. À grandes enjambées, elle se dirigea vers le bureau du jeune éditeur, n'entendant pas Renata qui lui lançait :

— Laura, il n'est pas là...

La vaste pièce qui avait si longtemps été le bureau d'Aurélien et que Jean-Seb avait investie quelques heures après sa mort était déserte. Elle s'avança. Où était donc cet avorton ? Un gilet griffé reposait lâchement sur le fauteuil qui avait été celui d'Aurélien pendant tant d'années. Les dossiers s'empilaient en désordre sur le bureau de Jean-Seb, à côté d'une tasse à café vide. Sur une console était posée la sacro-sainte assiette de fruits frais, composée aujourd'hui de fraises, d'oranges et de pamplemousses qui attendaient d'être mangés. Le parfum citronné dans lequel le neveu semblait prendre un bain quotidien flottait dans l'air, ses accents doucereux et acidulés agressant les narines de Laura.

Elle quitta le grand bureau et longea le corridor, passant devant celui d'Isabelle, dont la porte était fermée. Elle aussi devait fuir la présence de Jean-Seb, se dit Laura. Son propre bureau, juste à côté, était par contre grand ouvert. Laura fronça les sourcils. Elle se rappelait très bien l'avoir fermé elle-même, la veille. Elle s'approcha, percevant des bruits sourds. Jean-Seb se tenait au beau milieu de la pièce, empilant des livres qu'il avait retirés des étagères. De ses étagères à elle ! Devant cette intrusion, Laura se sentit suffoquer. De quel droit l'éditeur avait-il ainsi pénétré, non, envahi son espace de travail ? Qu'y faisait-il, à toucher ainsi ses affaires ? À côtoyer la photo de Bernard et de Jules !

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? fit Laura, la gorge nouée.

Le jeune éditeur leva la tête. Son étroit visage affichait son éternel air agacé.

— Ah ! te voilà, Laura. Écoute, tu sais, la grande rationalisation

que j'ai lancée, eh bien, on a commencé sans toi, puisque que tu arrivais tard...

Laura se sentit rougir de colère. Elle ne se souvenait nullement d'avoir entendu l'éditeur annoncer une réorganisation des locaux. Et elle n'arrivait pas tard, si l'on considérait que Jean-Seb la monopolisait avec mille questions jusqu'à dix-neuf ou vingt heures presque tous les soirs, ces temps-ci.

Jean-Seb se redressa, étirant son dos malingre. Il lissa d'une main ses cheveux gominés.

— Bref, je veux faire de la place pour les nouveaux ouvrages du printemps. On n'en peut plus de nager dans les vieilles croûtes, Laura. Franchement, qui lit du Tremblay de nos jours ?

— Tu serais étonné, parvint à murmurer Laura.

Les mots se bousculaient au portillon face à cet art qu'il avait de la déstabiliser, de la heurter dans ses valeurs profondes. La force indestructible de la stupidité.

Il haussa les épaules, empoigna une pile de livres à l'habillage sombre qu'elle reconnut tout de suite. Un frisson de haine parcourut son échine. À cet instant, elle accédait à ce que pouvait ressentir une victime de viol. Jean-Seb, ignorant son trouble, enchaînait :

— Et tu seras d'accord pour qu'on liquide tous ces invendus de ton bouquin, le machin que tu as pondu il y a un siècle, enfin ton truc sur les femmes en politique ou quelque chose du genre, hein ?

Il brandit l'un des livres.

— Personne ne l'a acheté à l'époque de sa parution, alors aujourd'hui, on ne voit pas pourquoi ne pas s'en débarrasser.

Il regarda Laura droit dans les yeux de son petit air faussement candide et naïf.

Laura n'en revenait pas. La rage lui coupait la parole et brouillait ses pensées. Elle ne pouvait tolérer l'outrecuidance de son nouveau patron ni son mépris pour un travail dans lequel elle avait placé tant d'espoir et d'amour. Sans un mot, elle tourna les talons et s'enfuit à toute vitesse le long du corridor, tandis que la voix moqueuse de Jean-Seb lui parvenait comme assourdie :

— Surtout, ne m'aide pas, Laura ! On a compris que tu n'adhérais

pas à la nouvelle philosophie de la maison. Il va falloir que tu y réfléchisses sérieusement...

Éperdue, Laura chercha refuge dans le premier local venu. Avisant le bureau de Jean-Seb, elle s'y engouffra. Les autres ne devaient pas la voir dans cet état, tremblant de tous ses membres. Elle aurait voulu tout renverser dans le bureau de son patron, disperser les dossiers, renverser la machine à expresso rutilante, jeter l'assiette de fruits.

Les fruits.

Laura resta figée.

« Vous savez, Laura, il est facile d'éliminer quelqu'un... » Une voix sourde. Les yeux du juge.

Sa tête tournait. À l'aveugle, elle fouilla dans les tiroirs du bureau de merisier. Les larmes coulaient sur ses joues, mais le flot ne lui apportait aucun réconfort. Sa main tremblait en saccades convulsives. Rien dans le premier tiroir de gauche ni dans le second. Elle dressa l'oreille. Tout était silencieux. Mais, au fond du tiroir inférieur, enfin, elle sentit le carton raide de la boîte sous sa main. Jean-Seb n'aurait jamais cherché jusque-là. Elle leva la tête, tendant l'oreille de nouveau. Mais Jean-Seb en avait pour un temps s'il s'appliquait à éliminer tous les vieux livres de Laura, c'était certain. Laura contempla le contenant, anodin et léger, quelques dizaines de grammes à peine. Elle sortit les comprimés, les palpa de ses doigts tremblants. Comme ils semblaient inoffensifs !

Elle les tint un moment au creux de sa main, chercha des yeux un objet lourd avec lequel elle pourrait les pulvériser. Ils avaient l'air durs. Parviendrait-elle à les réduire en poudre ? Et puis, quelle heure pouvait-il bien être ? Dix heures ? Jean-Seb consommait religieusement sa ration quotidienne de fruits avant son repas de midi. Il racontait à qui voulait l'entendre que les acides contenus dans les agrumes et les antioxydants présents dans les fraises étaient mieux absorbés par l'organisme si on les ingérait seuls, avec l'estomac vide. Elle ne devait pas traîner. Quelqu'un pouvait surgir n'importe quand.

Elle s'approcha de l'assiette, se demandant encore comment broyer les comprimés. Sa vue se brouillait tant qu'elle chancela. Elle

se pencha au-dessus de l'assiette avec l'impression d'être au bord de l'évanouissement.

Si la bête te ronge, araignée ou scorpion, ton pied l'écrasera.

Soudain saisie d'un grand effroi, elle aspira l'air avec désespoir.

— Mais qu'est-ce que je fais là ?

Elle ouvrit la main, laissant échapper les comprimés en une guirlande claire. Horrifiée, Laura recula de trois pas, comme si le médicament répandu pouvait encore nuire.

— Mon Dieu !

Elle se retourna. Ses yeux tombèrent droit dans ceux du portrait d'Aurélien Laflèche. Un Aurélien austère, debout, appuyé sur le bras d'un fauteuil, un Aurélien plus jeune, la cinquantaine peut-être, au regard aussi profond que s'il avait été vivant. Ce portrait, Laura s'en souvenait, avait été un cadeau de sa chère Rose, et lui pourtant si humble n'avait pas résisté au plaisir de le placer dans son repaire. C'était bien avant que Laura n'entre dans la maison.

Aurélien la regardait d'un air sévère et triste à la fois. Que fais-tu là, Laura ? disait clairement le tableau. Elle retint son souffle comme si on lui avait asséné un coup de poing au creux de l'estomac. Que lui arrivait-il ? Était-elle prête à empoisonner un homme parce qu'il ne partageait pas sa vision de l'édition, parce qu'elle le jugeait nuisible, méprisable ? Elle qui, enfant, allait jusqu'à ramasser les vers de terre dans la cour d'école pour leur éviter d'être broyés sous les bottes des élèves ? Elle qui était venue en aide à un orphelin abandonné et à des enfants seuls au monde ? Comment son esprit avait-il ainsi pu dériver ?

Des pas retentirent dans le couloir. Elle sursauta. D'une main fébrile, elle réunit tant bien que mal les cachets répandus au sol et les jeta dans la corbeille à papier. Leur présence serait peut-être un mystère pour la femme de ménage, mais ils lui faisaient horreur. Tournant les talons, elle sortit en courant du bureau maudit. Renata marchait dans sa direction. Elle s'arrêta et posa un regard alarmé sur le visage plein de larmes de sa jeune collègue.

— Tout va bien, Laura ?

— Non, Renata, rien ne va. Rien du tout.

Et, claquant derrière elle la lourde porte des Éditions Laflèche, Laura s'enfuit de la maison maudite où elle était passée à deux doigts de tenter de commettre un meurtre.

Assise à la table de la cuisine, Laura avait versé toutes les larmes de son corps, et elle n'était pas à la veille d'arrêter. En cet instant, se dit-elle, l'expression « torrent de larmes » prenait tout son sens. La nappe héritée de sa grand-mère, avec ses couleurs chaudes, rassurantes, recevait, témoin lisse, le déferlement de son désarroi.

« Sèche tes pleurs, sèche tes pleurs, sèche tes pleurs ma sœur... », chantonna-t-elle tristement. Mais elle était seule et rien ni personne ne pouvait la consoler. Pas même la poésie de Daniel Bélangier.

La chaleur du feu dans la cheminée emplissait la maison, pourtant elle frissonnait. Et ses larmes coulaient sans répit. Même les fines pages du manuscrit du juge, au coin de la table, risquaient d'être humectées par ses débordements lacrymaux. Elle les tira dans une zone encore sèche. Sa vue brouillée distinguait mal les dernières pages et leurs lignes mauves. Mais elle aurait presque pu en réciter par cœur des passages, qui formaient dans sa tête un ballet macabre aux teintes violettes. Elle avait mal au cœur, mais se força à relire des passages. Toujours, encore, elle cherchait des réponses.

Quand tout avait été fini, il était demeuré un moment immobile, à fixer le Jésus navré de la chapelle troglodyte. Dans quelques minutes, il remettrait le lourd manteau de son personnage. Il dévalerait la pente instable, délogeant dangereusement des roches comme il avait délogé le pan de paroi qui avait écrabouillé l'araignée monstrueuse. À pleins poumons, il crierait à l'accident, ameutant une flopée de paysans sales

et obséquieux. Les flics du coin tarderaient à appliquer. Peut-être lui servirait-on un thé à l'ombre de la gargote du village. Puis, une guimbarde pourrie freinerait sec au milieu de la place. Une cohorte de policiers sales et poilus s'extirperaient du véhicule, on sentirait leur sueur rance et leur haleine chargée. Il pouvait déjà deviner leurs hochements de tête, leur rapport bâclé, leur indifférence. Bah, quoi de neuf, encore un touriste imprudent. Et des vieux en plus, lui surtout. Pourquoi aussi n'avait-il pas payé un local pour les accompagner dans leur ascension ? C'était chercher les problèmes, courir à la catastrophe, murmurerait les agents entre eux en coulant des regards de biais. Si peu de questions seraient posées. Il n'était pas inquiet. Mais avant, il voulait prendre son temps. Le soleil ne disparaîtrait de la ligne d'horizon que dans plusieurs heures. Rien ne pressait. Il savourait sa libération, défiant le Jésus rupestre qui le fixait de ses yeux immenses qu'encadraient de forts sourcils et au-dessus d'un nez très droit. Il avait des choses à lui dire, à ce Jésus de toutes les bontés qu'on lui avait fait ingurgiter pendant son enfance. Ce fils de Dieu si parfait voué à pousser les pauvres moutons humains dans le droit chemin du bien. Le droit chemin, le bien. Foutaise !

Lui qui avait vu passer tant de crapules, de pervers et de sanguinaires, lui savait que les piètres barrières érigées de peine et de misère par ce dieu du Bien et ses pitoyables apôtres ne faisaient pas le poids devant la détermination de l'homme à se dévoyer. Très tôt, au détour d'une fleur empoisonnée, il avait décidé d'emprunter le chemin inverse. Il ne l'avait jamais regretté, pas plus aujourd'hui que la veille ou au premier jour. Oh, la jouissance de sentir l'autre perdre ses repères, hésiter, s'accrocher désespérément à ses illusions, avant de flancher et de succomber !

Il ne savait pas combien de temps il lui restait. Assez, sûrement, pour défier encore tous les Jésus de ce monde, qu'ils soient planqués à flanc de montagne ou ailleurs.

Laura respira fort. Elle avait eu raison d'avoir peur. Les lignes maléfiques du juge renfermaient un poison insidieux, ce même mal que l'homme avait savamment distillé en elle. Il avait dû sentir sa

fragilité, se renseigner sur sa situation professionnelle, ses craintes, sa haine pour Jean-Sébastien Laflèche. Ce n'était pas bien compliqué, d'autant qu'il était un ami proche de la famille. Un ami proche ? Mais comment Aurélien avait-il pu être le complice, l'ami, d'un être aussi pervers ? Elle ne pouvait le croire. Il avait dû, lui aussi, être abusé par le personnage policé, charmant et séducteur. Elle devrait sonder Rose, samedi, pour tenter de mieux comprendre.

Elle sentit la truffe humide de Bayreuth sur son mollet. Le chien percevait le trouble de sa maîtresse. Elle se secoua, essuyant les dernières larmes qui séchaient sur ses joues et qui la chatouillaient le long du cou. À quoi bon se morfondre ? Après tout, même s'il avait été minuit moins une, elle avait résisté aux sirènes du Mal. Et le sacré Jean-Séb caracolait toujours. Il avait dû finir de vider son bureau de tous ses livres aimés. Le salopard ! Quelque part en elle, un infime regret de ne pas avoir posé le geste potentiellement fatal pointa, mais elle le repoussa fermement. Pour elle, la leçon était apprise.

— Juge Larivière, mes barrières contre le Mal en sortent plus solides. Grâce à vous, ce sont désormais de véritables palissades !

À ces mots, elle saisit la liasse de feuilles éparses couvertes de la fine écriture mauve et, comme on cherche à se débarrasser du cadavre d'un serpent venimeux, elle jeta d'un coup le manuscrit sur les tisons encore rouges dans la cheminée. L'œil de feu avide s'éveilla, ranimé par les feuillettes qu'il caressa avant de les dévorer. Laura resta là quelques instants, dans un état second, contemplant le roman du juge qui se désagrégeait peu à peu en cendres. Chaque page qui brûlait lui apportait un peu d'apaisement. Les mots, dont la teinte violacée était, l'espace d'un éclair, portée à l'incandescence, s'effaçaient par blocs entiers. Quand la dernière feuille fut consumée, Laura se redressa en poussant un soupir de soulagement. Le feu avait ce caractère purificateur, c'était bien vrai !

Le chien, à ses côtés, battait de la queue, comme s'il comprenait que sa maîtresse lui revenait, et de très, très loin.

Laura ignorait de quoi les jours à venir seraient faits. Une chose était cependant certaine : elle ne pouvait retourner dans cet état d'esprit aux Éditions Laflèche, il lui serait impossible de jouer le jeu,

de travailler aux côtés de Jean-Seb, c'était trop d'hypocrisie. Il lui fallait prendre du temps, du recul. Et puis, il y avait le juge. Que devait-elle faire pour l'empêcher de nuire ? De nouveau étreinte d'angoisse, elle songea qu'à l'heure actuelle il avait peut-être déjà commis son horrible méfait. Car il allait le commettre, elle n'en avait plus aucun doute. Une fois de plus, elle jongla avec l'idée d'aller directement parler aux autorités, mais qui la croirait ? Elle n'avait pas l'ombre d'une preuve. D'autant, se dit-elle en gémissant, que son geste impulsif venait de détruire le manuscrit !

Elle secoua la tête. Et puis, le juge et sa femme étaient actuellement sous des cieux lointains, elle aurait l'air d'une folle d'ainsi l'accuser !

Il lui fallait de toute urgence parler à Bernard. La maison était sombre et triste de son absence et de celle de Jules.

« Mais tu n'es pas là, une fois de plus, pensa-t-elle avec amertume. Ces temps-ci, tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi. »

Rose les avait conviés pour dix-sept heures trente. La vieille dame soupait tôt, et ils ne voulaient pas la faire attendre. La distance qui séparait la maison de la rue Labonté, dans le Vieux-Longueuil, de l'imposante demeure de brique rouge de Rose Laflèche, dans une rue cossue de Saint-Lambert, ne représentait qu'une poignée de kilomètres. Bien au chaud dans l'habacle de l'auto familiale, Bernard au volant et Jules somnolant en arrière, Laura aurait voulu que le trajet dure toujours. Alors que le véhicule filait en ronchonnant le long de la route 132 et du fleuve, Laura se sentait bien pour la première fois depuis longtemps, nichée au cœur de sa petite famille. Elle aimait ces si rares moments où Jules, Bernard et elle se retrouvaient ensemble, suspendus quelque part dans le temps entre leurs activités frénétiques respectives, captifs du présent. Elle jeta un regard attendri au grand garçon avachi sur la banquette arrière, les yeux à demi clos, puis sur le profil de Bernard, en contre-jour flou sur l'horizon où déclinait le soleil.

Sentant son regard, le journaliste tourna la tête vers elle. Il eut ce sourire si beau, si entier, qui l'avait fait fondre quinze ans plus tôt et qui continuait de la bouleverser. Elle le lui rendit et pensa qu'un instant elle avait oublié Jean-Seb, le travail. Ou l'ex-travail, se reprit-elle, la gorge de nouveau nouée. Et aussi l'assiette de pamplemousse, ainsi que le manuscrit du juge. Elle n'était pas retournée au bureau et n'en avait rien dit à Bernard, qui, d'ailleurs, n'avait pas posé de question en la voyant traîner, le matin, ces temps derniers. Il était trop

préoccupé par sa nouvelle affectation, sans doute. Mais un jour, les questions viendraient... Elle n'était pas parvenue non plus à se confier à lui. Tout était coincé là, dans sa poitrine, l'angoisse et la honte, la culpabilité.

L'auto ralentit à l'entrée de Saint-Lambert, se pliant aux limites de vitesse draconiennes en vigueur. La somptueuse demeure des Laflèche sommeillait dans son écrin de grands érables. Elle avait connu des jours plus gais, quand Aurélien et Rose recevaient de façon royale dans leur jardin arrière, mais elle conservait une beauté austère, aujourd'hui un peu triste.

Conception, une Andalouse aimable et distinguée dans la trentaine qui tenait la maison des Laflèche depuis sept ou huit ans, les accueillit, repoussant avec force gestes leur tentative pour se déchausser.

— Rose serait bien fâchée ! Vous vous voyez, pieds nus sur le plancher ciré ? Et puis c'est sec, dehors ! Entrez, entrez !

Derrière elle, dans le vaste hall richement tapissé, un léger trottement de souris se fit entendre. La petite vieille dame s'avança, son visage rond et doux tout sourire.

— Laura, Bernard. Mes amis ! Cela fait trop longtemps. Et si ce n'est pas ce beau Jules ! Ma parole, j'ai encore rapetissé ou tu as grandi depuis quelques mois ?

Ils se rendirent, pour un cocktail, dans la verrière qu'Aurélien avait fait ajouter à l'arrière de la maison une vingtaine d'années plus tôt afin que Rose puisse y remiser les mille plantes qu'elle ne pouvait se résigner à voir mourir avec les premiers frimas. Elle s'y installait aussi, les après-midi, de novembre à mars, quand Ma Muse était fermée, pour profiter de la lumière hivernale. En sirotant le kir royal que Conception lui avait servi, Laura pensa avec tristesse combien la veuve devait trouver le temps long et l'habitation vide sans son Aurélien. Tant d'années de vie commune, en harmonie de toute évidence. Malgré la présence chaleureuse de sa dame de compagnie, elle devait cruellement souffrir de l'absence et chercher le passé, le soir, au détour de chaque meuble, de chaque fauteuil.

Tandis que Jules partait en quête des deux chats de la maison,

deux timides ragdolls ne répondant jamais à leur nom de Junior et Senior, Rose bavardait pourtant plutôt gaiement, que ce soit au sujet du printemps qui tardait à réveiller son jardin ou des voisins si serviables... Laura admirait son charmant visage de vieille dame dans lequel brillaient deux petits yeux pervenche. Elle notait le fini du vêtement, la mise coquette, le maquillage léger mais impeccable, les mains soignées ornées de quelques bagues discrètes, au milieu desquelles luisait l'alliance en platine. Rose devait être bien en chemin vers les soixante-quinze printemps, se disait Laura. L'image du juge, qui l'avait aimée et avait été si proche d'Aurélien, s'imposa à elle, désagréablement.

— Vous allez bien, Laura ? Vous semblez un peu pâle, remarqua la vieille dame.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère Rose, c'est plutôt à vous que je devrais poser la question. On ne se voit plus, et je m'en veux tellement...

Rose se pencha, tapota la main de Laura.

— Ne vous en faites pas, mon enfant, je sais que vos vies sont frénétiques. Je survis. Un peu péniblement sans mon cher Aurélien, mais tout de même, vous savez, j'ai du ressort. Il en faut, Laura, je ne vous apprends rien...

Les yeux pervenche s'arrimèrent aux siens avec intensité. Laura détourna le regard, se demandant si Rose avait eu vent de ses déboires aux Éditions Laflèche.

Elle ne put s'appesantir sur cette interrogation, car, sur l'invitation de Conception, ils passèrent à table.

— Je vous ai préparé ma fameuse paella, dit la jeune Espagnole en riant, tandis qu'elle déposait une lourde jatte de grès remplie de riz au safran, de poulet et de crevettes au parfum délicieux.

— Ta paella est tellement *hot*, Conception ! s'exclama Jules avec enthousiasme en se frottant les mains.

Conception émit un rire sonore qui fit tressauter le lourd collier de fantaisie qui ornait son cou.

— C'est à peu près la seule chose que je sais cuisiner, répliqua-t-elle. Tu demanderas à madame Rose ; elle souffre de la faim avec

moi ! ajouta-t-elle en roulant les *r*.

La vieille dame sourit.

— Conception, tu exagères. Tu me gâtes, au contraire. Pas de fausse modestie. D'ailleurs, malgré la mort de mon pauvre mari, j'ai bien pris une dizaine de livres pendant l'hiver. Est-ce que tu te joins à nous pour le souper, Conception ? Ou ton fils et ton amoureux t'attendent ?

Conception secoua la tête.

— Merci, cela m'aurait fait plaisir, mais je vais vous laisser. Mon mari doit partir pour un long trajet vers l'est du pays, avec son camion. Je vais aller prendre le relais avec Felipe. Laissez tout dans la cuisine, madame Rose, je nettoierai demain.

Elle s'éclipsa avec un geste amical.

— Elle est précieuse, cette jeune femme, commenta Bernard.

— Sers-toi, Jules, dit Rose, remarquant que le garçon salivait devant la paella fumante. Oui, Conception, je ne pourrais pas m'en passer ! C'est un petit cœur sur deux pattes. Elle fait tout, ici, et elle m'accompagne quand j'ai des emplettes. Et puis, c'est une femme très intelligente. Elle lit énormément. Aurélien l'aimait beaucoup, le pauvre...

Autour de l'immense table ronde en merisier élégamment chargée de chandeliers, les trois convives et leur hôtesse se turent un moment, le temps de se délecter du plat de fruits de mer et de laisser retomber un peu la vague d'émotion née de l'évocation du défunt éditeur.

Entre deux bouchées délicates, Rose leva le nez et regarda de nouveau Laura.

— Dites-moi, Laura, comment vont les choses à la maison d'édition ? Jusqu'à récemment, je ne me sentais pas assez d'attaque pour m'intéresser à d'autres affaires que mon petit quotidien, à mon deuil, mais il va bien falloir que je m'y consacre un peu...

Laura s'éclaircit la voix. Bernard lui jeta un regard alerté, sachant que tout n'était pas rose, en ce moment, pour sa compagne. Jules, lui, continuait imperturbablement à ingurgiter de grosses bouchées de paella, écoutant d'une oreille.

— Oh, Rose, vous savez, c'est une période d'adaptation... Disons

que c'est une raison de plus de s'ennuyer de notre cher Aurélien...

Laura se mordit les lèvres. En chemin, elle s'était juré de ne pas aborder ses difficultés devant la vieille dame. De toute manière, elle ne pouvait révéler l'étendue catastrophique de la dégradation de ses relations avec le neveu. Elle était seule face à son angoisse, sur ce terrain-là comme sur d'autres.

Mais Rose la fixait toujours de son regard calme et sage. En savait-elle plus qu'elle ne le disait ? Renata, par exemple, ou Isabelle avaient pu lui parler, lui rapporter le climat qui régnait à la maison d'édition...

Rose resta silencieuse pendant une minute. Bernard regardait sa femme d'un air intrigué quand Jules lâcha soudain :

— Eh ben ! Dites donc, c'est ça qu'on appelle « un ange qui passe » ?

Les trois autres eurent un rire gêné.

— Vous me le diriez, s'il y avait des problèmes, n'est-ce pas, Laura ? reprit Rose avec chaleur, plaçant une nouvelle fois sa minuscule main sur celle de Laura, qui était assise à sa droite. Je suis votre amie, vous savez, Laura, et je vous aime tout autant qu'Aurélien vous aimait. Vous en êtes consciente, n'est-ce pas ?

Elle ne la lâchait pas du regard, et Laura se crispa un peu sous les émotions violentes qui se battaient pour s'exprimer. Elle toussota.

— Ne vous en faites pas, Rose, moi aussi, je survis...

Avec tact, sentant la réticence de Laura, la vieille dame n'insista pas, ajoutant seulement :

— De toute façon, il faut que je voie mon neveu. Que je lui parle des affaires de la famille. C'est lui a pris la maison en charge, c'est vrai, mais il ne faut pas oublier que j'ai toujours un droit de regard. De cela, Aurélien s'est assuré.

Laura releva la tête, l'espoir au cœur. Se pouvait-il que Rose puisse encore intervenir dans la marche des affaires des Éditions Laflèche ? Elle n'osait l'envisager. Ce n'était pas du tout le message que communiquait Jean-Seb aux employés. Mais après tout, Laura ne connaissait pas le détail des arrangements d'Aurélien. Avait-il légué l'affaire à son neveu ? Sa femme en conservait-elle des intérêts ? Dans

quelles proportions ?

Mais Rose s'était déjà tournée vers Bernard.

— Assez parlé de nous, cher Bernard. Et vous ? Comment va le journalisme, par les temps qui courent ? Il me semble qu'à la télé comme dans les journaux, c'est la course aux nouvelles catastrophistes. Cela me fatigue assez, je vous avoue... Mais vous avez toujours été bien trop profond pour ce métier. Je vous l'ai toujours dit. De quoi traitez-vous, ces temps-ci ?

— Je suis affecté à la couverture judiciaire, maintenant, dit-il platement.

— Ah bon ! fit Rose. Je pensais, cher Bernard, que vous aviez la politique tatouée sur la peau...

— Bernard avait besoin d'un changement, intervint Jules.

— Je couvre le procès Gadbois, continua Bernard, sans enthousiasme.

Le visage de Rose s'anima.

— Mon Dieu, oui, même moi qui ne m'intéresse plus guère à l'actualité, j'ai eu vent de cette terrible affaire... Comment de telles horreurs sont-elles possibles, au nom de Dieu ?

— Oui, c'est la question que tout le monde se pose, murmura Bernard, et on se demande comment un homme qui trucidé sa femme et ses deux filles peut espérer s'en tirer en plaidant la non-responsabilité criminelle.

— Franchement, ce serait un vrai scandale ! s'écria Rose d'une voix indignée.

Laura et Jules acquiescèrent de la tête. Pourtant, le jeune homme rétorqua :

— Peut-être qu'il y a des circonstances atténuantes, avec l'histoire de son ami arrêté, comme tu l'as écrit dans ton dernier article, Bernard.

L'interpellé fronça les sourcils.

— Je ne parlerais pas de circonstances atténuantes, corrigea-t-il, plutôt d'un contexte qui expliquerait pourquoi l'homme a pété les plombs. Mais, en aucun cas, cela ne peut justifier qu'une personne enlève la vie à autrui. Tu comprends bien ça, Jules ?

— Oui, bien sûr, je comprends, répondit ce dernier. De toute façon, avec le juge qui préside le procès, il est cuit, non ?

Laura se sentit rougir à l'évocation du juge. Depuis leur arrivée, elle espérait que le nom de Larivière ne viendrait pas sur le tapis. En même temps, sachant que celui-ci avait été proche des Laflèche, elle brûlait de poser des questions à son sujet.

Bernard ricana :

— Il est vrai qu'un juge influe souvent sur le déroulement des débats, surtout quand il a un caractère aussi trempé que le juge Larivière, mais, dans ce cas-ci, c'est le jury qui va trancher. Avec les rebondissements des dernières semaines, les jurés, autant que nous, sont tenus en haleine. Et en effet, Larivière ne s'en laisse pas imposer. C'est tout un bonhomme !

Laura baissa le nez vers son assiette de dessert et la part de tarte aux fraises que Rose y avait déposée.

— Larivière ? Antoine Larivière ? demanda Rose, levant la tête et fronçant les sourcils.

— Oui, répondit Bernard. Vous le connaissez bien, n'est-ce pas ? Il a assisté aux... Enfin, vous êtes amis ?

Rose poussa un drôle de soupir. Elle sembla hésiter.

— Amis ? Amis, oui... en une époque reculée... enfin, c'est plus compliqué que cela... si loin, aussi.

Laura dressa l'oreille. Le juge parlait de Laflèche comme d'un frère et quand il avait évoqué leur jeunesse commune, au cours de cette première rencontre au salon de thé, il avait dépeint un trio idyllique d'étudiants. Et son amour pour Rose...

— Je ne veux pas trop m'avancer sur ce qu'est devenu Larivière aujourd'hui, reprit l'hôtesse avec prudence. Mais, jeune homme, Antoine était quelqu'un de très... disons, entier. Il venait d'une famille modeste, à la limite de la pauvreté, mais surtout peu aimante, attachée à une conception vieillotte de la religion. Il souffrait d'un manque de liberté, peut-être d'un manque d'amour, je ne sais pas. C'était un homme imposant, très dominateur. Nous étions à l'université ensemble. En ce temps-là, les filles n'étaient pas nombreuses. Ce n'était pas facile, je peux vous le dire...

La vieille dame paraissait mal à l'aise. Elle si vive, si pleine de verve, cherchait ses mots. Jules et Bernard écoutaient, attentifs. Un silence se fit dans la pièce aux plafonds hauts. Un chat passa entre les chaises, ses petites pattes tapant le plancher luisant, solennel, la queue en I. Junior ou Senior ? se demanda Laura.

— C'est bien loin tout cela, vous savez, ma chère, conclut Rose, et ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

— Comment ça ? Vous n'êtes pas restés proches ? interrogea Laura, étonnée.

Rose secoua la tête.

— Non, pas vraiment. Nous nous sommes perdus de vue, bien que je lui aie parlé aux obsèques, comme à tant d'autres...

Laura se demanda pourquoi elle avait le sentiment que quelque chose clochait, qu'il y avait un gouffre inexplicable entre la façon enthousiaste, débordante même, dont le juge lui avait décrit sa relation avec le couple Laflèche et la réserve qu'affichait Rose sur le sujet. Elle sonda un instant le regard bleu de la veuve, ces yeux candides qui la fixèrent brièvement. Avant de se détourner.

— Tout ça, c'est du passé, répéta Rose en se levant de table. Puis-je vous convier à prendre la tisane dans la verrière ?

— Tu as hésité avant d'accepter mon invitation, c'est carrément insultant !

Le ton d'Annie était badin. Un léger sourire flottait sur ses lèvres. Ses yeux aux pupilles ambrées se mariaient au décor de bronze et de cuivre de la brasserie Holder.

Philippe soupira.

— Je suis un idiot, que veux-tu... J'avais peur que toute cette histoire de procès ne rejaillisse sur mon humeur. Je me disais qu'il valait mieux attendre que tout soit derrière nous pour nous voir. Après tout, tu es témoin expert, et j'ai dû, moi aussi, comparaître... Cela complique quand même un peu les choses.

Contemplant les traits réguliers et expressifs de la jeune femme, il ajouta, plus sereinement :

— Mais tu as bien fait de me tirer par la manche, je suis vraiment heureux de te voir.

Philippe disait vrai. Et même, il se serait tapé sur la tête rien qu'en pensant qu'il avait failli dire non à la main tendue d'Annie. N'importe quoi, comme lui aurait dit le gros Dupin !

Penchés l'un vers l'autre au-dessus de la table et de sa nappe blanche, Annie et Philippe ne prêtaient pas attention à l'ambiance festive qui régnait dans la brasserie. Les serveurs en noir et blanc, stylés sans être guindés, zigzaguaient habilement entre les tables, portant sans effort apparent des plateaux démesurés remplis d'assiettes fumantes : joue de bœuf au lard fumé, tartare de saumon ou bavette-

frites. L'établissement branché du Vieux-Montréal était aux trois quarts plein en ce dimanche soir, mais le bruit des conversations qui montaient vers le haut du plafond n'atteignait nullement les oreilles des deux convives.

Il était vrai que la psychiatre avait dû relancer Philippe à deux reprises au téléphone avant que celui-ci ne se déclare libre pour cette sortie. Tout en la regardant, Philippe se disait que cette hardiesse ne faisait qu'ajouter à son charme complexe. Il trouvait intrigant et attachant le subtil mélange, chez elle, de détermination et de fragilité qu'il percevait clairement ce soir encore. Elle l'avait impressionné, aussi, par son aplomb lorsqu'elle avait témoigné au tribunal, surtout au cours de contre-interrogatoire, face à l'avocat du tueur.

Philippe et Annie s'étaient régalez de plats mijotés dans le vin comme savait les préparer le chef de l'endroit, le tout arrosé d'une bouteille de marsannay juste à la bonne température.

En attendant le dessert, Annie s'appuya au dos de la banquette de cuir grège et soupira d'aise.

— C'est toujours bon, ici. Et ça m'a fait du bien de changer d'air. Dire que le procès reprend demain... Je me demande ce que cette affaire nous réserve encore comme surprise !

Philippe hocha la tête.

— Quel procès étrange, vraiment ! Je ne parle pas de la nature des crimes, mais de tous les rebondissements : un avocat qui fait une syncope en pleine action, une pause de deux semaines, et maintenant le juge qui perd sa femme en voyage, vraiment !

— Tu l'as dit ! C'est à se demander si un mauvais sort ne pèse pas sur le dossier, enfin, pour ceux qui sont un peu superstitieux. Ma grand-mère y aurait lu un maléfice...

— La superstition, ce n'est pas mon fort, mais disons que tout est croche depuis le début. Et avoue qu'il est un peu insolite que le juge ait décidé de terminer son travail, de continuer, malgré la tragédie qui vient de le frapper.

— Oui. Il me semble que si une horreur pareille m'arrivait, j'aurais d'autres préoccupations que de m'assurer de bien clore le dernier procès de ma carrière, comme il l'a déclaré aux médias à sa

descente de l'avion.

Philippe restait, lui aussi, songeur. Il revoyait cette image télévisée incongrue de l'élégant juge, plus grand que les autres voyageurs dans la cohue de l'accueil au portail des arrivées de l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau. Dans le cirque de l'aérogare, le magistrat s'était avancé, lentement, son expression indéchiffrable. Il tenait en main un grand sac sombre qui contenait, comme Philippe l'avait appris plus tard, les cendres de Claire Perreault, cinquante-six ans, son épouse des quinze dernières années.

Ramener ainsi sa compagne décédée dans un accident au cœur des montagnes de la Cappadoce, comme ce devait être terrible ! Un instant, Philippe avait pensé à Dupin, qui, lui, n'avait même pas pu dire adieu en personne à son ancienne femme. Qu'est-ce qui était pire ?

— Un type mystérieux, ce juge, commenta Annie.

— Aussi étrange que l'avocat, en fait. Un homme assez sanguin, celui-là, un passionné, parce qu'il faut l'être pour se péter la santé pour un salopard bon à jeter aux chiens..., renchérit Lécuyer en vidant son verre de vin.

Annie protesta :

— Philippe, tu ne peux pas dire ça ! On ne sait peut-être pas tout ce qui se cache derrière ce cas particulièrement horrible de familicide.

— Bon, bon, on ne va pas retomber dans ce vieux débat !

Il lui prit la main par-dessus la table. Annie soupira.

— Tu n'es pas tout seul à penser que des gestes aussi révoltants ôtent à son auteur le droit de se réclamer de l'espèce humaine. La population en général semble partager cette façon de voir les choses. Gadbois est déjà lynché sur la place publique, avec, en plus, cette couverture médiatique délirante...

— Peut-être, concéda Philippe, mais avoue qu'il y a des raisons objectives...

Annie secoua la tête.

— Écoute, de mon point de vue, si le crime de Gadbois nous plonge dans des abysses de noirceur, l'accusé lui-même est encore une sorte de mystère. D'ailleurs, tu as pu le comprendre dans les méandres

du profil psychologique que j'en ai tracé au procès. Rien de clair, rien de noir ou blanc chez Gadbois. Moi, en tout cas, je n'ai pu me faire une opinion absolument tranchée ou poser une étiquette : psychopathe sans possibilité de réadaptation ? Peut-être que oui, peut-être que non, en ce qui me concerne, le jury délibère encore... C'est certain que, s'il a réellement des traits psychopathiques, son crime ne semble pas forcément correspondre à un profil de ce genre. Enfin, tu m'as entendue en parler au tribunal...

— J'étais un peu distrait, pendant ton témoignage, confessa Philippe, contrit, je te regardais plus que je ne t'écoutais, j'avoue...

La jeune femme lui pinça gaiement le bras.

— Arrête tes niaiseries ! Les types de ton espèce aiment le concret, les faits tangibles, les contours bien délimités, bien contrastés. Et c'est ton droit, cela ne me dérange pas un brin. J'aime bien les hommes simples, ajouta-t-elle en riant.

— Eh ! s'insurgea Philippe. Ne fais pas comme mon ancienne blonde, qui me réduisait à un flic mal dégrossi et sans nuances !

— Je blague, gros bêta !

Ils se sourirent.

Lécuyer se sentit heureux de cette familiarité qui s'était installée entre eux. On était loin d'Hélène, qui prenait un malin plaisir à dénigrer sa profession.

Il reporta son attention sur Annie, qui parlait avec animation :

— Beaucoup de nos détracteurs, à nous, les psychiatres et aussi les psychologues, nous reprochent de ne pas servir des vérités absolues. Tout récidiviste qui fait mentir notre diagnostic nous est brandi sous le nez avec un esprit de vengeance : vous avez erré, vous avez mis en danger la sécurité du public, vous êtes des irresponsables !

Le serveur posa devant eux deux parts de tarte Tatin délicatement caramélisée.

— C'est malgré tout un peu vrai, fit l'enquêteur en entamant sa pâtisserie avec avidité. Dans ce domaine, on peut quand même dire que toute erreur est coûteuse, non ? Ce n'est pas comme... tiens, un pâtissier, par exemple, qui sucrerait trop sa pâte à tarte...

Annie fixa son dessert avec intensité, comme si elle voulait en

sonder la composition.

— Peut-être pas, mais le public est aveuglé par l'orgie d'articles et de reportages sensationnalistes sur les dangereux criminels qui attendent, dans l'ombre, prêts à piller, violer et tuer. Mais quand on connaît les chiffres réels des crimes violents, et le faible taux de récidive, dont personne ne prend la peine de parler... des données que des illuminés, y compris les élus, dissimulent allègrement en prônant un durcissement de toutes les lois, et les médias se font un plaisir de jouer le jeu, jour après jour... Je n'en peux plus !

Philippe n'était pas certain de partager cette façon de voir les choses. Comme policier, il était aux premières loges pour constater les ravages que les criminels pouvaient faire dans les familles de leurs victimes.

— Ceux qui récidivent sont peut-être une infime minorité, mais ils sont encore trop nombreux. Et dans le cas de Gadbois, il va tout de même falloir quelques certitudes. On ne peut pas imaginer que ce type pourra réussir à faire croire à une brochette de citoyens qu'il n'est pas responsable de ses actes, et qu'ensuite il quittera le palais de justice en sifflotant, en homme libre, pendant que sa famille pourrit dans la terre !

Il réalisa qu'il avait, sans le vouloir, levé le ton et plongea le nez dans son assiette, gêné. Annie le regardait avec curiosité, mais sans hostilité. Avec compassion, plutôt.

— Il serait temps que cette histoire finisse, tes nerfs sont à vif, souligna-t-elle avec douceur.

— Oui. Et dans cette enquête, dans ce procès, Dupin me manque, soupira Philippe. Il n'est pas facile à vivre, mais là, je mesure à quel point il met les choses en perspective.

— Tu es passé le voir, cet après-midi ?

— Oui, il ne pète pas le feu...

Philippe pensa à l'atmosphère viciée, sinistre, du logement de son chef où celui-ci l'avait accueilli quelques heures plus tôt, un peu plus aimablement, peut-être, qu'à sa première visite. Mais la mise débraillée de l'enquêteur en chef, reflet du négligé ambiant du logis, ne lui avait rien dit de bon sur l'état psychique de l'homme. Ils avaient

échangé quelques réflexions sur le procès Gadbois, un sujet qui avait semblé réveiller l'intérêt de Dupin. Un moment.

— C'est bizarre à dire, mais, même si la plupart de mes collègues féminines et les policières du SPVM que je connais le traitent de sale vieux macho, Dupin a quand même, pour moi, un côté très attachant... Mais ne me demande pas pourquoi ! dit Annie. Pourtant, il ne fait aucun effort pour se faire aimer...

— Non, il a plutôt l'art de prendre les gens, les femmes surtout, à rebrousse-poil. Pas étonnant que son ex n'ait plus pu le supporter...

— Comme tu me le disais, sa mort pourrait avoir été un déclencheur de sa déprime actuelle...

Philippe acquiesça.

— Il a peu d'amis. En fait, je ne lui en connais aucun.

— Pas d'enfants, de frères ou de sœurs dans les parages, non plus ? Je vois... J'imagine qu'il est suivi ; s'il est en congé de maladie, c'est obligatoire. Essaie de le raccrocher au réel, à ce qui, pour lui, correspond à la normalité. En espérant qu'il finisse par émerger...

Philippe resta songeur. Si Dupin se montrait lointain, indifférent à la plupart des activités humaines et replié sur lui-même, les détails du procès de Georges Gadbois avaient semblé le stimuler un peu. Il devait persister à lui en parler.

— Dis donc, tu lui as fait un sort, à la tarte ! remarqua Annie en riant.

— Je ne t'avais pas menti en te parlant de ma dent sucrée, répondit Lécuyer, et tu ne connais pas encore tous mes secrets, ma chère...

Elle eut un rire franc qui lui donna un furieux désir de l'embrasser.

Il se faisait tard cependant, et même s'il n'en avait guère envie, il fallait rentrer.

Philippe se retourna, cherchant des yeux le serveur dans la salle à présent à demi déserte afin de lui demander l'addition. Soudain, il sursauta :

— Mais voyons, il fait quoi ici, lui ?

Sa compagne se retourna à son tour sur sa chaise.

— Ma foi, c'est le juge ! dit-elle d'une voix surprise.

Tout au fond du restaurant, sur une banquette le long du mur, la grande silhouette solitaire d'Antoine Larivière se réfléchissait dans les immenses miroirs, démultipliée. Le magistrat était assis seul à sa table, loin des autres clients de l'établissement, absorbé dans son repas. Face à lui, une bouteille refroidissait dans un seau à glace.

— Je trouve un peu bizarre qu'il se paye le resto tout seul, comme ça, quelques jours après la mort de sa femme, pas toi ? fit observer Philippe, intrigué.

— Oui, vraiment, répondit la jeune femme. Remarque, il doit se sentir seul, chez lui, après ce qui est arrivé. Il a une grande maison à Laval, non ? Le silence doit y être insupportable...

— Mouais, enfin, quand même, il a l'air assez serein, vu d'ici, avec sa bouteille

Annie pouffa :

— J'espère au moins qu'il ne boit pas de la Veuve Clicquot !

— En conclusion, mesdames et messieurs les jurés, nous avons pu prouver que mon client, foncièrement un homme de bien, à la carrière d'une probité remarquable, sans tache, un père de famille présent, a souffert d'un épisode dépressif aigu associé à une perte de contact complète, fulgurante, avec le réel. Cet homme, en d'autres termes, ne savait plus du tout ce qu'il faisait, n'était pas maître de ses actes et était tout à fait inconscient de l'horreur de son geste.

La salle était suspendue aux lèvres de l'avocat, et pas un bruit ne venait troubler la plaidoirie vibrante du petit homme qui assurait la défense de l'accusé. Pourtant, ce dernier devinait que l'intensité de l'écoute de l'assistance recelait une agressivité contenue. Il n'en avait pas eu conscience avant. Mais aujourd'hui, il réalisait que toutes ces personnes assises ici, tout comme des milliers d'autres au-delà des murs du palais, voulaient le voir enfermé à jamais. Ou, idéalement, mort.

Tout rabougri dans sa toge noire, l'avocat allait et venait d'un pas nerveux devant le banc des jurés. Il fourrageait dans ses mèches molles, entre deux grands gestes.

— On parle ici, ne vous y trompez pas, d'une crise profonde, anormale, non, aberrante, chez cet homme profondément bon. Oui, mesdames et messieurs, j'ose le dire en regard de ses longues années de vie sans faille : aberrante. Résumons : une enquête sous sa direction le conduit à un entrepreneur qui est un ami, un ami proche, et se solde par l'arrestation de cet ami de toujours... Des événements qui

ont perturbé Georges Gadbois et qui l'ont rendu fragile, déjà, des années plus tôt. Au point de le jeter dans la dépression grave, de le mettre hors circuit pendant des mois. Et c'est encore fragile qu'il revient à la vie active, qu'il reprend son poste, dans ce milieu implacable qui est celui de la police, sans être complètement guéri. Sans aide. Sans soutien médical. Un homme abîmé, fêlé, cassé, méprisé par sa femme pour un geste que sa profession, sa conscience du devoir et de la probité lui dictaient. Qui a continué tant bien que mal à claudiquer dans son vécu. Mais voilà, récemment, un autre événement est venu, de nouveau, bouleverser sa vie. Vous l'avez deviné, mesdames et messieurs, la nouvelle de la mort de Justin Gibeau, cet ami déchu, a rouvert la plaie.

L'avocat, soufflant bruyamment, marqua une pause et promena ses yeux sur le jury. Le juge lui jeta un regard inquiet, semblant craindre qu'il ne s'effondre une deuxième fois, victime d'une nouvelle attaque d'apoplexie. Mais non. Il tenait bon. Emporté par sa plaidoirie, l'homme reprenait déjà :

— Quand Georges Gadbois a appris la mort de Justin Gibeau, un sentiment douloureux s'est abattu sur lui, l'écrasant de tout son terrible poids, une douleur décuplée par la colère froide de sa femme, qui lui reprochait la chute de leur ami. Et cet homme, un gradé intègre, a perdu tous ses repères. Appelez cela comme vous voulez : il a pété les plombs, disjoncté, je vous le dis. Et cet homme, s'il nécessite certainement des soins importants, bien sûr, eh bien, cet homme ne peut en aucun cas être tenu pour criminellement responsable des actes perpétrés dans un moment de désarroi total.

Gadbois entendit une rumeur de protestation dans le public. Un « Non ! » indigné monta quelque part.

Mais l'avocat acheva, imperturbable :

— Cet homme n'est pas, comme a voulu le dépeindre le procureur à travers ses témoins, un monstre sans cœur, non. Il ne peut en aucun cas servir de *poster boy*, de figure emblématique du sanguinaire pour apaiser la colère populaire, pour appuyer la croisade contre la violence. Il ne peut pas non plus faire l'objet d'une récupération politique par certains membres influents du gouvernement désireux de

faire avancer leur cause vers un durcissement des lois et des peines. Non ! Cet homme n'est pas le Mal incarné. Si vous regardez dans sa vie, et dans ses yeux, vous y lirez la douleur d'une victime. Et vous le déclarerez non responsable sur le plan criminel. Merci.

L'avocat, tout rouge, épuisé, vint se rasseoir sans un regard autour de lui.

Gadbois lisait la confusion, mais aussi la révolte et le dégoût sur les visages des membres de l'assistance. Il pouvait deviner les réflexions outrées des uns et des autres : « Il ne va pas s'en tirer comme ça ? », « C'est trop facile ! » Du côté des femmes, surtout, il sentait la haine, la révolte contre une justice qui pouvait même envisager de relaxer l'assassin d'une famille. Gadbois comprenait. Il aurait pourtant voulu se lever, crier que l'avocat avait raison quand il parlait de sa souffrance. Car l'avocat avait bel et bien compris. Il avait perçu, aussi, son brutal retour au réel. Avec douleur, Gadbois avait vécu la terrible expulsion du néant vers ses souvenirs, hors de la bienheureuse torpeur de l'oubli. Comme une renaissance à l'horreur. À cet instant, il n'était que détresse et regret, à en souhaiter qu'on l'achève comme l'un de ces chevreuils qu'il chassait. Avant.

Sa gorge était nouée. Il aurait voulu pleurer, mais n'avait jamais su. Croyaient-ils vraiment, tous ces gens, qu'il désirait échapper au plus strict des châtiments ? Il l'appelait, au contraire, avec désespoir. Un sanglot monta en lui, sans parvenir à s'exprimer.

Les aiguilles de l'horloge murale marquaient onze heures trente. Le juge envoya tout le monde en pause de dîner d'une heure trente, un intervalle qui lui parut interminable. Ensuite, le procureur prononça son réquisitoire, succinct mais implacable, qui vint dissiper la tension ambiante, comme si la plaidoirie vigoureuse validait la colère sourde de l'assistance. Gadbois, lui, l'entendit à peine. Mais, aux grognements satisfaits qui lui parvenaient à travers la vitre, il comprenait que la foule appréciait.

Puis, Gadbois réalisa que le procureur devait en avoir terminé, car la voix posée du juge avait pris le relais. Ce devait être le moment des directives finales au jury, avant que celui-ci n'entame ses délibérations. Gadbois tenta de se retirer en lui-même, cherchant un

état neutre qui lui permettrait, sinon de ne pas souffrir, du moins de supporter le tourment qui raidissait tout son corps et montait le long de sa colonne vertébrale jusqu'à sa nuque.

— Ça va, Gadbois ? lui souffla son avocat par le biais du téléphone.

Il le regardait dans les yeux, à travers la vitre, et sa voix avait plus de douceur que de coutume.

Gadbois hocha la tête sans oser lever les yeux, les mains crispées. Mais que disait donc le juge, qui provoquait ainsi une onde de surprise perceptible dans l'assistance et qui incitait les journalistes à noter aussi frénétiquement ?

— Mesdames et messieurs du jury, en résumé, votre tâche est clairement définie. Je vous ai énoncé les règles absolues qui doivent dicter vos délibérations et vous mener à la conclusion, au verdict. Rappelez-vous qu'ici il ne s'agit en aucun cas de laisser les émotions l'emporter.

De nouveau, des murmures mécontents, du côté de la platebande de journalistes, cette fois.

— Souvenez-vous que, pour condamner cet homme pour trois accusations de meurtre prémédité, vous devez pouvoir en arriver à la conclusion qu'il a nourri le dessein d'éliminer sa famille. Si vous estimez que son état mental au moment des faits était sensiblement altéré, hypothéqué au point de lui faire perdre contact avec la réalité, avec ses valeurs, même de façon temporaire, vous devez envisager toutes les possibilités, y compris le verdict de non-responsabilité criminelle.

La foule grondait en sourdine. Des reporters aux mines éveillées dressaient la tête pour évaluer les réactions du public à ces directives dont le manque d'objectivité n'avait échappé à personne, pas même à Gadbois. Percevant du mouvement au fond de la salle, ce dernier se souleva légèrement. L'un des gardiens lui lança un regard sévère et il se rassit. Il avait néanmoins eu le temps de reconnaître, dans la foule, son beau-frère, ce grand gaillard qui rêvait sans doute de le voir pendu haut et court. Et qui se levait, enragé.

— C'est un scandale ! Autant leur dire d'acquitter ce meurtrier !

C'est quoi, ce juge ? tonna-t-il, avant de retomber dans son siège, comme écrasé par sa fureur impuissante.

Le magistrat ne broncha pas. De son stylo violet, il nota quelques mots sur un calepin étroit, puis scruta l'assistance. Gadbois leva la tête dans la direction du vieil homme. Pendant un instant, son regard s'arrima à celui du magistrat, qui semblait n'attendre que cela. L'œil translucide le fixa calmement. Gadbois sursauta en y lisant une étrange cruauté. Mais avant qu'il n'ait pu s'interroger, la voix autoritaire prononça :

— Il est seize heures. Le jury étant instruit en droit, il pourra se retirer et être séquestré afin de commencer ses délibérations, demain à la première heure. Il devra alors choisir entre quatre verdicts possibles : coupable de meurtres au premier degré, coupable de meurtres au second degré, coupable d'homicides involontaires ou non criminellement responsable pour cause de troubles mentaux. La séance est levée.

Une rumeur de mécontentement suivit ces mots. Les deux gardiens, voyant les remous dans la foule, entourèrent plus étroitement Gadbois, tandis que le public se pressait vers la sortie. Gadbois entendait les ronchonnements de la foule : « Il prend sa défense, ma parole ! », « Il est peut-être sénile, ce juge... », « Ça ne passera jamais au jury, heureusement ! »

Le plus âgé des deux gardiens, un quadragénaire à la peau basanée, ouvrit la porte de la cage de verre et lui passa sans ménagement les menottes. Il cilla, mais accueillit presque avec soulagement la douleur physique qui lui apportait un répit dans sa souffrance plus profonde. Le plus jeune gardien, ce même type à la barbe de Jésus-Christ et aux yeux noirs qui l'escortait depuis le début du procès, le tira pour le faire avancer.

Gadbois obtempéra maladroitement, ankylosé par sa longue station assise.

— On va le sortir vite pour le ramener au sous-sol, je ne suis pas trop tranquille, il pourrait y avoir des gestes violents, murmura une grande femme responsable de la sécurité qui s'était approchée en fendait la foule en sens inverse.

Les deux agents des services correctionnels hochèrent la tête, préoccupés. Le plus vieux répondit :

— Je n'aime pas trop le fait que le beau-frère est encore admis au tribunal. Ce type a vraiment l'air prêt à tout pour venger sa sœur et les petites...

La responsable haussa les épaules.

— Qui peut le blâmer ? On réagirait comment dans les circonstances, vous pensez ?

— C'est bien trop vrai, dit le plus vieux des deux agents.

La femme toisa Gadbois avant de s'éloigner. Chez elle aussi, ce regard de haine, de rejet total. Un vertige le saisit.

— Je n'existe plus. Je n'ai plus le droit d'exister, murmura-t-il.

— Taisez-vous, Gadbois, gronda l'aîné des gardiens en le tirant vers la porte réservée aux détenus.

Mais le prisonnier ne parvenait pas à bouger. Les murs de la salle se déformaient, leur teinte verdâtre se mêlant à celles, bigarrées, de la foule qui quittait le tribunal. Gadbois réussit à faire quelques pas instables, avant de prononcer, la voix rauque :

— Je me sens mal, j'ai la tête qui tourne.

Il avait envie de vomir, mais ne l'exprima pas, sentant vaguement l'interrogation muette de ses deux gardiens. Ce monstre faisait-il semblant ? Essayait-il de s'échapper ? Le plus vieux montra les dents :

— C'est quoi, ce cirque ? On va te ramener à ta cellule. On n'est pas tes baby-sitters !

Mais le plus jeune intervint, plaçant une main apaisante sur l'épaule de son comparse.

— Attends, Dave, tu vois bien qu'il est tout blanc. Il a vraiment pas l'air dans son assiette.

— Comme si c'était notre problème..., grommela l'autre.

— Écoute, on va juste le laisser se passer de l'eau dans la face, les toilettes sont là, à côté. Faudrait pas qu'il tombe...

Gadbois respira profondément. Le vertige semblait déjà se dissiper. Il jeta un regard reconnaissant au jeune garde, qui le considérait sans ciller.

— O.K., je vais l'emmener aux toilettes pendant que tu gardes la

porte, dit le plus vieux d'un ton grognon, visiblement contrarié de devoir réviser sa routine.

Gadbois savait que le fourgon cellulaire attendait en bas et connaissait la routine bien huilée qui ne souffrait aucun grain de sable. Tout retard amènerait des questions à ses escortes, et des comptes à rendre.

— Laisse faire, répliqua le plus jeune gardien, reste en dehors, toi, je m'occupe de Gadbois, on ne sera pas longs.

Le trio franchit lentement les quelques pas qui séparaient la salle du tribunal des toilettes, les deux agents soutenant leur charge comme un condamné à mort sur le chemin de l'échafaud. Les toilettes en question n'étaient en fait qu'une pièce impersonnelle spécifiquement destinée aux prévenus comportant deux cabines entre un urinoir double et un sommaire coin lavabo. Le jeune gardien barbu poussa Gadbois à l'intérieur, lançant à son collègue qui affichait encore une mine maussade :

— Attends-nous.

— O.K. Mais ne traîne pas, avec ce malade. J'ai hâte qu'on le remette sous clé...

Gadbois s'ébroua. Son malaise était bel et bien passé. Le gardien referma la porte des toilettes derrière eux, s'approcha du lavabo et fit couler l'eau. D'un ton étonnamment compatissant, il dit à Gadbois :

— Allez-y, dépêchez-vous, mouillez-vous le visage.

Le prévenu se pencha au-dessus de l'antique lavabo maculé de gouttes et de vestiges de savon agglutinés, qui était coiffé d'un miroir piqué. Il s'aspergea lentement, gêné dans ses mouvements par les menottes. L'eau froide acheva de lui rendre ses esprits.

Il respira. Il se sentait comme dans un sas, un petit havre nauséabond, loin du reste du monde. Ici, seul avec ce gardien, il profitait d'un instant de répit. Dehors, il y avait la haine qui le guettait. Il en suffoqua de nouveau. Elle l'attendait, partout, elle le traquerait dans les rues de Montréal à son passage vers la prison, mais aussi entre les murs de la prison. Il n'en aurait pas de repos. Non plus que des souvenirs de cette soirée fatale, qui étaient revenus en force.

Il redressa la tête, contempla son visage au teint cireux, aux

bajoues pendantes, dans la glace. Était-ce lui, ce vieil homme anéanti, le monstre dont ils parlaient ?

Dans le reflet de la glace, il capta la silhouette du jeune gardien qui le fixait sans bouger. Immobile. Si immobile. Il l'interrogea des yeux.

— Retourne-toi, Gadbois !

Un ton sec, dur, qui l'étonna. Mais pourquoi avait-il espéré ? Il obtempéra. Celui-là lui avait pourtant semblé moins hostile que les autres.

Il fit face au jeune homme, se dit qu'il était presque aussi grand que lui, et tout aussi carré.

— On peut y aller, ça va mieux.

L'autre ne disait mot. Ce visage fin, ce nez busqué..., et ce regard noir de juge, sans appel. Puis, il comprit. C'était donc ainsi. À présent, il savait à qui il avait affaire. Et aussi que sa souffrance touchait à son terme.

Il n'eut pas à attendre. La lame du couteau brilla au-dessus de sa tête. Elle s'enfonça dans sa gorge aisément, presque sans résistance.

Il s'étonna de ne ressentir que peu de douleur. Le sang qui s'écoulait de lui le baignait d'une tiédeur presque agréable. Lentement, il se laissa glisser à terre, posant sa joue contre la céramique glacée. C'était bien. Il n'y aurait plus de haine. Plus de souffrance. Plus d'images d'elles. Des ombres mauves dansaient devant ses yeux, de plus en plus denses, jusqu'à lui obscurcir entièrement la vue.

Dans un dernier soupir, Gadbois murmura à son assassin :

— Merci.

Quelque part dans le palais, le son strident d'une alarme retentit. Gadbois, lui, ne pouvait plus l'entendre.

Dès le début des plaidoiries finales, Philippe avait senti la nervosité qui planait sur le tribunal. La fièvre était palpable la salle d'audience, chacun retenait son souffle, comme dans l'attente d'une catastrophe appréhendée. Tous se demandaient s'il était vraiment possible que l'avocat de Gadbois réussisse à faire avaler au jury la thèse de la non-responsabilité criminelle. Les chances semblaient minces. N'empêche, si jamais l'homme passait à travers les mailles, ce serait la révolte ! Le Québec, à son sens, était une société plutôt tolérante et pacifique, du moins en surface, mais, en matière de droits des victimes, le citoyen moyen avait une opinion bien tranchée.

Il avait jeté un regard circulaire sur l'assistance, les visages tendus, et avait croisé celui de Bernard Sterling, coincé parmi la vingtaine de reporters sur les bancs inconfortables.

Il avait esquissé un geste amical dans la direction du reporter, qu'il avait connu deux ans et demi plus tôt dans le contexte de la sordide affaire du meurtre de l'attachée politique Pétula Côté. Dès le début du procès, Philippe s'était promis d'échanger quelques mots avec Sterling, de prendre de ses nouvelles. Le journaliste chevronné du *Montreal News* comptait parmi les rares membres des médias dont il suivait le travail avec plaisir et intérêt. Un type au-dessus de la mêlée, vraiment.

Philippe admirait la sobriété de sa plume, son refus de diluer les faits dans la sauce douteuse de la démagogie ou du populisme. Durant le Printemps érable, alors qu'appartenir au corps policier était devenu

un sport extrême, Sterling avait rédigé maintes chroniques d'analyse mesurées, loin de l'approche à l'emporte-pièce de la plupart des polémistes, dont, on le sentait trop souvent, l'unique objectif était d'attiser les braises d'un débat déjà enflammé.

Sterling lui avait souri de loin, semblant vouloir lui parler. Mais un dessinateur judiciaire lesté de son matériel était passé à ce moment devant le journaliste, le lui cachant à la vue.

La salle était alors plus pleine que jamais, la chaleur pesant sur les esprits et les corps, nourrie par les vieux calorifères. À mesure que les minutes s'étaient écoulées, Philippe s'était, lui aussi, laissé aller à la torpeur. L'avocat de la défense avait conclu son long laïus dans le silence réprobateur de l'assistance. Un habile bonhomme, c'était certain. L'avocat du diable, en somme ! Le diable, lui, avait gardé la tête baissée, ne montrant que la calvitie avancée du sommet de son crâne. La journée s'était étirée, interminable. La pause de midi avait été suivie de la plaidoirie somme toute assez classique du procureur. Alors que le juge reprenait la parole, Philippe s'était mis à cogner des clous. Il était exténué, mais persistait à suivre le déroulement de ce procès, comme s'il allait trouver dans les interventions bien huilées de ce ballet judiciaire les réponses à ses questions profondes. Quand il avait informé Annie de son intention de retourner au tribunal, la jeune femme lui avait lancé l'un de ces regards graves qui avaient le don de le faire fondre sur place.

— Ne gratte pas le bobo, mon Philippe, lui avait-elle simplement dit doucement.

Il avait choisi de ne retenir que l'heureux possessif « mon » : « mon Philippe ». Et il était parti pour le tribunal. Il ne pouvait accepter que ses questions demeurent sans réponse.

Soudain, il avait sursauté. « Doute raisonnable », « non-responsabilité criminelle », « circonstances atténuantes »... Pourquoi le juge avait-il ainsi insisté sur les éléments de doute, pourquoi avait-il joué le rôle qui appartenait clairement à la défense ? La foule avait grondé, se faisant l'écho de sa propre indignation.

Les journalistes s'étaient agités, cherchant à comprendre. Le regard de Bernard Sterling s'était de nouveau brièvement arrimé au

sien.

Larivière avait presque lancé au jury une invitation à relâcher le monstre ! Sûrement, cela ne se pouvait pas !

Quand le juge, impassible et hautain, avait ajourné l'audience au milieu du brouhaha hostile de l'assistance, Philippe avait suivi. Il s'était laissé porter par le mouvement de la foule, dans un état de stupeur. Que se passait-il, dans cette histoire ? Quels éléments lui manquaient pour comprendre pourquoi le monde devenait fou ? Pourquoi ne sautait-il pas aux yeux de tous que la seule réponse possible aux actes d'un taré était de l'enfermer à double tour et de jeter la clé ?

Il avait erré de longues minutes dans les corridors du palais de justice, n'étant pas en service ce jour-là. Quelque chose l'avait poussé à rester sur place. Comme un enfant désœuvré, il avait déambulé à petits pas, évitant de toucher du pied les lignes délimitant les carreaux noirs et blancs du sol.

Soudain, un son strident déchira l'air. Des éclats de voix suivirent. Les personnes qui marchaient dans le couloir, celles qui attendaient, se regardèrent, incertaines. S'agissait-il d'une vraie alarme ou d'un exercice ? Philippe resta un instant immobile, indécis.

— On évacue, tout le monde doit quitter les lieux !

Un jeune gorille en uniforme avait surgi et tonné à ses deux collègues :

— Évacuez l'aile nord ! On claire la place, et au plus sacrant !

Philippe connaissait vaguement l'homme, un agent en début de carrière affecté au palais de justice depuis peu. Il s'était approché autant que possible et lui avait crié :

— Jacques ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Lécuyer !

L'homme avait baissé la voix.

— On a eu une alerte à la bombe, un appel anonyme, il y a quelques minutes ! Sans doute un canular, mais on ne prend pas de chance !

Sans trouver son souffle, le grand gaillard avait repris sa course.

Philippe avait scruté le chaos ambiant qui s'intensifiait de minute

en minute, en quête de réponses.

Soudain, son œil avait capté la rondeur familière d'une silhouette qui s'approchait lentement le long du couloir. Ce pas pesant et laborieux, ce ventre proéminent... Était-ce possible ? Dupin ! L'ours était enfin sorti de sa tanière ?

— Vous ? Vous êtes venu ? avait presque crié Philippe, se précipitant dans la direction du chef.

— Non, je suis un ectoplasme, une fée, un esprit poétique, avait grogné l'enquêteur moustachu

Il avait l'œil vif, et la langue aussi acérée que dans ses meilleurs jours. Philippe s'en réjouissait.

— Vous allez mieux, chef ? Vous avez l'air bien...

— Quand même, oui, je vais mieux, merci, mon garçon. J'en avais assez de faire du lard dans mon trou en ruminant sur le passé, sur mes regrets... Je te raconterai, un jour...

Avec un froncement des sourcils déterminé signifiant que l'heure n'était pas aux confidences, Dupin avait ajouté :

— C'est toi, mon garçon, avec tes angoisses au sujet de Gadbois et de ton métier qui m'as forcé à arrêter de regarder les poussières s'accumuler dans mon nombril.

Soudain, un agent en uniforme d'âge mûr accourut dans leur direction, le visage bouleversé.

— Hervé ? Qu'est-ce qui se passe, fit Dupin, reconnaissant l'homme.

— Monsieur Dupin ?... Gadbois..., le prévenu, il a été tué !

— Quoi ? Gadbois ? s'étonna Philippe, haletant.

Le sergent avait à peine ralenti. Philippe tendit l'oreille, tout en se disant qu'il fallait quitter les lieux comme tous les autres autour d'eux. Le son aigu de la sirène rendait les conversations difficiles.

— Oui ! cria le sergent. Poignardé par un des agents des services correctionnels.

— Il est mort ?

— Oui. Poignardé, comme je vous dis, plein de fois. On ne sait pas trop le mobile..., mais il faut évacuer ! On a cette alerte à la bombe ! On ne sait plus où donner de la tête. Deux crises en même

temps !

Dupin n'ajouta rien, ses yeux glauques dans le vague.

Tandis que l'agent s'éloignait à toute vitesse, Philippe dit :

— Ce ne sont pas les raisons qui manquent pour vouloir la peau de ce type. Au moins, c'est fini. Le monstre est mort !

À ses côtés, Dupin hochait la tête. Dans son regard luisait un éclat inquiet.

— Le monstre est mort ? Tu te trompes, mon garçon.

Il tapota sa petite mallette de cuir.

— J'ai là-dedans quelque chose qui va t'intéresser. Mais je te le montrerai plus tard. Pour l'instant, il faut vite sortir d'ici !

Laura ne s'était pas présentée à son rendez-vous avec le docteur Vachon et n'avait pas pris la peine de prévenir la secrétaire. Cela ne lui ressemblait pas.

Sortant lui-même de sa visite annuelle avec le médecin, à laquelle il avait réussi de justesse à se rendre, le journaliste était soucieux. Sa femme se montrait pointilleuse sur ce genre de choses.

Le docteur Vachon suivait Laura et Bernard depuis une décennie à son luxueux cabinet de la rue Saint-Charles, mais, réquisitionné par les exigences croissantes de l'hôpital, il avait grandement diminué ses heures de consultation en pratique privée. Obtenir un rendez-vous de lui exigeait à présent une patience d'ange ou une détermination suffisante pour parvenir à amadouer le cerbère qui lui servait de secrétaire et qui seule livrait les passe-droits comme on décerne des prix Nobel, aux dépens de la foule des malades anonymes en suspens dans les limbes du système.

Ce qui rendait encore plus incompréhensible le faux bond de Laura.

Décidément, il semblait avoir quelque peu perdu le contact avec sa femme. Maudit procès, *damn job* !

En marchant dans l'air déjà printanier vers sa Volvo garée le long de la rue Saint-Charles, Bernard ne parvenait pas à se débarrasser d'un sentiment de malaise. Il s'appuya sur son auto et composa sur son BlackBerry le numéro du portable de Laura. Celui-ci sonna à répétition avant de basculer à la messagerie. Avec agacement, Bernard coupa

court à l'enregistrement synthétique. Laura avait tendance à oublier son cellulaire à la maison, au fond de sa poche ou de son sac à main profond comme une besace, là où le pauvre appareil n'avait aucune chance de faire entendre sa sonnerie grêle habillée d'un refrain de U2.

— Elle doit être au boulot, dit-il.

Il chercha le numéro de téléphone de son bureau dans ses contacts rapides, laissa sonner. Il pouvait l'imaginer dans la pièce spacieuse de l'édifice surplombant le port, penchée studieusement sur des pages. Il y avait peu de temps encore, il l'appelait deux ou trois fois par jour, histoire de lui raconter sa journée, les frasques d'un politicien, une tension avec un collègue, peu importe... Avait-elle remarqué qu'il avait dérogé à cette habitude depuis des semaines ? Ou était-ce des mois ? En souffrait-elle ?

Elle ne décrochait pas. Bon sang, où était-elle ? Il savait que son impatience était déraisonnable. On ne pouvait se montrer négligent, indifférent pendant des jours, puis exiger ainsi une disponibilité immédiate. Il se rabattit sur la maison. Peut-être Laura était-elle souffrante et se reposait-elle, Bayreuth à ses côtés ?

Une voix mâle et juvénile décrocha à la cinquième sonnerie et répondit :

— Salut, château Sterling, Jules, votre valet, pour vous servir.

— Jules, c'est toi, *my friend* ?

— Non, c'est la femme de ménage française, plaisanta le jeune homme en prenant une voix de fausset.

— Laura est là ? coupa le journaliste avec espoir.

— Non, elle est peut-être encore être au travail, à cette heure-ci. Et moi, je dois filer, j'ai un exam de sociologie, et je ne suis pas en avance. *Ciao*, Bernie !

— À plus tard et un gros M pour ton examen. *Break a leg* !

La sociologie, ce n'était pas la matière forte de Jules, songea Bernard. Mais il travaillait dur. C'était un bon garçon, une bénédiction apportée par un vent tragique dans leur couple si longtemps sans enfant, se dit le journaliste, se demandant une fois de plus comment joindre Laura. Elle lui manquait. Il voulait la voir et vite.

Opiniâtement, stupidement, il composa de nouveau et sans

relâche le numéro de cellulaire de sa femme. Invariablement, la sonnerie basculait sur la messagerie. Où était-elle ?

— Bon sang ! gronda-t-il, maintenant plus inquiet que mécontent.

Puis, il eut l'idée d'essayer la réception des Éditions Laflèche. Quelqu'un allait bien pouvoir l'aider. Il se redressa péniblement. Ayant chaud, il ôta son caban et le jeta sur le siège arrière de son auto. Quelques poils laissés par Bayreuth volèrent. Il composa le numéro des Éditions, trouvé dans ses contacts enregistrés. Là encore, pas de réponse, mise à part la voix enregistrée de la réceptionniste avisant l'interlocuteur que la maison était fermée jusqu'au lendemain.

« Bon sang, ils sont partis, déjà ! » ragea Bernard. En écoutant le message défiler, Bernard se souvint qu'il avait le numéro de portable de Renata, la réceptionniste, ce pilier de toujours, qui était devenue presque une amie de la famille au fil des ans.

De nouveau, il pianota sur son appareil, et, cette fois, une voix féminine répondit.

— Renata, ici Bernard Sterling...

La voix douce de la femme d'âge mûr trahit la surprise.

— Monsieur Sterling ! Bernard ! Comment allez-vous ? Je me proposais justement de vous appeler, je commençais à m'inquiéter.

Une mauvaise suée perla aussitôt sur la nuque de Bernard.

— Que voulez-vous dire, Renata ? Je cherche à joindre Laura au travail depuis une demi-heure, mais elle ne répond pas.

Il y eut un bref silence au bout du fil.

— Comment ça ? Elle n'est pas avec vous ? À la maison ?

— Non, justement, je la cherche, je vous le dis.

La voix de Renata accusa une tension audible.

— Mais voyons, c'est pour ça, justement, que je voulais vous contacter. Laura ne s'est pas présentée au bureau depuis six jours.

Sterling se raidit.

— Six jours ? Six jours sans aller au travail ?

— Oui, au début, je l'ai crue grippée, et je me suis dit que j'allais la laisser se reposer tranquille. Avec les tensions, ici, elle était mûre pour un repos. Mais, au bout de quelques jours, j'ai commencé à me poser des questions... et les autres aussi.

— Renata, il y a quelque chose qui ne marche pas, Laura n'est pas malade...

Disant ces mots, il réalisa avec un sentiment accru de culpabilité qu'il ne pouvait être certain de l'état de santé actuel de sa femme. Peut-être, au contraire, était-elle très souffrante ! D'un autre côté, elle n'était pas allée voir son médecin...

— Quand est-elle venue au travail la dernière fois ? Quel jour ? la pressa-t-il.

— Lundi dernier, comme je vous dis, Bernard, il y a plus d'une semaine. Et je m'étais inquiétée, car elle est partie en coup de vent.

— En coup de vent ? répéta Bernard, éperdu.

Il n'y comprenait rien.

— Oui, elle a déboulé du bureau de notre éditeur en chef (la voix devint acide), monsieur Laflèche, je parle du jeune, bien sûr. Elle a failli me rentrer dedans, elle paraissait bouleversée. Je pense même qu'elle avait pleuré.

— Mon Dieu, mais elle ne m'a rien dit du tout, gémit Bernard. Bien sûr, je sais que les relations sont difficiles, avec votre nouveau patron...

Renata eut un hoquet un peu méprisant.

— Difficiles, Bernard, vous plaisantez ?

La voix féminine devint grave.

— C'est carrément la guerre aux Éditions Laflèche. Les gens ne se parlent plus, ils se croisent dans les couloirs avec un air sinistre. L'atmosphère est empoisonnée. Les manuscrits s'empilent, personne ne s'en occupe.

— Et votre éditeur de l'enfer, là, il n'a rien dit du fait que Laura ne se pointait pas, ne donnait pas signe de vie ?

— Rien de rien. Il ne prononce même pas son nom. Ces deux-là se haïssent pour mourir, vous savez.

— Je sais, je sais, murmura Bernard, son trouble s'accroissant.

Mais, en vérité, il n'en avait pas su la moitié du quart, il ne s'en était tout simplement pas inquiété. Quel muflle il faisait !

— En fait, tout le monde le déteste, ce Jean-Seb, souffla encore Renata. Il nous a chamboulé notre univers. Mais là, je ne sais pas ce

qui se passe, madame Rose a débarqué au bureau hier après-midi, avec sa dame de compagnie.

— Ah bon ? fit machinalement Bernard, son esprit tourmenté par le mystère de l'absence de Laura.

— Oui, madame Laflèche s'est enfermée dans le bureau de son neveu, avec lui, et on a entendu des éclats de voix. Quand j'ai quitté le bureau, cela parlait encore... J'espère qu'elle lui a dit ses quatre vérités, à ce morveux. Elle est quand même encore la patronne, en fin de compte...

— Je dois vous laisser Renata, interrompit Bernard.

— Oui, je comprends. S'il vous plaît, dites à Laura de me donner des nouvelles, je m'inquiète, là ! Elle nous manque, vous savez, tout le monde l'aime tellement, ici.

Un bip avertit Bernard que la pile du téléphone venait de rendre les armes. « Maudit appareil. Il se met tout le temps à plat... » En plus, il avait oublié son chargeur à la maison !

Les jambes molles, il se laissa tomber derrière le volant de son automobile.

Où était Laura ? Qu'arrivait-il à sa femme ?

Quand elle parvint aux abords du palais de justice, Laura constata avec surprise que la plus grande confusion régnait dans le secteur. Il y avait des autos partout.

— Circulez, madame, circulez, vous ne pouvez pas vous arrêter ici !

La policière lui faisait de grands gestes. Son visage renfrogné affichait une grande tension nerveuse. Laura obtempéra, se demandant ce qui motivait ce branle-bas de combat.

Elle avait pensé se garer rue Saint-Paul, dans l'un des stationnements souterrains, puis gagner à pied le palais de justice, mais lorsqu'elle longea le bâtiment carré, sans âme, elle vit plusieurs véhicules de police et des agents rassemblés avec des mines graves. De petits groupes de personnes s'agglutinaient près de l'entrée vitrée. Elle arrêta la Fiat près du trottoir, dans la boue printanière, dans l'espoir de comprendre ce qui causait la commotion. Aussitôt, une autre agente lui intima d'un geste de poursuivre son chemin.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? interrogea-t-elle en baissant sa vitre.

Elle ne reçut en retour qu'un regard noir accompagné d'un geste impérieux.

Elle tourna pendant quelques minutes, cherchant sans succès une place dans les étroites rues avoisinantes, toutes congestionnées. Évitant la surveillance des agents, Laura passa de nouveau le long de la façade du palais, rue Notre-Dame Est. Par chance, un petit espace

s'était libéré. Retenant son souffle, elle gara son automobile. Cette fois, l'agente ne l'avait pas repérée !

Il faisait presque chaud, et elle portait un cardigan de mohair très épais. Elle décida de laisser son manteau dans la voiture. Habituellement, l'arrivée de la belle saison la mettait de bonne humeur et lui injectait une forte dose d'énergie. Pas cette année. Elle ne pouvait se débarrasser d'une angoisse terrible et se sentait complètement en déroute. Pour se secouer et tenter d'agir plutôt que de subir, elle avait pris le chemin du palais de justice, dans l'espoir de parler au juge, une dernière fois. En se promettant de ne pas se laisser emberlificoter, manipuler, non... endormir ! Pas cette fois.

Même si la perspective la faisait trembler intérieurement, elle avait la ferme intention d'affronter les yeux du juge en face, d'aller y puiser la vérité, quitte à patauger tout au fond des eaux profondes de cette âme noire. S'il avait su faire taire ses interrogations, c'était maintenant fini.

« Tu vas me donner l'heure juste, Larivière », se dit-elle, retrouvant un peu de courage.

Elle avait hésité. Elle aurait pu attendre un peu plus tard et le rejoindre chez lui, à Laval. Mais la pensée de se retrouver seule avec lui dans la grande maison l'avait fait frissonner. Elle avait finalement préféré tenter de l'accoster à la sortie du palais. « Il faut juste que je fasse attention de ne pas croiser Bernard », pensa-t-elle.

— Vous savez ce qui se passe ? demanda-t-elle à un quidam qui piétinait avec les autres devant le bâtiment.

L'homme devait attendre une comparution, car il portait un complet sombre sous son parka.

— C'est la folie ! On a d'abord eu une alerte à la bombe, tout le monde a dû sortir en catastrophe. Pour pas grand-chose, parce que pour le moment ils ont rien trouvé. Pis, par-dessus le marché, on a appris que le meurtrier, là, ce Gadbois, il vient d'être poignardé ! Quand je pense que j'attendais pour ma cause, une sacrée affaire. Je vous raconte...

Laura coupa court. Elle n'avait que faire des démêlés judiciaires de cet homme. Comment cela ? Gadbois victime d'un attentat ? Des

policiers en uniforme du SPVM dirigeaient une cohorte de gens qui avaient enfilé leurs manteaux à la hâte hors du palais de justice. De toute évidence, on avait évacué les lieux, comme l'avait dit l'homme.

« Est-ce que Gadbois est mort ? » se demanda Laura.

Bernard avait-il été témoin de tous ces événements sordides ? Allait-il devoir supporter le choc pour pondre un article bien juteux ? Songeant à appeler son mari sur son portable, elle réalisa que son propre appareil était resté au fond de sa poche de manteau, dans son véhicule. À tout hasard, Laura chercha le visage aimé parmi les gens agités, ahuris, tous dans l'attente. Elle eut un pincement au cœur. Son mari lui manquait féroce­ment à cet instant.

Mais elle devait voir le juge. Pour elle, le doute était entièrement dissipé. Larivière avait tout fait pour nourrir sa haine de son employeur, pour l'amener à disjoncter... jusqu'à penser commettre l'irréparable. Elle devait le confronter, l'amener à confesser, peut-être. Comment ? Elle ne le savait pas. Mais elle allait agir.

Elle contempla le désordre ambiant.

Les camions des différents médias, ceux du puissant groupe TVA et de son compétiteur, Radio-Canada, reconnaissables avec leurs logos familiers, se côtoyaient. Les journalistes et caméramans, tenus en respect par un cordon de policiers stoïques, parlaient tous au téléphone. Laura s'approcha le plus possible du groupe. Elle aperçut Elsa Lessard, une journaliste de la télé qui s'était liée d'amitié avec son mari et qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer.

— Elsa ! Elsa !

La jolie brunette, l'oreille vissée à son téléphone intelligent, regarda dans sa direction, les sourcils froncés. Son visage tendu s'éclaira lorsqu'elle reconnut Laura.

— Hé, Laura, bonjour ! Comment allez-vous ? Vous avez vu ce cirque ? Incroyable ! Ce Gadbois, c'est de l'or en barre pour nous, les journalistes ! Et ça l'aura été jusqu'au bout. Quelle chance, non ? Vous faites quoi, vous ? Vous cherchez Bernard dans ce bazar, j'imagine ?

Les autres journalistes leur lançaient des regards curieux. La plupart connaissaient bien Bernard, ce sympathique vieux de la vieille du journalisme politique. Le prototype de l'anglo ouvert et cultivé.

Laura bafouilla. Elle ne voulait pas expliquer que ce n'était pas son conjoint qu'elle cherchait.

— Oui, oui, il doit être pas bien loin, non ?

Elsa secoua la tête de gauche à droite.

— Non, non, il est parti tout de suite après qu'on a eu découvert que Gadbois avait été tué. Ça m'a drôlement surprise ! ajouta la jeune journaliste, on est, bien sûr, tous restés ici pour couvrir les suites, mais lui, non... Il devait avoir un rendez-vous ou quelque chose, une urgence au journal, peut-être...

Elle resta songeuse, semblant contempler ce mystère étonnant d'un journaliste fuyant le sujet du siècle.

— Merci, Elsa, articula Laura, la gorge sèche.

Il était maintenant certain qu'elle ne pourrait s'entretenir avec le juge ici, compte tenu de la commotion ambiante. Il lui faudrait se rendre à Laval pour tenter de le retrouver à sa résidence, ce qui suscitait en elle une bonne dose d'angoisse. Elle n'avait pas du tout envie de le confronter dans un lieu privé, entre quatre yeux.

« Tu n'as pas le choix, ma vieille, arrête de fuir, cela ne t'apporte que des ennuis ! » se dit-elle.

Indécise, elle jeta un dernier regard circulaire sur les lieux. Le calme semblait graduellement revenir autour du grand bâtiment. Elle aurait bien eu besoin des conseils de Bernard, mais il n'était pas là. Que faire ?

Toute la planète Québec ou à peu près s'était réunie pendant des semaines en une communion pour haïr celui qui venait de périr, ce rejet de la société. Gadbois, le tueur abject que le monde honnissait, était mort. Mais le monde savait-il qu'au sein du palais de justice un homme peut-être pire encore sévissait et jouissait de toute la considération publique ? Un assassin pervers qui s'amusait à pousser ses semblables au meurtre ?

Elle s'approcha d'un constable spécial d'âge mûr qui veillait à ce que personne ne pénètre dans le palais de justice.

— Excusez-moi, officier, tout le monde a été évacué ?

L'homme toisa Laura un instant.

— Oui, madame, personne ne peut entrer. Les locaux sont vides,

maintenant, à part les enquêteurs.

Elle le remercia de la main. Pas de doute, le juge, comme tous les autres magistrats, les avocats et le personnel, était rentré chez lui.

Laura retourna à sa Fiat et mit le moteur en marche. Elle sortit son téléphone cellulaire de la poche de son manteau qui était plié sur le siège du passager. L'écran lui indiqua une série d'appels manqués. Bernard avait tenté de la joindre dix fois plutôt qu'une. La chose lui procura un sentiment de réconfort. Elle se sentait un peu moins effrayée. Il fallait confondre ce Larivière, mais elle ne le ferait pas seule. C'était décidé. Bernard devait être mis dans la confiance. Plus aucun doute ne subsistait.

« J'aurais dû lui en parler depuis longtemps, c'est ridicule », se dit-elle à haute voix.

Une clocharde entre deux âges qui passait, ses sacs d'épicerie à la main, lui jeta un œil torve. Elle détourna la tête, gênée d'avoir parlé tout haut autant que de la misère évidente de l'Autochtone.

D'un doigt assuré, elle composa le numéro de portable de Bernard, se plaisant à imaginer son beau journaliste de mari en train de répondre. Mais la sonnerie retentit, trois, quatre..., sept fois, suivie du message enregistré sur la boîte vocale par une voix synthétique et sans âme.

— Bon sang, réponds ! grommela-t-elle. Il faut que je te parle !

Elle composa de nouveau, sa frustration augmentant sans cesse. Bernard ne répondait pas. Elle en aurait pleuré de déception. Qu'allait-elle faire ? Pas la peine d'appeler à son poste au journal, personne n'y suivait les allées et venues des journalistes.

Désemparée, elle appuya un instant son front sur le volant, ne sachant si elle devait rentrer chez elle ou se diriger vers Laval. Elle allait démarrer quand elle avisa un rectangle de papier coincé sous l'un des essuie-glace. Elle étouffa un juron. S'il fallait qu'elle ait reçu une contravention, en plus !

Mais il s'agissait d'un bristol tout simple, non d'un document officiel. Des lettres tracées rapidement d'une écriture familière lui livraient ce message, dont l'urgence se lisait sans filtre :

Laura, viens me rejoindre chez Rose, à Ma Muse. C'est important,

viens vite, et directement.

C'était signé Bernard.

Laura leva les yeux, comme si Bernard allait apparaître pour lui donner la réponse à ses interrogations. Pourquoi la presser ainsi de le rejoindre là-bas ? La vieille dame avait-elle besoin d'aide ? Pourquoi diable ne répondait-il pas à son téléphone ? Pouvait-il s'agir d'une mauvaise blague ? Elle scruta les lignes. Mais non, elle reconnaissait bien la main de Bernard, ses lettres amples, lui qui lui laissait bien souvent une petite note douce griffonnée le matin, quand la salle de rédaction l'appelait au travail avant qu'elle ne se lève.

Elle envisagea d'appeler à la maison pour voir si Jules savait de quoi il retournait, puis se souvint qu'à cette heure le garçon devait assister à un de ses cours de fin d'après-midi, au collège. Laura haussa les épaules. Elle ne devait pas se poser de questions. Le mot était sans équivoque : Bernard avait besoin d'elle, et elle devait répondre. Dieu sait qu'elle l'avait trop négligé, ces derniers temps. Le juge attendrait.

Elle froissa distraitement le papier en une boule informe, dégagea son manteau déposé sur le siège qui s'était coincé dans la portière, qu'elle claqua avec force. La lumière déclinait vite, elle n'arriverait pas à destination avant la tombée du jour. Elle pria pour que Rose n'ait pas eu un problème cardiaque ou un accident tout court. Aussi nerveuse que sa propriétaire, la Fiat bondit en avant sur la voie défoncée par le dégel.

Comme si c'était hier.

Elle le voyait, le sentait. Sans même fermer les yeux, elle distinguait encore son corps nu se découpant dans l'encadrement de la fenêtre. Élançé, mince. Si parfait, si vainqueur, si symbolique de la beauté virile malgré la finesse de ses attaches dans la clarté glaciale de la lune qu'elle avait failli en pleurer.

Il s'était tenu immobile, solennel et comme en prière, tandis qu'elle tentait de retrouver ses esprits et de démêler le tumulte de ses sentiments. Déchirée entre la plénitude et la culpabilité. Déchirée de le vouloir encore. De ne plus penser à sa vie, à l'autre, ne quêtant encore et toujours que la violence de son désir et l'attente douloureuse de son assouvissement. Meurtrie du désir de n'être plus que cette chose, cette créature avide de sentir encore la chaleur de sa peau, la vigueur de ses bras, son souffle ardent sur elle, ses yeux inquisiteurs sur son corps, ses mains exigeantes. Coupable de savoir que jamais Aurélien, son tendre Aurélien, n'avait fait monter en elle tant de tension. Et tant de plaisir.

Juste avant, ils avaient retenu leur respiration, debout face à face, à la manière d'enfants complices d'un mauvais coup, l'oreille tendue, aux aguets. Puis, dès la porte d'entrée refermée sur le groupe qui s'en allait le long du sentier, leur souffle s'était fait court devant l'inévitable trop longtemps repoussé. Ils s'étaient retrouvés sans savoir comment dans la chambre principale plongée dans une obscurité presque totale. Aujourd'hui, sur sa pupille vieillie s'imprimait encore

avec une netteté sans faille la blancheur de la couette qui les avait attendus. Leur étreinte sur le grand lit qu'elle avait partagé quelques heures auparavant avec Aurélien avait été un sacrilège unique, dans la vieille demeure isolée. Unique, à la manière d'une naissance. Et suffisante pour réduire en miettes des années de travail, de savant contrôle. De déni.

Rose leva les yeux vers le miroir surdimensionné de la chambre à coucher de sa maison du vieux Saint-Lambert.

— C'est qui, cette vieille ?

Elle distinguait bien cette femme au visage rond et chiffonné, aux yeux clairs noyés dans l'étang insondable de l'âge, aux cheveux gris bien placés, mais elle ne la reconnaissait pas. Quelque chose clochait, ne marchait pas, il devait y avoir erreur... Se pouvait-il que cette vieillarde puisse ressentir, intacte, la force du désir, la tourmente exquise, telle que l'avait connue la jeune femme de jadis, avant la femme adulte, puis celle d'âge mûr ? Ce vouloir délicieux, dont on réclame la douleur pour se sentir vivant. Trésor unique et dangereux des relations inavouées, inachevées, libres du joug du quotidien.

— Viens. Viens, je t'en prie.

Cet après-midi, il avait téléphoné. Il conservait cette voix grave, autoritaire, même dans sa supplication. Quelle part de son frisson devait-elle attribuer à l'angoisse ? Le désir, lui, tapi en dormance, virus sournois, avait ressurgi d'un coup, balayant toutes ses fausses certitudes. Le souvenir la labourait maintenant à grands coups de couteau au ventre, la laissant haletante. Comme avant. Comme toujours. Sa vie n'avait-elle été qu'un mensonge ? La passion, même vénéneuse, était-elle plus forte que tout ?

Elle contempla encore ses traits doux de grand-mère qui faisaient dire d'elle : « Elle a l'air si bonne. Comme son mari avait de la chance ! » S'ils connaissaient la vérité, tous autant qu'ils étaient. Avait-elle su aimer Aurélien ? Avait-il reçu d'elle sa juste lampée de bonheur, malgré le secret ? Et surtout, avait-il soupçonné la trahison ?

— Ce n'est plus vraiment l'heure de ressasser tout ça...

Elle soupira, se passa la main sur le front.

Une trahison qui était demeurée larvée, passive, jusqu'à ce week-

end de juin où ils avaient reçu, dans la grande maison de North Hatley. Près de trente ans plus tôt...

Le grand coffre à bijoux d'acajou laqué, orné de fleurs sculptées, reposait devant elle sur la coiffeuse, le couvercle béant sur la liasse de lettres soigneusement rangées. Elle les avait lues tant de fois, ces missives enflammées, tantôt caressantes, tantôt amères, parfois en forme de supplique. Mais toujours tracées de cette même encre mauve, au fil des années, des décennies. Toujours expédiées dans des enveloppes anonymes, sans adresse de l'expéditeur, et signées d'un simple A. Ces lettres dont elle avait souvent espéré l'arrivée, tout en tremblant de les voir surgir...

Quand leur passion avait-elle pris naissance ? N'existait-elle pas depuis toujours, en dépit de ses peurs et de ses doutes ?

Rose fronça les sourcils, se fixant sans se voir. Elle distinguait plutôt derrière le tain deux jeunes hommes penchés sur d'épais manuels dans une salle tapissée de livres qui rivalisaient de verve pour lui plaire.

À côté de la boîte ouvragée, un cliché encadré du défunt la regardait avec bienveillance. Un Aurélien quinquagénaire lui souriait, insoucieux de son tourment. Elle suivit d'un doigt tremblant le contour en miniature du visage de son époux.

— Mon Aurélien !

Elle murmura son nom comme on demande pardon à un enfant oublié dans un coin. Elle pensait à leur amitié, à la faculté, à leur jeunesse à trois. Que restait-il des étudiants de jadis ? Alors que sommeillait le pauvre Aurélien dans la terre froide, que s'apprêtait-elle à faire ? À le trahir encore, au-delà de la mort ?

Aurélien et Antoine. Les grands amis. D'un côté, le jeune homme jovial, un peu naïf, débonnaire, toujours prêt à penser du bien des autres, marchant sans souci sur le chemin doré de la vie. De l'autre, Antoine, le grand blond sophistiqué, à l'humour caustique, plus aristocratique et plus exigeant en dépit de ses origines modestes. Et surtout plus déterminé à la conquérir, à damer le pion au rival. Antoine, avec sa volonté de fer de s'élever, de parvenir à ses fins. À n'importe quel prix ? Cette question, qu'elle s'était posée souvent,

l'avait torturée, à toutes les étapes de leur relation à trois.

En écoutant son corps, vieux cheval insoumis qui répondait encore dans un sursaut violent à l'appel, elle se demanda pourquoi elle avait refusé les avances insistantes d'Antoine toutes ces années.

« Tu es une lâche ! Tu le regretteras, tu verras ! » Il y avait eu la violence des mots, mais plus encore celle du regard, ce matin-là, près du lac aux Castors. Antoine l'avait mis au pied du mur. Ils devaient avoir vingt-cinq ans, tous deux. Aurélien avait déjà abandonné son droit. Il n'y avait qu'elle et lui, dans les cours et pour cette balade qui avait mal tourné. Antoine lui avait jeté à la figure sa lâcheté, sa préférence pour la tiédeur et le confort. Elle appartenait à la race des faibles, des bourgeois engoncés dans leurs certitudes, avait-il grincé. Ce ton sans appel, comme un jugement, ce mépris. Sans doute, ses paroles avaient dû dépasser sa pensée, et il avait voulu la blesser. Mais elle avait lu dans son œil sans merci la justification de son choix. À cet instant, il lui avait fait peur. Aurélien, le bienveillant qui voulait ne voir que le bon dans la nature humaine, ne l'aurait jamais crue si elle s'en était ouverte à lui. Elle s'en était bien gardée, d'ailleurs, pour des raisons qu'elle savait troubles.

Peu après, elle avait épousé Aurélien et était entrée de plain-pied dans la dynastie Laflèche. Antoine avait fait figuration au mariage, souriant comme un fauve dans son costume haut de gamme et serrant son ami dans ses longs bras noueux. Mais il avait disparu ensuite, tant de Saint-Lambert que de North Hatley, poursuivant âprement son chemin vers la réussite. Elle prenait de ses nouvelles indirectement, par la presse. Le visage mûrissait au fil des articles qu'elle dévorait en secret. Aurélien s'étonnait parfois de l'absence de son ami, sans plus. Il travaillait dur à entretenir le legs de son père.

Les lettres avaient commencé à arriver au tournant de leur trentaine, un matin de printemps. Elles surgissaient à intervalles irréguliers, plus ou moins espacés, la gardant en alerte. Il avait toujours eu ce don de la manipulation. Et bien qu'elle n'ait pas eu la tentation de chercher à répondre, elles n'étaient jamais tombées sur un cœur indifférent. La passion non consommée aurait bien pu s'éteindre, mais ces brindilles imprévisibles venaient l'attiser plus

efficacement qu'un rendez-vous.

Un chien aboya au loin de sa voix mélancolique qui intensifia la tristesse de Rose. Aurélien avait adoré les chiens. Il en avait rempli leur maison, de gros chiens de chasse aux noms de garçons : Jack, Scott, Phil... Le dernier était mort peu avant son maître. Antoine, lui, avait toujours tenu les bêtes en sainte horreur.

Un jour, alors qu'elle et Aurélien étaient en passe de faire leur deuil de leur souhait d'avoir des enfants, Antoine avait ressurgi dans leur vie. En vainqueur : il était devenu un juge prospère et respecté, jovial. Et flanqué d'une épouse, cette trentenaire anglophone un peu effacée, mais délicieuse, que le couple avait adoptée. Antoine était de retour.

Rose soupira. Tout à l'heure, il avait semblé si suppliant au téléphone. Pourquoi avait-elle toujours soupçonné le pire de lui, avec pour seule preuve sa culpabilité vis-à-vis de sa passion ? Elle se devait d'aller le rejoindre. Le voir en face, confirmer une dernière fois ses choix. Rose se leva, jeta un œil par la fenêtre. Elle avait toujours aimé conduire, Aurélien lui laissait le plus souvent le volant. Mais avec l'âge, elle était devenue plus craintive et détestait affronter les routes de campagne pendant la saison froide, même si, pour les bourgeois en mal de campagne, les Cantons-de-l'Est savaient dérouler des tapis d'asphalte lisses comme du velours et plus qu'honorables à côté du réseau chaotique de la province. Rose haussa les épaules. Elle n'était pas impotente, quand même ! Elle pouvait encore conduire quelques heures. Brièvement, elle jongla avec l'idée d'appeler Conception pour lui demander de l'accompagner, ou tout au moins pour la prévenir de son expédition vers leur maison de campagne. Puis, elle renonça. À quoi bon déranger sa dame de compagnie dans ses quelques heures de liberté auprès de sa famille ?

Elle retoucha son maquillage, soupira. Rien ne pourrait ramener la jeune femme de jadis, quoi qu'elle fît.

Elle saisit ses clés, prit son manteau de drap chamois dans le *walk-in* du vaste vestibule et chaussa ses bottines fourrées. Après réflexion, avisant le bloc-notes posé sur le guéridon, près de la porte, elle y griffonna quelques lignes à l'intention de Conception :

Je vais à North Hatley. J'y coucherai sûrement. Ne t'inquiète pas, je t'appelle.

Rose

Sur le pas de la porte, elle frissonna. Il lui faudrait deux bonnes heures pour atteindre Ma Muse. L'air nocturne de mars était encore froid. La lourde porte d'entrée claqua derrière elle avec force. Rose partit vers un fantôme du passé.

Dupin regarda Philippe droit dans les yeux. Son ton était grave, intense.

— Ce matin, j'ai fait une visite éclairante chez un vieux médecin de famille de Boucherville.

Debout sur le trottoir, insoucieux de son entourage, l'enquêteur parlait, avec une animation qui faisait chaud au cœur de Lécuyer. Il retrouvait son chef, dans toute sa splendeur !

— Viens, retirons-nous de toute cette agitation, fit Dupin.

Ensemble, les deux hommes gagnèrent l'automobile de Lécuyer. Une fois assis, ce dernier ne démarra pas le moteur. Il savait que son chef avait des choses à lui dire. Et Dupin ne souffrait pas qu'on ne lui accorde pas la pleine attention.

— Comme je te le dis, je suis allé sonner ce docteur Binet. Tu aurais dû voir la bicoque, fiston, pas mal du tout. Voilà un autre médecin qui n'est pas à plaindre. On n'est pas dans le bon métier, je te l'ai dit cent fois ! La visite a été bonne. Ça me semblait bizarre, aussi, que Larivière ait fait affaire, pour soigner sa première femme, avec un médecin de la Rive-Sud. Notre juge a toujours été établi dans sa grande cabane lavalloise, que je sache, et ce ne sont pas les généralistes qui manquent, dans l'île Jésus... même si certains gardent une fidélité à leur doc...

Philippe hocha la tête, intrigué.

— Un vieux type tout rabougri, ce médecin, avec un de ces airs anxieux, je te dis, déjà, on ne le sentait pas rassuré. J'aurais bien aimé

que tu vois ça. En plus, il jouait aux innocents, tu vois le genre : « Je ne comprends pas pourquoi vous voulez me parler, monsieur Dupin. » Mais tiens, j'y pense, au lieu de te raconter, je vais te faire écouter le résultat.

Dupin recula le siège du passager et déboutonna son manteau pour se déployer à son aise. Il sortit de sa mallette une enregistreuse Sony, s'énerma plusieurs minutes sur les boutons. Philippe sourit sous cape. Puis, la voix enregistrée et légèrement déformée de son chef s'éleva dans l'habitable :

« Docteur Binet, vous êtes actuellement à la retraite, n'est-ce pas, vous ne pratiquez plus ? »

En écoutant l'entrevue, Lécuyer pouvait imaginer le visage fermé qu'avait dû présenter Dupin, celui qu'il réservait aux témoins qu'il voulait impressionner.

« Oui, monsieur... ? »

— Maurice Dupin. Comme “du pain”, mais en plus sec, vous voyez ? »

Philippe ricana. Dupin sec ou Dupin dur était le surnom dont les copains du SPVM affublaient l'enquêteur mal léché. Et voilà que celui-ci le récupérait pour terroriser le vieux doc !

« Monsieur Dupin, oui, oui. En effet, je suis retiré de la pratique de médecine générale depuis maintenant sept ans. Je ne suis plus tout jeune, vous voyez... »

S'il avait cherché à inspirer la pitié à Dupin, le doc se mettait le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Celui-ci, sans broncher, avait continué :

« Votre pratique s'est surtout concentrée sur la Rive-Sud, Longueuil, Boucherville, Varennes, et un peu au-delà, n'est-ce pas ? »

— Avec quelques exceptions pour des patients que je connaissais bien.

— Voilà, c'est bien cela, vous mettez le doigt sur quelque chose, docteur Binet, avait coupé Dupin. Vous vivez seul, docteur ?

— Je vis avec mon fils, Thomas.

— Votre femme ?

— Marie-Jeanne nous a quittés il y a cinq ans... », avait articulé

Binet d'une voix tremblante.

Sur l'enregistrement, un lourd silence. Dupin n'avait pas relevé. Pas de condoléances à attendre de lui. C'était business, business, se dit Philippe.

« Et votre fils, Thomas, il vit encore chez vous... Il ne doit pas être tout jeune. Certainement la quarantaine, ou pas loin... »

La voix du vieux médecin avait chevroté de plus belle.

« Trente-neuf ans. Thomas est un enfant... Je veux dire un homme... complexe. Il a eu des difficultés. Mais il va mieux. Il va mieux, avait-il répété, comme s'il voulait s'en convaincre lui-même.

— Docteur Binet, vous étiez le médecin traitant d'Elena Larivière, n'est-ce pas ? »

Un silence, puis de nouveau Dupin :

« Je vois que cela vous dit quelque chose. Je parle ici de la défunte femme du juge Antoine Larivière. La première femme, dois-je préciser. Pas celle qu'il vient tout juste de perdre dans un malheureux accident dans un pays de sauvages.

— Oui, elle a été ma patiente pendant plusieurs années et...

— Jusqu'à son décès, non ?

— Jusqu'à son décès..., murmura en écho Binet.

— Elle vous avait été présentée comment ? Je veux dire : comment Elena Larivière est-elle devenue votre patiente ?

— C'est le juge qui m'avait demandé de la soigner, quand son état s'est aggravé, quand elle a perdu sa mobilité, surtout. Il a insisté.

— Elena Larivière avait une constitution solide, n'est-ce pas, même si elle était réduite à l'état de grabataire depuis quelques années par son arthrite rhumatoïde ?

— Solide, solide, on ne peut pas dire cela. C'était une invalide depuis longtemps. Des années à rester alitée, cela finit par user la machine, et cela suffit à causer toutes sortes de problèmes. »

La voix du médecin était à peine audible.

Dupin avait eu un grognement méprisant.

« Et selon vous, c'est cela qui l'a tuée ? Elle est morte de son état d'infirme ? »

Binet s'était longuement raclé la gorge :

« Oui, sans doute, sans aucun doute... »

— Ce soir de novembre, quand vous avez été appelé d'urgence par le juge Larivière à Laval, au chevet de sa femme, qu'avez-vous constaté ? Quelle était la condition d'Elena ? La patiente vous a-t-elle parlé ?

— Non, la patiente avait déjà rendu l'âme quand je suis arrivé. »

Pourquoi diable Larivière n'avait-il pas appelé une ambulance, voyant sa femme en si mauvaise posture, plutôt que d'attendre le médecin habitant si loin ? se demanda Philippe en entendant le témoignage. Il avait peur de connaître la réponse.

L'enregistrement de Binet avait continué. Et si la voix était faiblarde, effrayée, les vannes semblaient ouvertes pour de bon. L'homme avait eu besoin de raconter ce qu'il avait de toute évidence dû garder pour lui toutes ces années.

« Quand je l'ai vue, la mort était récente, elle remontait à quelques minutes sans doute... Elle gisait là, dans son lit, toute tranquille, le visage serein. Mais je ne pouvais plus rien faire pour elle. Elle avait cessé de souffrir. C'est terriblement douloureux, comme affection, vous savez, l'arthrite. Cela vous casse les membres, vous avez des élancements terribles, qui ne vous laissent pas de repos... »

— Cessé de souffrir ? Une délivrance ? Vraiment ? Pour qui ? Pour elle ou pour Antoine Larivière ? »

Encore le silence.

« Et avez-vous pu examiner la dépouille ? Avez-vous eu pleinement accès au corps, sans entrave ? Avez-vous été à même de constater de quoi avait bien pu mourir cette femme d'à peine quarante-neuf ans, ainsi, subitement ? »

— C'était il y a dix-sept ans, avait gémi faiblement Binet, je ne me souviens plus bien... J'en ai eu, des patients, vous savez.

— Mais des patientes qui vous claquent entre les doigts en quelques heures, et dont le mari attend tranquillement le médecin à domicile, cela a dû être rare, enfin, je l'espère pour vous. Votre mémoire flanche ? Mais peut-être que le constat de décès signé de votre propre main vous rafraîchira la mémoire, mon bon docteur, avait ajouté Dupin férocement, sa voix atténuée par un bruissement de

papiers.

— Qu'avons-nous donc ici, mon cher docteur Binet ? reprit-il. Voyons, femme, quarante-neuf ans, arthrite rhumatoïde chronique, date du décès, heure approximative. Ah, nous y voilà ! Cause du décès : pneumopathie aiguë. Madame Larivière serait donc morte d'une pneumonie, une bonne vieille affection des plus classiques. Que je sache, vous n'avez pas fait d'autopsie. On ne saura donc jamais quel bouillon de onze heures a été administré à la pauvre âme. D'autant qu'il a la crémation facile, notre Larivière. On l'a vu encore dernièrement... »

Philippe, fasciné, écoutait les échanges avec un sentiment d'admiration pour son chef. Binet lui faisait penser à un malheureux rongeur hypnotisé par un serpent. L'enregistrement continuait :

« Votre fils est-il à la maison en ce moment, docteur Binet ?

— Non, il est parti en ville...

— Dommage, dommage. J'aurais voulu m'entretenir avec lui, un petit peu. J'aurais aimé lui parler, savoir pourquoi il a été traduit en justice autant de fois, par exemple. En fait, au bout d'un moment, la greffière qui m'a assisté dans ma recherche sur votre charmant rejeton a arrêté de compter, pauvre femme. C'est un assidu du palais de justice, votre marmot. Et toujours pour des accusations liées au trafic de stupéfiants. Votre fils, docteur Binet, n'est-il pas depuis l'adolescence un terrible souci pour vous ? Il a dû coûter quelques années de vie à votre femme, je gage. Car mes petites recherches me disent que le sympathique Thomas est ce qu'on appelle dans mon pays d'origine une petite frappe. Un sale petit voyou à la noix, le genre qui va refiler de la dope bon marché, coupée de cochonneries toutes plus nocives les unes que les autres, à l'entrée des polyvalentes. Et peut-être même des écoles primaires. Je suis dans l'erreur ?

— Mon fils a fait des bêtises et il a payé pour ! s'était récrié Binet avec un bref regain de courage. »

Dupin interrompit l'enregistrement. Philippe poussa un grand soupir.

— Bon, tu as entendu l'essentiel. Tu vois le topo, fiston ? Le rejeton de l'enfer échappe à la justice grâce à la miraculeuse

intervention du bon juge Larivière, il y a bien des années. Même s'il est retors, Larivière a laissé quelques traces de ses petits gestes en faveur de Binet junior, à qui il semble avoir évité de pourrir à Bordeaux. Cela vaut bien un petit service en retour. Ce bon Papa Binet avait une dette envers Larivière, une lourde dette contractée pour services rendus. Je ne sais pas exactement comment se sont passées les choses, mais notre magistrat a dû mettre tout son poids pour le lui rappeler, toute sa capacité de manipulation dont nous commençons à peine à prendre la mesure... Une chose est sûre : en acceptant de falsifier le constat de décès, Binet a violé toutes les règles de sa profession. Pas beau à entendre, n'est-ce pas ?

Lécuyer ouvrait la bouche pour répondre quand, sur son flanc, le téléphone cellulaire fit entendre son timbre aigret. Il se tortilla dans son siège pour dégager l'appareil.

— Monsieur Lécuyer, c'est vous ?

Philippe reconnut tout de suite la voix du journaliste du *Montreal News*, Bernard Sterling, déformée pourtant et comme étranglée par l'émotion, avec son accent anglais que la nervosité rendait plus prononcé.

— Monsieur Lécuyer. J'ai besoin d'aide ! *Please, help me !* Je crois que ma femme a disparu.

La Fiat filait à vive allure le long des chemins sinueux aux abords de North Hatley, bondissant sous la conduite nerveuse de sa propriétaire. De loin, le petit véhicule devait ressembler à un scarabée de couleur vive rampant à flanc de collines.

— Merde, c'est quoi, ce cirque ? Rose doit avoir eu un malaise. Mais pourquoi Bernard est-il avec elle ? Et puis que faisait donc Rose à cette époque à Ma Muse, alors que les Laflèche n'ouvraient d'habitude la maison que vers le début mai ?

Laura marmonnait, de mauvaise humeur. Elle filait sans voir le paysage familier qui émergeait lentement de l'hiver. Elle était pourtant venue souvent à Ma Muse, mais surtout l'été. Rose et Aurélien y tenaient plusieurs fois par an, dans le jardin, des fêtes abondantes, généreuses, à la mesure de leur nature expansive. Chaque fois, sur le chemin du retour, Bernard et Laura se prenaient à rêver de posséder un jour un domaine, plus modeste, peut-être, que celui de la belle demeure de la famille Laflèche, mais tout aussi idéal par son isolement et son cadre bucolique.

Elle songea avec un sentiment de culpabilité à une explication possible de la présence de son mari aux côtés de Rose. Peut-être avait-il découvert son absence du travail et contacté la vieille dame ? Ou était-ce l'inverse ? Rose, ayant été mise au fait de sa désertion, avait-elle tenté d'obtenir une explication de Bernard ? Pourquoi alors ne pas l'avoir appelée, elle, directement ? Et pourquoi ce message pressant ?

La nuit avait recouvert la campagne quand elle atteignit les

coteaux que surmontait Ma Muse.

Engageant sa Fiat dans l'allée menant à la propriété, Laura fouilla du regard les ténèbres qui dissimulaient les contours de la maison au toit en pente. Elle reconnut l'Impala de Rose, qui faisait une tache claire au flanc de la bâtisse principale, et remarqua, à ses côtés, une grosse berline sombre qui lui était inconnue. Aucune trace de la Volvo de Bernard.

Sans prendre le temps de s'en inquiéter, Laura gara son auto près de celle de Rose et courut jusqu'à la porte d'entrée. Elle allait cogner quand elle constata que la porte était entrouverte, et la poussa. Comme dans nombre de maisons de campagne québécoises, on pénétrait dans Ma Muse par la cuisine, une grande pièce au carrelage antique. Tout était plongé dans l'obscurité et un froid humide régnait, celui si caractéristique et si déplaisant des maisons orphelines de leur propriétaire pour la saison hivernale. Laura frissonna en songeant : « Si Rose est ici, elle va attraper la mort. »

Elle nota, déposé sur une des chaises entourant la table de cuisine en gros bois nouveaux, un long manteau plus sombre que la noirceur ambiante. Un petit sac à main féminin était sur la table.

Laura s'avança en direction d'un corridor qui menait à la salle à manger sur la gauche et à un escalier massif montant vers les chambres à l'étage sur la droite. Elle marchait presque à tâtons, guidée seulement par la faible clarté qui s'infiltrait malgré les persiennes closes au front des fenêtres.

Puis, elle entendit :

— Comment peux-tu me faire ça, me dire encore non ?

La voix d'homme, familière, la fit tressaillir. Une autre, tout aussi connue, mais de femme, répondit d'un ton qui, aux oreilles de Laura, mariait colère et forte angoisse :

— Comment oses-tu, Antoine ? Comment as-tu pu croire que je puisse suivre, que je puisse aimer un monstre ?

Retenant son souffle, Laura se dirigea vers l'escalier, le cœur battant. Un condamné à mort marchant à l'échafaud devait, se dit-elle, avoir le même sentiment. Du haut des marches lui parvint une autre phrase :

— Alors, c'est vraiment ton dernier mot, Rose ?

— Rien de rien, elle n'a pas laissé un seul mot d'explication. Aucune trace. Ce n'est pas normal, je vous le dis, Laura est quelqu'un de très fiable, de très attentionné, jamais elle ne me laisserait ainsi dans le noir, sans compter notre fils adoptif, Jules. Elle l'adore ! Jamais elle ne le laisserait sans nouvelles...

Bernard, très agité, se tenait, les bras ballants, au milieu de la salle à manger de leur maison de la rue Labonté, un Bayreuth inquiet sur les talons. Des voix se faisaient entendre en sourdine, provenant du téléviseur en marche dans la pièce, syntonisé sur une chaîne d'information continue. L'adolescent de la maison avait dû oublier de l'éteindre avant de sortir. Périodiquement, des clips et des directs au sujet de la mort de Gadbois défilaient sur l'écran.

Dupin et Lécuyer, répondant à son appel éploré, avaient rejoint Sterling chez lui, à Longueuil.

— On ne peut pas le laisser comme ça. Il faut lui donner un coup de main, avait dit Lécuyer à son chef.

— Ouais, Sterling est un type bien, et s'il est inquiet, ce n'est sûrement pas sans raison, quoiqu'on ne puisse pas considérer sa femme comme disparue aussi vite.

Ensemble, ils avaient scruté la demeure au peigne fin dans l'espoir de trouver un indice, un élément de réponse à l'absence de Laura. Bernard avait composé tant de fois le numéro du portable de sa femme, en vain, que Philippe s'était demandé s'il allait souffrir d'une crampe au doigt. Mais le pauvre homme était atterré, mort

d'inquiétude. Il faisait pitié au point que Dupin lui avait donné une accolade de sympathie, mouvement de chaleur rarissime chez le gros malcommode.

Bernard essuya une larme et s'éloigna.

Les deux enquêteurs restèrent sur place, incertains. Ils savaient qu'ils n'apprendraient rien de plus même s'ils fouillaient la maison du sous-sol au grenier pendant des heures. Elle n'avait pas de secret à livrer, leur expérience le leur criait.

— Il n'y a pas grand-chose à faire à ce stade, remarqua Lécuyer en haussant les épaules. Une femme adulte qui manque à l'appel, c'est plutôt banal. Et puis, on a des dossiers en cours dont on doit s'occuper, chef, un en particulier, pressant, de plus...

Dupin gratta sa chevelure rude et frisée de sa large paluche.

— Le juge ?

— Ce que le médecin a avoué est troublant, tout de même...

— Je sais bien, répliqua le plus vieux. Mais je ne suis même pas en service officiellement. Je suis en maladie, souviens-toi.

— Bah, la chef serait bien mal venue de se plaindre de voir son enquêteur étoile de retour, patron !

Dupin grogna. Pourtant, Philippe sentit que le compliment avait fait mouche.

— Philippe, mon garçon, pour Larivière, à ce stade, il n'y a pas grand-chose à faire là non plus, même si mes soupçons ont été confirmés par cette lavette de Binet. Aucun début de preuve n'est à notre disposition, les cendres d'Elena sont dispersées quelque part, Binet n'a que des soupçons lui-même, aucun proche du couple pour témoigner de quoi que ce soit, pour recueillir des confidences... plus de quinze ans plus tard.

Philippe se pencha pour caresser le shetland qui reniflait l'ourlet de son pantalon.

— Hélas oui, mais qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au cas du juge, chef ? Après tout, vous étiez hors service, vous n'avez pas assisté au procès Gadbois. Vous sembliez le tenir en très haute estime, avant le procès.

Dupin eut un rire sec.

— Ouais. C'est toi, mon garçon, à force de me secouer, de me tanner en me parlant de tes affaires pour me sortir de mon trou... Eh bien, tu as réussi !

Dupin administra une claque virile sur le dos frêle de son partenaire. Au loin, on entendait Bernard qui farfouillait désespérément dans les tiroirs, en quête de Dieu savait quoi.

— Ton Gadbois, tu en avais plein la bouche, tu étais hypnotisé, non, traumatisé par cette affaire. Mais tu avais les yeux rivés sur cet homme, et tu ne voyais pas plus loin que le bout de ton nez, que tu as proéminent, d'ailleurs.

Philippe roula les yeux. Il avait voulu retrouver son supérieur, dans toute sa splendeur. Attention à ce que vous souhaitez, vous pourriez l'obtenir...

— Je me suis intéressé au juge un peu en dilettante. Tu me connais, c'est comme si, de temps en temps, je mettais le doigt sur un brin qui dépasse d'une pelote de laine et que je ne pouvais arrêter de tirer. Je suis tombé sur un article, avec un portrait du type. Tiens, justement, de la plume de Sterling, au début du procès. Fascinant.

Philippe hocha la tête. Il reconnaissait cet instinct de son limier de chef qui le poussait à tourner sa grosse truffe humide vers telle ou telle piste, souvent avec des résultats étonnants. C'était cette qualité qui faisait qu'au SPVM on lui passait ses lubies et son mauvais caractère. Dupin, malgré tout, livrait la marchandise

— J'ai commencé à éplucher des archives. Internet, c'est finalement un outil incroyable... Larivière a eu une carrière très prestigieuse. Ce fils d'une famille très modeste figure parmi les grands notables de la magistrature, après tout.

— Oui, et il a un air aristocratique, malgré ses origines...

— Exact. Mais quand tu te penches de près sur certains de ses jugements, au fil des ans, des éléments étranges apparaissent...

— Que voulez-vous dire, chef ?

Derrière eux, Bernard fourrageait dans l'étroite cheminée à l'aide d'un tisonnier. Dupin grinça des dents. Les bruits de métal grattant la pierre de taille lui tombaient sur les nerfs.

— Je veux dire qu'à plusieurs reprises ce juge extrêmement

rigoureux et sévère a semblé vouloir influencer sur l'aboutissement du procès.

— Il y a eu des plaintes contre lui ?

— Pas grand-chose, à part trois ou quatre fois où ses décisions ont été remises en cause. J'ai mis la main sur un rapport déposé à la suite d'une plainte devant le Conseil de la magistrature. Mais les plaintes, de ce que j'ai pu trouver, n'ont rien donné. De quoi se poser des questions, se demander même s'il n'y avait pas anguille sous roche, négociation de coulisses... Ce ne serait pas le premier cas dans le genre. Enfin, c'est de là que je me suis intéressé de plus près au personnage. Professionnellement, il n'a pas laissé à tous un souvenir agréable. Loin de là. Autoritaire, inflexible, manipulateur sont des qualificatifs qui m'ont été mentionnés par mes sources... Et lorsque sa deuxième femme est décédée lors de leur récent voyage en Turquie, ça m'a mis la puce à l'oreille et je me suis tourné vers les détails de sa vie personnelle. J'ai retrouvé la trace du médecin traitant d'Elena, sa première femme, et j'ai été intrigué par l'allure du constat de décès établi pour cette dernière.

Bernard cria :

— Dupin, Lécuyer !

Sterling s'approcha des deux enquêteurs, le visage livide. Il tenait entre ses doigts un fragment de papier fin à moitié carbonisé.

— Que se passe-t-il ? On dirait que vous avez vu un fantôme, mon vieux..., lança Dupin.

— C'est à n'y rien comprendre, mais je pense que ça a rapport au juge...

— Au juge ? À Larivière ?

— Regardez, j'ai trouvé des bouts de feuilles qui ont dû être jetées dans le feu. Il reste des phrases incomplètes, mais partiellement lisibles, regardez, mais faites attention, c'est fragile comme un vieux parchemin.

Philippe saisit délicatement les fragments de papier noirci, Dupin penché sur son épaule. Ils distinguaient quelques lignes tracées d'une écriture fine et élégante, d'une encre vieux rose ou peut-être mauve, difficile à dire, car le feu avait lessivé la vivacité des teintes.

L'homme de loi ne ressentait aucun remords. Face à une créature nuisible, quelle autre solution que l'anéantissement fr...

Puis, plus loin :

... se retirerait chez l... loin des hommes qu'il méprisait. Il était en...

Le reste avait disparu. Philippe et Dupin se regardèrent. Ces bouts de manuscrit pouvaient vouloir dire n'importe quoi. Pourquoi mettaient-ils Sterling dans un tel état ?

— Quel est le rapport avec le juge ? demanda Dupin, haussant ses volumineux sourcils grisonnants.

Fébrile, Sterling pointa d'un doigt nerveux les feuilles noircies.

— Monsieur Dupin, c'est son écriture, j'en jurerais. Je reconnais cette encre mauve, et les hampes tout en hauteur. Ça m'a fait comme un électrochoc, quand j'ai vu ces lettres.

Les deux enquêteurs le regardaient d'un air perplexe.

— Si, si, je sais de quoi je parle, *my God* ! Au palais, pendant le procès, je n'étais pas loin de son banc, dans la section des médias. Et cet après-midi, pas longtemps avant que Gadbois se fasse tuer dans les toilettes, Larivière a écrit une note avec son stylo-plume sur une feuille volante. J'étais curieux. Il faut dire que je me suis posé des questions, vu le climat électrique qui régnait et vu l'étrangeté des directives qu'il avait données aux jurés. Quand il a remis la feuille à l'huissier et que celui-ci est passé près de moi, eh bien, j'ai discerné quelques lignes, en mauve, pareilles. Sans pouvoir déchiffrer les mots écrits, une ou deux lignes tout au plus, je pense. Et cela m'a paru bizarre, l'huissier a remis le feuillet à l'un des agents correctionnels qui gardaient Gadbois. Alors, ce que je viens de trouver là, c'est de lui, je vous le jure !

— Vous en êtes sûr ? demanda Lécuyer, sceptique. Cela a dû se passer très vite...

Bernard secoua la tête avec rage.

— Vous parlez à quelqu'un qui est habitué à lire les mémos

« sensibles » à l'envers sur le bureau de ministres, n'oubliez pas. C'est de lui, *I swear !* Pourquoi, comment il a rapport avec ma femme, je n'en sais vraiment rien. Mais ça m'inquiète...

Dupin opina :

— O.K. Même si moi non plus je ne comprends pas trop ce que ces documents font chez vous, dans votre cheminée, je fais confiance à votre expérience, et vous avez raison. Rien de bon ne peut sortir de Larivière, plus cela va, et plus j'ose l'affirmer.

— Aux obsèques du vieux patron de Laura, il n'a pas arrêté de regarder ma femme, et à la sortie de l'église, il lui a parlé... Ça me revient, maintenant...

Les trois demeurèrent interdits, ne sachant trop que faire par rapport à ces nouveaux éléments. Bernard se laissa choir, sans force, dans l'un des deux fauteuils de cuir en face du téléviseur, tandis que les enquêteurs tentaient en vain de décrypter d'autres mots dans les fragments calcinés. Mais les flammes n'avaient rien laissé de plus.

« La mort violente de l'homme qui avait tué sa famille a surpris le Québec... »

Un énième reportage sur les événements défilait sur l'écran plat, en sourdine. Des prises de vue des abords du palais de justice montraient des badauds et des évacués devant l'édifice. Une jeune journaliste en manteau trop court et bon marché présentait un micro-trottoir, permettant à monsieur et madame Tout-le-monde de débiter des platitudes : « C'est quand même dommage, il ne paiera jamais pour ses crimes », déclarait avec sérieux une femme replète affublée d'un bonnet hideux. « Il n'a eu que ce qu'il méritait », renchérissait un vieil homme d'un ton péremptoire. « Et en plus, une alerte à la bombe, on aura tout vu ! », ajoutait un autre.

La caméra montrait des prises de vue larges du palais de justice quand, soudain, Bernard sursauta.

— Mais c'est elle, c'est Laura ! s'écria-t-il, se levant d'un coup et approchant son visage de l'écran jusqu'à le toucher. Là, là, regardez, près de l'entrée du palais !

Les deux enquêteurs s'agglutinèrent à ses côtés. Bernard désignait une minuscule silhouette qui marchait en direction d'un constable

spécial avec qui elle semblait échanger quelques mots, en arrière-plan de quidams qui livraient leur opinion au micro.

— Que fait-elle là, bon sang ? lança le journaliste. Est-ce qu'elle me cherchait ?

Mais déjà, le reportage avait pris fin, remplacé par le bulletin météo.

— Vous, ou peut-être Larivière, avança Dupin d'un air sombre. Il faut la retrouver. Au moins, maintenant, nous avons une piste un peu plus fraîche... Fiston, appelle la station de télévision, tâche de savoir qui a pris ses images et à quelle heure exactement, bien qu'on puisse situer, vu les véhicules d'urgence, cela a dû être filmé quelques minutes seulement après l'attentat contre Gadbois.

— Quand je pense que j'ai manqué tout ça pour aller à ce *bloody* rendez-vous du médecin, fulmina Bernard.

— Chef, dit Lécuyer, il y a aussi les caméras de surveillance du palais de justice. Elles ont dû en capter plus que ce que nous avons là...

— Bien vu ! En fait, oublie la station de télé. Appelle Gérard Busque, à la centrale, il te mettra en communication avec le service de sécurité du palais de justice. Dis-leur qu'ils nous préparent les enregistrements, qu'on est en route !

— C'est comme si c'était fait, chef, dit Philippe, sentant la chaleur familière de l'adrénaline monter en lui.

Le chien, percevant l'énervement des bipèdes alentour, tournait en rond en jappant.

— Et moi, je fais quoi ? murmura Sterling.

Son air désesparé fit pitié à Dupin.

— Embarquez avec nous, mon vieux, mais restez discret, ce n'est pas super réglementaire...

Dupin adressa un clin d'œil complice à son adjoint. Celui-ci ne s'y trompa pas : sous l'attitude légère du gros enquêteur se cachait une profonde inquiétude. Il fallait retrouver la femme de Sterling, et au plus vite.

Il se tenait debout devant la fenêtre de la chambre principale, le torse légèrement tourné, comme s'il posait, comme s'il jouait le rôle d'un Nosferatu des temps modernes. Sa silhouette élancée, très droite, se découpait avec une netteté parfaite sur la clarté nocturne, dans l'encadrement. Fascinée, Laura songeait à toutes ces créatures imaginaires des récits de son enfance, ces croquemitaines, vampires et autres fantômes diaboliques dont les petits sont si friands et qui leur servent à exorciser la peur. Cet homme-là était pire, Laura le sentait, elle le savait avec une certitude absolue. Maintenant qu'il était trop tard.

— Laura, que fais-tu ici ? cria Rose.

La vieille dame était assise sur l'immense lit à la couverture immaculée. Elle portait encore son manteau. Larivière se tourna vers elles deux :

— Laura, ainsi vous êtes venue ! Peut-être n'est-ce pas moi que vous cherchiez, quoique je ne doive pas me tromper en affirmant que vous aviez des choses à me dire...

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? Où est Bernard ? demanda Laura, tentant de donner un ton autoritaire à sa voix chevrotante.

— Bernard ? fit Rose, éperdue.

Le juge eut un rire sombre. Il s'avança de quelques pas, et Laura put mieux distinguer ses traits taillés au couteau. Ses yeux, enfoncés profond dans leurs orbites, luisaient.

— Bernard n'est pas ici, Laura. Comme vous le voyez, il n'y a que

Rose et moi, dans cette chambre symbolique où nous nous sommes aimés, il y a bien longtemps...

Un instant, son regard s'adoucit.

— Mais Bernard m'a écrit. Je devais venir..., gémit Laura, désespérément, car elle se doutait déjà que, en bonne chèvre de monsieur Seguin, elle s'était jetée dans la gueule du loup.

Celui-ci émit un petit gloussement narquois :

— Quand ils ont évacué le tribunal, que je suis sorti et que je vous ai vue vous garer devant le palais... Me cherchiez-vous, au fait ? Enfin, je n'ai pas pu résister à l'idée de poursuivre avec vous ce petit jeu. Rose était sans doute déjà en route. J'ai toujours eu un don pour imiter l'écriture,

Rose ne dit rien. Sur son visage, une expression de lassitude atterrée avait remplacé la surprise de voir Laura apparaître.

— Il faut dire que j'ai mis la main, l'autre jour, au tribunal, sur le calepin de notes de votre cher et tendre époux, Laura. Il est tellement distrait, cet homme, il laisse tout traîner..., pas très prudent. Enfin, à sa décharge, il n'a pas l'air de se sentir à l'aise dans son rôle de journaliste judiciaire. Vous ne vous en occupez donc pas, de votre conjoint, trop prise par vos petits ennuis de patron, hum ?

Rose fixa Laura, l'incompréhension se mêlant à l'effroi. Laura, elle, oscillait entre peur et furie... et culpabilité.

— Que voulez-vous de moi, juge ? réussit-elle à demander. Pourquoi sommes-nous tous ici, en pleine nuit et dans le froid ?

Ce fut Rose, cette fois, qui parla :

— Laura, je ne sais pas pourquoi Antoine (elle avait prononcé le nom avec difficulté) t'a fait venir, car, si j'ai bien compris, il t'a fait venir, mais, dans mon cas, il n'y a pas d'équivoque : cet homme que je connais depuis toujours veut que je parte avec lui.

La vieille dame soupira, son doux visage crispé dans l'ombre par un douloureux rictus. Laura la vit secouer la tête, incrédule.

— Le suivre ? Alors même qu'il m'a avoué avoir tué ses deux femmes...

Laura frissonna, pensant au manuscrit du juge. Aux signaux d'alarme qu'elle avait plus ou moins choisi d'ignorer. Elle aurait dû

agir, avertir les autorités, parler à Bernard, consulter un avocat... Mais deux femmes ? Comment ?

Elle tourna son regard vers le juge. Celui-ci fixait Rose sans ciller, comme un rapace, sa proie, quand il l'interrogea :

— À qui mens-tu, à part à toi-même, Rose ? Ne t'es-tu pas posée des questions ?

Son ton était haletant, pressant.

— C'est vrai que, quand la pauvre Elena est morte, j'ai eu peur..., souffla Rose. C'était si soudain... et juste après... ici...

— Oui, Rose, et c'est ta faute s'il a fallu que je hâte sa fin. Tu n'as pas oublié ce week-end, ce soir où tu m'as ouvert les bras, dans ce lit-ci, c'était hier, on dirait...

— Une fois, une seule, gémit Rose.

— Mais tu n'as pas oublié...

Rose ne répondit pas. Avec stupéfaction, Laura découvrait la passion funeste qui avait animé cet homme pendant des décennies et le consumait encore. Et Rose, la chère moitié d'Aurélien, dont elle semblait indissociable, mais qui avait de toute évidence succombé au magnétisme du juge.

— Tu es venue aujourd'hui encore, Rose, cela me dit que les sentiments ne sont pas morts.

— Tu es fou ! s'écria Rose, indignée. Tu viens de m'apprendre que ton délire a coûté la vie à deux femmes et tu voudrais que je parte avec toi !

— Une créature falote déjà privée des joies de l'existence et une grosse bourgeoise encombrante, railla Larivière. Quelles pertes pour l'humanité ! La première fois, c'était si simple : Elena était sans défense, elle s'éteignait de toute façon. Pour Claire, j'en conviens, il m'a fallu un peu plus de créativité. Mais je devais agir : avec la disparition de Laflèche, je pensais qu'enfin les astres étaient alignés pour toi et moi. De toute évidence, je me suis fourvoyé, ajouta-t-il avec amertume

— Tu es un monstre, Antoine ! jeta Rose. Quand je pense que j'ai pu croire que nous deux...

— Oui, tu l'as cru. Aujourd'hui encore, tu le croyais. Même si tu

te méfiais de moi...

— Aurélien t'aimait tant ! Il vantait sans cesse ton courage, ta capacité de surmonter une jeunesse difficile. Je devinais bien, pourtant, que tu l'enviais, que tu le jalousais, sur plus d'un plan, mais pas jusqu'à ce point...

Larivière eut un grognement méprisant :

— Aurélien était un rigolo, un mou, un oisillon né dans un nid de luxe, sans talent particulier. Avec une maison d'édition toute prête pour lui, une fois ses études terminées, ou plutôt bâclées. Et toi, tu l'as préféré à moi.

Laura, toujours plantée près du lit, face au juge, vit les mains de Rose se crispier de colère impuissante. Elle s'éclaircit la gorge. Elle sentait qu'il lui fallait tenter de détourner l'attention de l'homme de Rose.

— Votre manuscrit n'était donc pas de la fiction, juge Larivière. Pourquoi, pourquoi avoir joué ainsi avec moi ? Pourquoi m'avoir impliquée dans cette affaire ?

Larivière porta son regard sur elle. Il sembla un instant avoir du mal à recentrer ses idées. Puis, lentement, il prononça, d'une voix dénuée de toute émotion :

— Laura, vous n'avez été qu'un pis-aller. C'est votre vieux patron que j'aurais aimé torturer un peu, histoire de sonder sa fibre morale. J'ai voulu le tester ainsi à quelques reprises, le moment n'était jamais propice. Et puis, quand je vous ai vue aux funérailles, si éplorée, je vous en ai voulu. De quel droit étiez-vous aussi triste ? Même mort, c'était encore et toujours lui, qui récoltait les honneurs, les marques d'amour. L'idée du manuscrit m'était venue quelques mois plus tôt et la mort d'Aurélien m'a, disons, encouragé à concrétiser mon projet. Faute d'Aurélien à tarabuster, vous feriez l'affaire. Une femme fragile, sensible. Au mitan de sa vie, en plein questionnement. Quel terreau fertile à des heures de plaisir ! Je vous imaginai vous torturant sur mes petites lignes de prose... Et quand j'ai compris la haine que vous nourrissiez pour le successeur d'Aurélien...

— La haine ? s'exclama Rose en fixant Laura. De quoi parle-t-il ?

Laura baissa les yeux. Elle ne savait plus si elle devait mourir de

peur ou de honte.

— La haine, oui, Rose... Votre jolie protégée n'est pas parfaite, elle est capable d'idées de violence...

— Des pensées peut-être, mais il y a un abîme entre l'idée et le passage à l'acte. C'est ce qui distingue les gens normaux des personnes comme vous...

La voix de Laura s'étrangla.

Le juge se mit à arpenter la pièce.

— Les gens normaux, les anormaux, les fous, les bons, les mauvais... Je suis las de tous ces termes galvaudés et dont chacun, avocat, procureur, psychiatre, ignore la réalité exacte. La noirceur humaine peut surgir de partout. Et même devenir justifiable. Tenez, ce Gadbois, par exemple, il a tué sa femme qui voulait le quitter, et ses jumelles. Tout le Québec jouit de le haïr. Enfin, jouissait... Pourtant, il avait peut-être des circonstances atténuantes...

Il regarda les deux femmes sans cesser de marcher d'un bout à l'autre de la chambre. Les yeux de Laura s'étaient accoutumés à l'obscurité. Elle nota la tension dans le visage du vieil homme, sa démarche de plus en plus saccadée, avec un regain d'effroi. Qu'allait faire ce meurtrier doublé d'un amoureux éconduit ? Tout cela allait mal finir... Elle craignait pour Rose, surtout, qui demeurerait prostrée sur le lit, comme submergée par la vague des révélations trop terribles. Sur quoi ce monstre haranguait-il de son ton pompeux, de son style ampoulé ? Comment avait-elle pu succomber au charme vénéneux de Larivière ?

— Pensons maintenant à ce jeune gardien, l'assassin de Gadbois : il n'a pas opposé une grande résistance et s'est facilement laissé convaincre que venger son père était à portée de main. Un jeu d'enfant, dans ce cas, je dois dire. Il suffisait d'une figure d'autorité, un peu paternelle, pour l'amener à faire le bon geste.

Laura était assommée, redoutant de bien comprendre. Combien de personnes Larivière s'était-il amusé à détruire au cours de son existence ? Celui-ci se dirigea vers la table de chevet. Laura y vit pour la première fois une bouteille de quelque vin mousseux ou champagne, flanquée de deux coupes. Le juge se tourna vers Rose et

dit, sur un ton amer :

— Je pensais que nous allions fêter notre nouvelle vie à deux, notre départ vers l'ailleurs, ce soir. Je ne comptais laisser derrière moi que Laura, que mon geste impulsif au palais m'a mis sur les bras, mais tu l'accompagneras donc. Tant pis pour toi.

— Tu as vraiment perdu l'esprit, Antoine, il faut te rendre à la police, émit Rose dans un souffle.

— Tais-toi, maintenant, siffla-t-il. On va trinquer, que tu le veuilles ou non. Ou plutôt, ta protégée et toi allez trinquer. La boisson sera juste un peu plus forte que la normale.

Il tira de la poche droite de son pantalon une fiole et un compte-gouttes.

— C'est sans douleur, n'ayez crainte, quoique vous mériteriez pire. Le médicament agit bien, pas de manière fulgurante, mais avec une efficacité infaillible. Il a été parfait sur l'organisme d'Elena. Il est vrai, pourtant, que, dans les derniers moments, elle a eu des doutes. Elle repoussait ma main, à son chevet, voyez-vous...

Aucune émotion ne pointait dans la voix du magistrat. Laura se mit à trembler tandis que Larivière débouchait d'un mouvement sec la bouteille.

— Antoine, je t'en prie, laisse-nous partir, nous ne dirons rien...

— Un peu pathétique de ta part de m'infliger de tels clichés, ricana Larivière. Dans le fond, je me demande pourquoi je t'ai admirée, non, adulée, toutes ces années. Tu n'es pas très intelligente.

Il secoua la tête, la regarda comme s'il avait prononcé un verdict de culpabilité absolue.

— Non, tu n'es pas digne de moi.

Laura se laissa tomber sur le lit à côté de la vieille dame et la prit par l'épaule pour la réconforter. Larivière avait rempli les coupes du liquide ambré et pétillant auquel il ajoutait maintenant d'une main assurée le contenu de plusieurs pipettes de la fiole maudite.

Laura contempla l'idée de lui sauter à la gorge. Mais que pouvait-elle faire sans risquer de mettre Rose encore plus en danger ? Et s'enfuir sans la vieille dame était hors de question. Comme s'il lisait dans ses pensées, le vieux loup leva la tête, retroussant une babine en

un rictus moqueur.

— Vous ne pensez pas que j'ai dans ma poche le moyen de couper court à toute velléité de vous soustraire à notre petite célébration ? Allez, assez causé, mesdames, l'heure de trinquer est venue.

Il plaça une coupe ciselée dans leurs mains tremblantes à chacune. Rose se redressa, soudain rebelle. Ses joues tremblotaient, mais elle cria :

— Jamais !

Un pistolet surgit du flanc de Larivière en un éclair.

— Rose, bois, sinon je vais hâter le mouvement, en commençant par la jeune dame ici...

Rose et Laura se regardèrent avec désespoir.

— Buvez, immédiatement, ordonna Larivière, agitant son arme.

Sans se quitter des yeux, Laura et Rose portèrent leur coupe à leurs lèvres. Laura, terrifiée, sentait le liquide mortel descendre en elle.

— Tout, buvez tout, jusqu'à la dernière goutte ! ordonna encore le juge.

La main de Rose tremblait tant qu'elle en renversa une petite quantité, mais elle se domina et finit par avaler le reste, comme Laura avant elle.

Larivière se redressa, les dominant toutes deux de sa haute stature.

— Ce n'était pas plus compliqué que ça !

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement ! cria Laura.

Elle ne pouvait détourner sa pensée du poison qui se diffusait lentement dans son organisme et celui de Rose, répandant son action, commençant peut-être déjà à perturber ses fonctions vitales.

— Dans quelques heures, je serai loin, sur les ailes de cet avion dans lequel je voulais emmener cette ingrate ! Le temps qu'on vous trouve, il n'y aura plus rien à faire.

— On vous cherchera. On saura que nos morts ne sont pas naturelles.

Larivière secoua la tête.

— Sans doute au bout de quelque temps, mais ne surestimez pas

l'intelligence des policiers. Tenez, un simple appel téléphonique a mis tout un palais de justice en émoi pendant des heures, alors... Dans le cas qui nous occupe, personne n'a idée de l'endroit où vous vous trouvez, on le saurait déjà, sinon. Laura, je vais de ce pas prendre vos clés comme j'ai pris celles de Rose, votre cellulaire (sa serre d'aigle agrippa le sac à main de cuir, y plongea pour en extirper un petit iPhone éteint). Rose, elle, n'est pas arrivée au ^{xxi}^e siècle en matière de technologie, n'est-ce pas ? Comme son cher défunt. Et quand à la ligne téléphonique de Ma Muse, je m'en suis chargé, n'ayez crainte.

— On va remonter jusqu'à vous...

— Oh, sans doute. Les fins limiers de notre Québec profond vont errer, tourner en rond en cherchant à comprendre pourquoi deux femmes sont mortes en pleine campagne. Et quand ils attacheront les fils pour tricoter une histoire qui se tiendra, Dieu sait où je serai rendu. Sur ce, permettez-moi de vous fausser compagnie. J'ai un avion à ne pas manquer aux petites heures.

Avec un salut de la main moqueur, le juge tourna le dos aux deux femmes et partit dans la nuit de l'escalier qui menait vers l'ailleurs.

Le technicien en chef du service de sécurité du palais de justice était un grand gaillard débonnaire qui ne perdait pas facilement patience. Pourtant, au bout d'une heure, coincé dans le cubicule de la salle de contrôle à se faire asticoter par le malcommode d'enquêteur en chef — « Avance, recule, *freeze*... Plus vite ! Pas là, nom de Dieu ! » —, l'homme était prêt à exploser.

Dupin ne décollait pas sa grosse face de l'écran principal, les yeux rivés aux images qui défilaient par blocs saccadés.

— Là, on la voit encore qui parle au constable qui surveille l'entrée. Quelqu'un a recueilli les déclarations de ce type ?

— Affirmatif, chef. Le constable en question a confirmé qu'une femme correspondant à la description de Laura lui a demandé la raison de toute la commotion ambiante.

Les images vidéo captées par les quelques dizaines de caméras disposées dans le périmètre du palais avaient défilé rapidement sur deux appareils en parallèle. En moins d'une demi-heure, on avait repéré l'éditrice que l'on voyait allant et venant le long de l'édifice rectangulaire.

— C'est bien beau, tout ça, mais cela ne nous dit pas où elle est passée, gémit Sterling, qui se tenait en retrait, le dos collé au mur.

— Patience, mon petit vieux, dit Dupin, on cherche, on cherche... Son téléphone se mit à sonner.

— Continue, Philippe, veux-tu ? On cherche tout indice pour savoir où diable elle a pu filer. Un coup d'épée dans l'eau, conclut-il.

Ces derniers mots firent monter un gémissement aux lèvres de Bernard, tandis que Dupin se levait, collait le portable à son oreille.

— Allô, Dupin à l'appareil, dit-il. Oh, Virginie, je veux dire chef, c'est vous...

Philippe se serait tordu de rire si la situation n'avait pas été si dramatique. Le gros allait se faire flanquer un savon par la boss !

— Oui, chef, je sais bien, j'aurais dû vous avertir que j'avais repris du service. Oui, oui, je sais, ce n'est pas réglementaire...

Dupin, debout dans un coin du cagibi, suait à grosses gouttes. Le technicien en chef, même s'il ne comprenait pas tout le contexte, voyait bien que Dupin passait un mauvais quart d'heure et avait du mal à cacher sa jubilation. Ce fatigant-là recevait ce qu'il méritait, après tout !

— Oui, chef, promis. Je ferai rapport demain première heure, mais nous sommes en urgence. Vous comprenez...

La nuque épaisse de Dupin se détendait visiblement. Philippe comprenait que le savon avait été passé, sans que la chef ait procédé à un lavage au karcher. L'heure était à la concertation. Connaissant leur chef, Philippe savait que celle-ci, en femme pragmatique, ne pouvait que se réjouir du retour de son meilleur enquêteur et qu'elle n'allait pas lui couper les ailes s'il était sur une piste.

— Je mets le téléphone en mode mains libres, chef, dit Dupin. Lécuyer a tout intérêt à entendre ce que vous avez appris, au QG.

— O.K., pas de souci, fit la voix assurée de Virginie qui sortait du haut-parleur de l'appareil. Donc, comme je vous le disais, Dupin, on a eu sans problème des aveux du jeune Gibeau au sujet de Gadbois. Une histoire des plus étranges. C'est Fred Robinson qui l'a interrogé. Ça n'a pas été long, le jeune voulait parler ; de toute évidence, il n'a pas l'étoffe d'un tueur malgré son geste.

Dupin roula les yeux au ciel. Philippe pouvait presque lire dans les pensées de son chef. Celui-ci méprisait l'approche de types comme Robinson, qui cherchaient immanquablement à comprendre les gestes posés, les circonstances qui pouvaient expliquer ceci, cela, l'enfance malheureuse... « Foutaises ! »

— Hum... Et alors, qu'avez-vous appris ? Cela aurait-il rapport

avec le bon juge Larivière ?

Il y eut un silence au bout de la ligne.

— Vous m'étonnerez toujours, Dupin.

Dupin poussa un petit rire qui fit trembler son épaisse moustache.

— Disons que certains fils commencent à se nouer, chef. Mais continuez, on vous écoute...

— En effet, c'est une drôle d'histoire que nous a racontée le jeune gardien de prison, disait le téléphone. Figurez-vous qu'il avoue avoir tué Gadbois dans les toilettes du palais de justice par vengeance.

— Vengeance ? s'étonna Philippe à haute voix.

— Alors, Lécuyer ! s'écria chaleureusement la chef. Vous avez retrouvé votre acolyte. Surveillez-le pour moi, je vous prie.

Dupin jeta un œil noir à son adjoint.

— Donc, oui, figurez-vous que ce gardien n'est nul autre que le fils de Gibeau, l'ancien ami de Gadbois arrêté pour corruption dans le domaine de la construction...

— ... à la suite de l'enquête menée par les troupes de Gadbois, l'escouade des crimes économiques, souffla Philippe.

— Oui, dit l'appareil. Il estime tout bonnement que Gadbois est responsable de la mort de son père.

— Comment diable a-t-il pu être affecté à la surveillance de Gadbois ? fit remarquer le technicien en chef, qui ne perdait pas une miette de la conversation.

— Bonne question, grogna Dupin, avant d'ajouter rudement : Dites donc, mon vieux, concentrez-vous sur les bandes avec Lécuyer et Sterling. Vous ne devriez même pas entendre tout cela vu que vous êtes extérieur à l'enquête...

La voix de Virginie s'imposa de nouveau dans la pièce minuscule.

— Le gamin raconte que des ficelles ont été tirées pour qu'il soit placé à Bordeaux, dans l'unité où se trouvait Gadbois, le maximum. Il a aussi parlé de quatre rencontres avec le juge Larivière dans des cafés différents de la Rive-Nord. Le bonhomme l'a approché en lui signifiant son intérêt. Il a prétendu avoir connu le père du jeune, il a parlé d'injustice, d'un monstre qui ne méritait pas de vivre, mais que le système allait sans doute traiter avec clémence.

— Ce jeune-là devait être tout mêlé, renchérit Lécuyer, les yeux fixés sur une silhouette fine de femme à l'écran qui se dirigeait vers une petite automobile.

— Quant au juge, chef, avons-nous assez d'éléments pour lancer un mandat d'arrestation ? demanda Dupin.

Virginie toussota :

— C'est en route, Dupin, nous avons enclenché le processus. Et nos amis de la police de Laval sont en chemin vers son domicile, avec un peu de chance, on va le cueillir sans heurt...

— C'est elle, c'est elle ! Regardez, là, qui ouvre la portière de sa Fiat ! Vous la voyez ?

Sterling criait, pointant l'écran jusqu'à y toucher.

— Calmez-vous, mon vieux, calmez-vous, grogna Dupin. Chef, je vous rappelle, on a une femme qui a disparu, ici, et ce serait aussi en lien avec Larivière.

— Comment ça ? s'étonna la voix féminine au téléphone.

— Je vais vous rappeler chef, ça chauffe ici, répliqua Dupin avant de fermer la ligne, coupant le sifflet aux protestations de sa supérieure.

L'enquêteur en chef se tourna vers Sterling, tout commotionné. Il le prit par les épaules, devant, pour ce faire, lever les bras, car le journaliste aurait pu lui manger de la soupe sur la tête.

— Calmez-vous, mon vieux ! Dans votre métier, vous avez dû apprendre à garder le contrôle. On va la retrouver, votre femme, n'ayez crainte.

Philippe regarda son chef de côté. Le clignement rapide des paupières lui confirmait que Dupin était loin d'être aussi sûr d'un dénouement heureux dans cette affaire que ce qu'il affirmait au malheureux mari.

— Pouvez-vous rembobiner un peu ? demanda Dupin au responsable de la vidéo.

Un large sourire éclaira le visage du grand gaillard. Rembobiner ! Ils n'étaient plus bien nombreux ceux qui utilisaient ce terme désuet !

Les quatre s'agglutinèrent tout près de l'écran.

— Vous la voyez ? Vous la voyez ? répétait le journaliste, son

crâne dégarni luisant de sueur.

Et en effet, la femme que Sterling désignait à l'écran ressemblait à Laura, pour autant que les souvenirs de Lécuyer soient fidèles.

— Vous reconnaissez son auto ?

— Oui, oui ! Et c'est bien elle, sa démarche !

— L'image vient de la caméra fixée rue Notre-Dame Est, aux abords de la bâtisse, expliqua le technicien. On a élargi le réseau de surveillance pendant la guerre des motards, il y a plusieurs années. À l'époque, on était pas mal plus sur les dents qu'aujourd'hui...

— Oui, oui, coupa Dupin, vous nous ferez un cours d'histoire policière de la province demain, mon pote. Regardez, ralentissez les images, vous en êtes capable ?

— Mais certainement, répondit l'autre, vexé.

— On sait qu'elle est venue ici, qu'elle s'est renseignée sur l'évacuation, qu'elle a erré un peu, puis est retournée à son véhicule, commenta Philippe tandis que passaient et repassaient les images de Laura ouvrant sa Fiat et y montant avant de claquer la portière.

— Peut-être qu'elle me cherchait, qu'elle avait besoin de moi et qu'elle ne m'a pas trouvé..., gémit Bernard. Et mon *bloody* téléphone qui était à plat...

Dupin lui donna une bourrade.

— Arrêtez de vous torturer, c'est complètement inutile...

— Mais où est-elle passée ? Elle ne s'est pas volatilisée !

— Attendez, revenez encore un peu en arrière. On a manqué ça, regardez. Regardez, bon Dieu ! fit Dupin en haussant le ton.

La silhouette en noir et blanc s'approcha une nouvelle fois de l'auto, cette fois au ralenti. La femme monta dans son véhicule, puis, après un moment qui sembla une éternité, en sortit. Elle sembla retirer quelque chose de sous l'essuie-glace, un dépliant publicitaire ou encore une contravention, peut-être se demanda Philippe. De retour derrière le volant, elle resta immobile plusieurs minutes.

— Attendez, regardez, elle ouvre de nouveau la portière, s'écria Bernard

— Et la voilà qui démarre. Pas grande aide, dans tout cela, soupira Dupin.

Cette fois, c'était au tour de Lécuyer d'être gagné par l'agitation.

— Attendez, *rewindez* encore une fois, le papier qu'elle tenait est tombé par terre !

Tous se regardèrent, n'osant espérer. Le technicien repassa une nouvelle fois le segment, le ralentissant au maximum, jusqu'à présenter une série d'images décomposées. Et, en effet, les quatre hommes purent voir une boulette de papier tomber de la portière entrouverte, juste avant que celle-ci ne se referme. La conductrice démarra quelques instants plus tard, laissant une place vide dans la rue passante et, clairement visible par terre, le mystérieux papier.

Haletant, Dupin approcha son gros visage rouge d'excitation de celui du technicien de la sécurité :

— Maintenant, mon homme, tu vas nous dire exactement où la Fiat était garée.

— Mon Dieu, Antoine nous a tuées...

Rose s'était renversée en arrière sur le lit et sa silhouette vêtue de parme faisait une petite tache gaie et incongrue dans la chambre sombre.

Laura était prise d'un vertige. Était-ce déjà l'ignoble poison qui se répandait dans son organisme, affûtant ses griffes pour lui donner le coup de grâce, sans qu'elle puisse savoir à quel moment exact celui-ci viendrait ? Malgré l'angoisse, elle s'approcha de Rose et l'enlaça.

— Ne paniquez pas, Rose. Nous ne sommes pas encore mortes. Comme a déjà dit un grand écrivain, l'annonce de notre mort est prématurée...

Un faible sourire passa sur les lèvres de la vieille dame, ses yeux clairs s'illuminèrent un peu et Laura put presque, l'espace d'un instant, distinguer les traits de la jeune femme qu'elle avait été, celle qui avait su allumer la passion chez Larivière. Une passion folle, et si funeste...

Laura se redressa rapidement. Trop rapidement. Sa tête tourna. Son cœur battait la chamade. Elle parvint cependant à se ressaisir.

— Rose, il faut qu'on trouve de l'aide. Je suis sûre qu'il existe un antidote contre la saloperie que ce monstre nous a fait boire, quoi que ce soit...

— C'est ça, le problème, on ne sait même pas que ce c'est...

— Une sorte de narcotique, sûrement, fit Laura, qui n'en savait rien.

— Mais où chercher de l'aide ? gémit la vieille dame, qui se

souleva péniblement sur sa couche. La ligne est coupée, nous n'avons pas de clés de voiture et le voisin le plus proche est bien à sept kilomètres à travers champs et boisés. Quand je pense que le père d'Aurélien avait choisi de s'établir à Ma Muse justement pour être loin de tout...

Laura plongeait son regard dans celui de Rose. Sept kilomètres, c'était un bon bout de chemin..., surtout pour une vieille dame qui venait d'ingurgiter une substance toxique. Si elles voulaient avoir une chance de s'en sortir, elle devait partir seule.

— Rose, je vais aller chercher de l'aide. Moi non plus, je ne sais pas ce qu'il nous a fait prendre, mais il a dit que l'action en était lente. On va choisir de le croire, n'est-ce pas ? Je vais aller avertir quelqu'un, vous, vous restez tranquille ici...

— Vous allez me laisser seule ? protesta Rose.

Mais la vieille dame comprenait que c'était la seule fenêtre d'espoir, étroite, qui s'offrait à elles, Laura le vit dans ses yeux.

— Laura, soyez prudente, ajouta-t-elle.

Laura sourit. Toutes deux étaient menacées de mort, attaquées en ce moment même dans leur organisme. Quelle menace extérieure pouvait bien être pire que celle qui évoluait, insidieuse, en elles ?

— La maison la plus proche qui est habitée toute l'année est celle des Varin, je ne sais pas si vous vous rappelez ?

Laura hocha la tête. Elle revoyait vaguement ce couple, qui était presque aussi âgé que les Laflèche et qui assistait aux *garden parties* de ces derniers. Elle tenta de visualiser ces deux quasi-inconnus qu'elle ne reverrait sans doute jamais, pensait-elle, malgré l'optimisme qu'elle affichait devant Rose. Et soudain, pouvoir évoquer leurs traits lui sembla de la première importance, comme si sa vie en dépendait. Peut-être était-ce le cas. Elle se secoua. Ses pensées devenaient confuses. Que disait Rose ?

— Pour ne pas vous perdre, allez tout droit vers le nord, dans l'alignement avec le village North Hatley derrière. Mais c'est un bon bout de route, ma pauvre enfant, acheva-t-elle dans un sanglot.

— Ne vous en faites pas, ayez confiance, on va s'en sortir, répondit Laura.

Sans perdre de temps, Laura boutonna son manteau. Le vertige s'accroissait de minute en minute, mais, après un dernier regard chaleureux à sa compagne, elle parvint à descendre les escaliers sans chanceler.

— Tenez bon, Rose ! Je vais trouver de l'aide, je vous le jure !

Une faible réponse angoissée, une voix un peu endormie déjà, comme à moitié éteinte, lui parvint :

— Soyez prudente, ma chérie. Que Dieu vous garde !

Laura sortit au milieu de l'obscurité et, vacillant un peu, s'enfonça dans la campagne vallonnée et noire.

— Regardez, près de la bouche d'égout !

Le faisceau des lampes de poche balayait le sol, trouant la noirceur.

Le technicien responsable de la surveillance avait insisté pour se joindre aux enquêteurs et à Sterling afin de les assister dans leurs efforts de localisation du mystérieux bout de papier, fragile élément d'espoir pour trouver un indice, une piste menant à Laura. Et c'est le grand gaillard avec les cheveux en brosse qui, au bout d'une heure frustrante, désespérée, à fourrager, dans l'ombre, dans les maigres buissons plantés en bordure de la rue et dans la boue à moitié sèche, avait poussé le cri de la victoire, au beau milieu de la rue Notre-Dame, près d'un trottoir sale de tout ce que l'hiver avait laissé comme traces. Les autos passaient, et les conducteurs jetaient un regard surpris à ce quatuor d'hommes en pleine jubilation.

Dupin lui donna une de ses fameuses claques sonores.

— Bien joué, l'ami !

— C'était quand même chercher une aiguille dans une botte de foin, laissa tomber Philippe.

— Oui, surtout qu'avec la fausse alerte à la bombe il y a eu pas mal de piétinements et de passages dans le coin, ajouta Dupin.

Dupin arracha des mains du technicien la boulette de papier qui était si ratatinée qu'on aurait dit qu'un gamin l'avait mâchouillée.

— Attention, on va se faire tailler un short ! cria Dupin, tandis qu'un camion de livraison roulant à toute vitesse frôlait Sterling.

Les quatre hommes se rangèrent sur le trottoir, juste en face du palais de justice. D'un mouvement étonnamment délicat, Dupin déplia le papier.

— Ce n'est pas trop endommagé, on distingue encore l'écriture, même si le papier est un peu détrempe. C'est un petit mot...

Bernard poussa un cri :

— *My God !* On dirait mon écriture !

— « Laura, viens me rejoindre chez Rose, à Ma Muse. C'est important, viens vite, et directement », lut Dupin à haute voix, et c'est signé Bernard. Sterling, avez-vous laissé ce message ? Vous dites que c'est votre écriture...

— Jamais de la vie ! Je n'ai pas écrit ce mot, *bloody hell !* tonna Sterling, quelqu'un a imité ma main, grossièrement !

Lécuyer s'était rapproché.

— De toute évidence, on a voulu attirer votre femme quelque part. Cette Ma Muse, ça vous dit quelque chose ?

— Bien sûr ! C'est le domaine familial des éditeurs Laflèche. Une grosse demeure... *My God !* On y va souvent pour des fêtes ou des week-ends, l'été surtout. Vous pensez qu'on l'a attirée là ? Pourquoi ?

— On n'en sait rien, répondit Dupin, l'air grave. Mais on soupçonne le juge, c'est clair. C'est où, cette maison au nom ridicule ?

— Dans les Cantons-de-l'Est, à North Hatley, à une vingtaine de kilomètres du cœur du village, au beau milieu des bois, un endroit très calme... et isolé...

— En route, les gars, il n'y a pas une minute à perdre ! ordonna Dupin sur un ton sinistre.

Du même souffle, regardant le responsable de la surveillance, il lança :

— Merci, l'ami, on vous plante là, il y a péril en la demeure.

Ce dernier hocha la tête d'un air entendu, puis s'éloigna en direction du palais de justice avec un signe amical de la main et un retentissant « Bonne chance ! »

Les trois hommes s'engouffrèrent dans la Buick de service banalisée, Lécuyer derrière le volant.

— Mets toute la gomme, fiston.

— Oui, chef !

Philippe démarra en trombe. Dans le rétroviseur, il apercevait le masque tragique de Sterling. Dupin, lui, était au téléphone avec le QG. Comme à ses anciennes heures de gloire, il aboyait des ordres.

— Tout de suite. Contactez nos collègues de Sherbrooke, qu'ils envoient une patrouille immédiatement au lieudit. L'adresse ? On ne l'a pas avec nous, l'adresse, bande d'incapables, qu'est-ce que vous croyez ? Mais c'est une propriété dans le canton de Hatley, précisa-t-il en se tournant vers le reporter. Sterling, enchaîna-t-il en s'adressant à lui, vous avez une idée de l'emplacement exact ?

Bernard secoua la tête. Philippe le prenait en pitié, se doutant que le rapide enchaînement des événements devait le déboussoler.

— Il y a un petit lac, et une route..., murmura-t-il, je vais reconnaître la route quand on y sera.

— Pour ce que cela nous aide ! grommela Dupin. Vous n'êtes pas censé être un journaliste, un débrouillard, vous ?

Il se radoucit, s'excusa auprès de Sterling, avant de reprendre le téléphone pour continuer, d'une voix plus posée :

— Dites aux gars de Sherbrooke de nous texter les coordonnées dès qu'ils les auront...

— On n'y sera pas avant un petit moment, chef, c'est pas tout à côté, glissa Philippe.

— Je sais bien, mais ils y seront avant nous, lui répondit Dupin. Et dites-leur, ordonna-t-il encore à son interlocuteur au téléphone, d'y aller avec des armes et du renfort, on a un suspect potentiellement dangereux. Je vous *email* les détails.

Après quelques mots de plus, Dupin raccrocha.

— Larivière n'était pas chez lui, à Laval. L'oiseau s'est envolé. S'il sait que nous sommes sur sa trace, il va devenir plus dangereux qu'un sanglier acculé au pied d'un mur...

Ses compagnons restèrent silencieux, tandis que la voiture filait en direction de l'autoroute des Cantons, se faufilant dans la circulation déclinante du soir.

Elle n'y parviendrait pas. Elle l'avait su dès le départ, à commencer quand elle avait menti à Rose en lui affirmant le contraire, la regardant dans les yeux. En tâchant elle-même d'y croire.

La campagne, luxuriante et coquette en été comme en automne, était si inhospitalière, si froide et triste en cette nuit de mars. Laura avait jeté un regard vers son auto, scarabée inutile sans ses clés, qui attendait vainement dans la nuit sa propriétaire qui ne viendrait jamais. Laura sentait en elle le poison qui progressait, qui ralentissait déjà ses fonctions. Une action lente, mais inéluctable, avait dit le monstre. Peut-être même n'existait-il pas d'antidote, peut-être était-il déjà trop tard, se disait-elle en avançant dans la nuit le long du sentier.

La lumière ténue de la maison des Varin la guidait de son œil clignotant. Pourtant, elle ne semblait pas se rapprocher, malgré les efforts surhumains de Laura pour franchir la distance. Elle boutonna plus étroitement son manteau, frissonnant. Son corps épuisé lui criait de s'arrêter, de se laisser tomber au bord du fossé, mais elle savait qu'elle devait poursuivre sa route, c'était la seule chance, pour elle, pour Rose aussi. Il fallait se concentrer, ne pas lâcher, penser à la vieille dame qui dépendait d'elle, abandonnée sur sa couche froide dans Ma Muse désertée.

Elle n'y parviendrait jamais. La maison des Varin se profilait à peine dans le lointain, le chemin zigzagait trop, et elle ne discernait aucun autre signe de présence humaine à des kilomètres à la ronde.

Trois chauves-souris exécutèrent un instant un ballet saccadé au-dessus de sa tête. Elle les envia, légères, vives, rompues à la nuit. La maison était si loin. Sur une autre planète, inaccessible. Il lui fallait gagner du temps, coûte que coûte. À regret, elle se résolut à abandonner le sentier rassurant de civilisation pour couper à travers les champs en friche. Elle économiserait ainsi de précieuses minutes. Quittant la sécurité du chemin gravelé, elle trébucha. Ses bottes de ville s'enfonçaient dans la glaise lourde et elle progressait plus lentement encore, plus péniblement.

Elle n'y parviendrait jamais. Un sanglot monta en elle, alors qu'elle songeait à tous ceux qu'elle avait aimés et qui avaient disparu. Des flammèches lumineuses dansaient maintenant périodiquement devant ses yeux. Son temps était compté. Elle imaginait son sang englué de poison, son cœur qui peinait déjà, son cerveau empesé de la substance qui la forcerait bientôt à s'allonger par terre pour ne plus se relever. Elle voyait aussi un autre poison, qui aurait pu courir dans les veines du jeune éditeur et elle trembla plus fort encore. Une criminelle ! Une presque criminelle, c'était ce qu'elle était ! Sans doute recevait-elle ainsi sa juste punition pour tout ce mal qu'elle avait failli commettre. Elle allait mourir là, comme une bête crevée, au milieu du champ.

Elle tenta d'évoquer les traits de ces êtres aimés qui avaient disparu, le gentil visage ridé d'Aurélien, celui de sa grand-mère, mais tout était si confus, elle se sentait si fatiguée. Elle allait les rejoindre, bientôt. Jamais elle ne reverrait le soleil pâle du printemps. Ni Jules, et ni Bernard.

Soudain, elle eut un violent sursaut, seule dans la nuit noire, à flanc de colline, comme si une décharge électrique la traversait. Révoltée, elle se mit à marcher avec plus de vigueur, tentant de maîtriser son corps anarchique et d'éclaircir ses idées. Devenait-elle folle à baisser ainsi les bras ? Après tout, elle n'avait tué personne, elle ! C'était encore le poison du juge qui la contaminait, jusque dans ses pensées. Qui sapait sa volonté de vivre. De toute son existence, elle n'avait jamais cherché à nuire à autrui, sauf cette unique fois. Non, ce n'était pas dans sa nature, et personne ne la convaincrait plus du

contraire.

Laura contempla avec rage les étendues désertes. Elle devait se battre encore et toujours. Elle avait tant de raisons de vivre ! À commencer par son Bernard ! Aurait-elle encore l'occasion de lui dire combien il illuminait sa vie, combien elle l'aimait ?

Elle marcha d'un pas inégal. Tout lui indiquait qu'elle n'y parviendrait pas. Le poison allait gagner la bataille. La poussée de rage l'avait propulsée pendant quelques minutes, mais la fatigue lestait trop cruellement ses pas, ses jambes semblaient vouloir appartenir à la terre collante de cette contrée qu'ils aimaient tant arpenter l'été. Comme ce petit étang où Bernard, la kidnappant presque malgré les bons soins de leurs hôtes, lui organisait des pique-niques improvisés d'un romantisme fou. Levant la tête, elle sonda la nuit, flairant le vent en quête de l'odeur de l'eau. Il devait être tout proche, ce petit havre de bonheur où Bernard, l'an passé encore, lui servait un verre de rosé alors qu'elle se prélassait dans les herbes hautes en écoutant le chant de grenouilles.

L'étang n'était pas sur la route de la maison Varin. Mais elle n'atteindrait jamais, de toute manière, cette maison Varin. C'était illusoire. Elle en imaginait la chaleur, la salle à manger vieillotte peut-être, le feu vif dans l'âtre, un matou endormi sur le rebord de la fenêtre. Elle n'y parviendrait jamais. Jamais.

Laura sentait que ses forces l'abandonnaient, que son être tout entier était à présent entre les griffes doucereuses du poison du juge.

Elle dévia de son chemin, détournant son regard de la lumière ambrée qui était sa destination première, qui semblait l'appeler comme Seguin appelait sa chèvre dans la nuit : « Reviens, reviens ! »

Mais Laura savait qu'elle ne reviendrait pas. Le juge allait la dévorer. Comme il avait dévoré ses épouses, et celle qu'il n'avait pu avoir, Rose. Elle voyait presque ses yeux de prédateur dans le noir. Oui, il était de la race des loups. Elle vacilla le long d'un bouquet d'arbres, s'engagea dans un minuscule chemin qui serpentait dans un enchevêtrement de végétation. C'était là, à quelque cent mètres, le petit étang caché, leur étang secret ! Au moins, elle pouvait encore choisir de s'y tapir, pour ses derniers instants, en rêvant aux années de

bonheur passées, un bonheur qu'elle avait stupidement négligé.

Un vertige implacable la submergea. Elle se pencha pour vomir, son estomac révolté. Elle fit encore quelques pas, désorientée et comme soûle, un goût de métal en bouche. Elle sentit l'eau avant de l'apercevoir, le petit plan hérissé de joncs fauchés par l'hiver. La cabane de pêcheur désertée se dessinait dans l'ombre. Malgré la nausée qui la pliait en deux, Laura était déterminée à atteindre l'abri de fortune. Ils s'y étaient étreints un après-midi d'août, cinq ans plus tôt peut-être, loin de tout, se redécouvrant comme des adolescents. Amoureux.

Terrassée, elle s'affala contre la porte de la cabane déglinguée, qui céda sous son poids. Sa vision brouillée ne lui révélait que les contours flous de la pièce, un vieux lit de camp contre le mur, une chaise. L'air y était humide, glacial, plus déplaisant encore qu'au-dehors. Tant pis, elle n'avait plus de force. Tremblant convulsivement, Laura s'abattit sur le lit de camp gelé.

« Rose, je n'ai pas pu te sauver, pardonne-moi », pensa-t-elle avant de perdre connaissance.

— Ils sont arrivés ! Ils sont là ! Bon sang, bon sang, on active !

Dupin criait, galvanisé. Les pneus épais de l'automobile banalisée crissèrent devant l'entrée de Ma Muse.

Deux voitures de police, ainsi qu'une ambulance, étaient garées perpendiculairement à la maison.

— Heureusement que je leur ai dit d'être discrets, grogna l'enquêteur. On a dû les voir venir à dix kilomètres à la ronde.

Les trois hommes se ruèrent dans la maison. Philippe s'élança, gravissant les marches quatre à quatre, suivi de Sterling, Dupin fermant la marche de ses lourdes foulées qui faisaient hurler l'escalier.

Des voix pressées montaient au fond du corridor, leur indiquant le chemin.

Quatre policiers et deux hommes en uniforme grisâtre se tenaient au chevet d'une toute petite vieille dame aux yeux vifs. Elle était branchée à un dispositif médical portatif qui émettait, par intermittence, un bip-bip aigu. Bernard s'approcha.

— Rose ! Rose, que se passe-t-il ?

Il regarda les policiers de Sherbrooke et demanda, la voix tremblante d'inquiétude :

— Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est malade ? Et où est ma femme ?

Philippe et Dupin saluèrent leurs collègues. Les ambulanciers paramédicaux, eux, ne levèrent même pas la tête de la femme étendue. Le jeune enquêteur s'approcha à son tour de la vieille dame, minuscule sur le grand lit immaculé. Ses yeux se fermaient par

instants. Philippe se demanda si elle oscillait entre conscience et coma. Sa respiration lui parut laborieuse et saccadée.

— L'ambulance a mis du temps à arriver, plus de trente minutes après nous..., grommela une jeune policière en réponse à l'interrogation muette de Lécuyer. Il n'y en avait pas de disponible, pouvez-vous le croire, encore les maudites coupures ! Enfin, ils l'ont plus ou moins stabilisée et là ils s'apprêtent à la transporter à l'hôpital.

— Drogée ? fit Dupin.

— Sans doute, mais on ne sait pas avec quoi, répondit un policier râblé, le regard sombre. Quand on est arrivés, la vieille dame était encore pleinement consciente. Elle nous a raconté qu'elle et une certaine Laura étaient tombées dans un guet-apens. C'est ce juge Larivière, comme la centrale nous avait *briefés*. Il leur aurait fait boire du mousseux dans lequel il aurait versé quelque chose qu'il leur a présenté comme mortel, puis il est parti, après s'être assuré que la ligne téléphonique était hors d'usage et que les femmes n'avaient pas accès à une automobile.

Sterling gémit.

Les trois policiers sherbrookoïs lui jetèrent un regard compatissant. La petite troupe n'avait pas même eu le temps de faire les présentations.

— Mais où est ma femme, bon Dieu ? Trouvez-la, Dupin ! explosa le journaliste.

— Calmez-vous, mon vieux, on fait tout ce qu'on peut, rétorqua le gros enquêteur. Laissez-nous le temps d'évaluer la situation.

Sur son lit, Rose s'agita.

— Madame Laflèche, fit Dupin d'une voix forte, vous m'entendez ? Vous m'entendez ? J'ai besoin de votre aide.

— Rose, Rose, aidez-nous, je vous en prie, supplia Sterling en saisissant doucement la main noueuse et inerte. Vous aimez tant Laura, aidez-nous, elle a disparu.

Du coin de l'œil, Philippe vit Dupin esquisser un mouvement pour repousser le journaliste, puis se raviser.

— Est-ce que le juge a emmené Laura ? continuait Sterling, la voix haletante. Depuis quand Laura est-elle partie ? *Help us, Rose,*

please !

— Les signes vitaux sont faibles, indiqua le plus âgé des deux ambulanciers à Dupin. À vue de nez, elle est très mal. On file à l'hôpital de Sherbrooke, je vous tiens au courant. Le plus dur va être d'identifier ce qu'on lui a fait prendre, comme je l'ai expliqué à vos collègues.

Dupin opina, songeur.

Une exclamation triomphante les fit se tourner vers le lit.

— Elle ouvre les yeux ! Rose, Rose, vous m'entendez ?

Policiers et secouristes se pressèrent autour du lit.

— Madame Laflèche, aidez-nous, je vous en prie, l'exhorta Dupin.

— Où est passé le juge, madame Laflèche ? Et surtout, où est Laura ?

Les paupières fines comme du papier de soie battirent rapidement, découvrant deux yeux pervenche magnifiques, mais voilés.

— On ne traîne pas, les gars, lança le plus jeune des ambulanciers. Il faut qu'on l'emmène, ça urge ! Écartez-vous.

Les autres se rangèrent sur le côté, tandis que les ambulanciers transféraient la vieille dame sur la civière.

— Bernard...

Un filet ténu de voix montait de sous les couvertures dont on avait recouvert Rose.

— Elle parle !

Bernard se précipita.

— Je suis là.

— Bernard... Laura est partie.

— Partie ? Partie où ?

— À pied, vers le nord... Pour me sauver, nous sauver. De ce monstre..., ce monstre que j'ai aimé, acheva-t-elle, sa voix se faisant murmure.

Les yeux pervenche se fermèrent de nouveau.

— Pressons, pressons, fit l'ambulancier de tête.

La civière, portée par les deux hommes, s'éloigna au trot jusque dans l'escalier. Deux minutes plus tard, l'ambulance démarrait dans

une débauche d'avertisseurs lumineux et sonores.

Bernard agrippa Dupin par le bras.

— Il faut fouiller les bois, *by God !* Vite, vite !

Dupin se dégagea doucement.

— On y va, mon vieux. Tout ce qui est en notre pouvoir, on le fera.

Il s'adressa ensuite aux policiers de Sherbrooke :

— Les gars, appelez du renfort, le plus d'agents et de bénévoles possible. On va passer la campagne au peigne fin, dans tout le périmètre.

— À pied, affaiblie, dans la nuit, elle n'a pas pu aller bien loin, fit remarquer la policière, avant de décrocher son talkie-walkie.

— Et prévoyez de laisser une ambulance sur place ici, en attente, ajouta Lécuyer.

Sterling boutonnait son manteau d'un air décidé.

— On commence tout de suite. À nous tous, on aura tôt fait de la trouver.

Dupin et Lécuyer échangèrent un long regard avant de lui emboîter le pas. Tous deux savaient que les chances de retrouver la jeune femme vivante étaient ténues. Au mieux.

Depuis un bon quart d'heure, aucun mot n'avait plus été échangé entre les trois hommes. Ils arpentaient la nuit en silence, la tête basse, concentrés sur leur tâche. Chaque minute qui passait assombrissait l'humeur.

Bernard savait que les deux enquêteurs priaient pour que les recherches auxquelles participaient une douzaine d'agents envoyés en renfort donnent des résultats. Ils avaient été déployés à intervalles réguliers, chapelet d'espoir formé de petites billes mouvantes dans la campagne noire. De leur côté, après avoir fait chou blanc chez les voisins, la propriété la plus proche vers laquelle Laura était censée s'être dirigée, Dupin, Lécuyer et Sterling avaient erré, tentant de trouver la trace des pas de Laura.

Bernard, le désespoir au cœur, pouvait presque lire les pensées de ses deux compagnons. « Elle est foutue. » Ils traversèrent un boisé hirsute. Les longs doigts des arbres se dressaient vers le ciel comme en protestation. Bernard se pencha pour éviter une branche, se cognant le front au passage à un tronc. La douleur le traversa sans qu'il se raidisse pour la repousser. Il accueillait en fait la souffrance physique comme une forme de soulagement de son angoisse.

S'il avait été le moins attentif à sa compagne, il lui aurait posé des questions. Elle se serait confiée à lui, ils auraient décodé les manipulations de Larivière. Aujourd'hui, ils seraient ensemble pour faire face aux difficultés de leurs carrières respectives. Au lieu de quoi...

— Vous dites quoi, mon vieux ? fit Dupin, qui se traînait à ses côtés en soufflant comme un vieux morse.

Bernard secoua la tête.

— On ne la retrouvera jamais, elle peut être n'importe où...

— Faut continuer à crier, fit Lécuyer, qui avait pris la tête. Ne perdons pas espoir...

— C'est vrai, dit Bernard, se secouant.

Il ne pouvait abdiquer ainsi, bien conscient que son attitude défaitiste ne l'avait guère servi, récemment. Laura, sa Laura, gisait quelque part dans un fossé ou un fourré. Il avait peut-être l'occasion de se racheter, de la retrouver. De retrouver sa vie avec celle qu'il aimait.

Reprenant sa marche d'une foulée plus décidée, il se remémora leurs étés à Ma Muse. Les fêtes délirantes du prolix Laflèche, leurs escapades au petit étang quand, soûlés de conversations et de musique, ils s'échappaient en catimini, se retrouvant dans leur petit coin secret.

— L'étang, *my goodness !* s'exclama-t-il, faisant sursauter ses compagnons.

Dans le noir, il discernait les deux paires d'yeux inquiets qui le fixaient.

— Laura et moi, nous avons notre repaire, un coin de campagne que nous affectionnons particulièrement, pas bien loin... On ne sait jamais...

Dupin et Lécuyer se regardèrent.

— Pas loin, vous dites ? grogna Dupin.

Lécuyer sentait que le gros enquêteur ne voulait pas se donner de faux espoirs. Était-il vraiment assez remis de sa déprime pour affronter un dénouement qui s'annonçait funeste ? Philippe repoussa son pessimisme.

Sterling scruta la nuit douloureusement, longuement. Puis, il tendit la main vers le sud, en direction des replis d'un vallon, à environ deux kilomètres de là.

— C'est en bas de ce bois, là-bas, je crois...

Les deux autres se concertèrent du regard un instant, très bref.

L'œil brillant de Dupin cligna dans la pénombre.

— Ça vaut le coup d'essayer. En route, et vite. Philippe, préviens les renforts, on se concentre dans la direction de l'étang.

— Vous ne me mentez pas ? Elle va s'en sortir ? Vous dites ça pour me calmer, non ? Alors, pourquoi elle dort encore ?

Les yeux de Bernard étaient pleins d'eau. Derrière la vitre, Laura reposait, les paupières closes. On l'eût dite morte, ou endormie par un mauvais sortilège. Seuls les moniteurs multiples, bonnes fées des temps modernes veillant à son chevet, témoignaient du contraire par une série de signaux sonores et lumineux.

Le jeune médecin maghrébin posa une main amicale sur l'épaule du journaliste. Philippe, debout dans le corridor à quelques pas, ne put s'empêcher de ressentir une profonde admiration pour le praticien qui, à en juger par ses cernes, devait avoir au compteur de nombreuses heures aux soins intensifs du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke. De sa voix à l'accent chantant, il expliquait patiemment, une fois de plus :

— Tout va bien, à présent. Donnez le temps à son organisme de prendre le dessus.

Dupin, qui écoutait avidement, intervint :

— C'est une sacrée saloperie que ce bâtard lui a administrée...

Le médecin acquiesça.

— C'est très fort. Et quand on a amené la patiente, il était déjà très tard, le fentanyl avait eu le temps de faire pas mal de progrès. Je ne dirais pas qu'il était moins une, mais enfin, on a passé proche...

Bernard écoutait à peine, le nez collé à la vitre comme un enfant.

— Il n'a pas été particulièrement difficile d'identifier l'opiacé qui

a été administré à madame Laflèche et à votre femme, monsieur Sterling, continuait le médecin avec sérieux.

— Le fentanyl, c'est un poison ? demanda Dupin, prenant quelques notes de son écriture illisible dans son long calepin.

— C'est un puissant analgésique, beaucoup plus fort que la morphine. On l'utilise pour soulager les personnes qui souffrent de douleurs chroniques, mais aussi, par exemple, les cancéreux en phase aiguë ou terminale. Malheureusement, ajouta le jeune homme en passant la main dans ses cheveux noirs crépus, il existe maintenant un marché souterrain. Des drogués se procurent particulièrement des timbres transdermiques pour se donner un *high*, un *high* qui s'avère parfois mortel.

— Mais là, on ne parle pas d'un timbre...

— En effet. Le fentanyl est un opiacé synthétique potentiellement très dangereux, une centaine de fois plus puissant que la morphine. On en a vu surgir sur le marché de la drogue, avec des effets très néfastes. On peut le prendre de différentes façons, dont par simple ingestion, en capsules ou mélangé dans un liquide.

Bernard hocha la tête.

— Les effets sont variables, continuait le médecin, mais en cas de surdose, on a souvent toute une panoplie d'effets, de la dépression respiratoire, très dangereuse, à la perturbation du rythme cardiaque, la confusion, et j'en passe. Et ça peut aisément finir avec une mort subite, à la suite d'un arrêt cardiaque ou d'un choc anaphylactique.

— Il en faut de grandes quantités pour tuer quelqu'un ? demanda Lécuyer.

— Comme pour toutes les drogues, la dose varie, mais chez l'humain, la dose létale de fentanyl est évaluée à deux milligrammes. Pas des masses, n'est-ce pas ?

Bernard se tourna vers les trois autres et lança, d'un ton pressant, à l'intention du médecin :

— Vous êtes sûr que l'antidote que vous lui avez administré est efficace ?

— N'ayez crainte, monsieur Sterling. La naloxone agit très vite. Évidemment, tout dépend du degré d'intoxication du patient. Dans le

cas de votre femme, il m'a fallu attendre pour vous donner de bonnes nouvelles avec certitude. Elle était en état aigu de dépression respiratoire. Et comme la durée de la dépression respiratoire due à une surdose peut être plus longue que les effets de l'antagoniste opioïde, une perfusion continue s'est imposée.

Philippe sourit en regardant Dupin bâiller. L'enquêteur avait parfois la capacité d'attention d'un schnauzer, et encore !

— À présent, je peux vous dire avec certitude que nous avons évité le pire. Mais je vous mets en garde, monsieur Sterling.

— Quoi, quoi ? s'alarma celui-ci.

— Eh bien, le réveil, qui ne saurait tarder, à mon sens, pourrait être pénible. Le retrait de l'organisme de l'opiacé peut s'accompagner de maux divers... Mais enfin, elle s'en tirera sans séquelles. D'ailleurs, madame Laflèche est déjà en pleine forme...

— Oui, c'est incroyable, intervint Philippe. Elle n'est quand même pas jeune...

— C'est vrai, dit le médecin en regardant l'heure à l'horloge accrochée au mur, elle est âgée, mais d'une constitution exceptionnelle malgré ses allures graciles. Une force de la nature en fait, cette dame, avec un cœur en acier. C'est souvent le cas, vous savez. Ces vieilles personnes qui ont mené une vie sage et ont pris soin d'elles résistent étonnamment en cas de coup dur. Je dois vous quitter maintenant, excusez-moi, mais, un peu de patience, et votre femme vous sera rendue...

— Merci, docteur.

Bernard eut un pâle sourire et serra avec chaleur la main du médecin, qui s'éloigna en saluant ses compagnons de la tête. Philippe sentait que Bernard n'osait encore croire à la guérison de Laura.

Un petit trottement de souris se fit entendre derrière eux dans le corridor. Une minuscule silhouette enveloppée dans la légère chemise de nuit de l'hôpital s'avavançait.

— Rose, *by God* ! s'écria Bernard.

— Vous êtes déjà debout ? Voyons, ce n'est pas raisonnable ! gronda Dupin, une inflexion tendre dans la voix.

— Arrêtez, jeune homme, répliqua la vieille dame, au plus grand

plaisir de l'enquêteur en chef, je suis en pleine forme, vous le voyez bien. Il y a encore de belles années dans ma vieille carcasse... Comment va notre chère Laura ? s'enquit-elle avec chaleur.

— On nous dit qu'elle va s'en sortir sans séquelles, souffla Bernard, l'air incrédule.

Rose lui serra le bras.

— Alors, ayez confiance. Cette équipe de jeunes médecins me paraît tout à fait compétente, ils connaissent leur affaire. Ah, comme j'ai hâte de rentrer chez moi, et de vous y recevoir bientôt, ajouta-t-elle.

— Nous aussi, murmura Bernard. Jules n'en peut plus d'attendre le retour de Laura. Il était mort d'inquiétude...

— Nous allons mettre tout cela derrière nous, mon cher, je vous le promets. Pas de nouvelles du juge, monsieur Dupin ?

Celui-ci secoua la tête.

— On dirait bien qu'il a réussi à passer la frontière. Un avis international a été lancé, mais l'homme est habile, il nous l'a prouvé maintes fois.

Rose soupira, l'air rêveur.

— Pour ma part, et Bernard, vous n'oublierez pas de le dire à Laura, j'ai du travail à faire...

— Du travail ? demanda le journaliste.

Elle le fixa avec intensité.

— Oui, Bernard, du travail, aux Éditions Laflèche. Ou plutôt du ménage, un grand ménage de printemps !

Les trois hommes se regardèrent, interloqués. Soudain, une jeune infirmière noire sortit de la chambre vitrée où reposait Laura, un grand sourire aux lèvres.

— Monsieur Sterling, votre femme se réveille. J'ai besoin de vous à ses côtés.

Bernard ne se le fit pas dire deux fois.

— Rose, Rose, regardez-nous ! Regardez comme Bayreuth court vite !

D'un pas tranquille, Rose émergea de la fraîcheur relative de Ma Muse dans la touffeur implacable de juillet.

Insoucieux de la canicule qui écrasait toute forme de vie et jusqu'aux végétaux dans les champs à perte de vue, Jules et son chien Bayreuth se livraient à une course folle le long du terrain en pente de la propriété. Le grand adolescent semblait être retombé en enfance, rivalisant d'ardeur avec le shetland, qui se déchaînait dans un concert de jappements endiablés. Rose sourit en tirant sa chaise berçante à l'ombre de la galerie. À cet instant précis, ces deux-là incarnaient le plaisir dans sa forme la plus pure. Dieu que cela faisait du bien ! La vieille dame détourna les yeux, heureuse, embrassant son domaine d'un coup d'œil. Difficile d'imaginer que, quelques mois plus tôt, elle avait failli trépasser, clouée sur son lit, dans la grande chambre glaciale, tout comme Laura, perdue dans la campagne nocturne. Dans la lumière dorée de l'été, la nature affichait son visage le plus civilisé. Elle soupira. La vie avait repris son cours. Rose scruta la colline vers le nord, s'arrêtant aux bois en deçà de la propriété des Varin. Laura et Bernard ne tarderaient pas à rentrer de leur petite escapade en amoureux à leur cher étang. Malgré les événements, le plan d'eau niché au creux du val demeurerait leur destination fétiche, l'endroit où ils aimaient se retrouver seuls. Les vieux démons avaient été exorcisés. Le vieux démon, plutôt... Rose se félicitait de les avoir convaincus de

passer l'été à Ma Muse avec elle. Laura se portait mieux aujourd'hui, mais la convalescence avait été difficile, la fatigue, persistante. Beaucoup plus que pour elle, se dit-elle avec étonnement. Mais la jeune femme avait retrouvé sa vigueur, à présent, bien épaulée par un Bernard mari poule.

En septembre, Laura serait prête à prendre les rênes des Éditions Laflèche, Rose en avait la certitude. Tout irait mieux alors, quand la jeune femme serait aux commandes. Les employés retrouveraient leur sérénité, c'était certain. Renata arrêterait d'afficher cet air paniqué, tout irait bien. Jean-Seb, lui...

— Eh bien, Jean-Seb va relever de nouveaux défis..., murmura Rose pour elle-même.

La mise au point avec son neveu avait été pénible, mais nécessaire. Rose n'allait pas compromettre le patrimoine d'Aurélien et la santé mentale de toute la maison pour cet enfant-roi monté en graine. Il irait faire ses classes ailleurs, cela ne lui ferait pas de tort.

Dans le pré jaune de soif, le chien s'était soudain arrêté dans sa course, imité par le garçon. Rose fronça les sourcils. Une camionnette rouge et blanc s'approchait, cahotant péniblement à flanc de colline. Les arrivées postales étaient rarissimes à Ma Muse, car Rose faisait livrer son courrier à Saint-Lambert. La camionnette s'arrêta à deux pas du perron. Un facteur proche de l'âge de la retraite s'en extirpa en pestant, Bayreuth agitant la queue sur ses talons. Rose se leva.

— C'est-tu possible, des chaleurs pareilles ! Une lettre pour vous, madame Laflèche.

Elle tendit la main pour saisir une enveloppe longue et mince, de couleur blanche. D'une voix soudain faible, elle remercia l'homme qui, déjà, s'était replié dans le confort de son véhicule climatisé. D'un coup d'œil, elle avait reconnu l'écriture qui avait tracé son nom et son adresse. Et, surtout, l'encre mauve.

Les jambes sciées, elle se laissa tomber sur sa chaise berçante. Devait-elle ouvrir l'enveloppe ? Ou simplement déchirer la lettre ? Elle jeta un regard vers Jules et le chien, qui avaient repris leurs jeux, et décacheta l'enveloppe d'une main craintive. Elle en sortit quelques feuillets de papier mince couverts de cette écriture reconnaissable

entre mille qui l'avait hantée tant d'années et lut :

Eh oui, c'est moi, Rose. Tu ne pensais tout de même pas que je t'abandonnerais comme ça, non ? Je t'écris d'un paradis tropical. En ce moment, tu vois, ma compagne, une Américaine quinquagénaire pas très gâtée par la nature, est partie me chercher un cocktail. Cliché, mais agréable. Dans ma vie d'homme de loi, je n'ai jamais sacrifié à ces plaisirs stériles. Et quand je serai las de ce farniente, je bougerai. Il vaut mieux que je bouge de temps en temps, vu ma situation, Rose, je suis sûr que tu comprends. Quant à ma nouvelle compagne, j'aurai peut-être un peu de mal à m'en défaire... Enfin, j'aviserai.

Alors, tu t'en es tirée, Rose. Contrairement à ce que tu peux penser, je ne suis pas étonné, remarque. Il y a un peu d'acte manqué là-dedans, je crois. Car je fais rarement les choses à moitié, tu me connais. Si j'avais voulu te tuer, tu ne serais pas là en ce moment, à lire ces lignes avec un mélange de stupeur et de délices... Oui, j'ose le dire, de délices.

Car, soyons honnêtes, Rose. Ne t'ai-je pas procuré plus d'émotions et d'intensité dans nos courts échanges, même les plus dramatiques, qu'une vie entière passée aux côtés de ton Aurélien adoré ? Ose prétendre qu'aujourd'hui tu préférerais que je n'aie pas existé ? Que je ne sois jamais entré dans ta vie, ce matin de septembre, à la faculté de droit ?

Rose interrompit un instant sa lecture, le souffle court, avant de reprendre.

Tu t'offusques, Rose, tu tempêtes, mais je te connais bien. Sous tes dehors de petite-bourgeoise rangée, tu es une passionnée. Et la passion, dans ta vie, eh bien, elle est toujours passée par moi. Est-ce que je me trompe, ma chérie ?

Je ne te retiens pas plus longtemps, je te laisse à ta bonne vie de dame tranquille, avec tes fleurs, tes amis. Toutes ces choses jolies et insignifiantes dont tu as meublé ton existence. Mais peut-être qu'un jour je reviendrai pour toi, ma Rose. Car notre passion est si jeune, après tout !

Là s'achevait brusquement le message. Rose releva la tête. Au loin, deux silhouettes soudées l'une à l'autre émergeaient du bois de

l'étang. Le soleil commençait sa lente descente vers la ligne de l'horizon.

Rose se leva. Elle plia soigneusement la lettre, la rangeant dans la poche de son bermuda à fleurs. Un sourire aux lèvres, elle se prépara à accueillir les amoureux qui rentraient au bercail. Ce soir, elle se sentait jeune et heureuse d'être en vie.

REMERCIEMENTS

Pour ce livre comme pour les précédents, je tiens à remercier du fond du cœur mon éditrice, Anne-Marie Villeneuve, dont la patience voit ses limites toujours repoussées. Merci à France Laferrière, lectrice attentive, ainsi qu'à mon amie Ginette Lafleur, pour ses conseils au sujet de la cohérence psychologique des personnages, de leurs sentiments et de leurs actions. Merci surtout à celle qui fut pour moi bien plus qu'une réviseure, réellement une ressource fondamentale dont je compte bien m'inspirer pour la suite des choses, l'extraordinaire (et je pèse mes mots) Jocelyne Dorion. Un merci chaleureux également à Isabelle Chartrand-Delorme pour sa correction d'épreuves attentive. Et je ne peux passer sous silence les excellents conseils en matière de droit de maître Pierre R. Latulippe. Bon sang qu'il m'a tapé sur les doigts ! Mes remerciements aussi à Stéphane Berthomet pour son aide sur des questions pointues concernant le système juridique et à Françoise Dufour, juge à la retraite, pour sa relecture attentive. Je ne saurais non plus oublier le travail d'encouragement et de relecture de mon ami et mentor Richard Migneault, cet ange fait homme, qui m'a accompagnée pas à pas. Je suis choyée de bénéficier de votre aide à tous !

NOTES

1. Voir *Rivages hostiles*, Pierre Tisseyre, 2013.
2. Voir *Répliques mortelles*, Michel Brûlé, 2012.
3. *Frankenstein, ou Le Promothée moderne*, 1818, traduit par Germain d'Hangest en 1922.



FLORENCE MENEY

Dès ma plus tendre enfance, j'ai trompé l'ennui et l'angoisse en m'inventant des histoires. Rêvasser à longueur de journée a longtemps été pour moi un mode de vie, qui a parfois dangereusement empiété sur mon réel. Aujourd'hui, pour le meilleur et pour le pire, je rêve moins, et c'est sur papier que je couche mes histoires. Comme les précédentes, *L'encre mauve* est une œuvre de fiction, avec toutes les libertés qui l'accompagnent. Pourtant, suivant le vieil adage qui dit qu'on ne parle bien que de ce que l'on connaît bien, le roman est (modestement) trempé de mon expérience, notamment, mais pas exclusivement, de celle qui me vient de ma défunte carrière de journaliste. Des allusions plus ou moins voilées y sont faites au sujet de l'actualité récente du Québec, plutôt dans un esprit ludique qu'avec le souci de poser un regard analytique ou critique sur notre temps. Car, en fin de compte, cette histoire ne cherche qu'à vous offrir évasion et distraction, en vous parlant des hommes et des femmes, de leurs sentiments, de la nature, du beau en toutes choses aussi.

flo_meney@hotmail.com



[florence.meney](https://www.facebook.com/florence.meney)